00101590

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016

FRÉDÉRIC

STYNDALL

On trouve chez les mêmes Libraires les Ouvrages suivans du même Auteur :

LES DERNIERS DES BEAUMANOIR, ou la Tour d'Helvin, roman breton, en 4 vol. in-12.

EXAMEN PHILOSOPHIQUE DE LA DOCTRINE DE KANT SUR LE BEAU ET LE SUBLIME, dans ses rapports avec la société, les deux sexes, les pays, les gouvernemens et les religions ; 1 vol in-8, imprimé sur papier fin satiné, par Firmin Didot.

Les autres ouvrages de M. Kératry se trouvent chez Grimbert successeur de Maradan, rue de Savoie, et Audot, rue de Maçons-Sorbonne.

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

FRÉDÉRIC STYNDALL

OU

LA FATALE ANNÉE.

PAR 101590

M. KÉRATRY.

101589

TOME PREMIER.

00-A-4

PARIS

DELAUNAY, PALAIS-ROYAL; AMBROISE DUPONT ET Cie, RUE VIVIENNE; LECOINTE ET DUREY, QUAI DES AUGUSTINS; ROUSSEAU, RUE DE RICHELIEU; SAUTELET, PLACE DE LA BOURSE; A. BOSSANGE, RUE TASSETTE.

NOVEMBRE 1827.

107590

PRÉFACE

Que le lecteur est invité à lire, et qui répondra à plus d'une objection.

Les écrivains moralistes du dernier siècle se sont presque tous prononcés contre les romans ; et quelques censeurs encore plus sévères du siècle présent, sans connaissance de cause, ont continué à tenir le même langage. Il faut le confesser, si quelques compositions de cette nature se faisaient remarquer, il y a quarante ans, par des pensées justes et des sentimens honnêtes appliqués aux situations de la vie sociale, il en était un plus grand nombre qui se montraient étrangères à ce mérite. Ainsi, jusqu'à un certain point, les préventions étaient alors malheureusement fondées. Mais le genre, en lui-même, n'était point blâmable. En suivant l'homme dans le cours de sa vie domestique ou publique, en préparant, avec une adresse qui n'exclut pas la vérité, les conjonctures où son ame est mise à l'épreuve, l'auteur ne fait que se livrer à un travail innocent. Il attache

pour instruire ; il émeut pour nous apprendre à gouverner notre cœur, à le soumettre même, lorsque la vertu nous commande de pénibles sacrifices. Je ne vois pas pourquoi on se montrerait plus rigoureux envers un roman bien écrit, qui sans dissimuler les faiblesses auxquelles notre pauvre humanité est sujette, offrirait de beaux modèles de conduite, qu'on ne l'est tous les jours à l'égard d'un poëme qui, fidèle aux lois de la nature, présenterait dans ses héros un mélange de tristes imperfections et de qualités dignes de nos hommages. La rime et l'hémistiche feraient ici toute la différence. Ce serait chose plaisante que nos graves moralistes permissent à leurs fronts de se dérider, parce que le même son viendrait, à coups redoublés, frapper leurs oreilles, tandis que des sentimens et des actes semblables rendus dans le langage usuel n'auraient droit qu'à leur colère!

Convenons-en : il serait difficile de dire pourquoi le peintre admirable de l'intérieur domestique de Julie de Walmar, serait plus répréhensible d'avoir touché notre ame par le spectacle des combats, de la chute, du noble repentir, de la vie vertueuse et de la mort résignée de son héroïne, que Virgile de nous avoir attendris sur le sort de Didon, éprise en faveur du fils de Vénus,

bientôt séduite, abandonnée et se frappant de sa propre main sur un bûcher, dont la flamme va briller aux yeux de son froid et fugitif amant.

Opposons ensemble deux autres chefs-d'œuvre, appartenant aux deux genres différens qui nous occupent : certes, la morale de l'Iliade, en tous points, est bien inférieure à celle de Clarisse Harlowe! Cette dernière composition n'est pourtant pas moins dramatique que l'autre, sans en avoir tout l'entraînement, ce qu'il convient de reconnaître encore ; et nous n'oserions affirmer s'il a fallu un plus grand effort de tête pour combiner les événemens qui signalent la colère d'Achille, que pour nous montrer une femme honnête aux prises avec les désirs effrénés d'un vil corrupteur, se débattant dans les piéges qu'il a tendus autour d'elle, succombant sans aucune atteinte à sa vertu, et donnant une mort religieuse pour fin à une vie irréprochable?

Les intérêts, par lesquels se meuvent les sociétés modernes, étant très-compliqués, nécessairement le peintre des Harlowe a eu plus que celui des Atrides, à varier sa touche, ses couleurs, ses teintes et ses groupes. Le travail de l'auteur moderne a même été d'autant plus considérable, qu'il n'a pu contraster ses personnages qu'à l'aide de nuances très-fines, dans un système social où

les figures s'effacent sous un frottement continuel, tandis que celles des anciens âges, sous le pinceau d'Homère, se reproduisaient sans peine dans toute la vigueur de leurs empreintes natives.

En vain on le contesterait : l'esprit du roman a changé avec le siècle que nous parcourons. Comme lui, il est devenu grave. Les nouveaux besoins qui se sont fait sentir l'ont soumis à leur influence ; en deux mots, ce genre de composition s'est épuré, du moins quant aux ouvrages accueillis de l'estime publique. Ici nous éprouvons un regret, mais qui ne doit pas nous détourner de rendre une justice complète à un peuple voisin ; c'est que généralement, chez les Anglais, le roman a été plus moral qu'en France. A peine Richardson venait de mettre au jour ses chefs-d'œuvre, que Fielding, Goldsmith, miss Burney, miss Inchbald charmaient l'Europe par leurs compositions décentes et gracieuses. Anne Radcliff, recourant ensuite à un ressort plus violent, ne s'écartait pas pour cela des lois de la pudeur ; et, de nos jours, l'Écossais Walter Scott et l'Américain Cooper, dans la carrière nouvelle qu'ils se sont ouverte avec tant de succès, leur sont restés fidèles.

Nous l'avons dit ailleurs, nous ne cesserons de le répéter : c'est par les institutions que se déter-

minera toujours le caractère des peuples. Pourquoi la nation que l'empereur Julien avait trouvée triste et sérieuse, serait-elle devenue d'une excessive légèreté, si, par une continuité d'usurpations, elle n'avait été enlevée au gouvernement de ses propres affaires? Que voudriez-vous attendre de raisonnable d'hommes auxquels on aurait ravi le droit, ou plutôt la faculté, de s'occuper de leurs intérêts les plus précieux? Dès que la société ne se compose plus que d'un nombre indéfini de fractions, dès qu'elle manque d'un centre d'union qui lui soit propre, exigerez-vous qu'un seul s'occupe vainement de ce qui concerne tous? Et pourquoi l'individu rêverait-il un système social, là où il lui est à peine permis de végéter en famille? C'est d'un ensemble de vues, de sentimens, de biens également partagés sous l'empire des lois, que naît la belle notion de la patrie. Si vous voulez avoir des citoyens, commencez donc par créer des intérêts généraux! Alors vous verrez se grouper, à l'entour d'un point commun, tous ces élémens dispersés et toutes ces affections éparses. Ainsi, dans un autre ordre de choses, Dieu a créé les mondes; ainsi, il leur a donné des centres d'attraction, car on ne saurait absolument affranchir les esprits des lois qui régissent la matière.

Dès que vous procédez autrement, attendez-

vous à des résultats opposés. Le dernier siècle, parmi nous, en a fourni la preuve. Quand les besoins de l'existence étaient surabondamment satisfaits, chacun employait ce qui lui restait de loisirs à charmer sa propre individualité, ou à représenter par des fictions les plaisirs au sein desquels s'étourdit celle des autres. De-là, les chansons bachiques que l'on ne chante plus nulle part, et les poésies libres qui n'ont plus de lecteurs; de-là, le roman futile ou graveleux, par lequel Crébillon et Laclos s'acquirent une gloire presqu'oubliée. Ayez au contraire un barreau avec la publicité des débats judiciaires, un régime représentatif avec ses tribunes : soudain vous verrez d'autres goûts se former, d'autres livres en devenir l'expression! Les Schmit, les Ricardo, les Malthus, les Burke, feront penser un peuple, et pour romans il aura des compositions fortes, telles que Caleb William!

De quel droit se plaindrait-on des romans publiés, en France, jusqu'à la fin du dernier siècle? Ils n'étaient faits que pour la cour; ils ne mettaient en scène que des mœurs de cour. Le marquis d'Urfé, en demandant d'étudiés mensonges à la vie champêtre, n'a peint autre chose. Mademoiselle Scudéri a marché sur ses traces; madame de La Fayette, mesdames de Tencin et Ricoboni

ont payé leur tribut au même goût; avec beaucoup de talent, à peine madame de Genlis s'en est affranchie : aujourd'hui on écrit pour le peuple, car le peuple lit, et il n'y aura bientôt plus de succès qu'il n'ait sanctionnés.

Ce mouvement, malgré la tendance réactionnaire des dix années qui viennent de s'écouler, est très-sensible. La partie agréable de notre littérature, en première ligne de laquelle se range le roman, n'y a pas été étrangère. Quelques compositions destinées à un simple amusement, à la vérité, ont obtenu un accueil favorable; mais si on y regarde de près, on verra qu'elles se sont encore recommandées, en répondant à quelqu'un des besoins actuels de la société; de manière ou d'autre, elles se seront montrées au moins frottées de l'esprit qui l'anime. De ce que les femmes seront rendues à la vie domestique sans être indifférentes aux intérêts de leur pays, de ce que leurs époux entreront plus fortement dans la vie publique, notre littérature, celle-là même à laquelle nous confions le soin de charmer nos loisirs, subira d'importantes modifications. Les muses françaises perdront une partie de leur folle gaieté. Nous ne dirons pas pour cela, qu'il soit interdit à nos écrivains de sacrifier aux grâces, ni qu'ils soient obligés de bannir, de leurs pages, le sen-

timent de l'amour. Premier ressort de notre existence sociale, puisqu'il détermine les rapprochemens par lesquels se fonde la famille, pourquoi serait-il plus effacé de nos livres, qu'il ne l'est de nos cœurs? Il serait surprenant que ce qui tient tant de place dans nos affections, que ce qui seul peut-être a le droit de consoler l'homme de ses maux, fût chassé d'un spectacle créé pour le plaisir de ses yeux ou le réveil de ses plus chers souvenirs! Adopter, en cela, une manière différente de voir, ce serait porter un acte d'accusation contre la sagesse suprême, à laquelle il a convenu de ceindre l'ensemble de ses œuvres d'un lien d'amour. L'entraînement des êtres de sexes différens, l'un vers l'autre, n'a rien que de bon en soi, dès que Dieu l'a voulu et en a fait ici-bas un ressort de perpétuité sans cesse agissant au profit de sa création. Des sentimens immodérés ou mal gouvernés pourraient seuls encourir les reproches du sage; et un livre bien composé, soit qu'il nous appelle au spectacle touchant d'une affection légitime, soit qu'il déroule devant nous le tableau des tempêtes soulevées par des passions sans frein, sera toujours éminemment utile.

Nous avons vu que les reproches, intentés autrefois contre ce genre de compositions, pouvaient être justement accueillis par la société contempo-

raine ; maintenant ils n'auraient rien de fondé. Nous vivons dans des jours où l'apparition de livres immoraux serait une chose exceptionnelle, quoi que disent les conseils de département à la demande d'un ministère qui, redoutant la censure, ne saurait lui échapper qu'en l'exerçant lui-même. Les livres anciens contraires aux bonnes mœurs, ne se lisent même plus, et pourtant la lecture est peut-être le premier besoin de l'époque actuelle! Au lieu de proscrire dans les lettres, un genre universellement goûté, vers lequel toutes les classes de la population sont entraînées, ne vaudrait-il pas mieux engager les écrivains honnêtes à leur préparer une jouissance innocente et une récréation quelquefois instructive ? On demandait à Napoléon de quels ouvrages on composerait la bibliothèque des Invalides ? Il répondit avec une parfaite connaissance du cœur humain : «Mettez-y des voyages et des romans. » A cet égard, nous ressemblons tous, quelque peu, aux invalides; et tel de mes anciens et plus respectables collègues, de son aveu, ne se déplaît pas trop à lire l'Histoire *du moyen âge* dans Walter Scott.

A présent qu'en thèse générale nous nous sommes occupés de notre sujet, nous allons nous permettre d'appliquer, un instant, nos réflexions à la situation personnelle d'un auteur, que le pu-

blic a bien voulu honorer de quelque intérêt, en récompense de ses efforts dans une autre nature de travaux.

Me voilà, une seconde fois, engagé dans la carrière du roman, après avoir vaqué à des fonctions importantes et (je puis le dire encore) au milieu d'occupations graves et sérieuses. Pur délassement, remarqueront ceux qui, attachant peu de prix à cette sorte de publication, croient qu'on y peut réussir sans travail! Encore, ajoutera-t-on avec malignité, faut-il que ce délassement procure quelque plaisir au public; autrement sa place serait toute marquée dans les distractions domestiques qui ont amusé les loisirs d'une honnête famille, pendant une soirée de dimanche et que, comme de raison, on oublie le lundi. On ira plus loin : peut-être je ne paraîtrai pas exempt de reproches, quand on aura songé qu'au bout de mes onze lustres révolus, j'ai osé parler d'amour et d'un amour tel, que, dans les deux principaux acteurs de ce roman, il doit atteindre son plus haut degré d'énergie, après avoir passé par toutes les nuances d'une passion naissante. Par bonté, on m'épargnera en face; mais on murmurera, derrière moi, que ce n'est pas à mon âge que l'on

doit s'exercer sur de pareils sujets, que j'ai probablement touché à un luth rebelle sous des doigts engourdis par les premiers frimas de l'automne, et que, si j'ai été assez heureux pour en tirer quelques sons conformes aux lois de l'harmonie, j'ai donné ainsi, à la jeunesse, un encouragement qu'elle ne devait pas attendre de ma part. En vain répondrai-je que cet amour ne cesse pas un instant d'être vertueux, et qu'il montre ce qu'il y a de ressources dans la nature humaine, quand une ame honnête veut user de ses forces : on hochera la tête, en demandant acte contre moi de ce second tort.

Que sera-ce, quand on saura que j'ai essayé de lier, à une intrigue serrée, l'époque la plus brillante de la monarchie autrichienne; quand l'on ne trouvera pas, dans mon livre, un nom et un fait qui n'appartiennent à ces temps d'illustre mémoire; quand enfin, on y verra figurer les Van-Swiéten, les Jameray-Duval, les Métastase, les Noverre, les Haydn, les Sperges, les Winckelmann, à côté du prince de Kaunitz, du cardinal de Rohan, de François Ier, de Joseph II et de Marie-Thérèse elle-même! On dira, sans aucun doute, qu'il fallait un cadre plus large que le mien pour y placer de si éminens personnages; trouvant que le sujet, en soi, était beau à traiter, on me ju-

gera très-téméraire de m'en être emparé, tandis qu'il revenait de plein droit à un talent national; on ira jusqu'à dire que, puisque des génies, tels que Schiller et Goëthe, n'y ont pas mis la main, il est de toute évidence que je me suis rendu coupable d'une profanation, ce qui, par le temps qui court, est assurément bien plus qu'un troisième tort.

On sent qu'un surcroît de travail a été nécessité par le choix du théâtre donné à l'action principale : il m'a fallu beaucoup lire et beaucoup consulter. C'est un soin auquel je me suis livré. Je n'ai même pris la plume qu'après m'être mis dans la tête la physionomie d'une contrée, hors de laquelle l'action que j'ai conçue ne pouvait avoir tout son développement. Ai-je saisi ce trait caractéristique de l'homme du Nord, moins mobile en Autriche, que chez tout autre peuple? C'est une question dont je ne puis être le juge. Elle est soumise à la décision des Allemands eux-mêmes et des étrangers qui, par une suite d'observations, seront entrés dans leurs habitudes; ils verront si mes personnages sont bien de leur pays. Au surplus, par une rencontre assez heureuse, j'avais aussi des Français à esquisser, et, en ce qui les concerne, j'aurai peut-être eu la main plus sûre. Quant à l'expression des mouvemens du cœur hu-

main, sur lesquels, au monde, il ne peut y avoir qu'un sentiment, je crois avoir été vrai. Chacun, à cet égard, érigera, en soi, un tribunal compétent, et je ne récuse personne.

Il m'eût été facile de grossir ces cinq volumes d'une foule de citations qui eussent constaté, à la fois, et la longueur de mes recherches et l'attention avec laquelle je me suis attaché aux circonstances contemporaines, qui se groupent autour d'une intrigue dont le nœud m'appartient. Je m'en suis abstenu pour éviter le double inconvénient de charger cet ouvrage d'une érudition prétencieuse et d'un sixième volume inutile.

Il me reste à parler du fait devenu le point central des diverses parties de ma composition : j'en conviens, il est extraordinaire, étonnant; mais il n'est pas impossible, car le hasard m'a procuré une connaissance personnelle de quelque chose de semblable. Le même sujet a été déjà manié par trois ou quatre autres écrivains. Sans révoquer en doute le talent avec lequel ils l'ont traité, comme je l'ai combiné autrement qu'eux, comme il est devenu ma création propre, et qu'il m'est permis d'en dire autant des deux personnages principaux qui l'animent, j'espère que le public, quel que soit le sort de mon travail, ne me rangera pas parmi les écrivains auxquels les em-

prunts sont trop familiers. En ce qui me concerne, il ne faut pas m'en avoir une grande obligation, puisqu'il me serait plus difficile de m'astreindre servilement au plan d'autrui que d'en imaginer un nouveau bon ou mauvais. Je respecte beaucoup les idées des autres, et j'ai pourtant quelque prédilection pour les miennes, quand je tiens la plume. S'il n'en était ainsi, suivant moi, autant vaudrait ne pas écrire. Ce tort ou cette qualité, ainsi qu'on l'appellera, provient d'un grand nombre d'années passées dans une solitude absolue. N'ayant à y copier personne, il fallait bien que j'y restasse ce que la nature m'avait fait.

Après cela, on se tromperait, en me supposant tranquille sur le sort du roman que je hasarde aujourd'hui. Il est bien le produit de mon attention la plus soutenue et d'un courage qui n'a pas reculé devant de grandes difficultés; mais il a aussi une étrangeté, du succès de laquelle je serais loin de répondre à mon meilleur ami. La coupe n'en est pas française; à quelques égards, il tient du *Wilhem-Meister* de Goëthe, autant que j'en puis juger par mes souvenirs; car il y a bien trente ans que j'ai lu cette composition, alors peu accueillie parmi nous, mais qui a fait fureur en Allemagne.

La Fatale Année va donc se produire devant ses

juges naturels des deux rives du Rhin. Je n'ai aucune donnée sur le verdict qui interviendra. Je me borne à prier instamment les gens de lettres, chargés d'instruire cette procédure dans les journaux, de ne pas prononcer devant leurs lecteurs, qui peuvent devenir les miens, le mot d'une énigme que j'ai cherché moi-même à reculer, autant qu'il a dépendu de moi. J'attends d'eux cette complaisance, quelle que soit leur manière d'envisager une composition qui n'a pas laissé de me coûter et qui sera probablement le dernier de mes travaux littéraires, dont ils aient à parler au public. Sans cette précaution indispensable, tout charme serait enlevé à cette lecture. Je ne crois pas qu'on reste indécis sur le nœud de l'intrigue, pour peu qu'on avance dans la quatrième partie de la *Fatale Année* : cependant, au cas où l'on arriverait à la fin de l'ouvrage, sans avoir d'idée arrêtée sur ce point, je regarderais d'autant mieux cet embarras comme un succès, que j'ai travaillé constamment à le créer, tout en répandant, dans le corps du livre, ce qu'il fallait de lumières pour en dissiper les ténèbres.

Je demande s'il est, sur la terre, un homme de lettres qui, tenant le public, ne cherche à prolonger le plaisir de causer avec lui? Je vais profiter de l'occasion, puisqu'elle se présente et

dire deux mots de mes BEAUMANOIR [1]. J'ai toujours professé des principes d'égalité, en vertu desquels les enfans ont le même droit à l'affection paternelle. Je me suis opposé, de mon mieux, comme écrivain politique, au privilége de primogéniture: mais il ne serait pas moins injuste que les puînés fissent oublier leurs aînés; c'est l'excuse que je prie d'accepter pour les lignes suivantes.

L'accueil, dont les *Beaumanoir* ont été honorés, a passé mon espoir. Pour me servir de l'expression de l'un de mes juges, en risquant un pareil sujet, mon audace a été extrême. C'est beaucoup que je n'en aie pas été puni. Une chute, dans une publication aussi hardie, eût atteint mon repos et pouvait détourner de moi cette estime du public, avec laquelle il m'est doux de vivre et me sera consolant de mourir. Il y avait donc une véritable imprudence de ma part, à me jeter dans une entreprise, dont il tenait à peu que les suites ne me devinssent funestes. Aussi le livre était à peine dans le journal de la librairie que je me repentais de l'avoir mis au jour. Dieu merci, il a trouvé grâce et j'ai respiré! Les femmes sur-

[1] Ou *la Tour d'Helvin*, roman du même auteur, qui a paru il y a deux ans chez les frères Bossange, libraires, en 4 vol. in-12, et 2 vol. en anglais, à Philadelphie.

tout m'ont semblé s'y être plues. Sur trente annonces de journaux, il n'en est que deux au plus qui m'aient été vraiment défavorables. Dans la supposition où l'on regarderait ces suffrages comme provenant de l'intérêt que j'aurais eu le bonheur d'inspirer, bien plus que du mérite de mon travail, je n'aurais garde de m'affliger d'un tel arrangement. Je ne me plaindrai jamais de voir la part faite à mon caractère d'honnête homme et d'ami de mon pays, se grossir de celle qui serait enlevée à mon amour-propre d'écrivain.

Parmi les encouragemens que les *Beaumanoir* m'ont valus, j'ai dû distinguer celui d'un écrivain non moins spirituel qu'original (en un autre moment, je le désignerais par une qualification plus flatteuse) et dont on prononcera le nom, dès que j'aurai dit qu'il a restitué, chez nous, un genre de poésie légère tombé dans le domaine de la guinguette, à sa destination primitive, celle de marcher avec la nation pour en constater d'une manière durable les grands événemens et le caractère. En parlant de ce roman, dans un cercle nombreux où je n'étais pas, il a eu la bonté de remarquer que, pour nous venir, *il lui manquait d'avoir passé le détroit.* Dans les temps d'orages civils, lorsque toutes les libertés d'une nation sont menacées, les lettres ne doivent guère être qu'un délasse-

ment pour l'ami de son pays : c'est ce que j'ai cru; je prie donc qu'on me pardonne de montrer, en ce moment, quelques fleurs qui m'ont réjoui par leur parfum, au milieu des tristes et infructueux travaux que j'ai partagés, avec bien d'autres honnêtes gens, pour la conservation de nos droits constitutionnels. Ce parfum m'a été doux, mais il ne m'a pas enivré au point de me faire oublier les plaies sanglantes de la patrie; ainsi espéré-je que l'anecdote suivante trouvera encore grâce devant le lecteur.

Un journal qui jouit en France d'une grande réputation littéraire, dans la possession de laquelle le maintient le talent de ses rédacteurs principaux, m'avait à peu près fermé ses pages, quoique, d'intervalle en intervalle, j'eusse publié diverses productions étrangères à la politique du jour, sur laquelle dans ces temps nous n'étions pas d'accord : il n'a pourtant pas dédaigné de consacrer aux *Beaumanoir*, trois colonnes tracées avec un esprit de critique très-judicieux. Voici la circonstance à laquelle j'ai été redevable de cette bonne fortune, qui y gagne beaucoup à mes yeux.

Un des premiers collaborateurs de cette feuille était attendu, par ses collègues, pour une délibération où sa présence était indispensable : l'heure sonne, et il n'arrive pas; une seconde fois l'horloge

se fait entendre, et on ne le voit point paraître ; enfin il se montre, disant : « Grondez-moi, si bon vous semble, car c'est un roman et rien qu'un roman qui m'a retenu ! Il m'a fallu aller jusqu'au bout. » Le trait me fut raconté par un témoin de l'excuse donnée ; j'écrivis à l'homme de lettres auquel j'avais eu l'avantage de dérober des momens précieux, et je le priai d'inviter un de ses collaborateurs à examiner les *Beaumanoir*, dans le cas où, suivant sa propre expression, il aurait eu le malheur de s'y laisser prendre, ainsi qu'on me l'avait raconté ; dans la supposition contraire, je m'excusais par avance d'avoir prêté l'oreille à une calomnie, et je l'engageais à regarder ma lettre comme non-avenue. Il voulut bien me répondre, tout en convenant du fait, que le journal auquel il avait des droits, rendrait compte incessamment de mon ouvrage. Ceci me rappela l'anecdote relative à la duchesse d'Egmont, telle que J.-J. Rousseau la raconte dans ses Mémoires. Sans être assez vain pour comparer un ouvrage d'imagination pourvu de quelque intérêt, à un des livres où se trouvent peut-être les plus belles pages de la langue française, je ne laissai pas de me réjouir du rapport qui existe entre les deux anecdotes ; car, certainement, ce que j'avais fait oublier à un homme de goût, sous les doigts

duquel tant de romans avaient glissé sans fatiguer beaucoup ses yeux, était aussi quelque chose.

Le *Constitutionnel*, le *Journal des Débats*, le *journal du Commerce*; le *Moniteur* et la *Gazette de France*, ont traité les *Beaumanoir* avec une extrême bienveillance. Prenant part à la collaboration du *Courrier Français*, je m'abstiens de citer ce qu'en a dit cette feuille; je ne parlerai pas davantage du jugement qu'en a porté le *Drapeau Blanc*, qui n'a pas cru devoir séparer une production littéraire des opinions politiques de son auteur. Les journaux consacrés à la seule littérature s'en sont également occupés. Le *Mercure*, en leur trouvant ce qui peut attacher dans un livre de ce genre, y a censuré quelques locutions précieuses et quelques mots d'une création qu'il m'a attribuée. Il s'est trompé sur ces derniers; cependant, comme je ne sais point avoir raison contre le public, par cela même que ces locutions ont été remarquées, mon devoir est de les faire disparaître à la réimpression de cet ouvrage. Un autre journal, le *Globe* dont la réputation s'accroît de jour en jour par des insertions d'un haut intérêt, a passé en revue les *Beaumanoir*; c'est celui qui leur a montré le plus de sévérité: je vais me permettre d'exami-

ner ses principaux griefs; on jugera s'ils sont fondés.

Je croyais avoir présenté avec quelque vérité la physionomie d'un peuple au milieu duquel une partie de ma vie s'est écoulée, puisque, laboureur moi-même, j'ai été, pendant plus de vingt ans, le principal fonctionnaire d'une commune de laboureurs en Bretagne. Je me flattais encore d'avoir esquissé, sans infidélité, le caractère de la classe supérieure de la même province, avec laquelle j'ai eu des rapports. Mon jeune critique, dont la plume se montre tous les jours taillée avec succès, pour de plus fortes études, a été d'un autre avis. Ni ce que j'ai mis dans la bouche de madame Allote sur l'éducation de nos jeunes gentilshommes, telle qu'elle se pratiquait avant 1789, ni la provocation en duel adressée par l'un d'eux à M. Delpont, ni la figure toute bretonne du jeune paysan qui entre au service de la famille Beaumanoir, ni celles des deux femmes qui vont parcourant le pays pour y ensevelir les morts, ni la demande en mariage de Clémence par la mère du marquis de Bois-Briant, ni l'orgueil nobiliaire de madame de Coatanscour, ni la querelle du petit paysan bas-breton contre le jockey parisien dans une auberge de village, ni la promenade à la chaumière du jeune Yvon, ni la messe de diman-

che à laquelle les dames de la tour d'Helvin assistent, aux yeux de mon Aristarque n'ont semblé exprimer les habitudes du pays ; il ne les a guère rencontrées davantage dans les détails relatifs à l'économie du corps politique, connu sous le nom d'*États de Bretagne*, ou dans le récit de la détention de M. de La Chalotais, dont j'ai connu personnellement le secrétaire particulier, enfermé avec lui au château de Saint-Malo, récit tellement exact, que le petit-fils de l'illustre procureur-général qui, comme la France le sait, n'a pas dégénéré de ses pères, en a pris occasion de venir renouveler, avec moi, des rapports de famille dont je m'honore : de-là, il faut conclure que l'un de nous d'eux se trompe. Si c'est moi, je déclare, en toute humilité, qu'il m'est impossible d'être le peintre des mœurs bretonnes, dès-lors que je ne saurais trouver, dans mes souvenirs, des traits d'ensemble ou de détails qui les caractérisent mieux, que ceux dont j'ai fait usage. Remarquez encore qu'ici il s'agissait plus de fondre ces traits et de les approprier au corps de la narration, que de les entasser confusément.

J'ai eu à essuyer un autre reproche de sa part : celui de n'avoir pas présenté à mes lecteurs, toutes les coutumes et toutes les superstitions d'une province où, de l'aveu de mon Aristarque, les

usages, les costumes et les croyances varient d'une commune à l'autre : le pouvais-je? Il fallait bien me fixer à quelque chose, et par conséquent choisir dans une foule de superstitions, dont la nomenclature eût été fastidieuse. Je me suis arrêté à celles qui ont une plus grande vogue dans la Basse-Bretagne, par exemple, au *passage* de l'enfant sur la table, aux *présages* sinistres, au pouvoir de *conjurer* les esprits, au *chariot* de la mort, aux *lavandières* de nuit, et à la *personnification* du démon que la crédulité villageoise fait intervenir dans presque toutes les aventures, soustraites au cours ordinaire des choses. C'est une continuation de l'Arimane des anciens. Si j'avais franchi la limite que je m'étais imposée à cet égard, mes quatre volumes, ne laissant rien ni à l'urgence affreuse des situations, ni au développement des caractères, que l'on convient n'être copiés de personne, n'eussent renfermé qu'un amas confus d'idées extravagantes. Les croyances religieuses et les superstitions locales auraient pu y occuper plus de place; mais qui ne sait que chaque pays, dans ses chroniques, en offre la répétition, plus ou moins remarquable et presque toujours d'une triste uniformité? J'admire, autant qu'un autre, le fameux peintre écossais, sans être à genoux devant son merveilleux. Quel est, en effet, en Bre-

tagne, le village qui n'aurait pas sa *Dame Blanche?*

Enfin le *Globe* eût désiré que, conduisant mon principal personnage dans la jolie ville de Lorient, qui n'avait guère que soixante ans d'existence, j'eusse offert le spectacle de cette jeune cité sortant des marais, au milieu des cabanes couvertes en chaume qui l'entourent encore. Il laisse entendre que la création instantanée d'un port avec ses bassins creusés par un pouvoir magique, la vue d'une forêt de mâts qui y conduisaient déjà les trésors des Indes, et la lutte d'une civilisation naissante contre les mœurs un peu sauvages de l'ancienne Armorique, étaient assez remarquables pour que je me fusse attaché à les décrire. Voilà son objection tout entière qui aurait, à la vérité, quelque force, si dans mes *Beaumanoir* j'avais prétendu n'être qu'un Pausanias ou un Anacharsis breton. Mais ce n'était pas là mon but; je ne pouvais même me le proposer. M. Dermot, renonçant tout-à-coup à l'état ecclésiastique et décidé à une expatriation, après un attentat qu'il croit enseveli dans les entrailles de la terre, eût à mon avis bien plus prêté à la critique, si lui ou l'auteur s'étaient amusés à décrire le joli port de Lorient. J'éprouvais le besoin de me débarrasser de ce personnage tout palpitant de son crime. Comme je me proposais de le ramener beaucoup

plus tard, sur la scène où sa présence était indispensable, je devais aussi, ce me semble, préparer mes lecteurs à le revoir sans dégoût, en lui arrachant les signes de ce grand repentir, par lequel les ames fortes rentrent dans le chemin de la vertu. Cette partie de mon ouvrage exigeait quelques soins; je crois m'en être acquitté et j'ai été surpris que le *Globe* m'en ait tenu aussi peu de compte. Ceci prouve que l'examen de toute composition littéraire qui a coûté du temps, des études et des méditations, ne peut être improvisé.

Nous rendons justice à plusieurs bons ouvrages, dont le public est redevable aux estimables collaborateurs du *Globe :* comme journalistes, ne renfermeraient-ils pas un peu leur prédilection dans le cercle des travaux de leurs jeunes amis? Cette feuille, à son début, sentait l'importance de se faire une réputation d'impartialité : parmi les hommes de lettres qui y coopèrent, j'ai l'avantage de compter des compatriotes qui déjà honorent la littérature de leur pays; dans plus d'une conjoncture ils m'ont témoigné un intérêt qui me flatte. Je n'examinerai pas, si en me traitant avec quelque sévérité, à l'origine de leur entreprise, ils auraient voulu arborer leur drapeau d'indépendance; que j'y aie contribué ou non, toujours est-il vrai que leur feuille a pris et soutenu ce caractère aux

yeux du public. Loin de me plaindre de leur rigueur, j'ai cru qu'il fallait se féliciter de voir enfin les travaux de l'esprit trouver parmi nous, quelque chose qui ressemblât à une véritable critique. Pourquoi se fâcher, quand il reste le droit de la réponse, ainsi que je viens d'y recourir? Si, à l'occasion de mes *Beaumanoir*, je n'ai pas obtenu, autant que je l'eusse souhaité, l'approbation des collaborateurs du *Globe*, les brillantes indemnités que, depuis lors, ils m'ont accordées, me sont d'autant plus précieuses qu'elles tiennent à de plus grands intérêts que ceux d'un roman.

Jusqu'ici j'ai plus cherché à profiter des conseils qui m'ont été adressés qu'à entrer en contestation. On ne s'étonnera donc pas qu'après trois ans et plus, je rompe le silence sans aigreur, peut-être même avec un sentiment de gratitude; car certainement les remarques très-sévères d'un journal qui avait droit à mon attention, sont en partie cause du soin particulier, avec lequel je me suis occupé de ce nouvel ouvrage.

La société moderne, en grande majorité, ne lit que des romans et des journaux : il faut donc soigner les romans et les journaux qui deviendront, quoi qu'on fasse, le supplément de l'éducation qu'elle ne reçoit pas et peut-être le correctif de celle qu'on lui donne. Sous ce rapport, les mauvais

romans seraient des sortes réels envers le public, puisqu'ils ne laisseraient pas d'être lus. Cette branche de littérature s'étendra indubitablement parmi nous. Les plumes exercées y trouveront cet avantage, que la simplicité du ton n'en exclut pas l'élégance et que, d'une scène ordinaire et commune, elles peuvent s'élever à ce qu'il y a de plus grand sous les cieux. Une diction pleine de mouvement et de poésie leur appartient, tout autant que le style familier[1], car le genre comporte l'une ou l'autre. On ne reprochera à personne de puiser dans cette double mine, pourvu que le goût règle l'emploi des produits dont on lui sera redevable. Mon dessein a été d'user de cette liberté et de n'en pas abuser. Je me bornerai

[1] Le style familier, en effet, doit servir de fond ou de canevas au roman. Nous pensons encore que ce serait là qu'il pourrait être permis de hasarder quelques-unes de ces expressions dont la langue a besoin, et qu'elle se décide si difficilement à accepter. Cependant personne ne s'avisera, certes, de regretter que le bon abbé de Saint-Pierre ait créé le mot de *bienfaisance*, que Rollin ait permis les *vagissemens* à l'enfance, et que J.-J. Rousseau se soit livré à ses *investigations* sur l'homme et le Contrat social. Et nous aussi, nous avons employé le mot *démodé* pour dire ce qui n'est plus de mode. Si cette abréviation de cinq mots en un seul ne trouve pas grâce auprès du lecteur, nous n'en déclinons pas la coulpe. Malgré le silence du dictionnaire de l'Académie, en conformité de l'usage des artistes, nous avons fait du mot *antique* un substantif masculin.

à dire un dernier mot sur la *Fatale Année*, c'est que si, après le travail auquel je me suis livré, je ne suis parvenu qu'à en faire un roman, je me suis bien trompé. Je sais que ces sortes de compositions ne sont pour bien d'autres qu'un jeu de leur plume : je dois à la vérité, de confesser qu'elles me coûtent trop, pour que je les multiplie.

Voilà tout ce que je me proposais d'exposer dans cette préface. J'ai tâché de m'acquitter de cet engagement, envers moi-même, sans orgueil comme sans humilité. Je suis loin d'aspirer à la réputation d'un auteur étranger, envers lequel on a été plus prodigue de louanges en France, que dans son propre pays, et qu'une prévention contraire commençait à poursuivre, lorsque, passant du moyen âge à l'histoire contemporaine, il est entré dans celle-ci avec des passions et des intérêts qui devaient l'en exclure. Ses torts sont graves vis-à-vis d'un peuple attaqué dans une génération qui, presque tout entière, réclamait déjà la justice des tombeaux. Ou sir Walter Scott n'a pas connu notre révolution, ou il l'a calomniée. L'historien infidèle sera oublié ; il doit le désirer lui-même : mais l'écrivain romantique restera. Des succès, comme les siens, ne sont plus sujets à contestation, et ce n'est pas de ma part qu'il pourra craindre un déni de justice.

FRÉDÉRIC STYNDALL.

LA FATALE ANNÉE.

CHAPITRE I.

Personnages qui reparaîtront. — Une idée du peuple allemand.

Le 29 du mois de juillet de l'année 1767, à l'est de la ville de Vienne en Autriche, quartier de la Cité, sur les trois heures de l'après-midi; un rassemblement de peuple s'était formé auprès des remparts et commençait à gêner la circulation dans les rues adjacentes déjà fort étroites, ainsi que le sont celles de presque toutes les vieilles villes. Si, chose assez rare en Allemagne, la foule grossissait rapidement, c'était avec une sorte de

calme qu'on la voyait s'épaissir. Enlevés par une cause extraordinaire à leurs occupations, le bourgeois et l'artisan s'étonnaient presque du hasard qui, à pareil moment, les faisait se rencontrer ensemble. Ils ne laissaient pas de s'entretenir en se partageant entre différens groupes, lesquels, sans autre avis, s'ouvraient pour donner passage aux hussards et aux ordonnances à cheval qui traversaient successivement la voie publique. Un instant après, avec la même tranquillité, les interlocuteurs se rapprochaient. A peine leur conversation semblait avoir été interrompue. Une émotion de tristesse assez caractérisée, se distinguait pourtant sur leurs visages flegmatiques et surtout sur ceux des enfans et des femmes. C'était dans la partie de la ville qui communique le plus directement avec le faubourg de Léopolstadt, que l'affluence se manifestait davantage; mais, comme nous venons de le dire, elle n'occasionait aucun tumulte, quoiqu'on s'y pressât en sens contraire, les uns pour entrer, les autres pour sortir, par la porte située en face du pont du Danube. Celle-ci suffisait à peine à ce

double mouvement de circulation, au milieu duquel quelques vieux soldats, tirés du corps des invalides, maintenaient facilement l'ordre avec leur hallebarde, sans la détacher de leurs épaules. Le pont était lui-même obstrué. Il est vrai que l'embarras était dû, surtout, au grand nombre de promeneurs qui revenaient du Prater, nouvellement ouvert au public par la bonté de l'archiduc Joseph. Parmi ces derniers, l'on remarquait un jeune homme de bonne façon, monté sur un alezan de Bukowine et accompagné d'un domestique également à cheval.

Les deux cavaliers, après avoir franchi la porte, essayèrent de remonter la rue de la Douane, pour gagner celle de Carinthie par le quartier de l'Université et de la Cathédrale. Ainsi fussent-ils arrivés au faubourg de Wiéden qui était celui de leur résidence. Mais un escadron de cavalerie renforcé de peuple sur ses flancs, en survenant tout-à-coup, les obligea à rebrousser chemin. Alors, après s'être parlé un moment, ils se décidèrent à sortir une seconde fois de Vienne pour échapper à cet embarras. Comme ils se disposaient

à suivre leur détermination nouvelle, de la tête du pont sur lequel ils avaient passé, il se fit un reflux général de la foule qui se reportait vers la ville. En effet, les curieux, tant citadins que gens du dehors, étaient talonnés par un cortége assez imposant mêlé de force militaire qui venait, en droite ligne, de Léopolstadt, et bien probablement de la prison criminelle.

En vain le jeune homme et son serviteur, avec la prudence convenable, cherchèrent à lutter contre le flot qui les repoussait de la grande porte. Entraînés le long des greniers à sel, ils eussent été obligés de suivre cet immense concours jusqu'à la place de Hoff, dont il prenait la direction, lorsqu'un retranchement sans issue, entre les casernes et le petit arsenal, leur offrit un asile. Il ne leur fut pas difficile de s'y établir, car il n'était encore occupé que par quelques femmes et quelques anciens militaires. Après avoir acculé son cheval à la muraille, le jeune homme se tourna, d'un air mécontent, vers son domestique, qui s'était rangé de la même manière à ses côtés, et, d'un ton

d'humeur, il lui dit en termes mêlés d'allemand et d'anglais : « Si, au lieu d'entrer dans la cité, vous aviez voulu me croire et passer par Weissgœrber, nous ne serions pas réduits à être témoins d'un pareil spectacle. »

En même temps qu'il prononçait ces mots, une pâleur extrême altérait ses traits naturellement réguliers. Le domestique balbutiait quelques paroles d'excuse, lorsqu'une calèche découverte, fraîchement peinte en couleur d'orange et attelée de deux chevaux gris pommelé, vint chercher un refuge dans la même impasse. C'était une nécessité à laquelle il fallait que les maîtres se soumissent, puisque, leur direction n'étant pas celle de la foule, ils auraient eu à traverser une masse de population très-compacte. Le cocher revêtu d'une livrée brillante, et l'heiduque debout derrière la voiture avec son haut plumet vert et sa bandoulière de cuir noir, de laquelle pendait un sabre en diagonale, indépendamment des panneaux armoriés, eussent suffi pour annoncer à tous les regards la présence de personnes de dis-

tinction; mais on acquérait bien mieux la certitude de leur qualité, en voyant assises, au fond de la calèche, deux femmes d'une grande élégance et vêtues presque de la même manière, quoiqu'il y eût entre elles quelque différence d'âge. En face, et en troisième, figurait un personnage qui, par ses décorations, appartenait évidemment aux premières dignités de l'État. L'ordre de Saint-Étienne brillait sur sa poitrine.

Élevant la voix assez haut pour être entendu des deux cavaliers ses voisins, quoiqu'il n'en eût pas l'intention, l'homme décoré adressa la parole, en ces termes, à la plus jeune des dames qui étaient, avec lui, dans la calèche : « Je croyais l'exécution finie, sans quoi je n'eusse pas manqué d'épargner à Votre Altesse le désagrément de se trouver ici. Il ne fallait que sortir par la porte du Burgh; en suivant le boulevard, nous n'eussions pas tardé à atteindre le pont de Rossaw, et nous serions maintenant à votre hôtel d'Augarten.

— » Une exécution ! s'écria la jeune dame avec un véritable accent de sensibilité, où

l'effroi avait sa place. Une exécution! je suis désolée d'être ici. J'avais entendu de mon mari, que ce malheur était rare à Vienne, et que la bonté du caractère allemand dispensait les magistrats de recourir à de si grandes sévérités.

— » Et moi, reprit la seconde dame, je vous assure que, pour rien au monde, je ne consentirais à être témoin du supplice de ce malheureux Archangéli, que j'ai vu si souvent chez le comte de Cataldo. S'il allait me reconnaître à son passage! J'en tremble de frayeur; cependant je ne saurais oublier qu'il avait une physionomie au-dessus du commun. Il était impossible de s'acquitter de ses fonctions avec meilleure grâce; sans contredit, dans tout Vienne, il n'y avait pas un pareil maître-d'hôtel.

— » Quel est donc son crime? demanda la jeune dame.

— » La baronne, votre cousine, vient de vous dire, répliqua le seigneur qualifié lui-même du titre de baron, qu'il était au service du comte de Cataldo; elle eût pu ajouter qu'indépendamment de quelques autres méfaits,

il s'est rendu coupable d'un vol domestique assez considérable. Des soupçons d'une nature plus grave ont même plané sur sa tête.

— » Des soupçons ! remarqua la jeune dame, est-ce donc avec cela que l'on juge des hommes ? » Puis, elle ajouta, en effleurant ses yeux du bout de ses doigts gantés : « La loi punit le vol de mort : qui sait pourtant si ce pauvre garçon n'avait pas des parens dans l'indigence à soutenir ? une mère, une sœur... peut-être ?...

— » Je n'en crois rien, répondit le baron. Quoi que pense madame la baronne de la bonne mine du sujet, il n'a jamais été fort de mon goût. Cependant le peuple y prend de l'intérêt, on ne sait trop pourquoi. On le plaignait hier, quand il revenait de la cour impériale d'appel, où il a été interrogé par le conseiller Holger, et j'ai même entendu des murmures, à son sujet, sur mon passage. Ce qui me surprend le plus, c'est que l'exécution ait été renvoyée à l'après-midi.

— » Et pourquoi n'avoir pas demandé sa grâce ? reprit la princesse. Je suis certaine

que l'impératrice ne l'eût pas refusée à son ancien maître.

— » C'est ainsi que j'en parlais, il n'y a pas dix minutes, au comte de Cataldo que j'ai laissé au Burgh, où il attend le prince de Kaunitz, répondit le baron.

— » Eh bien? poursuivit la jeune dame.

— » Eh bien, il a détourné la conversation, et nous avons parlé d'autre chose.

— » Vous avez parlé d'autre chose! répéta, après lui, la princesse, avec un sourire amer. Et vous et votre comte de Cataldo, vous êtes des êtres bien étonnans! »

Ici eut lieu un moment de silence entre les interlocuteurs. La jeune Altesse, après avoir porté sa main gauche à son front, s'était rejetée en arrière de la calèche; quittant bientôt cette attitude pensive, elle prononça les mots suivans avec une véritable chaleur d'ame :

« Baron, il faut que nous sauvions cet homme! Je n'ai rencontré que deux ou trois fois le comte de Cataldo, depuis mon arrivée à Vienne; en dernier lieu, c'était au cercle de l'archiduchesse Marie-Joséphine de Bavière : il m'y témoigna de l'intérêt,

oui beaucoup d'intérêt.... Allez le trouver de ma part. Vous l'avez laissé au Burgh, si je ne me trompe; retournez-y de ce pas; dites-lui qu'il me fera plaisir, entendez-vous, baron, qu'il m'obligera, en demandant la grâce de son maître-d'hôtel à l'impératrice; le convoi n'a pas encore passé par la grande porte, à ce qu'il paraît; vous avez tout le temps nécessaire, mais rien que cela; ainsi partez au plutôt, mon cher M. de Sperges! »

Attentif au signe de la princesse, l'heiduque, qui était descendu, avait la main sur la poignée de la portière. Le baron de Sperges (car on vient de le nommer) ne témoignait nullement qu'il se disposât à quitter sa place. Il ouvrait deux grands yeux bleus à fleur de tête; étonné de l'invitation qui lui était adressée, il en méditait les conséquences, calculait en lui-même si, vu la distance où l'on était du palais impérial, l'effet d'une démarche heureuse ou non ne serait pas tardif; réfléchissait à part soi aux moyens d'exécution; n'en trouvait aucun auquel il pût s'arrêter, et, frappant à petits

coups sur ses bottes à revers jaunes, avec un léger fouet de baleine dont il s'était muni pour obéir à la mode, il gardait un silence très-caractéristique de son embarras.

Cet état passif du baron ne pouvait convenir à la princesse; aussi elle tarda peu à lui dire :

« Monsieur le baron, vous n'êtes pas encore parti! Qu'attendez-vous donc? quoi! ma cousine et moi nous voulons sauver un malheureux qui voit nouer sa corde; nous souhaitons que la Providence ne nous ait pas fait stationner, en vain pour lui, dans ce cul-de-sac, et vous êtes de glace! et vous êtes immobile comme le dieu Terme! »

Enfin, le flegme germanique du noble tyrolien céda, en cette occasion, à la vivacité hongroise de la princesse d'OEdenbourg, et le baron, en tirant sa montre, répondit de ce ton qui, sans indiquer précisément un refus, ou même une simple altération d'humeur, semble pourtant annoncer le désir de se retrancher dans une difficulté que l'on croit insurmontable :

« Il est au moins trois heures; avant qua-

tre heures, le cortége sera à la place de Hoff; une demi-heure ne s'écoulera pas ensuite sans que toute tentative en faveur du patient ne devienne superflue : comment Votre Altesse suppose-t-elle que, dans un aussi court délai, j'aurai entretenu le comte de Cataldo, que lui-même il aura pu aborder l'impératrice? Marie-Thérèse sera-t-elle visible? aura-t-on le temps ensuite de transmettre ses ordres? et puis comment voulez-vous que je traverse cette foule? comment...

— » Comment! comment! reprit la jeune dame en l'interrompant avec un geste d'impatience; on serait tenté de croire que je vous destine à une audience diplomatique. Songez donc qu'il ne vous faut que gagner la rue de Herrngasse : un quart-d'heure vous suffira bien, et si vous vous rendez en droite ligne au cabinet du prince de Kaunitz, vous êtes sûr d'y rencontrer le comte de Cataldo. L'un ou l'autre n'aura qu'un corridor à franchir pour être chez Marie-Thérèse. Tout cela, Monsieur, quand on a de la bonne volonté, est l'affaire de trente minutes... oui, de trente minutes, mon cher baron! mon cher profes-

seur d'italien, de goût, de sentiment, de raison, mon bon ami de Sperges! Vous allez partir, n'est-ce pas? Vous partez! »

Le baron ne put résister à ces termes d'amitié accumulés avec une grâce touchante, et qui, en passant par la jolie bouche de la princesse, devenaient presque caressans. La pression de sa main par une main délicate acheva sa défaite; aussi ne lui échappa-t-il que l'objection suivante, accompagnée d'un regard vers le quartier du Burgh :

« Encore si j'avais un cheval! »

A peine un tel vœu était manifesté, que l'inconnu, qui n'avait pas perdu une syllabe de la conversation précédente, d'un mouvement de bride, tourna la tête de son alezan vers la calèche. S'adressant à la princesse un peu étonnée de cette approche, il prononça les paroles, que l'on va lire, d'un ton ferme, quoique modeste et plein d'émotion :

« Votre Altesse m'excusera si j'ai prêté l'oreille à l'entretien qu'elle vient d'avoir avec son noble ami; mais le sujet en était si honorable pour la nature humaine, il captivait tellement mon attention, que ce tort, bien

involontaire, obtiendra votre indulgence. Du moins je la sollicite, Madame.. J'ose encore espérer que M. le baron voudra bien disposer de mon cheval. »

En même temps qu'il achevait cette invitation en bon allemand, dont l'accent ne laissait pas de rappeler les bords de la Tamise, l'étranger mit pied à terre. La princesse d'OEdenbourg le remercia avec une gravité douce, qui le flatta davantage que le sourire encore très-agréable accordé à sa bonne mine par la baronne, dont il n'avait pas moins captivé l'attention. Les difficultés étaient levées : l'heiduque ouvrit la portière de la calèche; il tint ensuite l'étrier à M. de Sperges; celui-ci se plaça sur la selle de velours cramoisi bordée d'un galon d'or, et le maître dit à son domestique, resté toujours à cheval : « Tom, vous allez suivre Monsieur; souvenez-vous que vous êtes à ses ordres! » Cette injonction fut articulée en bon anglais.

On eût été tenté de croire que cette suite d'actes venait de porter coup aux forces de l'inconnu; car sa pâleur était remarquable

et ses jambes fléchissaient sous lui. Il paraissait sortir d'une indisposition, s'il n'en était menacé, et pourtant sa stature, d'une juste proportion, sans être celle d'un Hercule, et son visage, qui n'avait rien de décharné, eussent plutôt appris à l'observateur physiologiste que son corps était, en ce moment, sous l'empire d'une affection morale. Si celle-ci avait de l'énergie, l'ame ne semblait pas non plus en manquer, ainsi que l'indiquait, probablement à l'insu du jeune homme, une légère et dédaigneuse contraction de ses lèvres.

La princesse d'OEdenbourg l'invita à venir remplacer le baron dans la calèche, au moins pendant la durée de l'embarras : il s'en défendit sur ce qu'il se trouverait bien d'être debout durant quelques minutes; mais, en alléguant cette excuse, d'une main, il s'appuyait sur le panneau de la voiture; de l'autre, il essuyait, avec son mouchoir blanc, un front qui paraissait trempé de sueur. Toutefois l'expression de ses traits, pour le moment fort adoucie, ne retourna que par degrés à l'état précédent.

Le baron de Sperges, après avoir murmuré à part soi : « Cette femme veut si fortement ce qu'elle veut; comment lui résister? » Et après s'être bien mis en équilibre entre les deux arçons, avait salué les dames, en s'inclinant, avec respect, sur le pommeau de la selle, non sans en recevoir une nouvelle injonction de promptitude dans ses démarches, injonction à laquelle il avait répondu, en s'inclinant derechef. Il ne changea rien à l'allure ordinaire de l'alezan qui, semblait de son côté attendre avec impatience le signal d'une marche plus vive, et il se contenta de le diriger vers une porte-cochère peu éloignée qu'il se fit ouvrir. Celle-ci dépendait du petit arsenal impérial contigu au grand arsenal. Connu dans l'un et l'autre établissement, le baron joignait, à l'avantage d'abréger sa route par cette voie, celui d'éviter une foule très-serrée. Il n'avait guère qu'à traverser deux cours, avec le fidèle Tom, pour atteindre la paroisse des Écossais de laquelle, à la rue de Herrngasse qui aboutit au Burgh, il n'y a qu'un pas. Tandis qu'il s'avance assez tôt pour satisfaire à un sentiment

généreux, sans déroger à la gravité allemande, dont il est le digne représentant, notre sujet nous ramène auprès de la calèche.

CHAPITRE II.

Incident. — Accroissement d'embarras.

Le cortége approchait lentement de l'Arsenal, on commençait à en distinguer les principaux acteurs; un escadron de cavaliers, bien équipés, le sabre nu à la main et leur carabine en bandoulière sur le dos, ouvrait la marche. Ensuite des Uhlans, montés sur des chevaux hongrois, la lance appuyée sur l'étrier, escortaient un chariot où l'on voyait le patient, vêtu avec propreté, le cou découvert, et assis sur une banquette, sans autres liens qu'une corde de grosseur moyenne, attachée à la ceinture, d'une manière peu apparente, et dont l'extrémité était confiée à un valet de l'exécuteur de la haute justice. Ce dernier, entre deux archers de police, se tenait debout derrière le malheu-

reux Archangéli, à côté duquel était un Franciscain déjà fort âgé. La figure de ce bon père, remarquable par sa longue barbe grise, tombante jusqu'à sa ceinture, exprimait une douleur qui avait quelque chose d'expansif et d'affectueux : tout en se livrant à de pieuses exhortations, il serrait, par momens, dans sa main gauche, la main droite du condamné qui, abattu et dans l'absence de toute force morale, l'écoutait d'un air distrait.

Tous les regards avaient la même direction; aucun autre bruit que celui du pas des chevaux et de la marche du cortége ne se faisait entendre; déjà les personnes qui avaient trouvé asile dans l'impasse, en se dressant sur la pointe des pieds ou en montant sur des bornes, apercevaient le fatal chariot. La baronne n'en détachait pas sa vue, quoiqu'elle eût annoncé son extrême regret d'être forcée d'assister à un pareil spectacle. Quant à l'inconnu, sur le cheval duquel le baron de Sperges était parti, il n'avait pas changé d'attitude, c'est-à-dire qu'il avait toujours le dos appuyé à la por-

tière de la calèche, sans le tourner précisément aux femmes qui y étaient assises, et avec lesquelles il s'était borné à échanger quelques paroles de civilité. Sa tête était penchée faiblement sur son épaule, mais ne fléchissait pas sur elle-même; voilés de longues paupières, ses yeux étaient fixés vers le sol, avec un froncement des sourcils dans la partie où ils se rapprochaient, comme pour blâmer une scène à laquelle il évitait de prendre part. Son front était resté pâle, quoique ses lèvres eussent retrouvé quelque incarnat, et l'ensemble de sa physionomie continuait à dénoncer une peine secrète, contre laquelle il était à craindre que l'ame ne finît par lutter avec trop de désavantage, tout en semblant la braver. Il était loin de soupçonner qu'alors même il fût l'objet de l'attention de la princesse d'OEdenbourg; celle-ci, en le regardant, se laissait aller, de son côté, au cours d'une mélancolie profonde.

« Qui que tu sois, pensait-elle, tu portes sûrement un cœur d'homme, car, sans doute, c'est *ainsi* qu'on souffre! Est-ce un retour

de ta mémoire sur tes propres maux qui provoque ton émotion? ou, dans cet instant solennel, qui menace une créature de ton espèce, le sort d'autrui a-t-il déposé sur ton noble front son empreinte douloureuse? Certes, alors tu aurais une belle ame, et tu ferais honneur à ta nature! dans tous les cas, on ne peut voir en toi un être ordinaire. Nous ne saurions, en effet, nous attendrir sur la destinée d'autrui, ou même sur la nôtre, sans valoir quelque chose, car il y a une grande intensité de vie dans la douleur, de quelque part qu'elle nous arrive, et surtout quand elle ne tient pas au simple jeu des organes. Hélas! souffrir, c'est encore vivre fortement, puisque c'est vivre avec lutte et violence. Jeune infortuné, puisse le ciel te rattacher un jour, d'une manière plus douce, à la chaîne des êtres! »

Telles étaient les pensées qui roulaient dans l'esprit de la princesse d'OEdenbourg à l'aspect de l'inconnu; et ce soliloque surprendra moins, quand on apprendra ce qu'elle est et par qui elle a été élevée.

Cependant le chariot, qui traîne Archan-

géli au supplice, se trouve en face du retranchement où stationne la calèche : les yeux du condamné, comme ceux des spectateurs, sont frappés par l'élégance des deux femmes qui y sont assises. Objet des regards de l'une d'elles, le maître-d'hôtel du comte de Cataldo la reconnaît; et, étendant les bras de son côté, il s'écrie d'une voix lamentable : « Madame la baronne de Steinn, personne n'aura-t-il donc pitié du pauvre Archangéli? » Le patient s'était dressé sur ses jambes, pour se livrer mieux à cet acte de supplication; aussitôt le valet de l'exécuteur des hautes-œuvres, en tirant avec violence sur la corde qu'il tenait dans la main, crut devoir le ramener à la banquette. Le mécontentement devint général à cet aspect, et des murmures circulèrent dans la foule, car la bonté du peuple allemand est antipathique à toute dureté, même dans le châtiment du crime.

Cruellement punie de sa curiosité, la baronne de Steinn baissa son voile; mais tous les regards ne s'en tournèrent pas moins vers la calèche, qui contrastait d'une ma-

nière si tranchée avec l'appareil du supplice, et il se fit, vers l'impasse, un mouvement de la population tel que le cocher de la princesse ne put empêcher les chevaux, à la face desquels on se portait, de reculer de deux ou trois pas. L'étranger avait entendu la plainte d'Archangéli : en levant les yeux sur lui presque involontairement, il avait été témoin de la brutalité du valet de justice. Soit qu'il en reçût une trop vive impression, soit qu'il fût préoccupé, quand la voiture s'ébranla, il perdit l'équilibre. Sa chute fut aussi pesante qu'imprévue; par malheur la tête porta contre la grande roue. La princesse, qui le vit chanceler, jeta un cri d'effroi; mais, conservant sa présence d'esprit, elle ordonna au cocher de maintenir ses chevaux dans un état d'immobilité, ce que l'adresse de celui-ci eut le bonheur d'obtenir de leur fougue généreuse. Les voisins s'empressèrent de relever le jeune homme, au soutien duquel l'appui de leur bras devenait insuffisant. Il était en défaillance complète, quoique, par momens, ses yeux s'ouvrissent sous leur large arcade sourcillaire où la nature, et peut-être des

peines prématurées, semblaient les avoir légèrement enfoncés. Il fallait l'asseoir quelque part, en attendant qu'on se procurât un médecin; car le front de l'étranger saignait abondamment, et l'on ne savait même si ses jambes, exposées au recul de l'avant-train, n'en avaient pas reçu quelque fracture.

On allait l'adosser à une porte-cochère qui paraissait condamnée. Pour concourir à cette intention, la princesse d'OEdenbourg jeta les coussins de la calèche aux personnes qui s'empressaient autour de l'inconnu, et sa cousine imita son exemple. Bientôt les deux amies descendirent de leur chaise; elles s'approchèrent du groupe avec des eaux spiritueuses, dont l'emploi fut sans efficacité, si ce n'est que le blessé, rappelé par intervalles à la vie, ne tardait pas à retomber sans connaissance. Ces éclairs de raison étaient chez lui trop rapides, pour qu'on pût les mettre à profit; de ses paroles sans suite, au moins dans la pensée de ceux qui l'écoutaient, on ne tirait aucunes notions précises sur son état présent ou sur sa personne.

La situation de ces deux femmes, auprès

d'un étranger en péril manifeste, était aussi difficile qu'affligeante. De toute la foule qui l'entourait par intérêt ou par curiosité, elles seules avaient eu des rapports avec lui. A bien dire, elles l'avaient privé de l'assistance de l'unique individu, dont les services eussent pu lui être utiles; la princesse surtout était navrée de douleur. Elle se reprochait d'avoir accepté des offres généreuses, comme si le sentiment qui les avait dictées sans aucune provocation directe, n'avait pas rendu suffisamment témoignage au désir de participer à cette bonne œuvre. « Messieurs, mes bons amis, s'écriait-elle avec amertume, que faut-il faire? Dites-le-moi, je vous en prie! » Et de grosses larmes coulaient le long de ses joues, sans qu'elle s'en aperçût, sans qu'elle songeât à les essuyer.

Un mouchoir à la main, la baronne était beaucoup plus bruyante. Sa douleur, qui se répandait en sanglots convulsifs, ne l'empêchait pas d'interpeller, tantôt l'un des assistans, tantôt l'autre, pour leur donner à tous des ordres inutiles. Non que madame de Steinn manquât de sensibilité, mais une cer-

taine habitude d'exagération enlevait à cette femme, long-temps gâtée par ses adulateurs, l'apparence et par conséquent le mérite du naturel dans ses actions.

La princesse d'OEdenbourg n'avait pas en vain parlé. Sa souffrance si vraie, jointe à ce qu'elle venait de faire pour Archangéli (trait de bonté, dont le récit courait déjà de bouche en bouche), avait touché tous les cœurs. On y était aussi sensible qu'à la situation de l'inconnu. Comme il n'y avait ni atelier, ni magasin dans l'impasse, diverses personnes s'étaient détachées du groupe devenu moins nombreux depuis que le cortége avait passé. Elles ne tardèrent pas à reparaître, celles-ci apportant des cordiaux, des électuaires et des compresses, celles-là ramenant deux jeunes médecins, élèves du célèbre docteur Van-Swiéten, qui avaient répondu à leur appel sur une interrogation générale adressée par elles à la foule. Ces derniers, après avoir coupé les bottes du malade, déclarèrent qu'il y avait, au plus, contusion des membres, mais sans fracture. Quant à la plaie de la tête, tout en la trou-

vant grave, ils ne la jugèrent point dangereuse. Ils ne dissimulèrent pas davantage que l'état tantôt spasmodique, tantôt voisin de la prostration, qui, sans retour effectif de jugement, se manifestait chez le blessé, exigeait beaucoup de repos et peut-être un traitement préalable. Déterminés par ce motif, après lui avoir appliqué une compresse, ils opinèrent pour qu'on s'informât, sans délai, du nom, de la qualité et du domicile de l'inconnu, par une vérification de ses papiers. Alors l'un des élèves de l'école de médecine, ayant fouillé dans la poche latérale supérieure de l'habit du jeune homme, en tira un porte-feuille de maroquin vert garni en or et qui, par la richesse de son entourage, semblait être d'un grand prix. Il le présenta à la princesse en signe de respect, et l'invita à y faire des recherches. Celle-ci le reçut avec une sorte de saisissement et l'ouvrit d'une main tremblante. Diverses lettres, qui parurent à ses yeux, fixèrent son attention par préférence aux autres papiers. A l'exception d'une seule non encore décachetée, elles portaient la marque de Londres et étaient adressées à M. Fré-

déric Styndall, quartier de Neu-Wieden, près du collége Thérésien, à Vienne en Autriche. Quant à celle qui n'était pas encore ouverte, elle avait bien la même suscription; mais timbrée de France, et en cela, semblable à quelques autres qui avaient été déjà lues, elle était adressée à Londres, Oxford-street, d'où il était permis de conjecturer qu'incluse dans l'une des précédentes, par cette voie détournée, elle venait de parvenir tout fraîchement à sa destination. Pendant le peu de temps que dura cet examen, l'étranger parut se reconnaître assez pour manifester un vif mécontentement de ce que l'on s'était permis. Ses traits en reçurent même une empreinte plus durable que la lueur passagère de raison qui la vit naître.

Cependant l'embarras venait de s'accroître : le valet de chambre ne reparaissant pas, il était bien difficile, sans lui, de ramener le maître à son domicile, fût-ce dans une voiture de place, dont on n'avait même pas la disposition. D'ailleurs les deux médecins s'accordèrent à déclarer que, vu l'état de M. Styndall, il y aurait plus d'un inconvé-

nient à lui faire traverser toute la cité et une partie des boulevards. La résolution de la princesse fut bientôt arrêtée. « L'hôtel d'OEdenbourg, dit-elle, est quatre fois moins éloigné que le collége de Marie-Thérèse; qu'on mette cet infortuné dans la calèche; avant peu, nous serons à Augarten, où j'espère qu'il ne manquera pas de secours. Seulement quelqu'un de vous, mes bons amis, aura la bonté d'avertir le serviteur de ce brave gentilhomme, de la direction que nous allons prendre. Je me flatte aussi, ajouta-t-elle, en se tournant vers les deux élèves en médecine, que l'un de ces Messieurs ne refusera pas de se mettre à côté de son malade. »

Ces mots prononcés et quelques pièces d'argent distribuées, sans que personne eût formé la moindre demande, M. Styndall fut soulevé avec précaution par des bras robustes; les coussins tachés de sang rendus à la calèche y furent placés à l'envers; et l'on coucha mollement le blessé dans le fond de la voiture, à l'endroit où, avant lui, étaient assises les deux nobles Hongroises. Ces der-

nières s'accommodèrent du devant. L'heiduque, qui avait aidé au transport du blessé, reçut l'ordre d'aller à l'académie, au Burgh, au Graben, qui était la rue du domicile de Van-Swiéten, ou partout ailleurs, à la recherche de cet habile professeur; le cocher auquel la princesse n'avait pas manqué de faire des injonctions en montant le marche-pied de la calèche, serra les rênes; de son fouet, il toucha si légèrement les chevaux, qu'il sembla plutôt leur donner un avis modeste de départ, que les exciter à franchir l'espace; la foule s'ouvrit devant l'équipage; les vieux invalides saluèrent avec respect; les jeunes gens des deux sexes, la paupière humide de larmes, suivaient des yeux le char de l'opulence consacré par l'œuvre de bien; et pourtant, plusieurs voix répétaient à l'envi : « Vivent les deux aimables cousines! vive la princesse Charlotte d'OEdenbourg! elle est aussi bonne qu'elle est belle..... Oh oui, elle méritait d'être riche et belle! Que le ciel la bénisse! et, après l'avoir consolée dans ses chagrins, puisse-t-il lui rendre autant qu'elle a perdu! » ajoutaient les fem-

mes âgées, en s'acheminant vers leur demeure. On les eût dites fières d'être du sexe de l'être charmant qui était presque pour elles alors un motif de congratulations réciproques.

Quelques-unes de ces paroles retentissaient à l'oreille de Charlotte d'Oldenbourg, placée de manière à deviner, par l'expression des visages, celles qui lui parvenaient plus confusément. Elle en était émue; elle les recueillait avec délices, car les acclamations du peuple, qui s'élèvent vers le ciel en faveur des cœurs généreux, semblent à quelques égards en descendre; et pourtant, la joie qu'en ressentait la princesse ne l'empêchait pas d'être attentive à la marche de la calèche. A chaque instant, comme si elle avait oublié qu'elle en avait déjà donné l'ordre, elle recommandait au cocher d'avoir bien l'œil sur son attelage, d'éviter les ornières, de chercher la terre la plus douce; dans ces temps, en effet, les faubourgs de Vienne n'étaient pas encore pavés. Au moindre choc, sa main, toujours prête à soutenir la tête défaillante de M. Styndall, était ex-

posée à se rencontrer avec la main du jeune docteur; la baronne, elle-même, se plaisait d'autant plus à seconder sa cousine dans cet office, qu'à ses yeux, l'étranger ne pouvait manquer d'être un homme de qualité et de distinction. Chaque remarque qu'elle faisait la confirmait dans ce jugement; chaque mot qu'elle prononçait en contenait l'assurance irréfragable. Une bague qu'il portait au doigt et qui était du meilleur goût, les deux langues qu'il parlait presqu'également bien, le français qu'il ne pouvait ignorer, puisqu'on lui écrivait dans cet idiome, ses beaux chevaux de Bukowine, la coupe de son frac, la forme toute nouvelle de son chapeau rond, mode qui venait de commencer à Londres pour les costumes du matin, tout, jusqu'à la richesse de son porte-feuille, attestait la prééminence de sa position sociale.

On franchit le portail de l'hôtel au grand étonnement des gens de la princesse qui ne s'attendaient pas à la voir ainsi accompagnée, quoiqu'aucun n'ignorât combien les actes de bonté étaient familiers à son cœur. Une pièce de logis, vacante au rez-de-chaussée,

était réservée aux parens du prince d'OEdenbourg quand ils venaient de Hongrie à Vienne pour y solliciter près de la famille impériale, ou pour participer, pendant l'hiver, aux plaisirs de cette grande ville ; mais depuis la mort prématurée de ce seigneur, la princesse les voyait moins souvent, bien que son crédit ne fût pas moindre que celui de son époux près de Marie-Thérèse et du Chancelier premier ministre. C'est dans cette pièce, si heureusement disposée qu'elle formait un petit appartement complet, qu'on installa M. Styndall sous la surveillance de l'élève médecin : un retranchement, contigu à l'alcove où il fut couché sans amélioration sensible de son état, devait recevoir son valet de chambre ; mais celui-ci n'arrivait pas : le docteur Van-Swiéten fut le premier à paraître, car en rentrant chez lui, au Graben, il avait appris qu'on l'attendait pour un malade à l'hôtel d'OEdenbourg ; on l'annonça comme la princesse sortait de son cabinet de toilette où reposait sa fille unique, jolie enfant de quatre ans ; son intention était d'aller en personne s'informer des nouvelles du jeune

étranger. Le docteur l'arrêta par ces paroles :

LE DOCTEUR. « Votre Altesse fait de belles choses ; mais je ne sais, en vérité, si je dois lui en adresser mon compliment... »

LA PRINCESSE, avec quelque surprise : « Quoi ! Docteur, vous auriez déjà appris que cet infortuné jeune homme auquel on ne pourrait s'empêcher de témoigner quelque intérêt, et qui en est certainement bien digne ?... »

LE DOCTEUR, d'un ton brusque : « C'est ce qui reste à savoir et ce que l'avenir nous apprendra mieux que le présent. »

LA PRINCESSE, avec un surcroît de surprise : « Comment, l'avenir ? est-ce qu'il n'était pas animé des meilleurs sentimens ? est-ce qu'il n'en a pas fait preuve devant nous ? Au surplus sa situation était des plus pressantes, elle défendait toute délibération, et c'est ce qui nous a déterminées, ma cousine et moi... »

LE DOCTEUR. « Très-bien, très-bien ! que Votre Altesse me permette seulement de lui dire deux mots ; avec mille charmes, avec mille bonnes qualités qui exercent un em-

pire tout-puissant sur ce qui l'approche, ainsi que l'événement de ce jour vient encore de le prouver, elle est de son sexe : oui, elle est femme ; et les femmes se préviennent si facilement sans songer aux suites de leurs préventions bonnes ou mauvaises ! elles se passionnent si vite pour ce qui a une simple apparence de bonne foi, de vertu, ou de repentir, que... »

Ici la phrase resta suspendue : le docteur, voyant quelque trouble se manifester sur la physionomie de la princesse, s'était arrêté dans la crainte d'avoir déplu par des avis qu'on ne lui demandait pas. Il est certain que Charlotte d'OEdenbourg se sentit embarrassée, quoiqu'elle pût se rendre personnellement le témoignage le plus honorable de sa conduite ; d'autant plus mécontente du docteur et d'elle-même, qu'elle avait la conscience de cet embarras, elle répondit au chevalier Van-Swiéten avec une gravité étudiée à laquelle, en dépit de ses efforts, se mêla une teinte légère de la mauvaise humeur dont elle n'avait pu se défendre.

LA PRINCESSE. « Docteur, au lieu de disserter,

mieux vaut donner vos soins à ce malade, que vous traitez un peu durement, sans probablement le connaître beaucoup plus que je ne le connais moi-même. Au reste, ma cousine et moi, quand nous avons vu un jeune homme bien né, renversé à l'improviste aux pieds de nos chevaux, la tête fracassée et privé de toute connaissance, alors que nous lui avions enlevé son valet de chambre, nous avons cru que, sans trop blesser les sévères lois de l'étiquette germanique, on pouvait remplir à son égard les simples devoirs de l'humanité : voilà ce qui fait qu'il est ici, et que je réclame pour lui les secours de votre art. »

Le docteur, répliquant avec vivacité : « Eh! qui diable, Madame, voulait vous parler de votre malade, auquel je ne pensais pas plus qu'à Rodolphe de Hapsbourg ? Il ne s'agissait, dans ma pensée, que de ce coquin d'Archangéli, pour lequel, sur la place de Hoff, l'on avait préparé une belle cravate de chanvre, qu'il méritait si bien, et auquel, grâce à vos bons offices, je ne désespère pas qu'on n'ait bientôt l'insigne obligation

de quelque nouveau tour de son métier. Je ne saurais qu'y faire; et ce n'est pas à moi qu'il faut l'imputer, si déjà, dans tout Vienne, on vous décerne le blâme ou l'honneur de sa délivrance. »

Dès l'instant, la princesse s'aperçut de sa méprise. Elle s'en voulut de s'être exprimée dans le sens de celle-ci. Sans se rendre compte du motif qui provoquait chez elle ce regret, elle eût souhaité ressaisir les paroles qui lui étaient échappées, paroles auxquelles pourtant il eût été difficile d'attacher une grande importance. Avec un sourire aimable, elle s'excusa, auprès du docteur, de l'avoir mal compris; feignit sur son erreur une gaieté qu'elle n'avait pas; en plaisanta quelque temps avec lui, et, changeant sa première résolution, qui était de l'accompagner dans la chambre de M. Styndall, elle donna l'ordre à l'un de ses domestiques d'y conduire le président de l'université de Vienne; mais elle n'avait pas oublié de l'inviter à réclamer tout ce qu'il croirait utile à l'exercice de son ministère. Quant à elle, après avoir suivi des yeux le chevalier Van-Swiéten, elle rentra

seule dans son appartement, ainsi que sa cousine avait gagné le sien, à la différence près, que la princesse resta chez elle, tandis que la baronne de Steinn, qui avait entendu la voix du docteur retentir dans les corridors, ne tarda pas à le rejoindre auprès du lit du malade.

CHAPITRE III.

Quelques notions préliminaires.

Nous allons laisser ces honorables personnes se livrer, avec les gens de l'hôtel d'OEdenbourg, aux soins que réclame la fâcheuse position de M. Styndall, soins qu'il est encore heureux de rencontrer dans une maison étrangère. Obligés de placer sous les yeux du lecteur quelques documens indispensables à l'intelligence de ces Mémoires, nous nous occuperons d'abord de la princesse Charlotte. Après avoir tracé un court historique de ses jeunes années, nous la conduirons au rang et à l'état dont elle était en possession à Vienne, le jour même, où, pour la première fois, elle est venue s'offrir à nos regards. Dans cette narration, les amis de la princesse prendront naturellement leur place. Si nous

risquons, avant de les mettre en scène, une esquisse légère de leur physionomie, nous ne leur enlèverons pas le droit de la colorier eux-mêmes par leur propres actes.

Née d'une branche Témesch appauvrie par des substitutions qui avaient fait passer dans la branche aînée tous les biens de cette maison, l'une des plus anciennes de la Hongrie, Charlotte se trouva orpheline presque en quittant le berceau. Une tante de sa mère qui demeurait à la campagne, dans le cercle de Kaursim, au centre de la Bohême, se souvint d'elle et la réclama. C'est dans un château, peut-être contemporain du roi Wratislas, adossé à une forêt d'ifs et de sapins, et dont il ne restait plus qu'une aile debout, tandis que l'autre servait de retraite aux corbeaux du voisinage, que la plus pauvre héritière qui fut jamais d'un grand nom, trouva un asile. Par une triste fatalité, personne dans sa province ne s'était intéressé à cette enfant, qui, en vertu de la loi constitutive des états de Hongrie, fut dépouillée du petit domaine de ses pères. En effet, l'extinction des mâles dans la famille avait mis cette modique pro-

priété au pouvoir de l'impératrice, laquelle l'avait transportée, sans réserve, au prince de Témesch, chef de sa maison, probablement faute de connaître l'existence de la jeune Charlotte. A peine âgée de sept ans, cette infortunée partit pour la Bohême, sous la conduite d'une ancienne femme de charge; et, avant sa dixième année révolue, au lieu de recevoir les soins de sa tante, elle fut réduite à lui prodiguer les siens, car la baronne de Klattau, vers cette époque, fut affligée d'une cécité complète. L'extrême malaisance de ce ménage gouverné par deux femmes, dont une sortait à peine de l'enfance, tandis que l'autre menaçait d'y rentrer, s'accrut du départ d'un valet de labour, rappelé à Kaursim par la maladie de son père, qui y tenait une petite forge. Faute de serfs qui avaient été détachés de Klattau au profit d'une terre voisine, le parc de la baronne allait retomber en friches. Charlotte était née, pour ainsi dire, au sein de l'infortune, et l'infortune semblait s'être attachée à ses pas. Douée d'une âme forte, elle supportait son malheur avec d'autant plus de courage,

qu'elle n'avait pas connu un sort plus prospère; et pourtant une sérénité naturelle et une sorte de vivacité qui ne manquait jamais de réflexion, alors même qu'au premier coup-d'œil on eût été tenté de la taxer de légèreté, en formant chez elle une alliance de dons peu commune, marquèrent son caractère d'une empreinte encore plus rare. Hongroise par le sang, elle ne démentait cette origine, ni dans ses gestes, ni dans sa taille élégante, ni dans la rapidité de ses aperçus et des actes qui en étaient la suite; véritable Allemande sous des rapports intellectuels, il n'était pas d'opinions qu'elle ne crût devoir soumettre à son jugement. Sa pensée était souvent profonde, toujours arrêtée et n'ayant rien d'irrésolu, car elle naissait sous l'inspiration d'une conscience incapable de transiger avec elle-même. Tel est en général le secret des promptes déterminations chez les êtres qui honorent le plus la nature humaine; pour les expliquer, il n'est besoin que d'admettre l'union d'un sens droit à une ame ardente et généreuse. Dans les sciences, elle vous donnera le génie; dans la vie pu-

blique, les grands citoyens; dans la vie privée, les hommes et les femmes d'un vrai mérite.

Il faut dire à quelles circonstances Charlotte, tant maltraitée par la disposition accidentelle des choses de ce monde, mais pourvue d'un meilleur lot dans les dispensations d'un ordre plus relevé, dut de voir les dons naturels de son cœur et de son esprit parvenir à leur développement : c'est de l'excès du malheur même que vint ce bienfait du ciel. Quinze jours après que la baronne de Klattau eut perdu l'usage des yeux, un vieillard proprement vêtu, mais à la manière simple des Hernnhutes, et portant au pli de son bras, une large corbeille couverte d'un linge blanc, se présenta devant la nièce de cette dame; il était suivi de deux jeunes gens robustes, habillés comme leur ancien et sur les épaules desquels résonnaient des instrumens de labour. C'était vers les six heures du matin du mois d'août, que ceci se passait.

Se tenant debout, la tête couverte et sans s'incliner, le vieillard, d'un air recueilli,

adressa la parole, en ces termes, à Charlotte : « Mademoiselle, il y a peu de temps que j'ai été choisi, par mes frères, pour leur parler de Dieu et pour maintenir, parmi eux, avec le goût de l'ordre, le respect de la loi sainte, jusqu'à ce qu'un plus méritant, à son tour, reçoive de ma bouche, l'invitation qui m'a été faite. Notre village n'est pas loin d'ici, Dieu a béni notre travail. Nous avons appris qu'il vous a affligées. Aussi je vous amène deux de nos frères pour cultiver le champ de Klattau. Ils vous viendront tous les matins, car nos usages ne nous permettent pas de découcher; mais ne soyez pas inquiète de leur subsistance. Ainsi que je me suis chargé de ce panier qui contient celle de ce jour, demain l'un de nous y pourvoira de la même manière; j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je les accompagne quelquefois. »

En achevant ces mots, le vieillard déposa le panier sur une table, et demanda le chemin de la partie du parc qui était en culture. Dès qu'il eut prescrit aux jeunes frères Moraves la tâche dont ils devaient s'acquitter et

à laquelle il commença par mettre la main avec eux, il retourna au manoir, où, après avoir adressé des paroles pieuses à la douairière de Klattau, devenue incapable de les comprendre, il entretint sa nièce avec une austérité de morale qui n'était pas dépourvue d'onction. La nourriture était un peu forte pour une jeune tête. Charlotte de Témesch ne la repoussa pas. Cette ame pure et vierge ignorait sa propre vigueur : Ulric Herberg, tel était le nom du Morave, en sut bientôt plus qu'elle-même sur ce sujet; il lui était doux de soigner une plante d'une si riche promesse et que, suivant lui, la Providence n'avait pas mise à sa portée dans ce désert, sans le projet formel de l'armer, par les mains d'un serviteur de Dieu, contre les périls de la vie. Le vieillard passait pour l'un des membres les plus éclairés de sa communauté. Cinq fois appelé, par des suffrages libres, à la direction centrale de l'association, depuis long-temps il y était salué du titre de *frère bien-aimé*[*].

[*] Nom donné aux anciens des frères Hernnhutes,

Sa morale appuyée sur les concessions faites au dogme par Luther, était pure; il s'y mêlait seulement un certain spiritualisme qui, du nord de l'Allemagne, commençait à gagner, plus ou moins, quelques provinces des États héréditaires; non que la doctrine de Swedenborg ou celle de Kant, commentée avec tant de hardiesse par les successeurs du philosophe de Kœnigsberg, vînt à se reproduire dans ses discours. Plus remarquables par un but réel que par la forme, ils étaient surtout empreints du mépris des choses de la terre et remplis de cette foi vive qui fait désirer celles d'un avenir où la pensée, avec le secours des saintes lectures, se transporte par anticipation. De-là, résultait pour le vieillard, ainsi que pour ceux qui l'écoutaient, un sentiment de charité qui, comme moyen de perfection, les portait à compatir aux maux d'autrui, et un stoïcisme qui leur

quand ils avaient été honorés cinq fois de cette sorte de magistrature domestique. A l'égard du pasteur ou ministre du culte de la communauté, on le choisit ordinairement parmi les vieillards, et celui-ci sur sa propre indication cède souvent sa place à un autre.

montrait leurs douleurs propres, tantôt comme amenées par le développement successif des plans éternels, tantôt comme une piscine de salut nécessaire aux infirmités de notre nature.

Il se passait peu de semaines sans que le Morave Ulric ne conversât deux ou trois fois avec Charlotte. Par forme de distraction, il lui enseigna l'anglais qu'il avait appris lui-même dans sa jeunesse, et il lui confia quelques bons livres dans sa propre langue, qu'elle parlait avec toute la grâce remarquée chez les femmes de Bohême; car l'idiome de ce pays, quand il reçoit son véritable accent, est d'une telle richesse et d'une telle mélodie de prononciation, qu'après avoir entendu parler l'allemand par les jeunes personnes de Bohême, il n'est guère supportable de l'écouter sortant des lèvres de celles qui n'ont pas quitté Vienne, quand même elles appartiendraient à la classe la plus distinguée de la capitale de la monarchie autrichienne.

Le digne Herberg s'était attaché à son élève : il avait commencé à en prendre soin par un devoir religieux; il finit par l'appro-

cher avec tout le charme d'une affection tendre et paternelle. Le vieillard avait cessé de voir, dans cette enfant, un être ordinaire. Une sorte d'inspiration l'autorisait à pressentir de plus hautes destinées pour la fille de son adoption. Il est vrai que Charlotte avait déjà quinze ans et que sa beauté, non moins noble qu'expressive, venant à exercer sur le vieillard une influence, dont il était possible qu'il ne se rendit pas compte, rien n'empêchait de croire qu'il l'élevât à une sphère supérieure par la seule difficulté de la confondre avec les autres créatures de son sexe, telles qu'elles s'offraient à ses regards dans cette solitude de la Bohême. Quoi qu'il en fût, ses espérances ou ses prévisions avaient, pour lui, le caractère d'un avis du ciel; et Charlotte, de son côté, semblait se préparer à un meilleur sort, en parant son ame et son esprit de tout ce qui peut ajouter au respect que nous devons à notre propre espèce. C'est comme appartenant à la partie la plus relevée de la création, c'est comme l'une des œuvres les plus intelligentes de la souveraine intelligence, qu'elle nourrissait en elle-même

un sentiment de dignité personnelle ; d'où il arrivait que sa raison dirigeait, sans effort, un reflet de celle-ci, non-seulement sur tout ce qui s'est maintenu avec honneur dans la ligne de notre nature, mais sur ce qui promet d'y rentrer, quand l'empreinte divine ne s'est pas encore effacée au sein de la corruption sociale. De-là, cette pitié active que lui avait inspirée la mort prochaine d'Archangéli; de-là l'intérêt, beaucoup moins pénible et non moins effectif, dont sir Styndall devint l'objet.

Rapportant, à la source de tout bien, la gloire des bonnes œuvres que cette jeune vertu était appelée à semer, sur son passage, dans le monde nouveau où il la voyait entrer, le vieil Ulric ne se dissimulait pas l'influence qu'une femme honnête et belle pouvait exercer sur le cercle entier de ses relations, puisque la fragilité des hommes veut que les sens trouvent encore leur compte dans les suffrages accordés, par eux, au mérite d'un autre sexe. Aussi se plaisait-il à ouvrir devant les yeux de son élève, la perspective de cette large moisson qui attend les

nobles ames auxquelles, par un choix spécial, le ciel a donné le charme d'une enveloppe gracieuse et presqu'éthérée.

« Ma fille, lui disait-il, le lis est né au désert; mais il a été depuis lors transporté dans le jardin des rois : je crains que vous ne restiez pas toujours parmi nous. Moins heureuse peut-être un jour que vous ne l'êtes présentement, vous connaîtrez une autre fortune; quelque haut qu'elle vous place, n'oubliez jamais ce que vous devez à vos frères de pélerinage ici-bas! La société a créé les distinctions; elle a cru sans doute en avoir besoin; je ne sais si elle s'est trompée; mais celui qui ne se trompe pas, Dieu lui-même, a fait l'égalité : aussi les distinctions mondaines passeront, et l'égalité restera, parce que, devant Dieu, il n'y a de rangs possibles que ceux de la vertu, et c'est encore Dieu qui les donne! Aimable fille! gardez les droits que vous tenez de sa bonté au vrai bonheur; que la terre soit par vous édifiée, et vous n'aurez pas paru en vain dans cette vallée d'épreuves! Puissiez-vous la traverser appuyée sur votre véritable époux régé-

néré [1], car vous êtes digne qu'il vous tende la main quand vous vous serez rencontrés! Le pauvre frère Morave qui vous parle ne hâtera pas, de son humble prière, le moment où vous jouirez des honneurs du siècle; peut-être, s'il en avait le pouvoir, il les éloignerait de vous; mais puisqu'ils finiront par vous atteindre, jouissez-en sans orgueil; faites-les servir, autant que vous le pourrez, à l'avantage des êtres que la Providence aura placés sur vos pas! C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous sera donné de purifier en vous les vaines joies de ce monde. »

L'heure était prochaine où la prédiction du vieillard devait s'accomplir : après avoir

[1] Les Hernnhutes sont loin de ne pas honorer le mariage, ainsi que quelques écrivains les en ont légèrement accusés. L'ancien du village tient un registre sur lequel sont inscrits les noms, par rang d'âge, des jeunes garçons et des jeunes filles, et on les marie dans cet ordre, à moins qu'une répugnance invincible ne fasse reporter l'un des futurs à une année subséquente. Dans leur croyance, l'esprit saint lui-même prépare pour chaque femme un *époux régénéré;* c'est à quoi sans doute faisait allusion le vieil Ulric.

langui quelques années dans un état d'autant plus affligeant, qu'elle ne sentait pas ce qu'il avait de déplorable, la douairière de Klattau rendit le dernier soupir, sans que près d'elle le zèle de sa nièce se fût ralenti un instant. « Ma tante, s'écriait en pleurant l'héritière du nom de Témesch, ma tante n'avait que sa pauvreté à m'offrir; elle a bien voulu la partager avec moi; que sa mémoire soit à jamais vénérée! Si j'étais riche je lui dresserais un tombeau: redevenue orpheline et sans appui, je lui donnerai au moins mes larmes, puisque c'est tout ce que je possède. »

La baronne laissait, pour unique bien, son manoir dans un état complet de dégradation; mais ce n'était pas Charlotte qui était appelée à recueillir ce mince héritage; il revenait, du chef de son père, à la jeune épouse du baron de Steinn; celle-ci l'avait reçu de son aïeul, avec d'autres biens substitués, sous la clause expresse de contracter un mariage dans la famille de ce gentilhomme qui, à défaut de cette alliance, eût succédé à ses droits. Elle fut autorisée à aller prendre possession de Klat-

tau, elle y fut même invitée par son mari dont elle avait d'autant plus facilement conquis la confiance, qu'il lui reconnaissait une supériorité d'origine nobiliaire, et surtout d'instruction, ce qui est peu rare en Autriche où l'éducation des hommes est généralement négligée.

A travers des chemins détestables, la baronne de Steinn eut beaucoup de peine à gagner, avec sa berline, le château démantelé de sa vieille parente. L'aspect de ces ruines habitées lui causa presque un sentiment d'effroi; mais sa surprise, tout en changeant de caractère, ne fut pas moins grande d'y rencontrer une jeune personne parée de tous les dons qui peuvent embellir l'existence d'une femme. En apprenant que Charlotte avait droit au nom de Témesch, sa sensibilité fut vivement émue. Qu'il entrât, dans le projet dont cette impression fut suivie, le désir de protéger un être faible, abandonné, suivant elle, de toute la nature, ou qu'elle se laissât aller à l'idée vaniteuse de traîner, à sa suite, le rejeton d'une famille illustre, toujours est-il vrai que la baronne se décida à emmener sa nouvelle parente à Presbourg.

Dans la supposition la moins favorable au cœur de madame de Steinn, on n'oublierait pas que les charmes de la jeune orpheline n'ont point nui à la détermination prise; et comme il est rare qu'une femme s'oublie assez pour se créer une rivale redoutable, et pour la placer de ses propres mains à ses côtés, nous aurions encore à reconnaître ici l'influence d'un sentiment généreux.

Au moment du départ, les frères Moraves, qui avaient continué de cultiver jusqu'alors le petit parc de Klattau, vinrent saluer Charlotte; d'un ton pénétré de douleur ils lui firent leurs adieux, et le vieil Ulric lui dit : « Mademoiselle, si vous étiez restée dans ce manoir, nous n'eussions pas cessé un seul jour de vous rendre les soins que vous et votre chère tante eûtes la bonté d'accepter, il y a cinq ans. Grâce au ciel, quoique nous ne soyons que des fermiers, nous eussions pourvu à tous vos besoins; la perte de ce domaine n'eût même rien changé à votre position : nos logis comme nos cœurs vous étaient ouverts; mais, ainsi que je l'avais prévu, le Seigneur en a disposé autrement.

Chère demoiselle, nous vous regretterons long-temps, et vous aurez part à toutes nos prières; s'il m'est permis de me séparer à ce sujet de mes frères, croyez, ma fille, car je me plais à vous donner une dernière fois ce nom, croyez que vous ne cesserez pas d'être présente à ma pensée; elle vous suivra de loin comme de près. Ah! je sens que j'aurais trop de peine à vous bannir de mes méditations [1]! Que Christ me le pardonne et vous bénisse! » ajouta le vieillard, en arrêtant ses yeux trempés de larmes sur la jeune Témesch dont il tenait la main.

L'orpheline ne put résister au sentiment qui l'entraînait entre les bras de son père adoptif. Les larmes de la jeune fille se mêlèrent à celles du vieux Morave; les étreintes répondirent aux étreintes, car Charlotte se doutait à peine qu'elle dût être reconnaissante; elle faisait mieux, elle aimait le bon Ulric, elle était désolée de quitter Klattau

[1] La méditation est un des premiers devoirs du culte des Hernnhutes; ils s'y livrent à différentes heures du jour. Pendant ce temps, ils restent dans un état complet d'immobilité.

et ses alentours sauvages; pour elle, la patrie était là tout entière : c'était donc un exil qu'on lui proposait. Effrayée sur le parti qu'elle allait prendre, elle semblait interroger le vieillard par un coup-d'œil inquiet et irrésolu, lorsque le respectable Herberg lui montra un ordre du ciel dans l'invitation de la baronne. Celle-ci, qui s'était laissée d'abord attendrir à ce spectacle dont la nouveauté l'étonna, s'en fit, quelques heures plus tard, un sujet de reproche; elle pensa qu'elle ne pouvait trop hâter son départ, par la nécessité où elle se supposait de dérober sa jolie cousine aux impressions vulgaires d'une nature trop commune.

Cependant comme nous l'avons déjà remarqué, cette jeune femme était loin de pécher par le cœur; elle luttait seulement alors contre ses propres émotions, ainsi qu'il lui était arrivé plus d'une fois, croyant n'en devoir l'hommage qu'à de nobles douleurs et à d'illustres souffrances. Pour nous exprimer avec justesse, nous dirons que sa sensibilité était très-susceptible d'excitation; mais que, réduite le plus souvent à un simple effet ner-

veux, elle ne durait pas plus que sa cause, faute de trouver un solide aliment dans les vraies notions de morale pratique et religieuse. Ainsi ses larmes avaient leur mesure, suivant la qualité plus ou moins élevée des personnages qui les faisaient couler; et sa tristesse, comme sa joie, était presque écrite et graduée dans l'Almanach impérial.

A l'instant où les deux voyageuses allaient monter dans la berline, avec une femme de chambre, le frère Ulric, trouvant le moyen d'entretenir l'orpheline en particulier, pendant deux minutes, en profita pour lui glisser dans la main une petite bourse, à nœuds de soie verte, d'un travail soigné, comme tout ce que font les frères Moraves. Celle-ci contenait trente ducats d'or de Kremnitz, d'une valeur presque égale à cent florins [1]. « Il est bon, ajouta le vieillard, que vous ayez à vous quelque argent en arrivant dans une maison que vous ne connaissez pas. » Ce qu'il y eut de remarquable dans la ma-

[1] Près de deux cent quarante francs, monnaie de France.

nière dont ceci se passa, c'est que la jeune Témesch accepta ce don sans rougir, sans être surprise de cette nouvelle bonté de son protecteur; elle se contenta de lui serrer la main avec le simple attendrissement provoqué par une attention prévoyante, à la vérité, mais toute naturelle à ses yeux; ainsi rien de factice dans cette ame pure et franche. Devenue princesse d'OEdenbourg, plus d'une fois elle a parlé à ses amis de la libéralité du vénérable Herberg : « Depuis que j'existe, se plaît-elle à dire, c'est le premier présent que j'aie reçu, et peut-être le seul qu'il ne me soit pas venu en pensée de refuser. J'ai pris les cent florins comme on accepte l'argent de son père, comme une somme à laquelle nous avons presque droit, et dont nous pouvons disposer librement; mais forcée bientôt d'y recourir, en attaquant les ducats les uns après les autres, je me suis jugée très-heureuse d'avoir en ma possession ce petit trésor; combien ne m'a-t-il pas épargné d'humiliations! Alors, seulement, alors, j'ai éprouvé dans sa plénitude le sentiment du bienfait; mes doigts n'ont

pas touché une fois aux cordons pour les dénouer, ils ne se sont pas enfoncés une fois dans le filet de soie, sans que des larmes de reconnaissance ne me soient venues aux yeux. Par bonheur il ne m'a pas été nécessaire de dépenser le dernier ducat, celui-là, je l'ai gardé, ainsi que la jolie bourse : tous les deux, s'il le fallait, me rappelleraient à jamais la dette que j'ai contractée, et que de mon mieux je tâche d'acquitter. »

CHAPITRE IV.

Continuation du précédent.

Les deux cousines arrivèrent à Presbourg, l'une, dans tout l'éclat d'une beauté développée, mais qui commençait à réclamer les utiles secours d'une toilette élégante et de cette aisance de manières que donnent le rang et la fortune; l'autre, avec le seul charme de ses grâces naïves, unies à des formes nobles et pures, ce qui produisait en elle un ensemble où la dignité ne cessait pas un instant d'être aimable, et où l'enjouement du jeune âge recevait d'une raison supérieure une empreinte de sagesse sans austérité. La baronne de Steinn, en imposant le respect autour d'elle, semblait pourtant encourager indistinctement les hommages; il naissait de lui-même auprès de Charlotte, pour en écar-

ter tout sentiment qui n'eût pu s'avouer. Celui sur lequel s'étaient arrêtés un instant ses beaux yeux bleus, eût été tenté de demander au ciel la permission de l'aimer d'amour; mais faute de l'obtenir, il n'eût pas cessé de lui vouloir du bien, persuadé, quel qu'il fût, que la jeune Témesch, sans répondre à ses vœux, n'en restait pas moins digne de toute sa bienveillance. Avec une taille un peu plus que moyenne, et un air de santé où la paix de l'ame avait autant de part que la fraîcheur du teint, Charlotte n'eût pu être comptée parmi les beautés frêles et délicates; mais si ce charme, indice souvent d'une faiblesse touchante, lui manquait, une trace intime de pensée, qui n'avait rien de soucieux, et de sensibilité exempte d'afféterie, donnait de la profondeur à son regard, des vibrations touchantes à sa voix, et une douceur extrême à son sourire. De-là, on ne peut plus s'étonner qu'à dix-sept ans, quand elle vint habiter Presbourg, elle parût avoir atteint sa vingtième année, ainsi que sept ans plus tard, lorsqu'à Vienne elle arrachait un malheureux au supplice, elle semblait

échapper à peine à son quatrième lustre. Nulle femme n'attestait mieux que la beauté, qui résulte de l'alliance des dons physiques et des qualités de l'ame, est presque indépendante de l'âge, tandis que, privés de cet accord, les charmes de la figure et les grâces, dont souvent ils sont accompagnés, survivent peu à la première jeunesse. En effet, au bout d'un laps de temps assez court, toute beauté qui tient uniquement à des manières agréables ou à la simple régularité des traits, se résout en petites prétentions, qui ne sont plus qu'un anachronisme, ou en une surface froide et immobile, sorte de lettre qui, ne contenant que les complimens d'usage, dès l'instant même où elle a été ouverte, a perdu le droit d'être relue le lendemain.

Comme les États de Hongrie n'avaient point été rassemblés depuis trois ans, l'époque accoutumée de leur tenue signala le retour de la baronne de Steinn à Presbourg. La diète était déjà installée au château; elle ne pouvait se réunir sans donner lieu à des repas brillans, dont les présidens des quatre chambres faisaient les frais dans leurs

ordres respectifs. Si le Landhaus voyait se rassembler à son double banquet les grands dignitaires de l'Église, les barons du royaume, les conseillers du tribunal de justice de Pest, les notaires-secrétaires des ordres et les députés des comitats, des districts, des chapitres et des villes libres hongroises, d'un autre côté, dans les hôtels du prince palatin et des principaux seigneurs, se formaient des cercles où la beauté de leurs filles et de leurs épouses était certaine d'être admirée, enviée, courtisée gravement, et adulée même avec tous les honneurs du cérémonial. Charlotte, transportée au milieu de ces fêtes, s'y montra presqu'en étrangère; elle en parut plus piquante. Sa parure, toujours de goût, mais exempte d'une recherche interdite à sa bourse, son aisance pleine de grâces, sa modestie, relevée par un nom illustre dont elle n'avait pas la fierté, mais dont on ne manquait pas de se souvenir en sa faveur, et sa beauté, qui n'était pour elle ni une sécurité ni un embarras, formaient, dans leur réunion, un phénomène tout-à-fait extraordinaire. Une circonstance le particularisera

encore mieux, c'est que, par un accord de la pensée publique avec la sienne, si elle semblait s'occuper peu des torts de la fortune à son égard, on consentait à les oublier également. Comme si l'opinion était sans inquiétude sur sa destinée, comme si chacun l'avait déjà reportée à sa vraie place, elle était la seule, entre les jeunes personnes maltraitées du sort, à laquelle on eût garde de trouver qu'il manquât quelque chose. Par exception, on évita de la plaindre. Toute expression de regrets, même les plus flatteurs, lui était épargnée; ils eussent trop ressemblé au mensonge; mais on la nommait tour à tour la belle Morave, la jolie Morave, par allusion à la société dans laquelle elle avait vécu, et l'on ne se trompait pas en lui appliquant chacune de ces désignations, car son charmant visage, suivant qu'elle était affectée, prenait l'un de ces caractères, et quelquefois les réunissait tous les deux.

Ses succès furent d'autant plus rapides qu'elle ne les cherchait pas; toutefois, ils n'eurent pour elle la moindre apparence de surprise ou de triomphe; le plus brillant fut assez

imprévu pour étonner jusqu'à ses admirateurs. La première jeunesse du comte d'OEdenbourg s'était passée dans une parfaite indépendance de cœur et d'opinion ; il pouvait aimer quand il le voudrait ; c'est dire que son amour serait, même alors, subordonné à d'autres vues. On le croyait engagé de parole, depuis trois mois, avec la maison de Torontal qui, en lui livrant une héritière, lui faisait de grands avantages, auxquels Marie-Thérèse avait accordé son assentiment. Riche de son chef, il allait le devenir encore plus par cette alliance, qui devait favoriser son désir d'arriver aux plus hauts emplois de l'État : il faut avouer que cette prétention était soutenue d'un beau physique, d'une grande aptitude aux affaires, et d'une étude aussi profonde du droit public de l'Allemagne que des intérêts respectifs des cours de l'Europe. Tout-à-coup on le vit s'éloigner de l'hôtel de Torontal ; on ne tarda pas à l'annoncer chez la baronne de Steinn. D'abord rares, ses visites se succédèrent ensuite avec rapidité ; ses motifs ne furent pas long-temps enveloppés de mystère ; loin de

les dissimuler, il les proclama lui-même devant les deux cousines; il souhaita être aimable auprès de la jeune Témesch; avec tant de moyens de l'être, il ne pouvait être rebelle à sa propre volonté. Charlotte ignorait la recherche du comte dans une autre famille, la baronne ayant évité jusque-là de l'en instruire. Sans être énorgueillie d'un choix qui devait cependant lui être agréable, elle y vit surtout un moyen prévu par le bon Hernnhute Ulric, de répondre aux projets que la Providence daignerait avoir sur elle. Demandée par le comte, elle crut qu'en acceptant sa main, elle n'avait ni à se faire valoir, ni à s'humilier aux yeux d'un époux; sa conscience lui disait que, dans ce commerce nouveau de la vie, elle apporterait une mise qui ne serait pas tout-à-fait inférieure à celle avec laquelle s'y présenterait un second sociétaire. Le mot d'amour, pour la personne qui le prononce comme pour celle qui a droit de l'entendre, lui semblait une déclaration d'égalité; dans ce seul sens, il lui paraissait digne de tous les deux; c'est pour son créateur, c'est pour le respec-

table Herberg qu'elle garda sa modeste reconnaissance, et c'est à ce dernier qu'elle en transmettait la pieuse et touchante expression.

« Mon père, lui écrivait-elle, j'étais pauvre, et vous m'avez nourrie; j'étais privée de cette instruction sans laquelle l'intelligence humaine languit, et vous avez fait briller à mes yeux des rayons de vérité! J'étais pour autrui, je pouvais devenir, pour moi-même, un objet de pitié, et vous m'avez appris à m'estimer comme enfant du Père céleste! Grâces vous en soient rendues! ainsi que votre bonté l'espérait pour moi, la fortune est venue me chercher. Dans ses jours de largesse, elle n'enflera pas un cœur qu'elle n'avait point flétri dans ses jours de sévérité. L'orpheline de Klattau ne perdra jamais le souvenir de ce qu'elle fut, et elle n'acceptera une supériorité de convention, que pour se rendre plus digne de marcher votre égale dans les voies de la Providence. »

L'hymen de Charlotte fut célébré avec pompe. La baronne se glorifiait de l'établissement de sa cousine, comme d'une conquête de son génie. Malgré les sollicitations

réitérées de la comtesse d'OEdenbourg, elle ne mettait pas la moindre réserve dans son triomphe, même en la présence des Torontal, qui dévoraient leur humiliation en secret, mais qui, à l'exemple des nobles Hongrois leurs aïeux, cherchant peu les grâces de la cour, pouvaient souhaiter une vengeance dont leurs moyens ne leur permettaient pas d'entrevoir le moment. A parler avec exactitude, la baronne de Steinn ne faisait que jouir d'une erreur où entraient ses amis. Car en vain elle se flattait d'avoir appelé chez elle le comte, par quelques intrigues obscures, auxquelles il n'avait pas daigné prêter la plus légère attention; en vain elle croyait avoir aidé à briser les premiers liens de ce seigneur, par des insinuations indirectes, peu favorables à sa prétendue : la vérité est que, d'un coup-d'œil, il avait vu dans Charlotte de Témesch, l'épouse qui, sans s'en douter elle-même, pouvait le mieux concourir à ses projets. A coup sûr, tant de charmes suffisaient pour justifier son entraînement; il avait senti, comme un autre, tout ce que possède de séduction

la beauté unie à un rare mérite. Appréciateur très-éclairé de ce qui ravissait, autour de lui, ses compatriotes par les seules lois d'un instinct obscur, il avait encore démêlé ce qu'il y avait de puissance dans une femme soustraite à la tyrannie des usages, et riche des prodigalités d'une nature qui s'était plue à parer son ouvrage. Aussi se promit-il que Charlotte, tout en ménageant des jouissances à sa vanité, tout en plaisant à son cœur, deviendrait le plus solide auxiliaire de sa fortune; il l'aimait incontestablement quand il lui offrit ses vœux, mais comme un homme qui a raisonné son amour et qui sait le déplacer à propos. Il était tout simple qu'on vît de la générosité dans son choix; on lui en décerna l'honneur, tandis qu'il n'était qu'habile dans ses calculs. Au reste il ne fit que prévenir quelques barons tout prêts à se déclarer, et qui n'eussent pas été fâchés de joindre aux plaisirs bruyans de la chasse, du jeu et de la table, la possession incontestée d'un être bien plus propre à écarter l'ennui de leurs antiques châteaux : ils calculaient aussi à leur manière.

Le comte ne fut pas trompé dans ses espérances; pour les voir plus promptement se réaliser, à peine uni à sa jeune épouse, il prit avec elle la route de Vienne. Ne fût-ce que par un devoir de reconnaissance auquel il lui eût été difficile de se soustraire, il invita à ce voyage la baronne de Steinn, depuis long-temps impatiente de produire, sur un plus grand théâtre que Presbourg, des charmes qui touchaient à leur déclin. Marie-Thérèse, avertie par le président de la diète hongroise, de la promptitude peu civile avec laquelle le comte avait rompu des engagemens déjà honorés de son approbation, le reçut avec rigueur; son regard s'arma de sévérité, et il tint à peu de chose qu'elle ne lui interdît sa présence. Il s'y attendait, mais il eut l'adresse de se placer deux ou trois fois sur les pas de l'impératrice-reine, avec Charlotte, et comme il s'y attendait encore, le motif de sa faute en devint la première excuse.

Dans la beauté d'une femme, lorsqu'elle est portée à un certain degré, et surtout quand elle est presque justifiée par les qua-

lités dont elle n'est plus alors que l'expression, il existe une magie telle, que les personnes de son sexe se plaisent à l'admirer et à la contempler; loin de leur coûter, l'éloge ne leur semble plus qu'un hommage qu'elles se rendent à elles-mêmes, qu'une sorte de déclaration de l'empire qu'elles doivent exercer dans un ordre de création où leur part de mérite, d'attraits et de dons enchanteurs, a été faite si large et si brillante. Toute belle qu'était encore Marie-Thérèse, dans les vêtemens de deuil qu'elle avait adoptés depuis la mort de son mari, elle fut frappée de l'avantage avec lequel Charlotte d'OEdenbourg se présentait à ses yeux : elle voulut l'entendre, et la séduction fut complète.

« Comte, dit-elle, après un quart-d'heure d'entretien dans l'embrasure d'une croisée, dont chacun s'était éloigné par respect, comte, je vous ramène votre épouse. Je vous pardonne, car elle n'eût pas plaidé votre cause près de moi qu'elle l'eût encore gagnée; mais c'est une raison de plus pour que les Torontal ne lui pardonnent pas. On aggrave ses torts par des choix qui ôtent toute consola-

tion à l'amour-propre; on y associe jusqu'aux innocens.

—» Et voilà justement, reprit Charlotte, après avoir porté à ses lèvres la main de l'impératrice, pourquoi, si j'étais assez présomptueuse pour m'attribuer, dans toute leur indulgence, les paroles échappées à une bouche auguste, au moins ma gracieuse souveraine, elle-même si bien traitée du ciel, sans aucun effort de générosité pourrait et devrait encore me pardonner.»

— » Charlotte, répliqua l'impératrice en souriant, je ne croyais pas que l'on devînt flatteuse à l'école des frères Hernnhutes.

— » Ils m'ont appris à être juste, répondit la comtesse, et ce n'est pas à la cour qu'il faut l'oublier.

—» Bien, poursuivit Marie-Thérèse, quoique j'aime peu les dissidences en religion, je vois qu'il faudra que je sache gré aux frères Moraves de s'être rencontrés, avec vous, en Bohême pour vous y être utiles. Cette partie de mes États héréditaires m'en devient plus chère; et cette circonstance ajoute à mon regret de ne les avoir pas encore visités.»

C'était un titre aux bontés de Marie-Thérèse, que de porter un nom illustre. Plusieurs établissemens remarquables, fondés pendant son règne pour la jeune noblesse des deux sexes, attestaient l'autorité exercée sur son esprit par le prestige de la naissance. A la vérité elle n'avait pas perdu le souvenir du dévouement des nobles de Bohême à sa personne dans des jours critiques : mais leur fierté nationale, qui revit dans l'écusson du royaume, sous l'emblême du lion, n'eut pas l'avantage d'obtenir son approbation intime; il en fut comme de l'esprit indépendant des magnats hongrois, qui, à la même époque, l'avaient si bien servie. Tant il est vrai que les princes doués des plus grandes qualités, ne s'en accommodent pas toujours dans leurs sujets! Une contradiction assez familière chez eux, est de demander de belles actions à leurs peuples, sans songer qu'en travaillant par leur administration à briser les caractères, ils dessèchent la source où s'avivent les sentimens généreux. Tel est le tort que l'on pourrait reprocher au gouvernement autrichien, dont l'autorité d'ailleurs est géné-

ralement paternelle, surtout quant aux États héréditaires. Marie-Thérèse, oubliant qu'il est des dettes qui ne peuvent se prescrire, mourut sans avoir visité la Bohême.

La réponse de Charlotte à l'impératrice fut commentée diversement à la cour. Les uns la jugèrent orgueilleuse, d'autres insultante pour le premier choix du comte; quelques-uns n'y trouvèrent que de l'adresse. Il en fut (et dans ce nombre se rangèrent le prince de Kaunitz et le conseiller d'Etat Holger) qui y virent une élévation d'une juste mesure, mais tous s'accordèrent dans leur étonnement sur la présence d'esprit qui l'avait dictée. Son effet ne tarda pas à être senti: la comtesse d'OEdenbourg ne continua, au Burgh, à être comptée parmi les jeunes femmes que par sa beauté.

De l'indulgence, Marie-Thérèse passa à une prédilection décidée pour la *belle Morave*, titre qui lui fut conservé à Vienne comme à Presbourg. Le mélange heureux de vivacité, de sentiment et de réflexion, dont se formait le fond du caractère de la comtesse, convenait parfaitement aux goûts

d'une femme qui avait connu le malheur même sur le trône, mère d'une nombreuse famille, affable, naturellement communicative et quelquefois jusqu'à l'indiscrétion. Charlotte eut donc ce que l'on appelle du crédit. On le lui pardonna, parce qu'elle n'en abusait point. Si le comte y participa un moment, elle veilla soigneusement à ce que le public n'en souffrît jamais; et encore, moins pour ménager sa faveur que pour imposer silence à l'envie (car ses demandes étaient rarement personnelles), elle se gardait d'entreprendre, par elle-même, ce qu'elle pouvait obtenir d'une façon détournée. Tel fut en partie le motif qui la fit recourir à l'entremise, au reste très-convenable en pareil cas, du comte de Cataldo, au lieu de s'adresser directement à l'impératrice.

Le coup le plus cruel qu'elle pût recevoir vint interrompre le cours de ces prospérités : une maladie violente enleva à la tendresse d'une épouse le comte d'OEdenbourg, le surlendemain du jour où, déjà agrégé à la grande chancellerie d'État, il avait reçu l'as-

surance de l'ambassade de Russie, devenue très-importante par la nature des projets qui commençaient à se mûrir contre la Pologne. Ne laissant qu'une fille au berceau pour héritière de ses grands biens, ravi par un sort funeste à une femme dont il connaissait tout le mérite, à ses vastes espérances et, l'on peut le dire, à son ambition, il suivit de près dans la tombe son souverain, François Ier. Son existence ne fut pas ainsi coupée dans le vif, sans que celle de Charlotte n'en fût ébranlée. La digne élève du pieux Ulric eut besoin de rassembler toutes ses forces pour supporter ce malheur. Elle donna des larmes sincères à l'époux avec lequel elle avait vécu dans une tranquillité d'union, qu'aucun nuage apparent n'avait traversée, quoique de la part du comte elle eût pu être plus intime. Ses regrets furent trop vrais pour avoir aucune teinte d'exagération. La partie vive et aimable de son caractère en fut légèrement obscurcie; la partie grave et rêveuse y acquit quelque prépondérance; mais le passage de l'un à l'autre de ces états fut presque insensible.

Il était dans la nature du cœur humain qu'une conformité de position la rendît plus chère à Marie-Thérèse : de-là, les faveurs nouvelles dont la jeune veuve devint l'objet, à tel point que, par un édit impérial, sa souveraine, usant du droit attaché à la couronne d'Autriche, lui conféra le titre de princesse à vie. Cette dignité fut précédée de la remise de plusieurs domaines importans, depuis longues années réunis au fisc, et qui avaient appartenu à une branche éteinte de la maison de Témesch. Ainsi, l'enfant, qui perdait une partie de ses biens par suite de substitutions, dont les héritiers du nom paternel recueillaient le bénéfice, devait à l'intérêt inspiré par sa mère d'en être largement indemnisée.

L'approche du trône, les bontés de celle qui y est assise, les hommages qui courent au devant de ce qu'on croit être le pouvoir ou y participer, ceux qui s'adressent, peut-être plus sincèrement, aux grâces d'une femme encore éloignée de la maturité de l'âge, ne pouvaient consoler ou occuper suffisamment Charlotte. Un grand revers

avait désenchanté son ame des plaisirs ordinaires de la vie. Malgré son véritable attachement pour l'impératrice, elle ne savait si elle ne prierait pas sa cousine de lui céder le vieux domaine de Klattau. En relever les ruines et y passer le reste de ses jours, avec sa fille, près du digne Ulric, auquel elle écrivait régulièrement trois ou quatre fois l'année, était un projet qui lui souriait, parce qu'elle y voyait du bien à faire. La baronne de Steinn était autorisée par la mort du comte à se rendre près de sa jeune parente, pour lui offrir des consolations; maîtresse de sa conduite en l'absence d'un mari, dont les chasses ne duraient pas moins de sept ou huit mois par an, elle s'était hâtée de prendre la route de la capitale de la monarchie autrichienne. Elle arriva, et, par l'ascendant que les esprits ordinaires ont sur les êtres supérieurs, quand ils en ont découvert le côté faible, elle donna une autre direction aux sentimens qui surchargeaient un cœur prêt à reculer devant les plus douces relations de la vie sociale.

Charlotte aimait les lettres et les sciences:

déjà plus instruite qu'on ne l'est communément à son âge, lorsque du fond des solitudes de la Bohême, elle fut transportée, avec l'apparence d'une force magique, sur le brillant théâtre d'une cour souveraine, elle avait continué à cultiver les dons de son esprit. La littérature allemande n'étant pas encore en possession des chefs-d'œuvre qui l'ont enrichie plus tard, elle joignit à la connaissance de l'anglais, qu'elle avait acquise pendant son séjour à Klattau, celle du français, non qu'elle pût parler et prononcer purement cette langue, qui déroge si souvent à ses propres lois; mais elle en lisait avec fruit les principaux auteurs, et si elle ne pouvait se rendre juge compétente du charme de leur diction, si l'artifice de leur style lui échappait, au moins l'éclat de leurs pensées, et la chaleur un peu exagérée de leurs sentimens, ne se réfléchissaient pas sur une terre stérile. Sous ce dernier rapport, elle revenait avec plus de plaisir aux principaux écrivains de la Grande-Bretagne, comme plus vrais et plus naturels, comme plus en harmonie avec sa propre situation,

qu'elle n'avait pas encore parfaitement interrogée.

La baronne de Steinn proposa à Charlotte de rendre son hôtel d'un facile accès à quelques-uns des étrangers, des artistes et des gens de lettres, dont la présence honorait alors la ville de Vienne. Dans sa propre opinion, c'était à la vérité presque déroger; mais en retenant sa cousine dans la capitale, il fallait l'enlever à un parti extrême. Cette diversion une fois obtenue, il en résultait une autre nécessité, à laquelle il faudrait bien faire face, nous voulons parler d'un état de maison plus considérable, quoiqu'en général l'on ne se proposât d'admettre à l'hôtel d'OEdenbourg qu'un petit nombre d'amis modestes et éclairés. Ce surcroît de soins et de détails permettait à la baronne de s'offrir comme surveillante d'une administration domestique plus étendue. Une conséquence immédiate de ce nouvel arrangement, était d'assurer sa résidence à Vienne, en y appelant près d'elle son mari, lorsqu'il plairait au baron de se reposer de ses chasses. Quant à l'inconvénient de recevoir des per-

sonnes sans aïeux, ou dont l'illustration serait douteuse, il disparaissait devant la qualité même de celles qui daigneraient s'en laisser approcher. Ainsi raisonnait, à part soi, madame de Steinn. En cela elle se trompait peu; car les idées sur les rangs et sur les distances infranchissables sont si bien établies en Autriche, que chacun y garde sa place dans son grade respectif, sans que des rapports accidentels y tirent à conséquence. Tous ont leurs titres, tous y tiennent, plusieurs cherchent à les amplifier, mais personne ne s'élève ni ne déroge sans la volonté du souverain. Les distinctions ne sont point une affaire de convention, mais des lois expresses; les méconnaître, ce serait enfreindre l'ordre, ce serait se mettre en dehors de la société.

Telle n'était pas absolument la manière de voir de la princesse d'OEdenbourg. Elle avait soutenu plus d'une discussion, avec sa cousine, sur cette matière, et, ainsi qu'il arrive en pareil cas, aucune des deux n'avait rangé l'autre à son sentiment : toutefois de l'opinion de Charlotte plus noblement inclinée

vers le mérite et, par conséquent, moins prévenue pour les valeurs conventionnelles, il était résulté, dans le commerce des habitués de l'hôtel, une aisance et une familiarité qui ne se rencontraient pas dans les autres cercles de Vienne. La baronne avait beau en murmurer; la voix prépondérante de la princesse y donnait le ton et ce ton était celui d'une liberté décente. Le baron de Sperges s'y montrait, à la vérité, tout aussi fidèle au cérémonial qu'à la cour même; il n'eût pas abordé son meilleur ami, sans le saluer par ses titres; il n'en eût pas parlé absent, sans le désigner de la même manière; le moindre oubli à cet égard lui eût semblé un tort; mais, dans les discussions littéraires d'Augarten, il soutenait son sentiment avec une liberté qu'il ne prenait pas toujours à l'académie *des riches* dont il était le fondateur.

Quant à Noverre, jaloux à l'excès de son art qu'il avait élevé fort haut, il en parlait avec enthousiasme; se fâchait sérieusement contre quiconque eût semblé ne pas souscrire aux éloges qu'il se donnait non moins sérieusement; et ne rabattant pas un mot de

ce que la princesse lui adressait de flatteur sur le succès de ses ballets, il s'en prévalait à tout venant. Fier de sa croix de l'ordre du Christ, il prétendait traiter d'égal à égal avec les barons, les comtes et les princes du Saint-Empire, ce qui occasionait parfois des scènes très-piquantes entre les interlocuteurs et lui. Il était à peu près le seul, dans cette maison, qui se permît de franchir la barrière des rangs. On avait commencé par s'en formaliser; on finit par en rire et l'exception fut tacitement admise en sa faveur, motif de plus, tantôt de se glorifier dans son amour-propre, tantôt de se croire offensé, suivant la disposition d'humeur où se trouvait le célèbre chorégraphe. Français d'origine, il aimait Charlotte, comme lui retraçant mieux que toute autre femme d'Autriche, les grâces et l'aisance des Parisiennes qui, depuis longtemps, n'existaient plus pour lui que dans ses souvenirs.

Épicurien par calcul et déjà avancé dans sa carrière, son ami l'abbé Métastase était aussi personnel, sans cesser de se montrer complaisant. Passionné pour les anciens, nourri de la

lecture des grands tragiques français, il en vantait sans cesse les beautés qu'il avait transportées avec succès sur les plus fameux théâtres de l'Italie et de l'Allemagne, où ses opéra continuaient, depuis trente ans, d'attirer la foule. Il en modulait lui-même des passages de sa voix encore agréable et flexible, mais qui n'était plus celle avec laquelle le pauvre enfant du soldat *Trapassi* gâgnait l'amitié du célèbre jurisconsulte Gravina. Du reste, l'abbé citant, par-ci par-là, des passages de son cher Horace, plaisait à tous chez la princesse; il s'y mettait à l'aise; on lui en savait gré, car il en devenait plus aimable. Si son habit ne brillait d'aucune décoration, dans un pays où tout le monde était décoré, on se rappelait qu'il venait de refuser la petite croix de Saint-Étienne sur l'offre de l'impératrice, et que son excuse fut jugée très-convenante.

Haydn, si renommé pour ses symphonies, se voyait quelquefois dans le salon de Charlotte. Parvenu de la sacristie de la cathédrale de Saint-Étienne, où il fut enfant de chœur, non sans péril de sa virilité, au poste de

maître de chapelle du prince Esthérazy, cet habile harmoniste se permettait peu d'excursions en dehors de son art : aussi s'accostait-il principalement de Noverre qui lui empruntait plusieurs de ses airs de danse. Très-soigné dans sa toilette, il eût cru déroger à sa dignité d'artiste, s'il n'eût approché de son clavecin, poudré, pommadé et en habit de cour. A la même époque, autant en faisait Buffon à Paris, en s'asseyant à son bureau, pour écrire son Histoire naturelle.

Le conseiller-d'État Holger, employé par Marie-Thérèse à la réforme du Code criminel, était un des familiers de l'hôtel d'OEdenbourg. Homme de conscience, d'un commerce sûr, d'un jugement sain, il était Allemand dans ses manières comme le baron de Sperges dans les siennes, même avec une teinte un peu plus sévère qui provenait d'un moindre usage du monde et de la constance des études positives auxquelles il s'était livré. Trop souvent appuyée d'autorités graves et de citations, sa conversation en devenait un peu pesante, mais elle ne cessait jamais d'être lumineuse et instructive, surtout en matière

de droit public. On le rangeait parmi les premiers criminalistes de l'Allemagne.

De temps en temps, malgré son âge, le savant Duval paraissait à Augarten. Né en France, il en avait perdu toutes les habitudes, s'il les avait jamais possédées. Dans sa modestie qui ne se démentait point, même en face d'ignorans orgueilleux, il énonçait de grandes vues avec simplicité. Peu porté vers le beau sexe, pour lequel, de bien bonne heure, il s'était constitué, par son régime, dans un état d'indifférence, il n'avait pu se refuser aux invitations de la princesse; c'était, en effet, la femme dont il fit le plus de cas, son Anastasie exceptée. A peine entré dans le salon, quand il ne pouvait causer particulièrement avec Charlotte, il s'accostait du baron de Sperges pour s'entretenir avec lui de médailles et de blason; non qu'il attachât beaucoup de prix à cette dernière science; mais il ne pouvait oublier qu'il lui était redevable de son entrée dans la carrière des lettres; du reste, on le connaîtra mieux dans le cours de ces Mémoires.

Enfin, le docteur Van-Swiéten n'était pas

le moins remarquable entre les habitués de cette société. De l'école de Boërhaave, parvenu, par son seul mérite, à la place de premier médecin de Marie-Thérèse, il était débarqué en Autriche, en 1745, avec le laisser-aller, et l'on peut dire avec la rudesse de mœurs d'un vrai Batave. Son talent rare pour l'instruction et son austère sévérité contre les abus, pouvaient seuls l'y rendre supportable. D'un caractère hautain, d'un ton brusque dans la discussion, il rompait en visière aux gens de cour. Antipathique à la philosophie moderne et à l'esprit de nouveautés, il ne traitait guère mieux l'une que l'autre. Cependant, comme directeur des principaux établissemens de Vienne, il encouragea les sciences exactes, et il n'était pas tellement opiniâtre qu'on ne pût le ramener de ses préventions; car, d'abord proscrite dans sa pensée et dans ses cours, l'inoculation finit par y être en faveur. Presque toujours occupé, il s'accordait peu de loisirs, et il les prenait volontiers à l'hôtel d'OEdenbourg, dont le ton lui plaisait assez, en ce qu'il y était moins redouté qu'ailleurs. Ce

qu'il y a de plus singulier, c'est que c'était le chorégraphe Noverre qui lui tenait tête et qui le querellait, tantôt sur ses cheveux plats, tantôt sur la qualité de son linge. L'Hippocrate de la Germanie lui répliquait par ces traits d'humeur morose qui étaient inoffensifs à Augarten où l'on s'amusait même à les provoquer, mais que l'on n'endurait que par politique au Burgh où son crédit était solidement établi. Aussi, détesté des courtisans qui évitaient son approche, Van-Swiéten se réfugiait chez la princesse, la seule personne au monde peut-être après l'impératrice, pour laquelle il eût des égards, mais à laquelle pourtant il n'avait garde d'épargner des brusqueries que supportait sa souveraine elle-même.

Tels étaient les personnages dont, deux fois la semaine, se composait le plus habituellement le cercle de Charlotte d'OEdenbourg. On les connaîtrait tous, si on y ajoutait les noms de quelques jeunes seigneurs plus ou moins qualifiés, entre autres d'un comte de Torontal, que nous sommes tout surpris de trouver là, qui devait l'être en-

core plus de s'y voir et dont nous nous proposons, à une autre époque, de parler plus amplement.

Dans ce nombre on n'a pas encore entrevu de femmes; cependant il en était trois ou quatre qui vivaient, non dans les liens d'une étroite familiarité avec Charlotte, mais dans des égards de bienveillance et d'attentions réciproques; elles se montraient chez elle à certains jours, principalement quand on y faisait de la musique. C'étaient la comtesse de Thunn, protectrice de Haydn, la princesse Esthérazy chez laquelle il demeurait, la jeune princesse de Lichtenstein, bru de l'illustre général de ce nom, si cher à Marie-Thérèse qu'elle lui éleva un monument en bronze dans l'arsenal de Vienne. C'étaient encore les deux filles de M. Holger, dont l'aînée, Augusta, était promise à un conseiller aulique. Du reste la nature des objets qui fournissaient à la conversation dans cet hôtel, et la gravité des hommes qui s'y réunissaient, étaient peu propres à y attirer les personnes du sexe; c'est ce qui se voit presque partout où une femme belle et spirituelle rassemble

à ses côtés des artistes, des gens de lettres et de hauts fonctionnaires : toutes celles qui n'y paraîtraient qu'en sous-ordre s'en éloignent insensiblement ; ensuite il ne faut pas oublier qu'à Vienne les spectacles et les promenades publiques sont très-fréquentés, d'où il arrivait que souvent Noverre et l'abbé Métastase se livraient à des discussions très-animées dans les appartemens de l'hôtel d'OEdenbourg, tandis qu'au théâtre de la cour on dansait les ballets de l'un et que l'on y chantait les opéra de l'autre. Cependant une fois le mois, pendant l'hiver, la princesse invitait à des soirées générales, et alors ses habitués se dispersaient ou se perdaient dans la foule, s'ils ne se dispensaient d'y paraître.

Pour achever cette vue d'intérieur, nous aurons à dire qu'à peine arrivée à Vienne, Charlotte sentit la nécessité d'apprendre l'italien, seule langue étrangère dont sa cousine eût une teinture. Comme dans une pareille étude la direction de la baronne ne pouvait lui être d'un secours très-efficace elle fut agréablement surprise par l'offre que

lui fit un de ses nobles amis de lui donner des leçons. Protecteur de l'académie des Beaux-Arts, en relation avec presque tous les savans de l'Europe, et très-versé dans la littérature italienne qui lui devait quelques compositions de goût, le baron de Sperges, non-seulement initia Charlotte à l'intelligence des auteurs qui ont acquis une renommée classique en marchant sur les traces de l'Arioste, mais il lui apprit encore à parler leur langue avec pureté. On peut juger du charme que ce dialecte dut acquérir en passant par des lèvres qui déjà prêtaient tant de grâces à l'ingrate prononciation allemande.

Cette existence, ainsi qu'on le voit, était assez bien remplie; il en naissait à chaque heure un intérêt varié et toujours exempt de fatigues, car pour la princesse, entourée de femmes de chambre, un enfant au berceau était plus une douce distraction qu'un embarras. Les jours de Charlotte, entremêlés encore de soirées au Burgh, de visites du matin chez ses amis où dans les ateliers, de lettres à écrire en Bohême et de demandes à repousser avec une dignité sans hauteur, commen-

çaient à s'écouler de manière à lui faire oublier ses projets de solitude. Résolue à ne pas s'engager dans de nouveaux liens, la veuve du comte d'OEdenbourg avait été l'objet d'un grand nombre de recherches dès la seconde année de la mort de son mari. Quoiqu'elles fussent moins fréquentes dans la troisième, les réponses qu'elles nécessitaient ne laissaient pas de lui donner quelquefois des momens d'humeur : pour s'y soustraire, elle chargeait presque toujours la baronne d'éconduire ces soupirans, parmi lesquels il s'en rencontra d'atteints d'une vraie passion. Joignez à ces soins divers celui d'entretenir la bonne intelligence dans une réunion formée d'élémens hétérogènes. C'est à quoi Charlotte réussissait admirablement; par elle les tons discors étaient bientôt ramenés à l'unisson; le désir de lui plaire chez les uns, la crainte chez les autres d'encourir un ridicule, contribuaient à ce prodige achevé bientôt par son adresse et par la bienveillance particulière dont chacun auprès d'elle se croyait l'objet : on eût dit l'instrument qui, dans les chœurs des anciens, était chargé

de régler les voix et d'en maintenir l'harmonie.

Il serait superflu de remarquer que la baronne de Steinn, heureuse au sein de cette activité, traitée avec distinction de tout ce qui approchait sa cousine, regrettait peu Presbourg. Les femmes qui donnent sur elles le moins de prise aux passions, ont encore dans leur cœur certaines réserves et certains secrets qu'elles aiment à confier à un autre cœur; Charlotte ne pouvait se dissimuler qu'elle devait à la baronne son établissement et la faveur qui en était la suite; l'aveu ne lui en coûtait pas; ses confidences allaient donc se porter tout naturellement de ce côté : elle eût pu souhaiter à son Élisa (tel était le nom patronal de sa parente) plus de connaissances acquises, même un peu plus de rectitude dans des évaluations presque toujours déterminées par un tarif de cour. Mais qui ne sait que l'infériorité des personnes, dans le sein desquelles nous versons nos plus intimes pensées, est souvent un titre à notre confiance? Les épanchemens de l'ame descendent plus qu'ils ne remon-

tent; d'ailleurs madame de Steinn, à son amitié pour la princesse, joignait un certain tact dont elle avait peut-être le tort de se trop prévaloir, et qui, chez elle, suppléait à des réflexions plus fortes et mieux raisonnées; enfin elle possédait à fond la science des usages, seconde loi de la Germanie.

Telle était la statistique de l'hôtel d'OEdenbourg et de ses maîtres, quand M. Styndall, après son accident, y fut transporté. M. le baron de Steinn était absent, on ne l'attendait que dans quinze jours ou trois semaines.

CHAPITRE V.

Un malade.

Il s'était écoulé plus d'une heure depuis que le docteur Van-Swiéten avait quitté la princesse qui, le coude gauche appuyé sur une chiffonnière et tenant de la main droite un volume de Vinckelmann qu'elle ne lisait pas, réfléchissait aux événemens du jour : elle commençait à s'étonner que ni sa cousine, ni le directeur général des études académiques ne vinssent lui donner des nouvelles de son malade ; enfin la baronne monta et lui apprit qu'attendu chez un des principaux bourgeois de la cité, le docteur venait de quitter M. de Styndall après lui avoir administré les secours réclamés par sa situation ; en partant il s'était engagé à reparaître le lendemain matin à l'hôtel, et, suivant l'u-

sage, il avait prescrit un régime qui, cette fois, consistait uniquement en boissons rafraîchissantes.

Des renseignemens sommaires ne suffisant pas plus à la curiosité inquiète de Charlotte, qu'ils ne contentaient le désir de madame de Steinn de s'entretenir sur cette matière, Elisa entra dans des détails, desquels il résultait que le jeune homme avait recouvré momentanément sa connaissance à la suite d'une saignée copieuse, pratiquée par le jeune élève en médecine, sur l'ordonnance de Van-Swiéten; qu'il était retombé bientôt dans un délire moins violent à la vérité, et que l'intervalle de raison, dont il avait joui, avait été marqué par son extrême surprise de se trouver dans une maison étrangère. Ainsi que se le rappelait la baronne, il avait promené ses regards autour de la chambre avec une sorte d'anxiété qui s'était calmée à la vue de ses vêtemens et de son frac proprement pliés sur le dos d'un fauteuil; ses yeux étaient restés fixés sur cet objet pendant quelques secondes, après quoi il avait demandé son valet de chambre : la réponse étant que des

instructions avaient été laissées à l'endroit même de sa chute pour que ce fidèle serviteur vînt le rejoindre à l'hôtel, ses idées devinrent en ce moment assez lucides; il se souvint même de l'injonction qu'il avait faite à Tom d'accompagner le baron de Sperges jusqu'au Burgh et de se conformer aux ordres du gentilhomme tyrolien; mais alors son cerveau s'était derechef engagé, et des discours incohérens où figuraient, tour à tour, le patient que l'on traînait au supplice, la princesse d'OEdenbourg, l'exécuteur des hautes œuvres, l'impératrice et le comte de Cataldo, attestèrent la forte impression qu'il avait reçue du spectacle dont il avait été témoin. Cependant, ajoutait madame de Steinn, les expressions les plus touchantes sortaient quelquefois de sa bouche en faveur d'Archangéli, et c'est à Charlotte qu'il les adressait en les accompagnant d'éloges prodigués à la beauté et aux vertus de la princesse. « Moi-même, disait avec émotion Élisa, moi-même j'ai eu une part de ses pressantes supplications, et j'ai songé qu'avant ou après son accident, il a dû faire quelque

attention à ma personne, puisqu'il m'invitait à dénouer, *de mes belles mains*, la corde qui retenait le captif. »

Charlotte d'OEdenbourg ne put s'empêcher de sourire, sachant que sa cousine n'était pas sans prétentions au mérite de la main qu'elle avait, en effet, d'un fort beau modèle; et comme c'est un des traits qui s'altèrent le plus tard chez une femme, madame de Steinn perdait rarement l'occasion d'en tirer avantage. Après avoir pressé la baronne de nouvelles questions, elle entendit avec regret que le docteur s'en était allé en hochant la tête, que cependant il avait attaché peu d'importance à la blessure au front de l'étranger, laquelle n'avait eu lieu que par le glissement du visage sur la roue de la calèche, ainsi qu'il l'avait vérifié, ce qui avait dû amortir la force de la chute et en alléger le poids.

Le souper était servi dans la chambre de la princesse où les deux amies mangeaient ordinairement le soir, quand elles étaient seules. Charlotte n'avait pas vu sa petite fille de tout le jour : on la lui amena; elle prit

l'enfant sur ses genoux; les plats furent renvoyés sans qu'on y eût presque touché, et l'entretien recommença, à frais nouveaux, sur le même sujet. Il était effectivement bien difficile que deux jeunes femmes, ayant à côté d'elles un inconnu qui avait excité leur intérêt, auquel elles donnaient un asile, et dont l'indisposition ne pouvait guère être attribuée qu'à un excès de sensibilité, ne s'en occupassent pas, alors que cette indisposition menaçait de prendre un caractère alarmant.

Les conjectures les plus sinistres commencèrent par se succéder l'une à l'autre; on les écarta, sur ce qu'une femme de chambre vint annoncer que M. Styndall paraissait goûter quelque repos. La jeunesse du malade était déjà, pour lui, un gage de prompte convalescence. De remarques en remarques, on en vint à un examen détaillé de sa personne, et celui-ci ne cessait pas de lui être favorable. Charlotte écoutait plus qu'elle ne parlait; Élisa retournait toujours à sa première opinion sur le nouvel hôte, qui leur était adressé par une suite d'accidens peu

ordinaires; elle lui reconnaissait tous les signes par lesquels s'annonce un homme de qualité.

« Il est évidemment Anglais d'origine, disait-elle d'un ton affirmatif, tout au moins, fils d'un lord, s'il n'est lui-même pair de la Grande-Bretagne. Il n'aura sans doute évité de porter l'ordre de la Jarretière, que pour s'assurer de l'incognito. Quoi qu'il en soit, jusque dans son état de souffrance, sa figure est des plus distinguées. Dans tout Vienne, on en rencontrerait peu de pareilles. Ne trouvez-vous pas, Charlotte, qu'il a l'élévation du front et les yeux pensifs du comte? C'est la même noblesse de traits; seulement, à mon avis, le bas du visage de M. de Styndall aurait plus d'expression. »

La princesse d'OEdenbourg garda le silence; mais abaissant ses regards vers sa fille, qui était toujours sur ses genoux, elle donna deux baisers à cette enfant, et elle appela une de ses femmes de chambre avec invitation de coucher la petite Ernestine.

Les heures s'écoulaient, et de temps en temps, pour se conformer aux ordres de

Charlotte, on venait donner aux deux cousines des nouvelles de l'étranger : suivant les derniers rapports, le sommeil durait toujours, non sans agitation; car, par intervalles, il échappait au jeune homme quelques-unes de ces paroles dont naguère son délire était accompagné. Avertie du moment de se séparer par le timbre de la pendule, Élisa demanda à sa jeune parente s'il ne serait pas convenable qu'indépendamment des ordres intimés aux gens de l'hôtel, en ce qui concernait l'élève du chevalier Van-Swiéten et le malade, elles donnassent en personnes un coup-d'œil à ce dernier? Et, sans attendre de réponse, prenant un des flambeaux qui étaient sur la chiffonnière, elle s'avança vers la porte de la chambre; entraînée par ce mouvement, mais sans délibération de sa part, Charlotte suivit sa cousine.

Les deux amies avaient descendu les degrés; elles touchaient à l'appartement de l'inconnu, quand des gémissemens vinrent frapper leurs oreilles; elles entrèrent, et elles furent témoins d'un spectacle qui dé-

101590

chira leurs cœurs. Tom, en proie à la plus vive inquiétude, dès son arrivée, s'était précipité dans la chambre qu'on lui avait indiquée, et malgré l'expresse défense du jeune docteur, il avait réveillé M. Styndall. Si la douleur de ce pauvre garçon était expansive, elle faisait également l'éloge de celui qui en était l'objet. Lui prenant la main, la serrant contre ses lèvres, d'une voix concentrée, il s'écriait en patois mélangé d'anglais et d'allemand : « Mon bon maître, ne vous avais-je donc quitté que pour mettre ainsi votre vie en péril! Ce misérable cocher, il aura laissé ses roues vous passer sur le corps! C'est à moi qu'il aura affaire, goddam! Qui m'eût dit qu'après quatre heures d'absence, je trouverais ce cher maître dans cet état? Et c'est lui qui m'avait ordonné de le quitter! Et c'était pour sauver un coquin de pendu! Car voilà comme il est, ce pauvre maître, toujours prêt à se sacrifier pour autrui, comme il lui arriva encore, quinze jours avant notre départ d'Angleterre dans le jardin du Renelagh, où, seul, il a mis si bien à la raison deux brigands qui dépouillaient une pri-

cesse abandonnée de ses lâches valets et de son imbécille mari. Goddam! »

Et le digne serviteur se frappait le front de ses poings. Après s'être arraché les cheveux par manière d'intermède, il recommençait ses invectives contre le cocher de la princesse, puis contre le pendu qu'il donnait à tous les diables, puis contre le gentleman qui, à force de révérences et de saluts, d'hôtel en hôtel, l'avait retenu pendant qu'on assassinait son maître.

« Encore, ajoutait-il, si ce baron qui ne bouge que par ressorts, comme les marionnettes de Drury-Lane, ne m'avait pas forcé à boire et à manger chez lui, je n'aurais pas la honte d'avoir délaissé aussi long-temps le meilleur des maîtres! Que dira ma vieille mère Ketty, quand elle saura que j'ai manqué à celui qui nous donnait du pain à tous et qui lui en donne encore? Goddam, goddam!... »

Pendant que cette franche douleur d'un bon domestique se produisait avec des accens si vrais, M. Styndall laissait à peine entrevoir la satisfaction réelle que lui causait le

retour de son valet de chambre. Si ses traits en exprimaient le sentiment, c'était avec une sorte de réserve et de dignité. « Bien, mon ami, » lui dit-il, et de la main libre il lui imposa silence. Ce signe, accompagné des nouvelles recommandations de l'élève de Van-Swiéten, refoula enfin les sanglots et les plaintes de Tom. Mais au grand chagrin de Charlotte d'OEdenbourg et de sa cousine, le malade fournit de nouvelles preuves d'un délire qui, pour être raisonné, n'en était pas moins inquiétant. Les deux amies avaient beau y tenir une place (la princesse surtout) qui eût flatté l'amour-propre de toute autre femme, elles ne pouvaient que s'affliger vivement à la vue d'un jeune homme bien né, ainsi dépouillé de la plus noble prérogative de notre nature.

Charlotte prit alors la parole, et elle essaya, par quelques mots pleins de douceur de calmer l'agitation de son hôte. « Monsieur, lui dit-elle, livrez-vous en paix au repos dont vous avez besoin; c'est tout ce que nous vous demandons. Votre fidèle Tom est à vos côtés. Il vous donnera des soins auxquels les per-

sonnes qui vous entourent se feront un devoir de concourir. Le malheureux auquel vous vous êtes intéressé, auquel vous vous intéressez encore, est sauvé. Je serais trop désolée, oui, ma cousine et moi, Monsieur, nous souffririons trop, s'il fallait que sa conservation nous dût inquiéter un moment sur la votre! Du reste, soyez tranquille; vous êtes ici comme si vous étiez chez vous, et il me serait agréable de pouvoir vous le persuader. »

Pendant que la princesse faisait entendre ces paroles en anglais, l'attention de M. Styndall avait paru se concentrer pour les recueillir. Les yeux pleinement ouverts, la tête inclinée vers Charlotte, il semblait n'en vouloir laisser se perdre aucun son. Un moment son regard brilla, comme si le flambeau de l'intelligence s'était, tout-à-coup, rallumé pour lui; mais ce ne fut qu'un éclair suivi de ténèbres désolantes, car après avoir commencé un compliment, dont le début n'avait rien d'égaré, il ne tarda pas à retomber dans les mêmes erremens.

« Madame, avait-il répondu, si vos paro-

les n'attestaient par continuation la beauté de votre ame, si, même en vous devenant importun, je ne lui fournissais une nouvelle occasion de se manifester, je m'en voudrais encore plus à moi-même d'avoir manqué de forces contre ma destinée, au moins lui dois-je ce bienfait, et... » Ces derniers mots, escortés d'un faible sourire, furent prononcés d'un ton qu'Élisa jugea être complètement celui des gens du monde, mais qui produisit encore une autre impression sur sa cousine. Un désordre total d'idées leur succéda. Tout ce que l'on put y discerner, c'est qu'Archangéli était sans aucune sorte de rapports avec M. Styndall qui, dans le jour, l'avait aperçu pour la première fois. Le jeune docteur, croyant que le repos était le spécifique le plus essentiel à administrer au malade, invita les dames à se retirer, et il signifia l'ordre d'un silence absolu aux domestiques qui devaient veiller avec lui l'étranger, notamment au brave Tom qui grommelait encore, entre ses dents, contre le baron de Sperges et le pendu si singulièrement enlevé à sa destinée.

Rentrée dans sa chambre, Charlotte reprit à la main le volume de Vinckelmann, que, deux heures auparavant, elle avait laissé ouvert sur la tablette de sa cheminée. En effet, elle avait intérêt à continuer cette lecture, le baron de Sperges lui ayant annoncé qu'à sa sollicitation, ce célèbre antiquaire quitterait bientôt Rome, pour visiter, une dernière fois, l'Allemagne sa chère et vieille patrie. Comme l'auteur *de l'Histoire de l'Art chez les anciens* s'était engagé à passer quelque temps à Vienne avec son ami, la princesse ne pouvait se dispenser de parcourir au moins l'ouvrage capital de l'illustre voyageur. Elle savait trop que tout éloge adressé par une femme à l'écrivain dont elle n'a pas étudié les productions, n'est qu'un mensonge toujours maladroit ou une marque d'indifférence qui le blesse. Assez sensée pour ne parler que de ce qu'elle connaissait, d'ailleurs portée par son goût personnel vers le sujet qui avait été approfondi par le savant prussien, elle avait à cœur de se mettre en état de soutenir, avec lui, une conversation sur les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, ou au moins d'y

prendre part, lorsqu'il viendrait à Augarten. Mais sa préoccupation donna encore une autre direction à ses idées; sa rêverie, d'abord vague et presque flottante, les portait d'un objet à un autre. Bientôt l'étranger y eut sa place. Il ne prêtait, à la vérité, à aucune conjecture sur son état dans le monde. Une imagination bien réglée était, à peu près, sans prise à l'égard d'un voyageur qui ne faisait, peut-être, que d'arriver en Autriche et qui ne se proposait, sans doute, que d'y séjourner en passant. Naturellement peu active, la curiosité de Charlotte ne cherchait pas à éclaircir ce qu'il y avait d'obscur dans la situation de son malade. C'était, pour elle, tout simplement un inconnu, ainsi qu'il en existait dix mille autres dans Vienne. Quelque bien traité que celui-ci fût sous le double rapport des qualités personnelles et de la fortune, il lui paraissait seulement que, de longue main, il avait pratiqué le malheur. Elle crut en démêler la trace profonde; et, dans l'examen des traits de M. Styndall, creusant plus avant que sa cousine, elle ne se borna pas à voir quelque chose de noble et

de relevé, mais elle y aperçut encore une énergie peu commune de caractère. Elle alla même jusqu'à s'imaginer que, simple accident, l'indisposition, qui l'avait placé chez elle, était due à un vif souvenir ou au sentiment d'une douleur qui devait être bien grave, puisque, malgré la force d'ame dont elle le supposait pourvu, il y avait au moins momentanément succombé.

Présent encore à sa mémoire, et d'un profil que la nature ne prodigue pas, le visage de l'inconnu, sans avoir rien de répulsif, n'eût pas également attiré tout le monde. L'homme qui en recevait un caractère individuel, paraissait s'être constitué volontairement ou non, dans un état de lutte morale. Faute de pouvoir dominer la vie, il semblait la dédaigner comme un instrument rebelle. Telle était l'idée que se forma, de son hôte, la princesse d'OEdenbourg, surtout en réfléchissant sur la réponse qu'elle en avait reçue, après avoir essayé de le ramener à un état de calme. Si le sourire, dont il accompagna les paroles imparfaites qu'on a lues précédemment, avait charmé la baronne de Steinn,

Charlotte y avait discerné une teinte d'humeur et une sorte d'ironïe amère qui frappait plus haut que l'économie présente. La jeune veuve avait encore ce sourire sous les yeux; son intérêt n'en était pas détruit; mais elle frissonnait, car elle croyait y lire écrite une partie de l'histoire de l'inconnu.

L'heure accoutumée du sommeil était, depuis long-temps, passée pour les habitans de l'hôtel d'OEdenbourg. Quand même le besoin de repos ne se fût pas fait sentir aux paupières de Charlotte, elle en eût été avertie par l'état des bougies posées devant elle, et dont la flamme ne jetait plus qu'une lumière vacillante. Alors, ayant quitté son livre une seconde fois sans l'avoir lu; elle sonna sa femme de chambre, et elle lui prescrivit divers ordres pendant qu'on la déshabillait, entre autres celui d'inviter, le lendemain matin, le docteur Van-Swiéten à passer directement chez elle, dès qu'il aurait vu le malade.

CHAPITRE VI.

Un médecin batave. — Journal de maladie. — Convalescence.

Le docteur Van-Swiéten n'arriva qu'à huit heures du matin à l'hôtel d'OEdenbourg. Prévenu des injonctions qui le concernaient, par mademoiselle Hubert, première des femmes de la princesse et Française d'origine, il lui demanda si sa maîtresse était visible. Sur la réponse affirmative qu'il en reçut, au lieu d'entrer chez le malade, dont on lui avait appris que la nuit avait été fort agitée, mais qui alors goûtait quelque repos, il monta les degrés, et se fit annoncer chez Charlotte. Dès son introduction dans la chambre de la princesse, qui lisait vraiment cette fois en attendant son déjeuner, il s'assit, sans cérémonie, en face de la jeune veuve. Le menton appuyé sur le dos de ses deux mains, qui

couvraient elles-mêmes la pomme de sa canne, il lui adressa brusquement la question suivante :

« Savez-vous bien à quoi peut vous conduire l'admission de cet étranger dans votre hôtel? »

Quelque familiarisée que fût Charlotte avec le président de l'Université impériale, elle laissa retomber précipitamment son livre sur ses genoux avec la main qui le soutenait, et, regardant le docteur d'un air où se peignait son effroi, elle lui demanda quel pouvait être le motif d'une pareille question. Alors, entre elle et l'Hippocrate germanique, il s'établit un entretien que nous allons essayer de reproduire sous les yeux des lecteurs.

« Eh! oui, Madame, vous vous êtes bien vite décidée à amener cet inconnu chez vous.

— » Pas plus vite, mon cher docteur, que ne l'exigeait sa situation; c'est ce que je vous ai déjà dit : au reste, je n'en vois pas le grand inconvénient.

— » Vous ne le voyez pas, Madame? Eh

bien! sachez ce que je n'ai pas voulu vous annoncer hier au soir, dans la crainte de troubler votre repos, ce qui n'eût porté aucun remède à l'affaire. »

Ici s'accrut visiblement l'inquiétude de la princesse d'OEdenbourg. Les paroles qui suivent déposèrent de son anxiété :

« Je vous écoute : quel malheur nouveau aurez-vous donc à m'apprendre?

— » Eh parbleu! Madame, que cet homme va faire une maladie à Augarten. Je n'ai eu besoin que de lui toucher le pouls pour en avoir la certitude : c'était un vrai volcan; il fallait jeter de l'eau sur le feu. Ainsi que je m'y attendais bien, une large saignée n'y a pas suffi. Voyez à présent l'embarras où vous précipite votre extrême facilité! Que voulez-vous que j'y fasse? Un inconnu qui vous tombe des nues! qui vient essuyer une crise dans votre hôtel!

— » Aimeriez-vous mieux que je l'eusse laissé périr auprès d'une borne, après lui avoir enlevé jusqu'à son valet de chambre? Il ne faut pas tant de circonspection dans la vie, docteur! Ayons de l'humanité avant tout.

Voilà un malade, il est vrai : eh bien! mon cher Van-Swiéten, vous le soignerez. Comptez sur notre aide; il nous en saura gré ou non; en tous cas, nous aurons fait notre devoir, ce qui est aussi quelque chose.

— » Vous prenez facilement votre parti. Je m'y attendais un peu, car vous êtes la véritable fille d'un Morave. Ne vous fâchez pas trop si j'ai raisonné avec vous comme j'y serais autorisé auprès des trois quarts et demi des femmes de la cour. J'oubliais que vous valez mieux que tout cela, sauf un peu trop de propension pour les idées nouvelles, qu'il faut que je vous pardonne encore. Je vous dirai donc qu'il s'agit ici d'une inflammation cérébrale des mieux conditionnées et dont le germe était sans doute préexistant à la chute du malade. Dieu merci, cela sera décidé avant quatre jours; car si l'inflammation ne cède pas, il n'ira pas plus loin; si elle s'abat, soyez tranquille, je vous le mettrai bientôt sur pied, et il faudra bien qu'il vide la place de manière ou d'autre.

— » Mais, docteur, je ne pense pas que ce soit un homme à traiter avec cette légèreté...

Il paraît être d'une conduite et même d'une délicatesse de sentimens à mériter plus d'attentions... Et quand il n'appartiendrait point à une famille honnête, en faveur de laquelle parle son extérieur, il est malheureux en ce moment : à ce titre nous lui devons des égards, dont vous ne voudriez pas me dispenser envers le dernier de mes domestiques. »

Cette réflexion, énoncée avec une sorte de sévérité (car les paroles de Charlotte, jusque dans les inflexions de sa voix, étaient toujours en consonnance parfaite avec son ame, ce qui en accroissait le charme ou la force), parut déplaire au chevalier Van-Swiéten. Qu'il regrettât d'y avoir donné lieu ou non, son amour-propre en fut humilié. Cessant d'appuyer le menton sur sa canne, et relevant la tête, il répondit d'un ton qui ressemblait à un acquiescement, mais où dominait une intention ironique.

« Soit, Madame! nous le traiterons dans toutes les règles de l'art. Cela sera un peu long, je vous en préviens, si la poitrine s'engage, ou si la fièvre se règle en cathar-

rale-maligne, comme il arrive souvent à la suite de ces sortes d'inflammations. Nous prendrons notre temps, puisque Votre Altesse est résignée. Diable! brusquer une convalescence dans un jeune homme avant sa trentième année révolue, ce serait enfermer le loup dans la bergerie! nous ne pouvons vous le laisser moins d'un trimestre en conscience.

— » Ce n'est pas ainsi que je l'entends, » reprit Charlotte, avec une légère rougeur, qui n'était pas causée par le seul dépit, et qu'elle essaya de corriger par un sourire; « guérissez-le toujours, mon cher Esculape; et, du caractère dont je le soupçonne, je crois qu'il n'aura rien de plus pressé que de retourner au Wiéden; car il ne m'a pas l'air de ces gens qui se chargeraient volontiers de jouer le rôle d'importuns chez les autres. Vous sentez, mon ami, que je n'y mets d'autre intérêt que celui d'être sans reproches à mes propres yeux. »

A l'instant où la princesse achevait ces mots, par lesquels la bile du docteur se trouva calmée, on annonça le jeune élève en chirur-

gie, qui venait instruire le chef de l'école médicale de la manière dont le malade avait passé la nuit. Suivant ce rapport, confirmatif de celui de mademoiselle Hubert, l'agitation avait été presque continuelle jusqu'au matin. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans l'exposé, c'est que l'étranger, peu d'instans avant le jour, se sentant probablement alors en possession de sa raison, à voix basse avait appelé son valet de chambre; qu'ayant reçu ensuite des mains de celui-ci son porte-feuille, il l'avait ouvert, et y avait cherché la lettre timbrée du royaume de France. Après l'avoir retournée entre les doigts, comme pour en constater l'état, M. Styndall avait rompu le cachet avec une émotion visible, dont avait été témoin le jeune chirurgien, qui, en feignant de sommeiller sur une chaise longue, suivait de l'œil les mouvemens de son malade.

Ce dernier ayant adressé en allemand quelques mots de reproche à son valet de chambre sur ce que cette lettre ne lui avait été remise qu'au moment où tous les deux allaient monter à cheval, et Tom, pour s'ex-

pliquer mieux, s'étant excusé en anglais, le peu de paroles qui succédèrent fut prononcé en cette langue, inconnue au narrateur. M. Styndall, ajouta-t-il, lut avec une attention paisible les trois pages dont se composait cette dépêche. Il en sembla très-affecté ; il colla même une ou deux fois ses lèvres sur le papier; et ce qu'il y eut d'extraordinaire, après cet indice suffisant du prix qu'il attachait à cette correspondance, d'une main agitée, il avait présenté à la flamme d'une bougie la feuille, dont il ne resta bientôt que la cendre. Successivement deux autres lettres, qu'il tira de son portefeuille, eurent le même sort; comme si cette opération, pendant laquelle il avait dirigé ses regards vers le coin de la chambre où reposait l'élève en chirurgie, eût dû lui assurer quelque tranquillité, il s'était ensuite incliné avec beaucoup plus de calme sur ses oreillers, et même le jeune docteur présumait qu'il y reposait encore. « Du moins, poursuivit-il, quand je suis sorti de l'appartement, son sommeil était assez paisible. Il en avait besoin, le pauvre gentleman, car

malgré l'eau de groseille, et même la petite potion anodine de Sydenham, que vous aviez ordonnée, la nuit a été bien mauvaise!

— » Ceci est autre chose, reprit Van-Swiéten, en quittant son fauteuil; il y a du moral là dedans, et nous n'avons, ma belle dame, ni péripneumonie ni fièvre catharrale à craindre; nous en serons quittes, je l'espère, pour les quatre jours d'inflammation. Cependant, jeune homme, tenez prête votre lancette, car si le délire persiste, nous pratiquerons une saignée révulsive aux jambes, sauf à voir si, pour dégager le cerveau par dérivation, nous n'aurons pas besoin d'appliquer les sangsues à la nuque. Du reste, toujours de l'eau de poulet ou de l'eau de groseille; car ce n'est qu'à la dernière extrémité que je donne le musc! Les toniques ne vont guère à la jeunesse; entendez-vous, Monsieur, il ne faut pas porter de feu au Vésuve. »

Le docteur et son adepte, s'entretenant ainsi, descendirent chez M. Styndall, dont la situation n'était pas fort améliorée. Ce n'é-

tait que par intervalles qu'il recouvrait l'usage de sa raison; aussi le traitement indiqué eut lieu; le lendemain on eut même recours à un bain de jambes fortement aiguisé.

Cependant, en domestique presqu'aussi intelligent qu'un valet de chambre français, Tom profita d'un moment dans la matinée pour retourner au Wiéden avec ses deux chevaux, qui avaient passé la nuit à l'hôtel d'OEdenbourg, au grand regret de leur maître; et il revint, dans un cabriolet de place, muni de tous les objets réclamés par la situation du malade. Il n'avait pu paraître dans ce quartier sans y raconter l'accident de M. Styndall, qui malgré sa vie solitaire s'y était fait des amis. C'étaient pour la plupart des jardiniers, des ouvriers, quelques veuves âgées avec leurs enfans et quelques vieux militaires sans fortune; car ce faubourg habité, en majeure partie, par des gens de peine, était, comme il l'est encore aujourd'hui, un des moins riches de la capitale des deux Autriches. Depuis le dernier automne, M. Styndall s'y était rendu proprié-

taire, au prix de trente mille florins, d'une jolie maison adossée à une pièce de terre inculte, mais qu'il parvint à disposer d'une manière très-pittoresque. Pour exécuter son plan, il avait eu besoin d'aide, et il y avait appelé le travail de tous les malheureux du voisinage, ce qui l'avait mis en rapport avec leurs familles, dans lesquelles, tant par les paiemens de salaires que par ses bienfaits, il avait déjà répandu quelque aisance. Ces secours, répartis avec ordre, avaient encouragé l'activité laborieuse des uns et adouci la misère des autres. Certains particuliers qui, dans les environs, appartenaient à une classe plus élevée, lui rendaient cette justice, que cette partie du faubourg avait perdu son aspect d'extrême pauvreté. Dans ce nombre figurait en première ligne le baron de Storck, premier médecin de l'archiduc Joseph et du collége Thérésien ; il avait été plus d'une fois rétribué par le gentleman, pour donner des soins, des médicamens et même une nourriture plus saine, aux malades dont on lui envoyait l'adresse.

Il arriva que tôt après le retour de Tom à

Augarten, une partie des habitans du quartier de M. Styndall remplissait la cour de l'hôtel où il avait trouvé un asile. Ils étaient accourus pour s'informer des nouvelles de leur bienfaiteur ou de leur voisin. La plupart étaient proprement vêtus, mais sans recherche; les enfans même étaient chaussés, ce qui était encore assez rare dans les faubourgs de la capitale des États autrichiens. Entre les personnes présentes, les unes sanglottaient en apprenant, des domestiques, l'accident dont M. Styndall avait failli d'être victime; les autres se racontaient mutuellement comment elles devaient leur aisance à ses bienfaits; et les petits enfans à genoux, les mains jointes, le dos tourné à leurs mères, priaient Dieu. Tout cela n'avait pu se faire sans produire un certain mouvement sous les croisées de la princesse d'OEdenbourg. Les deux cousines en demandèrent le motif, et quand elles surent que c'était là une partie des amis de leur hôte, qui étaient en quête de ses nouvelles, elles en furent attendries. Cependant l'impression produite par ce spectacle fut di-

versement modifiée chez toutes les deux : la baronne de Steinn, tout émue qu'elle était au fond de son ame, eût souhaité que quelques laquais à livrée se fussent mêlés à cette foule pour le même objet. Quant à Charlotte, ce simple et touchant concours, qui se dispersa par degré, lui fit concevoir une meilleure idée de M. Styndall, que si les plus brillans équipages s'étaient arrêtés dans la rue, et que si tous les barons de l'empire s'étaient fait écrire à sa porte.

Le cinquième jour, comme l'avait prédit Van-Swiéten, l'irritation nerveuse céda complètement ; une absence absolue de forces n'empêchait pas le convalescent de sentir l'amélioration de son état, il en jouissait même, et désirant être rendu à ses foyers le plus promptement possible, quoiqu'il n'eût pas encore quitté le lit, il ordonna à son domestique d'aller lui chercher une voiture de place. Tom, persuadé que son maître manquerait de moyens physiques pour exécuter son projet de déplacement, et craignant qu'il ne succombât dans le trajet, alla communiquer à la princesse l'injonction qu'il

avait reçue. Charlotte d'OEdenbourg avait appris avec plaisir l'amélioration qui s'était effectuée dans l'état du malade, mais depuis vingt-quatre heures elle ne l'avait pas approché, car elle s'était prescrit de ne plus entrer chez lui dès l'instant où sa situation cesserait d'être inquiétante; à bien dire, elle ne l'avait encore vu que dans le délire de la fièvre. Souhaitant, d'une part, que la convalescence de M. Styndall fût mieux affermie, de l'autre, ne voulant pas s'exposer aux sarcasmes ironiques de Van-Swiéten, elle chargea mademoiselle Hubert de prévenir son hôte qu'elle ne le laisserait s'éloigner de Léopoldstat que quand le docteur aurait prononcé sur l'opportunité de cette translation. Un tel avis attribué, dans sa pensée, au rapport officieux de son valet de chambre, était loin de satisfaire M. Styndall; déjà il était levé, et il parlait, à ce fidèle domestique, d'un ton impératif très-propre à donner de l'inquiétude sur les suites que pourrait avoir, chez lui, un accès d'humeur joint à une extrême faiblesse. Derechef, avertie de ce qui se passait par le pauvre garçon,

qui avait feint d'aller chercher la voiture, mais qui était rentré dans l'hôtel par une porte latérale, la princesse descendit en personne. A l'aspect de ce jeune homme, pâle, exténué, dont l'œil cave ne manquait pas d'un certain feu, mais ne se soutenant qu'à la faveur des meubles sur lesquels il s'appuyait, elle éprouva un sentiment douloureux, et oubliant la sévère réserve qu'à la suite de quelques réflexions elle s'était imposée, elle lui dit :

« Monsieur Styndall, je ne croyais pas avoir mérité que vous fussiez si pressé de fuir mon hospitalité, comme si elle vous devenait trop importune ; à quelques égards, pourtant, je ne faisais qu'acquitter une dette envers vous, puisque je n'étais pas étrangère à votre accident. Il me semble que vous pouviez me laisser l'espoir de voir votre convalescence se décider dans cette maison ; au moins le premier essai de vos forces ne devait pas y devenir une tentative aussi périlleuse pour vous-même, qu'affligeante pour une personne qui *ne vous veut pas de mal.* »

A peine Charlotte avait prononcé ces mots,

qu'elle regretta d'avoir fini cette pénible allocution par un trait qui lui était privatif, tandis qu'elle pouvait naturellement y comprendre sa cousine, et parler au nom de toutes les deux. Du reste, jamais elle n'avait donné à sa voix des inflexions plus douces que celles dont ces mots furent accompagnés. Assez belle pour que le négligé, dans lequel elle était descendue, ajoutât à ses attraits, elle ne s'apercevait pas qu'elle n'avait point encore passé par les mains de ses femmes, et qu'elle n'avait permis, jusqu'à ce jour, qu'à l'œil d'un époux de s'arrêter sur elle en cet état. En effet deux ou trois boucles de ses cheveux châtain-clairs, à demi déroulées, en flottant sur son épaule, y contrastaient avec une peau blanche et fine, tandis qu'échappé d'un peignoir qui voilait sa taille sans en dissimuler l'élégance, son bras, à demi-nu, pour se prêter à un geste expressif, se dessinait dans la forme la plus heureuse. Son ame tout entière venait de parler par sa bouche, et ses paupières avaient peine à retenir quelques pleurs dont elles semblaient surchargées.

M. Styndall se trouva absolument sans force à cet aspect ; il ne fut pas tenté d'apporter la moindre interruption aux reproches qui lui étaient adressés ; pour lui, pour qui que ce fût, ils ne pouvaient être exempts de charme. Toute irritation étant calmée dans son sein, il lui fut impossible d'y retenir l'énergie morale qui suppléait à l'autre d'une manière encore imparfaite, et un fauteuil étant à ses côtés, il s'y laissa tomber plus qu'il ne s'y assit.

« Vous le voyez, reprit la même voix avec la même douceur, vous ne sauriez vous soutenir et vous parlez de nous quitter ! »

Des pas retentissaient dans le corridor ; c'était le docteur Van-Swiéten qui rentrait avec la baronne, dont il s'était accosté sur le pont de Léopoldstat, et à laquelle il avait demandé une place dans sa voiture. Déjà une main pesait sur le bouton de la première porte de l'appartement ; M. Styndall ne voulait pas laisser tant de bontés sans réponse. Tandis qu'il était encore seul avec la princesse, restée toujours debout à ses côtés, l'insulaire, au défaut des moyens physiques

qui lui manquaient, appela à lui toutes les puissances de son ame, et il rassembla tout ce qu'elles pouvaient lui apporter de forces pour prononcer les paroles suivantes :

« Ah! Madame! si je désire m'éloigner, Votre Altesse pourrait-elle m'en vouloir de chercher à conserver le peu de raison qui m'a été rendue ? Ne fût-ce que par pitié, si ce n'est par justice, elle devrait aider elle-même à ce courage. »

Ces derniers mots, dans leurs sons affaiblis, ne formèrent qu'un léger murmure où l'oreille la plus subtile, si elle n'avait été aidée par le cœur, eût eu quelque peine à les suivre. Il était douteux que Charlotte eût pu les entendre ; cependant, soit qu'elle les eût devinés, soit que l'extrême langueur du convalescent eût achevé de l'attendrir, quand sa cousine et le docteur entrèrent, elle se borna, dans son saisissement, à leur indiquer de la main M. Styndall, comme réclamant de leur part des soins particuliers : il touchait, en effet, à un état voisin de la défaillance.

« Je ne m'en serais pas douté, s'écria le

docteur, vous, hors du lit! Dites-le moi, Monsieur, je vous en prie, qu'est-ce qui vous a autorisé à vous lever? et vous voudriez, je crois, retourner au Wiéden, dont nous sommes éloignés de plus de deux milles! Dieu vous bénisse! mais je vous en donne ma parole, et je vous jure, par le grand Boërhaave, mon maître, que vous n'y arriveriez que pour vous y faire enterrer. C'est avec des artères vides de sang, des cantharides entre les épaules et de l'eau de poulet dans l'estomac, que vous prétendez vous mettre en route! Vous attendrez, s'il vous plaît, Monsieur, que nous ayons un peu relevé vos forces, ne fût-ce que pour l'honneur du premier médecin de l'impératrice. »

Le docteur, qui avait pris le pouls du malade durant cette période, ajouta, en détachant ses doigts du poignet de M. Styndall :

« Pour procéder avec ordre, vous allez passer aujourd'hui deux heures dans ce fauteuil; rien de plus, et c'est bien assez. Je vous permettrai ensuite un léger potage, et si nous nous conduisons bien, dans huit jours

rien ne vous empêchera de prendre congé de madame et de sa chère cousine. »

L'étranger ayant paru peu satisfait de cette déclaration, le docteur continua en ces termes :

« Je conçois que, pour un homme de votre âge, il ne soit pas fort amusant de passer ainsi ses jours dans une chambre, surtout si l'on n'y a pour société que des souvenirs, ou un cœur dont on ne soit plus le maître; mais avertissez vos connaissances, leurs visites pourront vous récréer. Je ne défends pas les distractions, bien au contraire je vous les recommande; vous avez sûrement des amis, faites-les prévenir.

— » Non, Monsieur, répondit le convalescent avec une sorte de sécheresse dans le ton, je n'ai point d'amis; je ne m'en connais pas.

— » Pardonnez-moi, reprit sans hésitation la princesse d'OEdenbourg, vous avez certainement des amis, Monsieur, et à peine il s'est écoulé quarante-huit heures, depuis que cette cour en était remplie! Ceux-là en valent bien d'autres; ils ne sont ni les

moins honorables, ni les moins fidèles. »

La baronne de Steinn s'empara aussitôt de la conversation, et préoccupée de ce qu'elle avait entendu en rentrant à l'hôtel, elle ajouta :

« Vous ne savez donc pas, ma cousine, que le prince Esthérazy est venu, de sa personne, s'informer des nouvelles de M. de Styndall. Mademoiselle Hubert me l'apprenait, il n'y a qu'un moment. Le médecin de l'empereur, le baron de Storck, s'est également présenté pendant le sommeil de Monsieur... Mais le chancelier de Hongrie connaît beaucoup M. de Styndall, à ce qu'il paraît! Il s'est spécialement recommandé à son souvenir; telles étaient ses expressions accompagnées de vœux pour la santé du malade.... Sans doute, Monsieur se sera, plus d'une fois, rencontré à Vienne avec cette Altesse?... »

Ces derniers mots interrogateurs étaient presque convoyés, par un regard de félicitation, vers le convalescent qui crut devoir y répondre de la manière suivante :

« Le prince est bien bon, madame la baronne, de se souvenir d'un inconnu qui a eu

l'honneur de le voir, tout au plus deux ou trois fois, à Londres.

— » Peste soit de la modestie, s'écria le docteur en frappant le parquet du bout de sa canne, quand le prince Esthérazy crie à tout venant, que vous lui avez rendu un service essentiel dont il n'aura garde de perdre le souvenir, et que, s'il vous avait su à Vienne, il y a long-temps qu'il se fût empressé de renouveler connaissance avec vous! Au reste, à l'entendre, la princesse son épouse est au moins pour moitié dans ces sentimens. »

Alors le docteur raconta comment, la veille, il avait parlé de M. Styndall dans une maison où était survenu le prince Esthérazy, et comment celui-ci, après s'être bien assuré, par diverses questions, de l'identité de l'individu, s'était, non-seulement dit l'obligé de l'honorable gentleman, mais avait encore déclaré faire le plus grand cas de sa personne. Le chevalier Van-Swiéten paraissait se complaire dans ce récit, auquel le principal intéressé essaya de mettre une fin, car ce dernier avait déjà puisé une énergie nouvelle dans son état de repos, et, peut-être encore

plus, dans les paroles obligeantes de la princesse Charlotte. La baronne, de son côté, écoutait ces particularités avec un air de triomphe. Elle semblait se savoir gré à elle-même d'avoir connu, par la seule force de sa pénétration, devant quel hôte s'étaient ouvertes les portes de l'hôtel d'OEdenbourg. Quant à sa cousine, si elle parlait peu, on voyait percer, dans ses traits, cette expression du sentiment bienveillant, par lequel les ames honnêtes entrent presque en partage du bien qu'elles apprennent d'autrui.

Quoique le docteur sacrifiât peu aux supériorités de convention, dont fourmille l'Allemagne, et eût, plus d'une fois, attaqué en face les abus que les gens de cour finissent par regarder comme leur inviolable patrimoine, il était évident que les rapports du prince Esthérazy avec M. Styndall n'avaient pas laissé d'exercer une véritable influence sur son esprit. Certainement, il ne pouvait permettre à un malade dont il connaissait l'extrême faiblesse, de traverser tout Vienne au risque de tomber en défaillance au fond d'une voiture : mais sans innover dans la

forme toujours brusque, toujours impérative de son langage, pour retenir l'insulaire chez la princesse, il avait eu recours, cette fois, à un ton d'amitié et d'intérêt, qui contrastait sensiblement avec sa première façon de s'exprimer sur le même sujet.

Il faut confesser aussi que les lumières acquises depuis l'arrivée de M. Styndall à Augarten, lui étaient des plus favorables. Un valet de chambre très-attaché à son maître, une belle propriété acquise dans les faubourgs, un vif désir d'être rendu à son domicile, l'avantage d'être réclamé par un des plus grands seigneurs de l'Empire, et, ce qui, aux yeux de Charlotte, avait encore plus de prix, des bienfaits répandus sans faste sur une foule d'êtres obscurs, eussent été, par tout pays, de puissantes lettres de recommandation. Celles-ci étaient parvenues à l'adresse du chevalier Van-Swiéten, comme à celle des deux cousines. Un motif tiré de sa profession leur donnait encore plus de poids aux yeux du docteur : après avoir bien jugé, de prime abord, la maladie de M. Styndall, et après lui avoir appliqué le traitement le mieux appro-

prié, l'Hippocrate germanique n'était pas fâché que la convalescence du gentleman fût assez affermie avant son départ, pour le dispenser de recourir aux soins du docteur de Storck. Malgré son grand mérite, Van-Swiéten était ce que sont tous les médecins du monde. Il estimait, il aimait, autant qu'il était susceptible d'aimer, son collègue du collége Thérésien, mais il tenait encore plus à sa réputation. Ce fut une des raisons qui le fit se prononcer pour la prolongation du séjour de M. Styndall à Augarten, et, dans le même esprit, il s'avança jusqu'à l'ouverture suivante :

« Aujourd'hui, nous avons la tête encore un peu faible; mais nous sommes jeunes et les forces reviendront bientôt. Si vous étiez des beautés aussi courtoises que des Françaises, qui vous empêcherait, Mesdames, de tenir, de temps en temps, compagnie à notre malade? J'ai lu, quelque part, qu'un célèbre chevalier fut ainsi traité par elles dans un château où l'on pansa ses blessures. Dès demain, je prétends que le nôtre sera en état de soutenir une ou deux heures de conver-

sation. Votre Altesse n'ayant pas eu de réunion de toute la semaine, je ne vois pas d'obstacle à ce que, l'un de ces prochains jours, vous invitiez quelques amis à passer, de votre salon, chez M. Styndall. Si nous le gênons, il nous en avertira sans cérémonie; d'ailleurs je tâcherai d'être là pour lui prendre le pouls, et, la main sur ce régulateur, suivant l'exigence du cas, je donnerai le signal de la retraite. »

A peine énoncé, ce projet obtint l'approbation de la baronne. Ne fût-ce que par de simples égards de civilité, Charlotte ne put lui refuser la sienne; et le convalescent eut beau s'en défendre, il eut beau alléguer sa crainte de devenir doublement importun dans l'hôtel d'OEdenbourg, où il n'avait déjà que trop occasioné d'embarras, on se sépara, en lui réitérant la promesse d'alléger ainsi le poids de sa solitude. « C'était, disait-il, accroître d'autant celui de sa dette, au risque de le rendre insolvable. » La baronne s'offrit encore pour sa caution, car il s'était décidément acquis la bienveillance de cette dame, ou du moins s'y était-il assuré un

nouveau titre sans s'en douter, en chargeant mademoiselle Hubert de distribuer, aux gens de l'hôtel, un peu plus de cinquante florins qu'il lui avait remis en or, pendant qu'il croyait son valet de chambre occupé à lui chercher une voiture de place. Quoique l'usage fût, à Vienne, d'exercer fréquemment, envers les domestiques des maisons étrangères, des libéralités parfois assez onéreuses, puisqu'elles suivaient même les simples visites de politesse, cette attention de M. Styndall n'avait pas manqué de relever son mérite aux yeux de la baronne.

Deux jours s'écoulèrent, et les deux amies tinrent parole, en venant passer quelques heures dans la société de leur hôte. Cependant il faut reconnaître ici que, si madame de Steinn fut très-exacte à se rendre, au moment convenu, dans l'appartement du malade, la princesse, tout en s'y présentant avec son expression ordinaire de bonté, n'y restait jamais seule avec lui, et trouvait souvent des motifs pour y entrer la dernière ou pour en sortir avant sa compagne. M. Styndall s'en était aperçu. Ses forces ne renaissaient pas

aussi promptement qu'il l'eût souhaité, et il en nourissait contre lui-même un secret dépit qui, en transpirant par intervalles sur son visage, lui communiquait une apparence d'humeur ou de contrainte. Les attentions, dont il était l'objet, accroissaient la gêne d'une position à laquelle il brûlait de se soustraire. L'une des cousines attribuait à un amour-propre qui aurait été blessé quelque part et peut-être dans un grand attachement, l'air ombrageux qui, malgré la surveillance exercée par l'inconnu, sur lui-même, altérait quelquefois sa noble physionomie; l'autre en faisait l'honneur au sentiment d'une élévation qui a peine à se plier au rôle d'obligé. Quoiqu'il y eût quelque chose de vrai dans ces deux conjectures, les deux amies se trompaient, et Élisa encore plus que Charlotte. Malgré le mérite réel que développait l'étranger dans chacune des visites dont les dames de l'hôtel d'OEdenbourg le favorisaient, il était évident, pour des yeux exercés, qu'il était travaillé d'une peine secrète. On la voyait poindre, pour ainsi dire, à travers une conversation toujours instruc-

tive et souvent aimable et spirituelle. La princesse, plus d'une fois, avait surpris les regards de M. Styndall arrêtés sur elle, et si elle y avait lu une préférence qui lui était visiblement accordée, elle y avait également démêlé cette sorte de réserve de l'homme qui veut rester maître de lui-même et de ses propres émotions. A quelques égards, il lui semblait se surveiller. Pas la moindre parole ne lui échappait en rapport avec celles qu'il avait proférées, dans le moment de défaillance où il s'était trouvé seul avec Charlotte.

CHAPITRE VII.

Mystère. — Un cercle de Vienne. — Surprise.

En quittant M. Styndall, dans la soirée du troisième jour de sa convalescence, Charlotte lui avait donné à entendre qu'elle se proposait de conduire personnellement chez lui, le lendemain, quelques-unes des personnes qui fréquentaient, par habitude, l'hôtel d'OEdenbourg; mais pour se soustraire à ce qu'il y avait de trop remarquable dans cette distinction, il forma le projet de monter lui-même au salon, quand le moment serait venu, c'est-à-dire, dès l'issue du dîner de la princesse, et d'en avertir les dames par son valet de chambre.

Cependant son esprit n'en était pas beaucoup plus tranquille; les événemens de sa vie s'y présentaient tantôt confusément, tan-

tôt dans leur ordre naturel. Une grande, une funeste circonstance semblait les dominer tous. Elle pesait sur eux comme l'eau du torrent qui, du sommet d'un rocher, tombant dans l'abîme, y retient, sous sa masse continuellement agissante, le malheureux précipité avec elle. Le sommeil fuyait ses paupières; sa pensée parcourait les pays divers qui avaient reçu l'empreinte de ses pas; de Londres, où s'écoulèrent ses jeunes années, elle le reportait en Italie, en France, en Autriche. Partout il avait traîné avec lui le trait fatal, partout il en avait senti la poignante atteinte. Une éducation soignée, des connaissances supérieures à cette éducation acquises par le travail, quelques arts cultivés avec succès, des services rendus aux hommes qui avaient réclamé son appui, de grands capitaux placés sur les banques de Londres et de Venise, rien n'avait pu rendre le calme à son ame. Au milieu de toutes les jouissances du luxe et de la vie sociale, il se regardait comme frappé d'une sorte d'exhérédation; pour être volontaire elle n'en était que plus terrible. La pompe touchante

et simple de la nature agreste n'offrait qu'un faible palliatif à sa peine, alors même qu'il était appelé, par ses voyages, à de douces émotions, et que, parcourant les plus beaux sites de l'Europe, il assistait aux travaux pacifiques des laboureurs, à leurs repas sous un feuillage touffu, à leurs fêtes, à leurs veillées et aux joies innocentes de leurs toits de chaume. En voyant les enfans assis sur les genoux de leurs mères, les épouses marcher avec un aimable sourire, le bras enlacé dans celui de leurs époux, et les jeunes gens des deux sexes chercher à se plaire, et préluder par des soins délicats aux unions vertueuses qui sont la richesse d'un pays, il s'était dit avec amertume : « Eh ! que m'importe cette félicité, puisqu'elle ne sera jamais la mienne? » Mais c'était près de la classe supérieure de la société qu'il éprouvait ce dégoût de l'existence avec un surcroît de trouble. Par une fatalité malheureuse, il avait été souvent ramené dans ce cercle de relations, pour lequel il se sentait né et qu'il fuyait toujours : la gaieté du pauvre surprenait au moins un sourire à ses lè-

vres; celle des grands le contristait, si elle n'aigrissait son humeur. Un motif, qui se présentait sans cesse à ses yeux sous l'aspect sévère et foudroyant d'une inexorable nécessité, l'avait décidé à contracter avec lui-même l'engagement de ne jamais entrer dans les liens du mariage. Les grâces, les talens, et la vertu, encore plus ravissante que les talens et les grâces; sous les traits enchanteurs de l'être dans lequel il est permis de se chercher une compagne, en vain eussent parlé à ses sens, ou eussent sollicité tout ce qu'il possédait de facultés aimantes et intellectuelles; en vain il eût été invité, par le ciel même, à serrer des nœuds qui lui eussent garanti ici-bas un bonheur, de la possibilité duquel il avait en lui le sentiment : sa résolution avait pris un caractère de fixité; il s'était condamné à rester immobile au milieu de toutes les séductions, comme la pierre ou le bronze qui, en chargeant la terre du cercueil, y attestent la mort de tout ce qui réchauffait le sein de l'homme. L'infortuné! et pourtant son cœur n'était pas de marbre; et ce cœur, qui chérissait un

père, une mère et une sœur, tous dignes de sa tendresse, eût reposé avec délices sur celui d'une femme méritante; que de fois déjà il avait palpité d'amour, sans qu'aucun signe eût trahi cette impression au-dehors! avec quel charme, par une sorte de surprise, il s'épanouissait à l'approche des jeunes personnes, parées de la pudeur qui parfume le premier âge d'une moitié de l'espèce humaine, et comme il se resserrait tout-à-coup quand la cruelle réflexion venait à le replacer sous son joug de fer! La lutte était constante, éternelle pour M. Styndall: engagée entre ses forces morales et physiques, elle s'emparait de l'ensemble de son être; elle le saisissait par tous les côtés sans lui laisser de répit, car la mort seule en devait être le terme. Singulière et affreuse destinée pour celui qui avait reçu en partage, et qui avait en possession tout ce qui pouvait faire chérir la vie! mystère effrayant dont il eût voulu pouvoir détourner ses propres regards, et qui eût entraîné sa perte à l'instant où des yeux étrangers en eussent sondé la profondeur!

L'hôte de la noble maison d'OEdenbourg, au milieu de son insomnie, se reprochait la condescendance qui prolongeait son séjour sous le toit de la princesse : « A quoi bon resté-je ici, se disait-il, et que puis-je attendre du sort entre ces lambris dorés, qui n'ajoûte encore à mes maux? N'est-ce pas dans des lieux semblables que le mur, qui s'interpose entre ma misérable existence et un meilleur avenir, se dresse devant moi sur ses fondations primitives, que sa masse m'offusque et se garnit d'un triple airain? Insensé que tu es, il te fallait donc t'établir chez les heureux de la terre pour y apprendre que tu ne peux être rien dans leur brillante destinée; il te fallait faire la rencontre d'une femme belle comme celle que tu as rêvée dans tes songes, libre comme tu l'es toi-même, et animée des sentimens nobles et généreux qui soulèvent ta poitrine, pour te convaincre qu'avec le doux pouvoir de l'aimer, de l'idolâtrer, et sans doute de la rendre heureuse, tu lui serais à jamais étranger! Non, ni elle, ni aucune de ses pareilles n'aura rien de commun avec toi; que tu

descendes, que tu remontes l'échelle de l'ordre social, tu ne stationneras nulle part avec l'être qui eût dû compléter ton être, et sur lequel il eût été si doux pour toi d'arrêter tes regards. Oh! qu'il est cruel le jeu de la vie, pour celui qui est condamné à y perdre toujours! Tu n'en as déjà que trop acquis la triste conviction; mais c'est surtout quand tu sors du cercle des relations communes, que tu deviens pauvre et misérable! Tu le vois, tu le sens, infortuné; reste donc avec ceux qui, ne pouvant rien pour toi, attendent de toi quelque chose. Venge-toi sur eux de ta destinée; force-la de rougir en leur faisant du bien! On s'est rué sur les cordons et les dignités, sur les titres et les prérogatives; partout on s'est disputé le droit d'opprimer ou d'humilier son semblable : le saint protectorat de l'espèce humaine seul a été dédaigné. Puisque c'est l'unique place qu'on te laisse, entre en fonctions; en t'établissant dans ce poste, au moins tu pourras dire à tous ceux qui sont prêts à te demander ce que tu es dans la hiérarchie des pouvoirs, et qui de l'œil prennent insolem-

ment ta mesure : Regardez-moi avec respect, car je vous vaux. »

La tête de M. Styndall était brûlante : amené à réfléchir plus qu'il ne l'eût voulu sur sa position, il avait vu le jour éclairer sa chambre avant d'avoir pu clorre ses paupières. Si sa convalescence n'avait été décidée, cette nuit y eût probablement mis obstacle, au moins elle y eût apporté un retard. Redoutant la soirée où il devait se produire avec une sorte d'appareil en présence des nobles amis de la princesse, et peu satisfait de la disposition actuelle de ses forces, il tint à peu de chose qu'après s'être levé, il ne donnât des ordres pour son retour immédiat au Wiéden; il ne fut arrêté que par le souvenir de ce qu'il devait à une honorable hospitalité. Ainsi qu'il en avait formé le projet, il quitta son appartement vers les cinq heures de l'après-midi, et il passa au salon où venaient d'entrer les convives qui avaient été plus nombreux cette fois qu'on ne s'y était attendu. La princesse, agréablement surprise de voir sir Styndall, le présenta tour à tour à son cercle, en commençant par la belle princesse

de Backoi, femme aimable qui, ce jour-là, se trouvant dans le quartier de Léopoldstat, était venue lui demander à dîner, et avec laquelle elle avait une conformité d'âge, de port et de conduite irréprochable; cependant la fille du prince de Paar, ayant elle-même à faire les honneurs du magnifique palais de son père, visitait peu régulièrement l'hôtel d'OEdenbourg. Après que toutes les présentations eurent été consommées, et que tous les complimens eurent été rendus, ce qui ne dura pas moins d'une heure, et ce qui ailleurs en eût exigé trois ou quatre, pour peu qu'il fût survenu de nouvelles visites, la conversation s'arrêta sur le sursis accordé par Marie-Thérèse au supplice d'Archangéli. Ne s'en fût-on pas occupé comme nouvelle du jour, la présence de M. Styndall devait naturellement donner aux idées cette première direction qui dura peu, le convalescent s'étant abstenu de prendre, à l'entretien, une part plus étendue que n'en réclamait toute autre personne du cercle; car le baron de Spergés, en possession des principaux détails de cette affaire, était resté au

Burgh ce jour-là, tout occupé qu'il était à déballer quelques antiques et objets précieux, depuis long-temps expédiés de Rome par la voie de Trieste. Il convenait encore moins à la princesse d'OEdenbourg de traiter avec prolixité, chez elle, un sujet qui eût pu rappeler à son hôte des obligations dont elle eût souhaité lui épargner le souvenir.

Aussi elle profita de quelques lettres qui lui étaient fraîchement parvenues de Bohême, pour annoncer à ses amies que les troubles, auxquels une déplorable disette avait donné lieu dans ce royaume, étaient apaisés, grâce à la bonté et à la prévoyance de l'archiduc Joseph. Ce qui ne lui faisait pas moins de plaisir, c'est que ses chers Moraves, sans cesse inquiétés par des missions ambulantes de jésuites, venaient enfin d'être momentanément soustraits aux poursuites opiniâtres d'une compagnie partout avide de domination, même après les arrêts qui la frappaient dans presque tous les États de l'Europe. Les frères Hernnhutes étaient redevables de ce bienfait au zèle évangélique et à la

tolérance éclairée d'un simple prêtre, Marc-Antoine Wittola du diocèse de Passaw, qui, sur l'indication du prélat de Strock, directeur de la faculté de théologie de Vienne, avait été chargé de ramener le calme dans cette partie des États héréditaires. La princesse Charlotte avait encouragé les travaux savans et religieux tout ensemble de ce jeune ecclésiastique, connu plus tard sous le titre de curé mitré de Pienko et de curé de Probsdorf; il s'arrêtait chez elle chaque fois qu'il passait par la capitale, et elle se plaisait d'autant plus dans sa société, qu'également nourri de la lecture des livres saints et de celle des meilleurs écrivains français, dont il avait déjà traduit plusieurs ouvrages en langue allemande, il se refusait à tremper le ressort de la religion dans les terreurs de la vie présente.

Après avoir loué cet esprit de charité chrétienne, la princesse de Backoi exprima le désir suivant;

« Princesse Charlotte, j'ai souvent entendu dire que vous avez habité près d'une communauté de frères Moraves; que vous parlez

même volontiers de quelques services qu'ils vous auraient rendus; puisque l'occasion s'en présente, vous répugnerait-il de nous dire ce qu'il y a de vrai dans ce bruit, et de nous apprendre votre opinion sur cette société dont la princesse Esthérazy m'a entretenue deux ou trois fois fort imparfaitement.»

Telle fut la réponse qui succéda à cette ouverture.

« Il m'est facile de vous satisfaire, ma jeune et charmante amie : il n'y a personne de trop ici pour nous écouter; d'ailleurs, pourquoi m'en coûterait-il d'avouer des bienfaits reçus quand ils ont pris une aussi grande place dans mon existence? Il y a douze ans, tout juste, qu'il me fut doux d'en être l'objet. Pourquoi le souvenir m'en pèserait-il aujourd'hui? Je me flatte que je ne suis pas encore devenue assez méchante pour cela. »

Alors la protégée du vieil Ulric, avec un ton aisé et des manières d'autant plus ravissantes qu'elle ne s'écarta pas un instant de cette noble simplicité qui était le trait distinctif de son caractère, raconta une partie

de ce qu'on a lu dans le troisième chapitre de ce volume. Les faits, leurs moindres circonstances acquéraient une nouvelle valeur en passant par ses lèvres. M. Styndall, les yeux fixés sur elle, semblait absorbé dans une attention contemplative, dans une sorte de mélancolie heureuse, s'il est permis de s'exprimer ainsi; il croyait assister à un concert et à une musique céleste. L'abbé Métastase cherchait en lui-même comment il pourrait ajuster à un nouvel opéra qu'il méditait, cette situation d'une innocente créature confiée à la garde du ciel et de quelques paysans au fond d'une solitude, car les vieillards, dans leurs dernières compositions, retournent volontiers à l'idylle qui a été presque toujours le début de leur jeunesse. Noverre, ravi par la fraîcheur du sujet, y voyait un ballet délicieux à exécuter sur le théâtre du Burgh, pour peu qu'il eût encore Servandoni pour en soigner les décorations. La princesse de Backoi pleurait et souriait tour à tour; quant au bon Duval, en frappant du creux de sa main sur le bras de son fauteuil, au moment de la séparation du Mo-

rave et de la jeune Témesch, il s'écriait ni plus ni moins que s'il eût été seul dans sa chambre : « Digne Herberg! excellent homme!... brave homme que tu es! Dieu te bénisse, si tu es encore au nombre des vivans! » Et quelques minutes plus tard, oubliant qu'il était assis près de celle qui fut l'orpheline de Klattau, mais qui alors même brillait à ses côtés de tout l'éclat d'une florissante jeunesse et de tout le crédit de la faveur impériale, il ajoutait avec un redoublement d'émotion : « Bonne petite Charlotte, je t'aime bien comme cela, tout autant que mon Anastasie Socoloff!... mais si tu es franche, si tu as l'esprit droit comme Anastasie, ce qui est encore mieux, tu as un cœur comme elle!... Va, je suis tranquille sur ton compte,... tu feras ton chemin! » Et le respectable vieillard, honteux de son soliloque qui finit par être remarqué, s'excusait auprès de la princesse en disant : « Pardon, Madame! Votre Altesse pensera peut-être que je m'oublie chez elle; certainement elle se tromperait... il est vrai que je songeais à la petite fille.

— » Et c'est la grande personne qui vous en

remercie du fond de son cœur, » lui murmura la princesse à l'oreille, en lui serrant sa main tremblante et convulsive [1].

Le récit de Charlotte d'OEdenbourg avait d'autant plus intéressé tous les auditeurs, qu'elle l'avait terminé par les réfléxions suivantes :

« Voilà, mes bons amis, quelles ont été, quelles sont encore mes liaisons avec les frères Hernnhutes. Je vous avouerai que, sous ce rapport, mon séjour en Bohême n'a pas été sans influence sur mon esprit; il y a même laissé une trace profonde. En voyant ces honnêtes jeunes gens qui labouraient le parc de ma tante avec autant de zèle, que s'il avait été leur bien propre; en les voyant rester près d'un quart-d'heure en prière devant leur frugal repas, après lequel ils restaient non moins de temps en méditation pour rendre grâces au Dieu qui venait de les nourrir, je me suis accoutumée à considérer l'existence de l'homme sur la terre, comme une

[1] Infirmité à laquelle Jameray-Duval commença à être sujet dès l'année 1767.

chose grave et sérieuse. Quoique née dans le malheur, sans les avis du père Ulric, sans ses grandes leçons de tous les jours qu'il me donnait, à la face du ciel, sous nos vieux sapins chargés de mousse, j'eusse été naturellement portée à la légèreté. Il m'a rendue pensive ; il m'a fait réfléchir sur autrui et sur moi-même; en deux mots, il a élargi mon horizon. Voulez-vous que je vous apprenne l'effet que cette existence parmi de vertueux solitaires a produit sur mon être? Je ne saurais le mieux comparer qu'à ce beau point de vue, par-delà le Danube, que l'archiduc a ouvert dans le parc d'Augarten, au moyen d'une percée, pratiquée nouvellement dans la partie de la forêt contiguë à ce magnifique jardin. L'œil était arrêté auparavant par ce massif, dans une enceinte fort agréable, à la vérité; mais il ne laissait pas de désirer quelque chose : aujourd'hui, il plonge entre les chênes séculaires et les hêtres touffus; il s'échappe vers le lointain vaporeux que couronnent les montagnes bleuâtres de la Moravie; il s'y repose avec charme; et la pensée, qui les franchit encore, semble intro-

duite par lui dans les régions mystérieuses de l'infini.

— » Bien! s'écria Métastase, voilà de la poésie! voilà ce qui s'appelle décrire, voilà comment on prête des couleurs au sentiment!

— » Vous vous moquez, mon bon abbé. Je n'ai voulu que déterminer avec vous l'état de mon ame, depuis que, par la réflexion, j'ai repassé sur les premières années de ma jeunesse. Vous verrez que ces pauvres Moraves y auront gagné dans mon estime. Cela est possible; je ne m'étonnerais même pas que mon imagination les eût un peu embellis comme leurs montagnes azurées que je devine mieux que je ne les aperçois, au bout du jardin d'Augarten. Aussi ai-je fait de celui-ci ma promenade favorite. Je le préfère aux remparts et même au Prater, dont il n'est guère qu'une dépendance. Voilà pourquoi je me surprends, tous les jours, répondant au cocher, quand, après une suite de courses, il prend mes ordres: « A Augarten, » au lieu de dire tout simplement: « A l'hôtel. » C'est dans cette disposition d'esprit, que j'ai entretenu

Marie-Thérèse de mes bons et respectables camarades de solitude, et je veillerai de mon mieux à ce qu'elle ne leur retire pas sa protection. »

Van-Swiéten répliqua aussitôt :

« Je demande à Votre Altesse si ces frères de la contemplation ou de la rêverie, tels qu'il vous plaira de les nommer, ne feraient pas tout aussi bien d'être de bons catholiques comme nous? Ils n'y perdraient rien et l'État y gagnerait beaucoup; ils n'en travailleraient pas moins, s'ils en avaient la volonté, et la société ne serait pas menacée de voir le désordre s'introduire dans son sein, par une subdivision indéfinie de sectes religieuses, ou prétendues telles, qui fourmillent en Allemagne.

— » Pardon, reprit M. Styndall, que les paroles de Van-Swiéten venaient d'arracher à une des plus douces jouissances de sa vie (ainsi que, la semaine précédente, il se souvenait d'avoir été enlevé, par un bruit importun, aux délicieuses émotions dont le pénétrait le jeu de madame Sakko qui n'avait pas eu encore son égale sur le théâtre

de Vienne, où sa personne était tout charme et sa voix tout harmonie), « pardon, dit-il, mon respectable docteur! mais les obligations que je vous ai, et que je me plais à reconnaître devant cette honorable assemblée, ne m'empêcheront pas de déclarer que je ne puis adopter votre politique religieuse. Ce n'est pas comme étranger à votre Église, que je défendrais les bons frères Moraves; c'est dans l'intérêt du prince comme de son gouvernement, dans l'intérêt même de toute religion, que je me sens très-disposé à prendre leur parti. »

Le chevalier Van-Swiéten était contradicteur par nature, civil et obligeant par réflexion, et encore celle-ci se faisait-elle quelquefois attendre. Heureusement disposé ce jour-là, il répondit en riant :

« Je voudrais bien savoir ce que l'on peut dire en faveur de visionnaires, qui ont choisi *Christ* pour l'époux de leurs filles et qui les lui font épouser, par procureurs, dans la personne de leurs jeunes gens parvenus à la liberté au moyen d'une régénération spirituelle? Quand on adopte pour doctrine

un pareil jargon, on peut aussi bien et mieux encore s'en tenir au catholicisme. Je me garderai de reprocher, à ces pauvres frères, les vices infâmes, auxquels, pendant un temps, on les a crus adonnés. Ainsi la princesse Charlotte, dont les beaux yeux se tournent déjà avec sévérité vers moi, peut calmer ses craintes. Je n'attaquerai pas ses bons amis de la montagne [1], que je suppose être de fort honnêtes gens. Je leur accorderai même, pour peu qu'on l'exige, des vertus évangéliques; mais cela ne m'empêchera pas de blâmer la facilité des princes qui laissent des sectes diverses pulluler dans leurs États, contradictoirement au culte national; car, si on se passe la discussion, le doute et le schisme en matière de croyance religieuse, à plus forte raison, on se les permettra en matière d'administration civile qui se présentera toujours, à l'esprit des sujets, avec une sanction d'une moindre autorité. Je ne connais

[1] Par allusion au village que les Moraves avaient construit sous le nom de *Hutberg*, à cause de sa proximité d'une montagne *Hut*.

qu'une manière d'honorer le prince dans un empire : c'est de respecter sa loi qui n'a qu'un langage ; je ne vois pas pourquoi la loi divine, quand, par la tradition, elle a subi l'épreuve rigoureuse des siècles, n'aurait pas le même caractère. Ce serait le meilleur moyen de prévenir la turbulence et l'inquiétude naturelle des peuples. Je ne sais, en vérité, où ce débordement de cultes, et de ce que l'on nous donne pour tels, pourra nous conduire. »

On comptait sur une réponse de M. Styndall : elle ne se fit pas attendre.

« Mon cher docteur, dit-il, vous venez d'entamer, même de résoudre, dans un certain sens, une grande question, celle de la liberté des croyances religieuses ; je tâcherai de ne pas m'y enfoncer trop avant et de vous imiter en cela. Je vais me borner à l'examen de quelques-uns de vos principes, tout en affirmant que cette liberté est tellement de droit naturel et social, qu'un jour on sera bien surpris qu'elle ait été seulement un objet de controverse. Votre grand argument est l'unité de foi basée sur l'unité de loi. Ne

voyez-vous pas que vous confondez deux choses d'essences différentes? »

VAN-SWIÉTEN : « Comment, différentes ! Est-ce que la religion n'est pas appelée, comme la loi, à régir la moralité humaine? Est-ce que l'une n'est pas le supplément indispensable de l'autre? »

M. STYNDALL : « D'accord sur le fond de votre pensée, nous ne nous entendrions peut-être pas dans la manière d'appliquer le principe. Vous avez jeté en avant assez de propositions, pour que, sans en accroître indéfiniment le nombre, vous me laissiez les discuter. Ainsi, mon cher docteur, je me flatte que vous ménagerez votre malade, en vous abstenant de compliquer davantage une question, de sa nature, déjà fort délicate. Vous aurez la générosité de laisser le fardeau en rapport avec mes forces et vous ne vous exposerez pas à nuire à votre ouvrage.

» J'ai dit que la foi et la loi diffèrent essentiellement : je vais plus loin, je soutiens que, dans l'exercice, l'une est toute spirituelle et l'autre toute matérielle. La loi embrasse la généralité des actes qui constituent vraiment

l'existence active ici-bas; à beaucoup d'égards, elle fixe notre moralité par ses ordres, par ses prohibitions et ses restrictions; je l'avouerai encore, elle trace tellement la limite de la vie animée, que, souvent en dépit de l'influence des climats, elle décide du caractère des peuples : mais il n'en est pas moins vrai que, d'un pôle à l'autre, elle n'a qu'une manière d'agir, et que, dans chaque pays, elle se résout en une force physique et palpable. C'est par le corps qu'elle soumet la pensée, car elle ne saurait jamais s'adresser directement à celle-ci; en aucun cas, elle ne dogmatise. Partout je vois des juges, des constables, des coroners, des bourguemestres, des podestats, des corrégidors, des tribunaux de divers degrés, soutenus d'huissiers, de hussards, de cavaliers de maréchaussée, de sbires, d'agens du saint-office, de geôliers, tous exécuteurs d'arrêts, de rescrits impériaux, de sentences, de saisies mobilières ou immobilières, de verdicts et de peines corporelles qui se concluent trop souvent par la mort ou par des supplices. Dans tout cela, je n'aperçois rien que de physi-

que. La foi, au contraire, est un acte qui appartient à un autre domaine; tout s'y passe entre l'homme et Dieu. Si l'homme consent à communiquer, par intermédiaire, avec son Créateur, c'est le simple résultat d'une confiance qui peut se retirer, comme elle se donne; s'il se réunit à ses frères pour implorer l'Être-Suprême, c'est que sa prière, ainsi groupée, lui inspire plus d'espoir et que, par une analogie tirée de ce qui se passe dans les travaux manuels, un concours de voix et de désirs acquiert beaucoup de force à ses yeux; si, dans son hommage, il s'impose les rites prescrits, c'est qu'il les accepte comme moyens de régulariser son culte; s'il se permet de figurer par des emblêmes ce qui est ineffable et insusceptible de recevoir une représentation, c'est qu'il attache conventionnellement à ces signes l'idée du pouvoir énorme auquel il s'adresse. Dans tout cela, rien, absolument rien de matériel, puisque ce qui aurait cette qualité ne s'y produit que comme symbole. Quand les genoux fléchissent, quand les fronts s'inclinent, c'est l'esprit qui se soumet ou qui s'unit à son Dieu.

Si cet acte pouvait se réaliser; sans que le corps y prît part (et c'est ce qui arrive plus d'une fois dans la promenade ou dans la méditation), on se dispenserait de recourir à son ministère; car on s'est isolé du sol et de ses habitans; on ne demande rien aux hommes, on n'attend rien des hommes. Pourquoi les hommes interviendraient-ils, avec le mécanisme de leurs lois, dans un ordre de choses sur lequel elles n'ont point de prise, qui est tout intelligence, tout liberté et qui s'évanouirait comme le songe du matin, à l'instant où un bras de chair aurait l'imprudence d'y paraître?

» Ces communications de la créature avec le Créateur sont bonnes; elles améliorent l'homme qui, sans elles, se circonscrirait trop dans la vie actuelle; elles rendent l'adversité patiente; elles ôtent l'insolence au bonheur. Profitez-en sans en rien exiger, sans vouloir les régir; car, dès-lors que vous auriez cette prétention, tout rentrerait dans la matérialité, la spiritualité s'effacerait, vous retourneriez à la loi ou à l'empirisme.

» Ajoutons que l'œuvre se dénature par

l'accession d'une force humaine. Alors il arrive, de deux choses, l'une: ou que le prince, maître du culte, l'aura bientôt transformé en moyen politique et que, par conséquent, il se sera mis à la place de Dieu sur l'autel, ce qui est une grande impiété; ou, ce qui est plus commun, que le prêtre, auquel tout conflit de juridiction répugne, n'aura accepté le secours du pouvoir que pour devenir le pouvoir même. Quand la loi protége les opinions religieuses qui ne blessent ni la morale ni le gouvernement, elle a fait tout ce qu'il était permis d'attendre d'elle; quand elle devient exclusive et persécutrice de certains cultes au profit d'un seul, elle introduit, dans l'État, une puissance supérieure à celle du prince; de fait, elle le détrône. »

Van-Swiéten : « Erreur, pure erreur! elle lui donne de l'appui; elle le consolide en le rapprochant d'un centre d'unité, qu'il ne saurait conserver ou trouver rigoureusement en lui-même. En effet, le pouvoir souverain est forcé quelquefois de se partager entre différens corps politiques, puisque la société se compose d'intérêts divers qui tous ont à

faire parler leurs droits; mais, en matière de religion, où il ne peut exister qu'une nature d'intérêt, qui est celui de la conquête de l'éternité par la vie du jour et de la sanctification par la foi, une seule représentation doit être permise pour des vœux et des espérances communes. Les hommes, par suite de leur naissance ou de leur éducation, appartiennent nécessairement à des classes qui ont quelque chose à débattre ensemble; l'expérience le démontre, et depuis que le monde existe, la société n'est qu'une arène où ils descendent tour à tour. Comme chrétiens, au contraire, ils doivent vivre et mourir dans l'union de pensée, puisque le même Dieu les attend. Les institutions divisent, la religion rapproche; chacun son rôle, et le trône pourrait encore se fortifier d'une divergence d'intérêts qui lui seraient ramenés par un seul culte. Ainsi en est-il de la circulation du sang par les artères et les veines chargées de le rendre au cœur, mais après qu'il a été purifié, dans l'organe pulmonaire. »

M. STYNDALL : « Notre manière, Monsieur, d'envisager dans un État, les corporations

civiles et les sectes religieuses est absolument opposée. Il me semble, docteur, que vous cherchez l'unité où elle n'est pas même indiquée par la nature, et que vous la repoussez, ou au moins que vous ne l'exigez pas là où elle serait le plus indispensable.

» La multiplicité des associations et des agrégations politiques, dotées chacune de leurs priviléges spéciaux, est une plaie par tout pays où elle se rencontre. Elle tue l'esprit public; elle met les citoyens en lutte avec eux-mêmes, si ce n'est avec le prince, en leur donnant des intérêts privatifs ou exclusifs; enfin elle crée des patries diverses dans la patrie commune, dont elle relâche tous les liens, dont elle licencie tous les défenseurs naturels. Arrive un péril ou une guerre, le défaut d'une pareille organisation sociale sera sensible! Avant de repousser les maux les plus pressans, il aura fallu traiter avec les diètes et les diétines, avec le clergé en tant qu'ordre délibérant ou propriétaire, avec les bourgeois, avec les corporations, avec les villes anséatiques, avec les villes libres, avec les princes médiatisés et immédiatisés, avec

chacun des seigneurs de fiefs, qui eux-mêmes auront à s'entendre avec leurs serfs ou franc-tenanciers et avec leurs quarts, deux quarts, trois quarts de paysans et paysans entiers! Cette subdivision de la force publique, dont les élémens divers sont trop difficiles à réunir, est le défaut capital de votre gouvernement. C'est le côté faible de l'Autriche; tout y est représenté, excepté le peuple. Que serait-ce si, par résultat de persécutions ou autrement, au milieu de cet éparpillement de la souveraineté, on obtenait la concentration religieuse que vous semblez désirer? Fort de cette unité, à la tête de laquelle il se trouverait sans contestation, le chef de l'Église catholique pourrait se dire plus empereur à Vienne, que l'empereur même; et l'auguste Marie-Thérèse, la fille des Césars, dans son palais, pourrait s'amuser à broder de sa main, pour l'offrir au Saint-Père, un gonfalon où l'aigle germanique s'abaisserait humblement sous les clefs de l'apôtre. Après avoir [illegible]é vigoureusement à une confédération de rois, elle se verrait sans coup-férir, enlever sa couronne par un pouvoir occulte, mais

réel, mais inattaquable! Cette princesse, dont je suis un des plus fervens admirateurs, je le sais, professe des idées qui ne sont pas sans rapports avec les vôtres. Peut-être, docteur, n'êtes-vous pas plus étranger à cette direction que le révérendissime archevêque Miggazi : dans ce cas, je croirais que, malgré vos bonnes intentions, vous vous tromperiez également tous les deux.

—» Moi! moi! dit en rougissant le président du conseil universitaire de Vienne, ce n'est pas là mon affaire. Je m'occupe de mes écoles et de mes malades; je ne m'étonne pas que les envieux et mes bons amis du Burgh fassent courir de tels bruits sur mon compte; au reste, j'y suis depuis long-temps accoutumé. J'ai dit ce que je pensais des dissidences religieuses, et j'y persiste. Je n'ai pris pour cela l'avis de personne, encore moins celui du cardinal métropolitain que de tout autre. Je n'en veux pas plus aux Moraves qu'aux Hussites, aux Anabaptistes, aux Juifs, aux Calvinistes, aux Luthériens, aux Mahométans, aux Grecs, aux Quakers, que sais-je, à toutes les sectes de l'univers, qui semblent s'être donné le

mot pour s'établir, de fait ou par représentation, dans ce pays! »

M. STYNDALL: « Docteur, je ne me permettrai plus qu'un mot sur ce sujet, et c'est vous qui m'en aurez fourni l'occasion. Vous convenez, en ce moment, du grand nombre et de la diversité des opinions religieuses qui sont admises en Autriche. Je vous demande à vous-même quel ne serait pas le grave inconvénient de leur retirer la liberté dont elles jouissent, ou d'inquiéter seulement leurs sectateurs dans l'exercice de leurs cultes respectifs! Quel vide ne laisserait pas dans les arts, dans les lettres, dans l'agriculture et dans le trésor de ce vaste empire, l'absence d'une masse pareille de citoyens utiles! car, vous pensez bien qu'ils iraient chercher ailleurs le repos qu'on leur refuserait ici. Toutefois, s'ils ne sont pas d'accord dans leur manière d'adorer un Dieu qui, évidemment, n'a pas voulu se manifester de la même façon à tous, et qui par conséquent a permis la diversité de l'adoration, ils s'entendent mieux ensemble, pour servir le prince, que toutes vos diètes, ne fût-ce que celles de Bohême et de

Hongrie qui sont assez difficiles à gouverner. C'est ce dont vous êtes forcé de convenir. Accordez donc à chacune cette tolérance, que vous n'avez pas été fâché de trouver vous-même à Vienne, il y a vingt ans, quand votre catholicisme réclamait, des magistrats hollandais, sans l'obtenir, la protection à laquelle il avait droit! Qu'est-il arrivé? Vous avez quitté alors une terre de persécution; et l'Autriche, bien plus sage en cela que la France de Louis XIV, en s'assurant, dans votre personne, un beau talent et un illustre professeur, s'est enrichie aux dépens du pays qui n'était pas digne de vous posséder.

» Mon cher docteur, j'espère vous avoir réconcilié avec les frères Moraves; au moins vous ne les avez pas calomniés, comme l'ont fait quelques observateurs superficiels ou méchans. Les infamies dont on a voulu les charger sont depuis long-temps oubliées. Devant un esprit aussi judicieux que le vôtre, elles devaient tomber d'elles-mêmes, car l'existence prolongée d'une société grande ou petite, livrée à de honteux désordres, et qui ne s'en pérpétuerait pas

moins par ses propres élémens, se range de droit parmi les impossibilités physiques et morales de ce bas monde. Corporation pour corporation, j'aime mieux des Moraves que des Jésuites, dès qu'ils ne sont pas tracassiers. Certes ces braves gens, que j'ai eu occasion de voir en Saxe, ont un beau témoignage en leur faveur dans ce que nous a raconté d'eux la princesse Charlotte; et, à mon compte, je le tiens pour aussi honorable qu'un diplôme de la chancellerie aulique. »

Le chevalier Van-Swiéten, malheureusement pour lui, venait d'être placé entre l'éloge de sa personne et le reproche, qui n'était pas sans quelque fondement, de s'entendre avec le cardinal Miggazi, pour accroître en Autriche l'influence du clergé papiste et des Jésuites. Lié avec plusieurs de ces derniers, notamment avec le père Hell, astronome, il passait pour n'être pas tout-à-fait étranger à quelques tentatives de la compagnie de Jésus, qui, plus d'une fois, avait gêné le prince de Kaunitz dans son administration. Il sentit le trait parti de la main de M. Styndall, sans doute en toute

innocence, mais qui lui parut lancé avec adresse. Aussi ne sachant comment échapper à la gêne de sa position, il se renferma dans un silence que l'on prit pour un aveu de sa défaite. Ses gros sourcils froncés, sa bouche serrée avec une proéminence de la lèvre inférieure, attestaient toutefois de sa part plus d'humeur que de conviction. La logique nerveuse d'un jeune homme auquel il ne pouvait supposer plus de vingt-huit ou trente ans, et qu'il eût cru plutôt occupé des intrigues familières à son âge, que livré à des études graves, l'étonnait beaucoup. Dans tous les États héréditaires, il savait que la noblesse allemande n'eût rien fourni de pareil; c'était un vrai phénomène à ses yeux. Soupçonnant à tort les dames de l'hôtel d'OEdenbourg d'avoir instruit le gentleman des particularités qui le concernaient, il se réservait de leur en adresser des reproches. Quant à celles-ci, elles regardaient l'étranger avec une bienveillance qui se fortifiait de l'effet de la dernière conversation. De son côté, la princesse de Backoi l'invitait très-gracieusement à visiter

le prince de Paar, dont le palais avait la réputation d'être un des plus beaux de l'Europe; et, ce qui était encore plus flatteur pour lui que cette prévenance, c'est que le baron Frédéric Moser, conseiller aulique de l'empire, l'un des plus célèbres publicistes de l'Allemagne, qui venait d'arriver à Vienne et que son ami, le baron Holger, avait présenté ce même jour à la princesse Charlotte, après avoir témoigné hautement sa satisfaction de la manière concise dont le sujet avait été traité, se rapprocha de M. Styndall pour jouir plus intimement de son entretien.

CHAPITRE VIII.

Encore un succès. — Fuite. — Solitude.

Telle était la position des personnes et des esprits dans le salon de l'hôtel d'OEdenbourg, lorsqu'on annonça le prince et la princesse Esthérazy. Le convalescent à ces noms parut ému, mais non troublé. Les saluts d'usage n'étaient pas encore donnés et rendus; la princesse Esthérazy n'était pas encore assise, que son mari, apercevant M. Styndall, courut à lui, et, après lui avoir serré la main à la manière des Anglais, le conduisit à l'endroit du salon où les femmes avaient formé un groupe. Aussitôt reconnu par la princesse à laquelle il était présenté, l'étranger en fut accueilli comme il l'avait été par son époux; c'est-à-dire avec des reproches de ne les avoir pas encore visités.

Si ces témoignages d'une haute estime, accompagnés de la familiarité qui les rehausse chez un grand seigneur, quand il veut bien traiter d'égal à égal, n'enorgueillissaient pas celui auquel ils étaient alors prodigués, au moins ils excitaient assez vivement la curiosité de quelques-unes des personnes présentes et particulièrement celle de la baronne de Steinn. Ce sentiment ne pouvait tarder à être satisfait, car il était facile de prévoir que le digne couple ne couvrirait d'aucun mystère ses rapports avec M. Styndall. L'heure était avancée, et l'hôte de Charlotte d'OEdenbourg, qui commençait à se trouver fatigué d'une soirée où son attention n'avait pas cessé d'être en exercice, soit qu'il se fût étudié à se conformer aux usages d'une société nouvelle pour lui, soit qu'il lui eût coûté de prendre souvent la parole, jugea à propos de se retirer dans son appartement avant le souper, non sans en avoir demandé la permission à la princesse Charlotte. Comme il s'éloignait, la jeune dame ne put s'empêcher de confesser à ses voisins la satisfaction que lui cau-

sait cette retraite, par sa crainte qu'une prolongation de présence dans le salon ne devînt nuisible à M. Styndall, dont les traits lui semblaient altérés.

« Allons donc ! il se porte mieux que vous et moi, » reprit Van-Swiéten, qui avait entendu ces derniers mots, et qui avait encore sur le cœur la manière pressante avec laquelle l'étranger lui avait répliqué dans la discussion relative à la liberté des cultes. Tous ceux qui avaient été témoins de cette polémique savaient à quels motifs ils devaient attribuer la remarque du président universitaire. Personne n'essaya de cacher le sourire que provoquait un brevet de santé accordé aussi généreusement. Noverre alla plus loin.

« Il est vrai, dit-il, que quand le malade est assez fort pour battre son médecin, il est bien près de pouvoir s'en passer.

— » Battu, battu, répliqua Van-Swiéten, je n'en crois rien ! Si M. Styndall a paru avoir quelque avantage sur moi, il ne l'a dû qu'à quelques subtilités d'école que vous avez pu admirer, mais que vous n'avez pas compri-

ses, mon cher Noverre, et à quelques personnalités qui vous ont amusé, mais qui ne sont pas des preuves. Ma thèse est bonne, et je le lui démontrerai dûment aux prochains jours. Cependant j'avouerai que ce jeune homme ne manque pas d'une certaine instruction. On pourra en faire quelque chose, quand il ne se laissera pas trop entraîner aux idées nouvelles, car généralement ses opinions sont plus de mise dans la théorie que dans la pratique. Il est à souhaiter que cette effervescence se calme chez lui, il s'en portera même un peu mieux. Entre nous, je pense en effet que son accident tient à une passion concentrée ou à une ardeur de jeunesse.

— » Si cette passion est concentrée, répondit Noverre, il s'en est donc rendu le maître. A défaut de celle-ci, dont il vous serait difficile de fournir les preuves, je ne vois pas pourquoi vous ne rapporteriez pas, tout aussi bien à la chaleur de la saison ce qu'il vous plaît d'attribuer à une ardeur de jeunesse ? Mais il est décidé que les médecins n'admettront jamais rien de simple dans la

marche de la nature. Pour se montrer pénétrans, ils la veulent compliquée. Dites-nous donc, nouvel Érasistrate, pourquoi vous n'aviez pas la main sur le pouls de ce jeune homme pendant que ces dames, toutes plus aimables les unes que les autres, entraient dans le salon? Votre art vous eût sans doute appris quelle est la belle Stratonice pour laquelle il soupire.

— » Nous savons très-bien à quoi nous en tenir sur ce sujet, » murmura Van-Swiéten entre les dents, « et la princesse d'OEdenbourg, de même que sa cousine, en est aussi bien instruite que moi, » ajouta-t-il d'un son de voix plus élevé, en donnant à Charlotte un coup-d'œil significatif, par allusion aux lettres brûlées, mais qui pouvait être interprété tout autrement.

La princesse, qui n'avait garde de s'attendre à cette interpellation, en ressentit un véritable embarras. Tous les regards s'étant dirigés sur elle, cet embarras ne pouvait que s'accroître. Elle se hâta d'ajouter les paroles suivantes à celles du docteur :

« Il s'agit de lettres que M. Styndall avait

dans son porte-feuille, auxquelles il a paru attacher beaucoup de prix dès que son accident a eu lieu, et qu'il aurait pris plaisir à lire dans un de ses momens lucides, au rapport du jeune chirurgien qui l'a veillé; mais rien ne prouve que cette correspondance vînt d'une femme, ni qu'elle intéressât particulièrement son cœur. Ainsi, je ne vois pas pourquoi on ne s'en tiendrait pas à la première version du chevalier Noverre, c'est-à-dire à un simple dérangement de santé. »

Ces mots étaient une traduction fidèle de ce qui s'était passé; ils expliquaient ce que le docte professeur avait jugé à propos d'envelopper de réticences par un pur motif d'amour-propre, et pourtant, en les prononçant, la princesse sentit tellement le feu lui monter au visage, qu'elle eut recours à son éventail. Au même instant, et à sa grande satisfaction, un autre interlocuteur se mêla à l'entretien : c'était le prince Esthérazy.

« Docteur, dit-il, il y a deux ans, à peu près, que j'étais chargé à Londres d'une mission de l'impératrice, J'y ai dû ma rencontre avec M. Styndall, à un événement qui lui

fait beaucoup d'honneur. Pendant la dernière quinzaine de notre séjour dans cette ville, nous avons eu l'avantage de le voir quelquefois à notre hôtel de Portman-Square, mais pas aussi souvent que nous l'eussions voulu; nous ne lui avons jamais trouvé que des sentimens délicats, joints à la maturité d'une raison droite et forte; il est vrai que son expérience s'était déjà mûrie dans les voyages. Depuis notre départ, nous avons appris qu'il avait hérité d'une grande fortune; mais il ne paraît pas que ce surcroît d'indépendance ait rien ajouté à son bonheur, si j'en juge par l'état de sa santé; car celle-ci a tellement souffert, que j'ai eu quelque peine à le reconnaître. Je fusse même resté, sous ce rapport, dans une véritable incertitude en le voyant ici, si je n'avais été prévenu, par le docteur, de son existence à Vienne. »

La princesse Esthérazy ayant confirmé, de la plénitude de son suffrage, le jugement que son mari venait de porter tant sur les bonnes qualités de M. Styndall, que sur l'altération survenue dans ses traits, la baronne

de Steinn et la princesse de Backoi se réunirent pour demander au prince comment il avait fait la connaissance de ce jeune homme. Alors le seigneur hongrois raconta que, s'étant rendu un soir au Ranelagh, pour y assister à une fête depuis long-temps annoncée dans les feuilles publiques, à la suite de quelques heures de promenade, il s'était retiré dans la grande pièce de ce vaste établissement, où la foule était fort pressée. Suivant ce récit, le noble couple, après avoir pris congé d'une des sociétés les plus qualifiées de Londres, avec laquelle il avait partagé les plaisirs de cette soirée bruyante, s'apprêtait à rejoindre son équipage, lorsqu'un homme, connu pour être aux ordres de lord Chatam, vint avertir le prince que cet illustre garde-du-sceau-privé l'attendait dans un cabinet voisin, pour une communication importante qui ne demandait qu'une minute, et qui ne pouvait se différer jusqu'au lendemain. Le magnat, encore peu éloigné de la compagnie qu'il venait de quitter, jugea convenable de ramener son épouse auprès de lady Weymouth, dont ils apercevaient dans les glaces

la robe et le chapeau. Quand ils en furent à quelques pas, il détacha de son bras celui de la princesse qu'il invita à rester sans lui, un quart-d'heure tout au plus, auprès de cette jeune dame.

« C'était un tort, ajouta-t-il; nous avons pensé en être cruellement punis. J'eusse dû ne pas quitter ma femme qu'elle n'eût été réunie à sa coterie, pour me servir d'un terme en usage; mais comme la princesse sait mieux que moi ce qui se passa ensuite, comme je ne l'ai même appris que de sa bouche, c'est elle qui achèvera de vous conter une aventure qui a excité fort peu d'étonnement à Londres, quoiqu'elle ait été mise dans les papiers du surlendemain, mais qui, très-heureusement pour notre pays, eût été regardée à Vienne comme un événement des plus extraordinaires.

— » Pardon! reprit l'excellent Jameray Duval; j'ai autant d'impatience qu'un autre d'apprendre ce que va nous raconter la princesse; mais je voudrais savoir si lord Chatam se souvient encore de moi?

— » S'il s'en souvient! répondit le prince

Esthérazy; il m'a très-bien dit qu'il vous doit ses premières leçons d'histoire, et que vous les lui avez données pendant son séjour à Lunéville. Je puis vous assurer qu'il m'en a parlé avec un sentiment de reconnaissance. »

« En quittant le bras de mon mari, continua la princesse Esthérazy, je m'avançai vers la table à thé, où j'avais été précédemment assise à côté de lady Weymouth. Déjà j'étais à portée de me faire entendre de cette dame, sans trop élever la voix, lorsqu'un nombre considérable de curieux qui se précipitaient vers un cabinet voisin, pour un moment, mit obstacle à mon passage. J'avais bien entendu un bruit ressemblant à l'explosion d'une arme à feu; mais n'en devinant pas la cause, l'attribuant même à quelque pièce d'artifice tirée dans le jardin, j'étais sans inquiétude, lorsque j'appris avec la foule qu'un homme, ruiné par de fausses spéculations, venait de se détruire à peu de distance de l'endroit où j'étais. Vous sentez que je n'en fus que plus pressée de rejoindre ma société; mais quand l'espace se trouva libre, je reconnus, à mon grand regret, que lady Wey-

mouth et ses amis s'étaient éloignés, sans doute par le même motif qui me faisait regretter plus vivement leur absence. Les événemens de cette nature étant assez communs en Angleterre, et plus fréquens qu'ailleurs dans cette enceinte de plaisirs et de dissipations auxquels je m'étais associée, j'attachais peut-être à celui-ci une influence qu'il n'avait pas eue. Quoi qu'il en soit, ma position devenait des plus embarrassantes : j'étais seule, très-parée; les yeux des personnes restées en petit nombre dans la rotonde, commençaient à se tourner vers moi; je n'en connaissais aucune. Une des portes qui donnaient sur le jardin étant voisine de la place que mes amis avaient occupée, je conjecturai qu'ils l'avaient franchie, et qu'en dirigeant, avec quelque promptitude, ma marche de ce côté, je ne tarderais pas à me retrouver sous leur protection.

» Cette espérance était vaine. Arrivée dans le jardin, je m'y vis dans une solitude presqu'absolue. Prête à retourner vers l'édifice que je venais de quitter, ce qui était le meilleur parti à suivre, car certainement mon mari

n'eût pas tardé à m'y rejoindre, je fus accostée par deux gentlemen de fort bonne mine, qui très-poliment m'adressèrent la parole en anglais, que je compris mal, ce que j'attribuai à mon peu d'usage de cette langue. A peine eus-je fait entendre, dans ma réponse, le nom du prince Esthérazy et de lord Chatam, qu'en allemand assez supportable, mais dans lequel je crus démêler l'accent italien, l'un des cavaliers m'offrit de me conduire vers le corps-de-logis où il m'assura qu'ils étaient tous les deux en conférence. Sans attendre mon acquiescement, il me présenta le bras, que je pris machinalement, et son camarade, avec aussi peu de cérémonie, se plaça à ma gauche. Sous cette escorte, j'avançais fort rapidement vers un quartier du jardin qui me parut encore plus désert que celui où je l'avais acceptée. Je m'effrayai; j'essayai même de ralentir mon pas. Venant à passer à côté d'un lampion dont la flamme mourante jetait sur nous quelques reflets, j'en profitai pour donner un coup-d'œil au plus imposant de mes conducteurs. Je crus reconnaître cette figure pour l'avoir aperçue

dans le grand salon du Ranelagh, et pour en avoir été observée pendant que j'étais en quête de mes amis. Soit prévention, soit vérité, il me sembla lire dans ses traits une joie sinistre. Alors, je m'arrêtai, et je demandai à suivre une autre direction, voulant retourner à la rotonde où je présumais que mon mari m'attendait, s'il ne m'y faisait attendre pendant ses recherches personnelles, ce en quoi je ne me trompais pas. Mon invitation ne fut pas écoutée ; je voulus dégager mon bras droit : on le retint violemment ; le gauche même se trouva saisi par le second des inconnus à la merci desquels je me trouvais. On m'entraînait malgré moi ; je criai : je parvins ainsi probablement à inspirer quelque crainte à mes ravisseurs, car ralentissant leurs pas, ils se renvoyaient l'un à l'autre des paroles brèves, énigmatiques pour moi, mais qui ressemblaient à une délibération dont j'étais l'objet ; et l'un d'eux venait de mettre la main sur mes boucles d'oreilles, que j'avais le bon esprit de ne pas défendre, lorsqu'une voix forte retentit à nos côtés.

» Un jeune homme accouru par une allée latérale était déjà en face du sentier que nous suivions. Il nous barra le chemin, en ordonnant à ces misérables de me rendre la liberté. Pour toute réponse on lui tira un coup de pistolet, qui heureusement ne fit que lui effleurer l'épaule, cependant de manière à ce que les chairs fussent assez entamées pour teindre de sang son linge et son gilet; ce dont je m'aperçus un peu plus tard. Je tremblais pour mon défenseur encore plus que pour moi; je sentais que mon existence était liée à la sienne. Mais de sa part la réplique ne se fit pas attendre : du premier coup d'un pieu qu'il avait arraché à une palissade, en se dirigeant vers l'endroit d'où partaient mes cris, il renversa sans connaissance le second de mes ravisseurs, par lequel il était derechef ajusté; et enlevant de vive force à l'autre le pistolet déchargé qu'il avait à la main, il l'en frappa si vigoureusement, que la fuite la plus prompte fut le parti auquel celui-ci se décida.

» J'étais délivrée; mon libérateur (et vous le connaissez, Mesdames), après que je lui eus

appris mon nom, me dit en anglais, qui aidé ensuite d'une version italienne, me devint très-intelligible : « Il est près de deux heures » du matin, Madame; il y a tout lieu de croire » que votre mari, après de longues recher- » ches, aura fini par supposer que vous avez » suivi lady Weymouth. Ce sera même de ce » côté que, ne vous trouvant pas à votre hôtel » de Portman-Square, il se sera dirigé ulté- » rieurement. Si vous l'avez pour agréable, » je vais vous conduire d'abord chez vous dans » mon wiski, qui est gardé à la porte du jardin » par mon valet de chambre; et si le prince » n'est pas de retour chez lui, j'irai lui donner » de vos nouvelles chez lord Weymouth. »

» Ainsi les choses se passèrent, car les conjectures de sir Styndall étaient parfaitement justes. Il serait superflu sans doute de vous parler de ma reconnaissance et de la manière dont je l'exprimai; je vous mets à ma place; en pareil cas, on n'a pas besoin de courir après les paroles, elles arrivent d'elles-mêmes. Nous allâmes comme le vent dans les rues désertes de Londres. Deux heures après notre sortie du Ranelagh, au gar-

dien duquel nous avions fait notre déclaration (précaution que les suites de l'événement justifièrent), mon mari ramené par sir Styndall à Portman-Square, était dans mes bras; l'un et l'autre nous nous jetâmes entre ceux de cet honnête et courageux jeune homme. Sa blessure était légère, il l'attesta, et malgré nos sollicitations, il ne voulut seulement pas ôter son habit pour se laisser panser. Me souvenant de la vigueur avec laquelle il avait terrassé les deux brigands, je me rassurai sur son compte, et je tranquillisai mon mari.

» Notre fils aîné, à peine âgé de quinze ans, nous avait suivis dans ce voyage; accompagné d'un domestique, il était allé au Ranelagh par ordre de son père, qui faute de me trouver à l'hôtel, s'était rendu de sa personne chez lord Weymouth; cet enfant revint et nous apprit qu'une recherche aux flambeaux venait de faire découvrir le cadavre de l'un de nos assassins, avec fracture de l'une des épaules; ce qui prouvait la force du bras sous lequel il avait succombé; mais ce qui était encore plus extraordinaire, et ce qui

indiquait que, par une mesure de sûreté, son camarade lui avait ravi un reste d'existence, c'est qu'il avait reçu deux coups de stylet au cœur. Jugez à quelles mains j'étais échappée ! Ce fut pour nous tous une nouvelle occasion de remercier M. Styndall, et nous en profitâmes avec attendrissement. Mon mari alla le voir le lendemain à l'adresse que, par suite de nos instantes sollicitations, il nous avait laissée. Logé avec luxe chez un parent âgé et infirme, qui ne se montrait pas, et dont il était extrêmement chéri, il paraissait jouir de toutes les douceurs de l'opulence. Vous sentez bien qu'il nous a fallu renoncer à tous projets de générosité qui l'eussent concerné ; et comme nous étions à la veille de notre départ, nous n'avons pu le revoir que deux ou trois fois.»

Le récit du prince et de la princesse Esthérazy avait produit une forte impression sur leurs auditeurs. Il donnait à tous la plus haute idée du caractère de sir Styndall, dont on continua à s'occuper encore quelque temps dans le salon de l'hôtel d'OEdenbourg. Madame de Steinn doutait moins que jamais du

rang de l'intéressant commensal, et, quoique le prince et son épouse eussent peu grossi la somme de ses lumières sur ce sujet, elle se flattait qu'en allant les visiter chez eux, elle les ferait sortir de la réserve dans laquelle ils lui semblaient s'être renfermés.

Tandis que le convalescent était un objet de réflexions, même d'éloges, pour une société nombreuse et brillante, à quelques pas de-là il se livrait à des pensers qui se heurtaient dans son esprit. Ce qui s'était passé pendant la soirée l'affectait diversement : son cœur y trouvait un mélange de douceur et d'amertume. Par un concours de circonstances peu ordinaires, les portes des maisons les plus distinguées de Vienne s'ouvraient comme d'elles-mêmes devant ses pas. Il ne tenait qu'à lui de frayer avec les premières familles de cette capitale ; mais une telle faveur, qui, sans qu'il la cherchât, lui était offerte par la fatalité de sa destinée, le touchait peu. Susceptible, très-délicat sur ce qui annoncerait la plus légère intention de le froisser, il redoutait par-dessus tout qu'on lui imposât des supériorités de convention aux-

quelles il avait peine à souscrire; avec de grands avantages personnels, dont il avait peut-être la conscience, il était exempt d'amour-propre, et se fût reproché d'humilier celui des autres. Simple dans ses habitudes, il avait le sentiment du beau dans les mœurs, dans les arts et dans les manières; il s'y conformait autant qu'il le pouvait dans ses propres actes; d'où il arrivait que la manifestation de ses aperçus, qui tendaient toujours à ce qu'il y a de mieux, pouvait être taxée de présomption ou d'orgueil. Arrêté avec respect devant la vertu quelque part qu'il en rencontrât l'image, prêt à fléchir le genou devant elle lorsque le sort l'opprime, et à voir un temple dans le chaume qui la couvre, il lui était également impossible de la trouver dans un palais, entourée de serviteurs, parée de grâces et de charmes ravissans, sans lui payer son tribut. C'était sous ces derniers traits que Charlotte d'OEdenbourg la montrait à ses yeux. Le récit qu'elle avait fait de son séjour en Bohême; les réflexions qui l'avaient suivi; sa tendresse filiale pour le vieil Ulric, toujours la même, après sept ans

de prospérités mondaines ; l'intérêt avec lequel elle continuait d'en parler; son touchant abandon avec ses amis ; l'étreinte de main donnée au bon Duval et les paroles qui en avaient accru la valeur, bien qu'elles ne fussent prononcées que pour ce vieillard, rien ne lui était échappé. Oh! qu'il lui eût été doux de pouvoir dire à cet être rempli de séductions, et près duquel tout eût été gloire et bonheur : « Femme vertueuse, femme aimable entre toutes les femmes, tu as compris l'importance de la vie! Par toi, le ciel est acquitté dans l'inégale répartition des fortunes ; ta beauté même est un encouragement qu'il a voulu donner sur la terre à la vertu. Mon cœur palpite aussi pour cette vertu ; mon ame, dans son désir d'opérer le bien, est en sympathie avec la tienne ; elle obéit maintenant à une double force, car ton regard m'a subjugué, et ta bouche m'attache par autant de liens que tu prononces de paroles. Ne faut-il que se jeter à tes pieds pour obtenir de toi l'unique faveur de rester entre ces murailles, de concourir à tes vues, de consommer les actes que tu auras arrêtés,

de te suivre où il te plaira de porter tes pas, d'être ailleurs le messager de tes désirs, de vivre à tes côtés de soumission et de dépendance, dis un mot, et je me prosterne! »

Mais un abîme existait entre cette femme et sir Styndall. La destinée qui semblait les rapprocher, les séparait plus irrévocablement que jamais. Il se l'était dit la veille, il se le redisait à cette heure, et pourtant il brûlait d'amour! Le malheureux ne se le dissimulait plus; il ne pouvait se l'avouer sans frémir; repassant sur diverses particularités de sa conduite pendant les quatre jours qui venaient de s'écouler, il fut alarmé de la rapidité avec laquelle cette passion insensée s'était emparée de tout son être, et, comme s'il eût reculé à l'aspect d'un instrument de supplice, plein d'effroi, il s'écria :

« N'est-ce pas assez d'une victime ? que le ciel la garde en sa puissance! qu'il en jouisse puisqu'elle lui appartient, dût-il la torturer! mais qu'au moins elle suffise à sa colère! car si cette créature angélique allait me prendre en pitié, si elle daignait s'attendrir sur moi, si jamais son sourire..., je serais

à la fois le plus heureux et le plus abominable des hommes ! Non, il n'en sera rien ! Ne me suis-je pas donné des paroles ? ne me dois-je pas du respect, après avoir marché jusqu'ici avec ma propre estime et celle des autres ? Partons tandis que nous avons encore des forces ! sauvons-nous, sauvons celle que ne doit pas approcher l'ombre d'un péril. »

Ces mots prononcés moitié à haute voix, moitié en lui-même, sir Styndall sonna son valet de chambre ; d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, qui annonçait même que la plus légère infraction à ses ordres ne serait pas pardonnée, il lui recommanda de rassembler ses effets, de les tenir prêts pour un retour au Wiéden, et de ne pas oublier de lui amener dès six heures du matin son cabriolet à la porte de l'hôtel d'OEdenbourg.

« Six heures ! reprit l'honnête domestique, par forme de réflexion ; personne ne sera levé dans l'hôtel ; certainement Monsieur ne se propose pas de partir sans prendre congé de la princesse, qui a été si bonne pour lui, et de sa cousine, qui lui a tenu

également compagnie pendant qu'il était malade.

— » Tom Sylcock, lui répondit Styndall (et c'était sa manière d'exprimer son mécontentement, quand il croyait avoir à se plaindre de son valet de chambre); Tom Sylcock, je n'aime pas qu'on s'avise de réfléchir pour moi, ni qu'on me force de répéter mes injonctions! Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que, si vous les oubliez, dès demain je saurai trouver quelqu'un qui aura plus de mémoire que vous; et sur toutes choses, gardez-vous de laisser transpirer dans cet hôtel l'avis que je vous donne, ainsi que vous vous le permîtes il y a peu de jours, car je prétends n'être retenu nulle part contre ma volonté. »

Le valet de chambre n'eut garde d'insister, et il se livra en silence aux dispositions qui lui étaient prescrites. Pendant ce temps, son maître s'assit en face d'un bureau garni de tout ce qui était nécessaire pour écrire. La feuille de papier resta vingt minutes sous ses yeux, sans qu'absorbé par sa méditation triste et profonde, il eût la force d'y dépo-

ser une seule de ses pensées; enfin, revenu de cet état d'allanguissement, dans lequel l'ame semble peu tenir à une vie dont le poids la surcharge, il prit la plume, et il s'en servit pour offrir à la princesse ses adieux et l'hommage d'une respectueuse reconnaissance. Après avoir cacheté sa lettre, il la laissa sur la table avec la résolution de la confier le lendemain matin à celui des domestiques de l'hôtel qu'avant son départ il rencontrerait le premier sur ses pas; ensuite promenant sa vue autour de lui, il regarda avec une sorte d'attendrissement la chambre que dans quelques heures il allait quitter. Une petite boîte en bois de bouleau, proprement travaillée, et contenant quatre fioles d'eau de Hongrie, de qualité supérieure, était sur la tablette de la cheminée; Charlotte, qui l'avait reçue directement de Presbourg, l'y avait mise elle-même le lendemain du jour où le blessé avait été transporté chez elle : cette essence spiritueuse avait été utile à M. Styndall dans quelques-uns des momens de défaillance qui succédaient à ses attaques spasmodiques; depuis lors il se

plaisait à en respirer le parfum. « Tom, dit-il à son valet de chambre qui venait recevoir ses derniers ordres avant de se coucher, vous placerez ces fioles dans une des poches du cabriolet; j'en ai prévenu la princesse Charlotte. »

Le jeune Sylcock, pour ne pas l'oublier, prit la boîte, l'ajouta aux objets qui devaient être reportés au Wiéden, et alla se jeter tout habillé sur son matelas, afin d'être mieux préparé à son excursion du lendemain; quant à M. Styndall, il dormit peu, et dès cinq heures du matin, debout derrière les carreaux de sa croisée, il attendait le moment où paraîtrait sa voiture. Aussitôt que le bruit des roues fut parvenu à son oreille, il se décida à sortir de son appartement; ses effets furent enlevés sans bruit, et lui-même, avec un soupir refoulé, il ferma la porte de sa chambre. Entré dans le corridor spacieux qui y conduisait, il cherchait en vain de l'œil quelqu'un qu'il pût charger de sa lettre; un cabinet d'une propreté recherchée était ouvert à sa gauche. Exactement placé sous l'alcove de la princesse,

avec laquelle il communiquait au moyen d'une sonnette et d'un escalier dérobé à rampe d'acajou, il était habité par la petite Ernestine, qui y dormait sous la garde de mademoiselle Hubert. Pendant que Tom achevait de disposer ses paquets dans le meilleur ordre, M. Styndall pénétra dans cette pièce, où il espérait trouver la femme de chambre déjà levée, ainsi que l'indiquait l'ouverture de la porte; mais mademoiselle Hubert, attirée par sa curiosité dans la cour où elle interrogeait de son mieux le pauvre Sylcock, qui n'avait garde de satisfaire à ses questions, avait laissé l'enfant seule. Frédéric s'arrêta avec délices devant le sommeil de cette jolie créature, dont un des bras pendait en dehors du berceau; dans les traits de la fille il avait sous les yeux, ou il imaginait sans peine tous ceux de la mère. Après les avoir contemplés en silence, entraîné par un rapprochement idéal, par la disposition même du cabinet, il s'avança encore de trois pas, et s'inclinant avec une émotion indéfinissable, il donna un baiser à la main découverte d'Ernestine. Presque au même ins-

tant mademoiselle Hubert parut; il lui remit sa lettre, et y joignit de nouvelles libéralités pour les gens de l'hôtel. A peine avait-il achevé de lui expliquer ses intentions, qu'un léger coup de sonnette se fit entendre dans le cabinet; tressaillant à ce bruit, indice d'un voisinage trop cher, M. Styndall se hâta de sortir. Il marchait d'un pas rapide dans le corridor, où le suivaient encore les paroles non terminées de la femme de chambre :

« La princesse sonne, avait-elle dit, elle aura été réveillée par votre voiture, ainsi que je l'ai été moi-même; sans doute, Monsieur, elle m'interrogera, que répondrai-je à Son Altesse?

» — Vous lui remettrez ma lettre, » répliqua Frédéric en tournant la tête.

Et deux secondes après qu'il eut jeté ces mots en arrière, il était dans son cabriolet qui franchissait rapidement la porte.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

PRÉFACE. 1

CHAPITRE I. — Personnages qui reparaîtront. — Une idée du peuple allemand. 1

CHAPITRE II. — Incident. — Accroissement d'embarras. 18

CHAPITRE III. — Quelques notions préliminaires. 39

CHAPITRE IV. — Continuation du précédent. 60

CHAPITRE V. — Un malade. 95

CHAPITRE VI. — Un médecin batave. — Journal de maladie. — Convalescence. 111

CHAPITRE VII. — Mystère. — Un cercle de Vienne. — Surprise. 140

CHAPITRE VIII. — Encore un succès. — Fuite. — Solitude. 175

FRÉDÉRIC

STYNDALL.

On trouve chez les mêmes Libraires les Ouvrages suivans du même Auteur :

LES DERNIERS DES BEAUMANOIR, ou la Tour d'Helvin, roman breton, en 4 vol. in-12.

EXAMEN PHILOSOPHIQUE DE LA DOCTRINE DE KANT SUR LE BEAU ET LE SUBLIME, dans ses rapports avec la société, les deux sexes, les pays, les gouvernemens et les religions; 1 vol. in-8, imprimé sur papier fin satiné, par Firmin Didot.

Les autres ouvrages de M. Kératry se trouvent chez Grimbert, successeur de Maradan, rue de Savoie, et Audot, rue des Maçons-Sorbonne.

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

FRÉDÉRIC STYNDALL

OU

LA FATALE ANNÉE.

PAR

M. KÉRATRY.

TOME DEUXIÈME.

PARIS

DELAUNAY, PALAIS-ROYAL; AMBROISE DUPONT ET Cie, RUE VIVIENNE; LECOINTE ET DUREY, QUAI DES AUGUSTINS; ROUSSEAU, RUE DE RICHELIEU; SAUTELET, PLACE DE LA BOURSE; A. BOSSANGE, RUE CASSETTE.

NOVEMBRE 1827.

FRÉDÉRIC STYNDALL

OU

LA FATALE ANNÉE.

CHAPITRE IX.

L'hôtel de Léopoldstat. — Le Burgh.

La table à thé était servie dans la chambre de la princesse d'OEdenbourg, car déjà les modes de l'Angleterre commençaient à pénétrer dans les hôtels des magnats de l'antique Germanie, et Charlotte, qui depuis son séjour en Bohême s'accommodait mieux pour son repas du matin, de fruits, de laitages, de thé et de café à la crême, que des pâtés de venaison auxquels, à la même heure, avaient eu recours ses nobles aïeux, atten-

dait sa cousine pour le déjeuner. La lettre ouverte de M. Styndall se voyait à côté d'elle, sur une console, et son Ernestine, qu'elle venait d'habiller elle-même, ce qui lui arrivait rarement, était entre ses genoux. Neuf heures sonnèrent, la baronne de Steinn entra : alors eut lieu entre les deux parentes une conversation que, dans l'intérêt progressif de cette histoire, nous allons rappeler :

La baronne : « J'ai pensé, ma cousine, qu'il serait convenable d'inviter, dans deux ou trois jours, la princesse Esthérazy à dîner à l'hôtel avec son jeune libérateur. Je suis assurée que les princesses de Lichteinsten et de Backoi ne seraient pas fâchées d'être au nombre des convives : M. de Styndall ne refusera sûrement pas de paraître à table, car s'il faut en croire le docteur, il se porte déjà assez bien pour cesser de manger dans sa chambre. »

La princesse : « C'était mon projet, Élisa, et je comptais inviter nos amis à ce repas de convalescence; mais nous en voilà dispensées. »

Un observateur attentif eût pu démêler une faible teinte d'humeur dans le ton avec lequel furent prononcés ces derniers mots.

LA BARONNE : « Comment dispensées? »

LA PRINCESSE : « Eh oui! M. Styndall est parti dès six heures du matin. »

LA BARONNE : « Cela est fort étonnant, car lorsqu'il se retira hier au soir, comme il passait près de moi, je lui ai dit, sachant qu'il prononce en perfection l'italien : Notre malade nous lira-t-il demain un chant de l'Orlando? A quoi il a répondu : Volontiers, Madame, si vous pouvez y trouver quelque plaisir. »

LA PRINCESSE : « Eh bien, vous pouvez aussi, ma chère cousine, prier l'abbé ou le baron de Sperges, de le suppléer dans cette lecture....; on ne saurait douter qu'il n'ait averti, dès hier au soir, son valet de chambre d'aller lui chercher son cabriolet, puisque la voiture était à la porte dès cinq heures et demie. Il avait défendu à Tom d'en parler à qui que ce fût sous peine d'être chassé..... Le pauvre garçon était tellement effrayé de la menace, qu'il niait honteuse-

ment le départ de son maître à l'instant même où il en faisait les apprêts. C'est ce que m'a conté ce matin mademoiselle Hubert, que j'ai sonnée, ayant été réveillée par le bruit que j'entendais au-dessous de moi. »

Mais Charlotte se garda d'ajouter ce qu'elle tenait de la femme de chambre, sur sa rencontre avec M. Styndall, dans le cabinet d'Ernestine, et sur le baiser donné à la main de l'enfant. Mademoiselle Hubert était encore allée plus loin dans son récit, car elle avait assuré avoir vu le gentleman s'essuyer les yeux avant qu'il eût pu l'apercevoir à la porte.

LA BARONNE : « Sans doute, il aura voulu éviter des adieux pénibles; attendez-vous à le revoir dans peu de jours; je vous ai toujours dit qu'il y avait beaucoup de noblesse dans son caractère. Il est facile de reconnaître que cet homme a vécu en très-bonne société; et vous auriez tort, ma cousine, de vous formaliser de ce qu'il y a de trop précipité dans son éloignement. »

LA PRINCESSE : « Au fond, Élisa, j'en éprouve fort peu de regrets. Il est bon que des liaisons, qui ne doivent pas avoir de durée, fi-

nissent le plus tôt possible; pour peu qu'elles se prolongent on s'y accoutume, et la séparation coûte davantage. »

En achevant la phrase, la princesse regardait et caressait de la main le bras de la jolie petite Ernestine.

LA BARONNE : « Mais pourquoi ne continuerions-nous pas à voir M. de Styndall? C'est incontestablement un homme bien né; il est aimable avec les femmes quand il n'est pas livré à quelques idées soucieuses qui tiennent, je le parierais bien, à sa vie solitaire; du reste son ton est excellent et sa tournure est très-distinguée; Noverre, qui s'y connaît, est du même avis que moi.... Attendez-vous à recevoir de ses nouvelles ce soir ou demain matin au plus tard; il vous écrira, n'en doutez pas un moment. »

LA PRINCESSE : « Mais c'est ce qu'il a déjà fait; voilà sa lettre sur la console, à côté de vous. »

Et du geste elle l'indiqua avec un air de négligence : madame de Steinn s'en empara, la lut, et demanda à la relire à haute voix.

« Comme il vous plaira, » lui fut-il répondu d'un ton tout aussi détaché.

Sans attendre l'agrément de sa cousine, la baronne avait déjà recommencé la lecture en ces termes :

« Madame,

« Deux femmes, jeunes et belles, et d'un rang éminent, deux êtres d'un caractère angélique, m'ont probablement conservé la vie. Je ne dois pas apprécier ce bienfait par une juste estime de mon existence, car alors il serait possible que je ne le misse pas à toute sa valeur; mais par le sentiment noble et généreux qui a dicté leur conduite : c'est à ce sentiment qu'il m'est doux de rendre hommage. Pour que ce tribut reste aussi pur, aussi respectueux qu'il doit l'être, votre Altesse, Madame, ne trouvera pas mauvais (du moins je l'espère) que j'aille achever, loin de toutes les deux, de rétablir une santé dont elles ont daigné s'occuper, et que la prolongation de leurs soins, déjà assez heureusement efficaces, finirait peut-être par compromettre.

» Cette crainte n'est que trop fondée, si

j'en juge par le regret que j'éprouve, en me séparant de protectrices qui honorent tellement la nature humaine qu'à peine j'oserais affirmer qu'elles en font partie. Qu'il me soit permis de vous le dire, Madame; je ne sais si je dois en vouloir ou savoir gré à ma destinée de me les avoir fait connaître? Le Wiéden sera maintenant bien triste à mes yeux, et il sera bien humilié de la comparaison avec Augarten. Votre Altesse me pardonnera de désigner votre hôtel par la dénomination que vous vous plaisez à lui appliquer vous-même: c'est vous apprendre combien le souvenir m'en sera cher.

» Et où trouverai-je, en effet, deux femmes qui, aux grâces, à l'amabilité de leur sexe, joignent les qualités solides dont le nôtre affecte trop souvent l'exclusive possession? Je ne suis point flatteur, Madame; vous aurez pu vous en apercevoir, lorsque j'avais le bonheur d'être près de vous: je hais ce vice presqu'autant qu'il est détesté de votre estimable ami, le docteur Van-Swiéten, auquel j'aurai l'honneur d'écrire demain. Je sais qu'il n'en a pas fallu davantage

pour gâter plus d'un heureux naturel; et, quoique la maturité de votre jugement vous mette, l'une et l'autre, à l'abri d'une aussi pernicieuse influence, ce n'est pas par moi que vous y serez exposées. Non, Mesdames, j'ai eu trop à me louer de votre douce et généreuse hospitalité pour vous lancer en partant le trait d'un ennemi.

» J'emporte dans mon esprit, et, si vous ne le trouvez pas d'une trop grande témérité, je conserverai dans mon cœur l'image de mes deux anges gardiens; elle y sera constamment entourée de mes respects et de ma vénération; je ne demande même pas que ni votre Altesse, ni votre aimable cousine aient quelquefois présent à leur mémoire l'étranger qui leur est autant redevable. C'est à l'obligé qu'appartiennent les souvenirs, et le bienfaiteur doit oublier son ouvrage : je sens que je n'ai pas le droit d'intervertir cet ordre ou de le modifier, il ne me reste donc qu'à m'y soumettre. »

FRÉDÉRIC STYNDALL.

A Augarten, le 7 août 1767.

P. S. « Comblé déjà de vos bontés (voyez quelle est ma hardiesse sur laquelle je vous prie de jeter un voile d'indulgence), je prends la liberté de vous dérober la petite boîte d'eau de la reine de Hongrie que vous aviez mise, de votre main, sur la tablette de ma cheminée, le jour qui a suivi mon arrivée dans votre hôtel.

» Oserai-je encore vous charger, Madame, d'offrir mes humbles civilités à vos nobles amis? Leurs bontés pour moi ont tenu aux vôtres, je ne me le dissimule pas, et je ne saurais y songer sans trouver nouvelle matière à ma reconnaissance. »

Cette lettre n'avait pas obtenu le suffrage de la princesse Charlotte à la première lecture qu'elle en avait faite. Bien que d'un caractère peu exigeant, elle avait pensé qu'il n'eût pas dû coûter trop à M. Frédéric Styndall de lui écrire personnellement, et de lui adresser un tribut particulier de gratitude. Dans la réunion inattendue de son nom avec celui de sa cousine dont elle connaissait les bonnes qualités, mais dont elle ne se dissi-

mulait pas non plus les défauts, elle ne voyait qu'une formule banale de louanges qu'on est convenu de prodiguer, sans distinction, à toutes les femmes, et qu'on lui donnait à partager avec assez peu de discernement. La seconde lecture, à laquelle elle avait prêté d'abord une oreille distraite, changea tout-à-coup son opinion : il lui sembla que l'insulaire, n'osant lui adresser en face les choses flatteuses que contenait sa lettre, à la faveur du pronom collectif, les avait exprimées avec beaucoup de délicatesse. La réminiscence relative à Augarten, qui lui était presque échappée auparavant, la toucha d'une manière sensible ; elle ne fut pas moins émue du post-scriptum où il s'agissait de la boîte enlevée ; car partout dans Vienne on pouvait trouver de l'eau de Hongrie, et sans doute M. Styndall, en disposant de la sienne, n'avait pas voulu s'épargner le mince déboursé de deux ou trois guilders. Tous ces détails acquéraient un nouveau prix à ses yeux, tellement que sa cousine, non moins satisfaite qu'elle, venant à lui demander la permission de copier cette lettre, elle se con-

tenta de se rendre à ce désir, tandis qu'un quart d'heure plus tôt elle l'eût dispensée de cette peine en lui abandonnant l'original.

Une dernière réflexion sur le contenu des deux pages qu'on venait de lire lui apprit qu'elles renfermaient, en substance, précisément la réponse qu'elle avait déjà reçue de M. Styndall, lorsque, seule avec lui dans sa chambre, elle lui avait reproché de vouloir s'éloigner avant son entier rétablissement; la même pensée s'y reproduisait dès les premières lignes. Charlotte s'étonna de n'en avoir pas été frappée de prime abord; elle crut devoir en rapporter la cause à la surprise où l'avait jetée le départ subit de son hôte. Dans le trouble nouveau qui l'agitait, elle ne savait si elle ne devait pas être mécontente qu'on eût l'indiscrétion de lui rappeler des paroles dont l'effet avait été de l'obliger au silence, quand le docteur et sa cousine la surprirent en négligé du matin chez le convalescent; et pourtant elle n'eût pas voulu retrancher de la lettre les lignes qui lui en retraçaient le souvenir! Elle devint pensive; la baronne prit pour de l'attention ce qui n'était qu'une préoc-

cupation d'idées, qu'un reploiement secret de l'ame sur elle-même; aussi continua-t-elle à énoncer avec volubilité son opinion sur la rédaction de l'écrit qu'elle tenait à la main, comme sur son auteur.

« Certainement, ma cousine, disait-elle, en se regardant dans la glace, cette lettre est d'un homme de beaucoup d'esprit; il faut même convenir qu'elle est du meilleur ton, et qu'il est difficile d'être plus aimable. Après cela, qui douterait que M. de Styndall n'ait vécu dans le très-grand monde? Il a beau ne prendre aucun titre, ne s'arroger ni dignités, ni marques distinctives, on voit bien ce qu'il est; et moi, par exemple, quoi qu'il fasse, je sens qu'il me serait impossible de prononcer son nom sans y ajouter la particule qui annonce les gens de qualité [1]. Voyez cette aisance avec laquelle il s'empare de votre eau de Hongrie : il y a là-dedans quelque chose qui trahit le grand seigneur.... Quoi de plus

[1] Pour rendre l'idée de la baronne de Steinn, le rédacteur de ces Mémoires a été obligé de recourir à un équivalent et de le prendre dans nos usages.

galant encore que ce qu'il nous dit du péril où le jetterait la prolongation de son séjour dans cet hôtel? L'abbé ne trouverait pas, dans toute sa poésie italienne, un compliment présenté d'une manière plus fine et plus ingénieuse! »

En louant ce qui était relatif à la boîte enlevée, sans s'en douter la baronne avait touché le côté faible de cet acte, assez léger en lui-même, s'il était dépourvu d'intention, pour être attribué à un jeune gentilhomme français, et bien expressif, plus, peut-être, que ne l'eût souhaité sir Styndall, s'il tenait à un entraînement du cœur. Avertie, ou plutôt revenue de sa distraction par la remarque de la baronne, la princesse ne put s'empêcher d'interroger derechef les lignes qui y avaient donné lieu; c'était, à bien dire, rentrer par un autre côté dans le même cercle d'idées. Ainsi, où l'une des deux cousines ne voyait que des complimens et presque des madrigaux, l'autre discernait des sentimens exprimés avec délicatesse, et qui étaient en rapport avec les siens.

Il faut l'avouer au lecteur, qu'il le soupçonne

ou non, et nous pencherions ici pour l'affirmative, Charlotte d'OEdenbourg n'avait pu rester insensible au rare mérite de M. Styndall; une tendre sympathie avait commencé à lui parler sans qu'elle s'en fût aperçue; il en était déjà résulté dans son humeur des nuances nouvelles qui l'avaient étonnée elle-même, mais pas assez remarquables pour occuper ses amis. De-là ces réticences, ces embarras de position qu'elle cherchait à dissimuler faute de pouvoir s'en expliquer le motif; de-là ces allusions auxquelles elle essayait de se soustraire, tandis qu'elles n'existaient réellement que dans son esprit. Sa franchise n'était en défaut avec personne, car, comment révéler aux autres ce dont on ne s'est pas encore rendu compte? Ce départ improvisé, cette lettre qui semble écrite dans une double intention, répandent, il est vrai, quelque jour au fond de son cœur; elle en ressent de l'inquiétude; mais, forte d'engagemens qui gardent à ses yeux leur première solennité, rappelée à sa position réelle par le nom qu'elle porte, par l'enfant qui se joue entre ses bras, elle se flatte qu'une estime méritée et ap-

puyée sur des vertus, a pris si bien chez elle l'apparence d'une affection plus vive, qu'elle a pû s'y méprendre.

Le déjeuner retardé (car il fallait présenter une seconde fois à la flamme le thé et les rôties), fut accompagné d'une gaieté presque bruyante de la part de la baronne; chez elle l'amour-propre était à l'aise, il bondissait, pour ainsi dire. Sans pouvoir être taxé de tristesse, l'humeur de sa cousine avait quelque chose de rêveur et de mélancolique, et quand Charlotte s'en demandait la raison, elle se la donnait en trouvant tout simple que la différence de deux personnes, de plus ou de moins, dans l'hôtel se fît remarquer.

Lorsque sonnait l'heure où les deux parentes étaient déjà accoutumées à honorer leur hôte de leurs visites du soir, elles se regardaient et elles s'interrogeaient sur ce qu'elles allaient faire. Le premier jour elles se décidèrent à combler ce vide par une lecture de l'*Histoire de l'Art*, de Winckelmann; mais le livre fut souvent quitté, et au lieu des réflexions qu'il appelait naturellement, on s'entretint de M. Styndall et

de ses brillantes qualités. Après être convenu de celles-ci, on lui chercha des défauts, et faute d'en trouver, on fut obligé de se rabattre sur un mouvement de lèvres légèrement dédaigneux qui lui était en effet assez familier, mais dans lequel la baronne découvrait quelque chose de peu commun, voire même d'autrichien, et sur une susceptibilité de caractère qui perçait, en certains cas, mais qui, aux yeux de Charlotte, tenait à un sentiment de dignité bien entendue. Madame de Steinn finit pourtant par rencontrer matière à reproches dans l'établissement du Wieden, faubourg le moins à la mode de tous ceux de la capitale; mais comme mademoiselle Hubert lui avait assuré, sur le rapport de Tom, qu'on y avait créé un jardin anglais délicieux, elle penchait beaucoup vers l'indulgence; pour pardonner ce tort, la princesse avait d'autres motifs, où les leçons de Klattau tenaient leur place. Des étrangers survinrent, il en résulta une diversion dans l'objet traité : la journée n'en parut pas moins plus longue qu'à l'ordinaire.

Charlotte d'OEdenbourg ne put fermer l'œil, sans ramener sa mémoire sur la prédiction qu'Élisa lui avait faite de la visite prochaine de M. de Styndall; elle ne se réveilla pas sans se souvenir également du récit qu'elle avait dû la veille à la loquacité de mademoiselle Hubert. Elle demanda sa fille, la caressa tendrement, et de cette époque elle continua à l'habiller elle-même chaque matin. C'était jour de réception au Burgh, il y avait déjà près de trois semaines que les deux cousines n'avaient offert leurs hommages à l'impératrice-reine; il fut décidé que dans la soirée on se rendrait au palais impérial. A peine cette résolution était prise que Charlotte en éprouva du regret; d'abord, et pour la première fois, elle ressentit quelque embarras d'avoir à se produire à la cour, après un événement qui n'avait pas laissé de faire du bruit dans Vienne; ensuite, mais ce n'était qu'une idée confuse, n'était-il pas possible que M. Styndall vînt à Augarten précisément pendant cette absence? n'était-il pas temps qu'il s'informât des nouvelles de la princesse, au moins qu'il en en-

voyât demander? Deux grands jours s'étaient écoulés depuis qu'il s'était soustrait aux attentions les plus généreuses! Les aurait-il par hasard oubliées? Certainement on ne lui en voudrait pas de perdre aussitôt la mémoire, seulement on en serait fâché pour l'honneur de la nature humaine!

Malgré les soins empressés de deux femmes de chambre, qui se plaisaient à parer leur belle maîtresse, Charlotte, habituée à sortir de leurs mains sans presque se regarder au miroir, fut mécontente de sa toilette. Épargnant mademoiselle Hubert, elle se plaignit de la maladresse de Maria, jeune Hongroise qu'elle avait amenée de Presbourg à la capitale dans une des années précédentes. Ses diamans furent replacés deux ou trois fois dans ses cheveux; diverses collerettes furent essayées pour revenir à la première. Depuis une demi-heure on était averti que les chevaux étaient mis à la voiture; après avoir prêté l'oreille aux différens bruits du dehors, après avoir remarqué que les pendules avançaient, et qu'en été l'heure du cercle serait certainement reculée, sur de nou-

velles instances enfin on se décida à partir : il n'était plus probable, en effet, que l'insulaire vînt à Augarten.

La crainte éprouvée par anticipation s'accrut à la porte de l'appartement impérial; au moment où on l'annonça, Charlotte crut que tous les regards allaient se diriger sur elle avec une attention particulière; si la sécurité de sa cousine ne l'avait rassurée, elle aurait eu quelque peine à retrouver auprès de Marie-Thérèse cette aisance respectueuse et ces grâces décentes, qui avaient charmé plus d'une fois sa souveraine. L'aspect de la cour rappelait encore le coup qui l'avait frappée, quand trois mois auparavant l'impératrice-reine fut atteinte du mal contagieux auquel l'arracha la science hardie de Van-Swiéten, et qui l'avait surprise au milieu des tendres mais inutiles soins prodigués à sa bru, Marie-Joséphine de Bavière. Maintes rougeurs, qui commençaient à s'effacer, attestaient, sur ses joues pâles, le passage récent de la petite-vérole, sans que l'imposante régularité de ses traits en fût altérée. Comme à son ordinaire elle était

vêtue de noir; les femmes qui l'entouraient déjà s'étaient bornées au demi-deuil, qui permet l'usage des brillans, sorte de parure dont l'effet, peu favorable aux figures de fantaisie, est loin d'être ingrat pour la beauté; en s'y conformant, Charlotte d'OEdenbourg n'avait qu'à se louer de son costume, elle en était plus touchante de sembler porter les livrées de la douleur. Le prince chancelier de Kaunitz lui avait présenté la main, et la baronne était conduite par le comte de Cataldo, car ces deux seigneurs étaient allés à la rencontre des dames aussitôt que leurs noms avaient été prononcés. En ne découvrant que les signes d'un tendre intérêt sur tous les visages, en apercevant un sourire prêt à se dessiner sur une bouche auguste, quoique l'impératrice s'efforçât de conserver une gravité qui était en rapport avec ses vues, Charlotte d'OEdenbourg rentra en possession de tous ses avantages. Aussi la manière adroite dont elle se tira de ce qui, pour toute autre, eût été un pas difficile, fit beaucoup d'honneur à sa présence d'esprit. On jugea très-heureuses ses réponses aux ques-

tions suivantes, qui lui furent adressées avec une légère apparence de sévérité :

MARIE-THÉRÈSE : « Vous voilà donc, Madame! Après trois semaines d'un triste oubli de vous-même et de mes volontés, vous paraissez enfin! N'ignorant pas l'attention avec laquelle je veille sur la conduite des femmes de ma cour, comment osez-vous vous présenter devant moi avec la charge d'une triple faute? »

CHARLOTTE. « Si je suis condamnée au tribunal de ma souveraine, j'aurai bien de la peine à me justifier à celui du public et encore plus au mien. J'attends à connaître mes torts, non pour m'excuser, mais pour m'en repentir. »

MARIE-THÉRÈSE : « Il y a déjà des années que je vous avais pardonné d'avoir ravi un cavalier à l'illustre maison de Torontal; mais voilà que, par récidive, vous venez d'enlever un malade au premier médecin de mon collége Thérésien et un criminel au conseiller d'État, le baron de Holger. Je vous le demande, Madame, quel châtiment ne méritez-vous pas pour l'exemple funeste que

vous donnez dans un pays où mon devoir est de faire respecter les droits de tous, et les mœurs dans leur pureté religieuse. »

CHARLOTTE : « Sans doute, très-auguste reine, je tremblerais devant une telle accusation, si je n'espérais que Votre Majesté aura quelque indulgence pour des fautes auxquelles elle n'est pas tout-à-fait étrangère ; car j'ose lui demander à elle-même, dans le cas où de pauvres petites peccadilles comme les miennes seraient punies, quelle peine serait due à celle qui, en face de trois armées, a eu l'audace d'enlever plus de vingt millions de sujets au très-puissant roi Frédéric de Prusse, et au feu empereur d'Allemagne Charles VII, de très-piteuse mémoire? Certainement, au prix de pareils faits, mes conquêtes, ou les actes qu'il vous plairait d'honorer de ce nom, sont bien peu de chose. »

Un murmure d'approbation avait déjà circulé d'un bout de l'appartement à l'autre, car Marie-Thérèse, tournant la tête vers le prince de Kaunitz, lui avait donné un de ces coups-d'œil, par lesquels les princes instruisent leurs favoris d'une satisfaction dont la

cause les étonne eux-mêmes. Aussitôt l'expression la plus bienveillante remplaça une rigueur simulée sur le visage de l'impératrice-reine; et, une grâce aimable succédant à la majesté du trône, elle tendit une main sur laquelle Charlotte imprima ses lèvres.

MARIE-THÉRÈSE : « Est-ce que je me trompais? j'étais certaine, Mesdames, que nous ne prendrions jamais la princesse d'OEdenbourg en défaut. Je vous l'avais dit, elle a l'adresse de me mettre toujours en cause, et, d'accusatrice, il faut que je devienne accusée. Ainsi que vous le voyez, j'ai là affaire à forte partie. Quoique battue, encore suis-je obligée d'être contente; car je ne sais comment il arrive qu'avec sa réputation de franchise, Charlotte me flatte toujours. J'étais résolue d'en faire une chanoinesse d'Inspruck [1]. C'était tout le moins qu'en expiation de ses fautes, la belle Morave allât rejoindre, à ce chapitre,

[1] Depuis la mort de François Ier, son époux, qu'elle avait tendrement chéri, Marie-Thérèse avait fondé à Inspruck, lieu de la sépulture de ce prince, un chapitre de filles nobles chargées de prier pour le repos de son ame.

la comtesse Amélie de Torental, dont elle a décidé la vocation. Pour cette fois, coupable ou non, nous lui pardonnerons encore. Mon chancelier prince de Kaunitz, vous pouvez sceller ses lettres de grâce.

— » Votre Majesté n'en signe jamais d'autres, reprit Charlotte enhardie par son succès. — Et c'est ce qu'elle nomme *ses récréations*, » ajouta le prince de Kaunitz, en reconduisant à sa place ordinaire la princesse d'OEdenbourg.

La baronne de Steinn fut accueillie d'une manière tout aussi affable par Marie-Thérèse qui remarqua, avec une continuation de gaieté, que le complice ne pouvait être équitablement condamné, là où l'auteur du délit, par suite de la sentence, échappait à la peine. Consulté à ce sujet, en sa qualité de criminaliste, le baron de Holger, après trois ou quatre inclinations respectueuses et autant de citations empruntées aux Pandectes et au droit germanique, se rangea à l'avis de l'impératrice qui s'en amusa beaucoup, car la gravité était loin d'être jouée chez le docte citateur.

Cette soirée rendit le calme à la princesse d'OEdenbourg. Honorée, complimentée par quelques-uns de ses amis qu'elle n'avait pas vus depuis quinze jours, elle n'éprouva qu'un regret (et faut-il le dire), celui de n'avoir pas eu M. Styndall pour témoin de son triomphe.

Le lendemain, soit pressentiment, soit calcul de probabilités et de convenances, on comptait que la journée ne se terminerait pas sans qu'on le revît à Augarten; mais, dès sa sortie de l'hôtel, où ses maux physiques avaient trouvé un si généreux soulagement, il avait formé des projets qui contrariaient ces vues; nous saurons bientôt comment ceux-ci se trouvèrent modifiés à leur tour.

CHAPITRE X.

La maison du Wiéden.

En s'éloignant de Léopoldstat, sir Styndall s'était senti soutenu par la pensée qu'il remplissait un devoir, et que, peut-être, il ne serait pas le seul à recueillir le prix de son sacrifice. Cependant l'oppression de sa poitrine lui attestait à lui-même combien ce dévouement lui coûtait. Son retour au Wiéden fut signalé par l'affection de ses domestiques et par la joie de ses voisins qui, malgré l'heure matinale, l'attendaient au pas de leurs portes, ou s'étaient groupés sur son passage. L'amitié de ces bonnes gens alla jusqu'à son cœur. « Que ne suis-je né, que n'ai-je toujours vécu parmi vous, se disait-il, pour mourir obscurément entre vos bras, et partager l'humble asile que l'on accorde à votre dé-

pouille ! Dût ma tombe rester sans nom, comme la vôtre, et la simple éminence du terrain, pour un peu de jours, annoncer aux passans qu'un être de leur espèce repose là, avec cette seule perspective, je serais dix fois plus heureux que je ne le suis. Quand le soir, vous venez chercher, au coin de votre foyer, le terme de vos fatigues journalières, quand vous rompez, entre une femme et des enfans, le pain que le ciel vous accorde avec épargne, vous avez vos jouissances : quelque chèrement achetées qu'elles soient, elles me suffiraient. Vos maux même, vous pouvez m'en croire, je les accepterais avec joie. Hommes de peines, jugez de ma misère, puisque je vous envie jusqu'à votre douleur ! »

Le faubourg du Wiéden est peuplé, pauvre et triste ; il fallait que les chagrins de sir Styndall fussent bien amers pour le porter à souhaiter la destinée des simples artisans et des jardiniers qui l'habitent. En formant ces plaintes, il se livrait au moins à une sorte d'attendrissement ; il se sentait même plus soulagé qu'il ne l'eût été à la vue des beaux hôtels du quartier de Léopoldstat et des brillans équi-

pages qui stationnent à leurs portes ou qui se croisent dans les allées majestueuses du Prater. C'est, en grande partie, pour éviter cet appareil d'un développement social auquel il croyait devoir imputer une partie de ses souffrances, qu'il s'était logé dans le quartier le plus populeux, mais aussi le plus misérable de Vienne. Rendons-lui encore justice : bienfaisant par nature autant que par devoir, il avait pensé que sa présence pourrait vivifier la partie indigente du faubourg où il fixerait ses pénates, tandis qu'elle serait probablement inutile dans le voisinage des riches et des puissans, dont le propre est assez de vouloir la misère du peuple, comme gage d'une sujétion dont ils profitent, mais aussi d'en éloigner le spectacle, autant qu'ils le peuvent, comme trop affligeant pour leurs regards.

Rentré chez lui, le convalescent eut un moment de plaisir ; il jouissait de sa liberté, il en reprenait possession. « Ici je n'appartiens qu'à moi et à mes obligations d'homme, » s'écriait-il avec fierté, en portant ses pas dans son cabinet, en descendant dans son jardin, en mesurant de l'œil la hauteur de ses arbres,

en promenant ses regards autour de lui, alors qu'il gravissait la colline sur les flancs de laquelle il avait pratiqué des sentiers sinueux ; mais parvenu à la crête de cette éminence, il ne tarda pas à chercher, vers le sud-est de la ville, le faubourg de Léopoldstat; l'ayant trouvé, il y assignait une place au magnifique parc d'Augarten, et le soleil n'était pas à son zénith, que, par une assez juste estime, celle de l'hôtel d'OEdenbourg était déjà déterminée. Cette branche du Danube qui forme une presqu'île du plus beau quartier de Vienne, en l'entourant d'une ceinture fraîche et brillante dans le lointain comme un ruban argenté, lui avait fourni son premier point de ralliement.

Après être resté une heure à peu près dans la contemplation de l'horizon vaporeux, ou plutôt après avoir été absorbé pendant ce laps de temps par le souvenir des neuf jours qu'il avait passés sous le même toit que Charlotte, il commença à redouter que son départ clandestin, et qui avait toutes les apparences d'une fuite, ne lui nuisît dans l'esprit des deux cousines. Soyons plus vrais : il ne

pensait qu'à l'une de ces femmes, quoiqu'elles lui eussent également prodigué leurs soins. De la crainte d'avoir désobligé la princesse, il était naturel qu'il passât aux moyens de réparer la faute qu'il s'imputait; et le plus simple de tous, comme il l'était en effet, lui sembla consister dans une visite de reconnaissance. Les usages la prescrivaient; à moins d'être le plus ingrat des hommes et d'en accepter l'odieuse réputation, on ne pouvait les enfreindre. Dès qu'il se serait acquitté de ce devoir sacré, pour lequel il convint en lui-même d'une semaine de délai, rendu tout entier à sa chère solitude, il romprait avec un monde qui lui tendait en vain les bras. La sagesse, l'intérêt du seul repos, dont il lui fût donné de jouir sur la terre, le lui commandaient rigoureusement; il se l'était dit, et sa décision était irrévocable.

Les premiers instans, qu'il eut en son pouvoir depuis son retour à ses foyers, s'écoulèrent dans une sorte de loisir. Si son corps était peu actif, son moral l'était beaucoup, et il ne sortit du mouvement, au centre duquel il s'était placé par ses réflexions, que

pour écrire au docteur Van-Swiéten. La dette qu'il avait contractée envers le président universitaire, lui semblait d'une nature à être promptement acquittée, puisqu'il était résolu en cas d'indisposition nouvelle, à recourir, comme par le passé, aux soins du docteur Storck son voisin et son ami.

La réponse du président ne tarda pas à être rapportée, par le même domestique qui avait été envoyé au Graben : c'était un refus d'honoraires, non que la délicatesse du docteur se trouvât blessée d'en accepter de tout malade qui posséderait une fortune pareille à celle de M. Styndall; mais la princesse d'OEdenbourg, qui s'était déjà expliquée, avec lui, sur ce sujet, n'entendait pas qu'un particulier quel qu'il fût, auquel il arriverait de faire une maladie chez elle, en s'y défrayant, lui ôtât le plaisir de se croire maîtresse dans son propre logis. Du reste, la lettre de Van-Swiéten était aussi civile et aussi affectueuse que celle qui la provoquait. Il se plaignait, dans les dernières lignes, de ce que son malade lui eût échappé de sa personne, après lui avoir échappé, dans un autre sens,

par des argumens spécieux sur lesquels il se proposait bien de revenir. Le conseil d'un régime rafraîchissant terminait sa missive; c'était le cachet de la profession.

« Encore des obligations envers cette femme! sé dit Frédéric. Elles ne cesseront donc de me poursuivre! mais vainement le destin, qui nous a rapprochés, semble vouloir établir des liens entre nous; il les a tous brisés du jour où, elle et moi, nous sommes nés sur cette terre de faiblesse et de violence, de vertus et de crimes. »

Comme il songeait au meilleur emploi qu'il pourrait faire d'une somme, dont il ne voulait pas que l'économie lui profitât, on lui apprit que son jardinier demandait à lui parler. C'était un vieillard honnête et chargé de famille. Il lui était amené par le désir de trouver à emprunter deux cents guilders, faute desquels son fils aîné manquerait un bon établissement; car c'était à cette condition qu'un ancien camarade du faubourg de Jœgerzeil consentait à le prendre pour gendre.

« Entre nous soit dit, ajouta le bonhomme,

il est possible que mon confrère Reibach joue au fin avec moi; me sachant sept enfans sur les bras, il compte peut-être que je n'aurai pas autant d'argent à donner au pauvre Népomucène. Il n'a que trop bien deviné; mais si Votre Excellence avait la bonté de me prêter cette somme, le père Reibach serait pris dans ses propres filets, et, Dieu aidant, nous nous acquitterions à la longue, en faisant le jardin de sa seigneurie.

— » Et les jeunes gens s'aiment-ils?

— » Ah! monseigneur, c'est justement ce qui me conduit devant vous! La jeune fille mérite bien que l'on prenne de l'amitié pour elle: cela a un air de santé, cela est propre, économe, et cela fera une bonne ménagère, j'en réponds, ou la pluie du mois de mai n'est bonne à rien pour le jardinage; elle a déjà refusé deux garçons par ma foi bien tournés, pour attendre mon pauvre Népomucène qui en mourra, s'il ne l'obtient, car il a le cœur pris. C'est ce qu'il me disait hier, en pleurant, après la prière du soir, devant la statue, en terre cuite, de son patron qu'il avait achetée sur la place de Mehlgrube.

— » Votre saint Népomucène me porterait à croire que vous appartenez à la Bohême, car il me souvient d'avoir vu ce bienheureux patron taillé en pierre ou en bois, sur tous les ponts du royaume?

— » Votre honneur ne se trompe pas; je suis, en effet, originaire du cercle de Kaursim que j'ai quitté, il y a bien une quinzaine d'années. C'est aussi ce qui fait que les enfans se connaissent, le père Reibach étant parti, presqu'en même temps que moi, du même cercle, pour venir chercher fortune à Vienne. Quoiqu'un peu éloignés l'un de l'autre, en qualité de pays, nous avons continué à nous voir; mais de nous deux, il est celui qui a le mieux fait son chemin.

— » Demeuriez-vous loin du parc de Klattau?

— » Comme qui dirait deux portées d'arbalète.

— » Et à quand la noce, père Diétrick?

— » Excellence, vienne la fête de saint Fiacre, fin du mois d'août, ils seront unis en mariage, si nous avons l'argent. Les paroles sont données pour ce jour-là, qui tombe

bien à la naissance de feu mon digne père, Dieu veuille avoir son ame!

— » Eh bien, père Diétrick, que les deux cents guilders ne vous arrêtent pas! Je ne les prête point, entendez-vous, car je ne prête jamais! Quand le terme est venu, on se fâche trop pour rentrer dans son argent. Allez, je vous remettrai, demain après votre journée, ce qu'il vous faut pour votre Népomucène. Mais, ni vous ni lui, n'en parlez à personne. Telle est ma volonté; n'en parlons plus nous-mêmes, adieu, père Diétrick. »

Le père Diétrick se confondait en remerciemens et en bénédictions, dont sir Styndall arrêta le cours, en répétant: « Adieu, » du ton d'un homme qui a des affaires et qui a le droit de vouloir qu'on le laisse seul. Après le départ du vieux jardinier, il se disait: « Voilà les hommes qu'il me faut! il n'y a point de désappointement à craindre avec eux. Au moins, ils me paieront de leur bonheur, si jamais leur reconnaissance s'efface, ce qui, comme le reste, est dans la destinée des choses humaines. »

Le lendemain, sir Styndall éprouva quel-

que peine à se renfermer dans le cercle de ses occupations accoutumées. Les objets, qui avaient fixé momentanément son attention, le jour de son retour au Wiéden, déjà n'avaient plus la même prise sur son esprit. La promenade dans son jardin était la seule distraction dont il ne se lassât point; mais toujours ses pas le portaient au sommet du tertre qui dominait la plaine, toujours ses regards, en passant par-dessus la partie orientale de la ville, se dirigeaient vers le Danube. Il avait trop de sens pour ne pas s'apercevoir qu'il était ramené par une idée fixe à ce point; il s'en voulait de n'être pas assez maître de son imagination pour en éloigner des souvenirs qui, dans l'intérêt bien entendu de son repos, ne devaient y laisser que la trace des événemens ordinaires de la vie. Cependant n'était-il pas tout simple qu'après avoir résidé plus d'une semaine sous le même toit qu'une femme angélique, qu'après avoir été recueilli par elle, mourant et presque inanimé, au coin d'un carrefour, il consacrât quelques-unes de ses pensées à sa bienfaitrice? A tout prendre, ce fait marquait assez

dans son existence pour qu'il ne fût pas tout-à-coup retranché du mémorial de ses jours; ce serait être par trop généreux envers le sort, sous la triste influence duquel il était placé, que de lui en faire aussi promptement le sacrifice. D'ailleurs ne devait-il pas voir encore une fois les êtres envers lesquels il avait contracté une si grande dette? pourquoi donc assigner à cette visite des délais trop reculés? pourquoi attendre toute une semaine, quand il s'agit de témoigner une gratitude qui est dans l'ordre des convenances sociales? Certainement il y aurait plus que de la sauvagerie dans cette conduite; jugée avec toute l'indulgence que l'on pourrait y mettre, elle déposerait d'une défiance de soi-même, d'autant plus humiliante qu'on en aurait eu le sentiment; si l'on veut rompre avec la société, au moins faut-il le faire avec décence, et y laisser un nom honoré de quelque estime : tout bien examiné, la démarche à laquelle on est résolu étant inévitable, il vaut mieux en rapprocher le moment. On y gagnera de n'être plus absorbé par une pensée dominante; après quoi les erreurs d'imagi-

nation étant dépourvues de motifs, les idées reprendront leur cours ordinaire : c'est la digue qui rend le fleuve redoutable; ôtez l'obstacle, et il rentre dans son lit.

Ces considérations avaient leur côté plausible; aussi celui qui les passait en revue se décida-t-il à reparaître dès le lendemain à l'hôtel d'OEdenbourg, c'est-à-dire trois jours précisément après qu'il en était sorti. Ce qui le confirma dans ce projet, c'est que la soirée ne s'écoula pas sans qu'il reçût lui-même la visite du baron de Storck, médecin en chef du collége Thérésien, qui avait à le féliciter de son retour et de son rétablissement. C'est le cas de remarquer ici que la princesse Charlotte, instruite par la baronne de Steinn, comme on l'a vu, de la diligence de cet ami à venir s'informer chez elle des nouvelles de sir Styndall, dès que le bruit de son accident avait couru au Wiéden, s'était hâtée d'écrire elle-même à ce docteur pour lui faire des excuses de ne l'avoir pas appelé auprès du malade, excuses fondées sur l'ignorance où l'on était de leurs communs rapports, et sur la nécessité de se procurer les plus prompts

secours dans un danger pressant. Le billet de la princesse était dicté par une telle bienveillance, et M. de Storck était si flatté de cette attention, qu'il se proposait de l'en remercier en personne. Les deux amis convinrent de se trouver le lendemain, chacun de leur côté, vers les huit heures du soir, à l'hôtel d'OEdenbourg, ce qui convenait au docteur qui avait auparavant à donner ses soins dans une maison du quartier Rossaw.

Frédéric retira immédiatement du parti auquel il venait de s'arrêter, l'avantage de pouvoir s'occuper, pendant le reste du jour, de choses étrangères à l'objet continuel de ses méditations. Satisfait de ce calme apparent, dont un peu trop libéralement peut-être il décernait les honneurs à sa force d'ame, il régla des comptes arriérés, passa en revue sa dépense des derniers temps, inspecta dans la partie basse de son jardin des travaux qu'il n'avait pas encore examinés, lut quelques pages de la traduction manuscrite des poésies Erses que le bibliographe Denys se préparait à publier en langue allemande, et pourtant ne put conduire sa journée jus-

qu'au sommeil qui devait la clorre, sans payer au moins en idée son tribut au faubourg de Léopoldstat. Les vingt-quatre heures du lendemain s'écoulèrent de la même manière, non que M. Styndall éprouvât aucun ennui, car ce n'est pas là le tourment qui nous est réservé dans les grandes préoccupations; au contraire, l'attente d'un événement important, mais qui n'a rien en soi de funeste, s'empare de toutes nos facultés, se mêle à tous nos travaux, et jette dans nos pensées un trouble qui souvent a son charme. Déterminé à cesser bientôt tout commerce avec l'hôtel d'OEdenbourg, sir Styndall, sans scrupule, se laissait aller à la satisfaction de revoir une dernière fois des traits qui l'avaient ravi, d'entendre encore un organe enchanteur, dont les sons lui avaient semblé la voix du ciel quand il veut apprendre aux humains ce que dès ici-bas il peut leur donner de bonheur. On eût dit que, prêt à se séparer pour jamais de ce qui jusqu'à ce jour avait le plus délicieusement remué son existence, il se proposait d'en saturer son ame, et d'amasser cette provision de souve-

nirs avec lesquels sur la plage de l'exil on refait la patrie, ou qui servent au proscrit à s'envelopper d'illusions comme d'un manteau, à l'heure silencieuse où les sites d'un sol étranger s'effacent devant ses regards.

A ne juger certains actes que par leur coïncidence, il est assez commun de leur supposer des rapports qui souvent n'existent pas. La baronne de Steinn semblait avoir été associée au secret de la résolution de l'insulaire, car dans la matinée elle avait affirmé positivement à Charlotte qu'il viendrait au cercle; et de son côté, sans préméditation, Charlotte avait mis peut-être dans sa toilette quelque chose de plus frais et de plus élégant que de coutume; c'était toujours de la simplicité, mais celle-ci était telle, que bien des femmes eussent consenti à l'échanger contre leurs plus élégantes parures. Les beautés nobles et régulières ont cet avantage que moins elles ont recours à l'art, mieux elles sont assurées de leurs succès. La princesse d'OEdenbourg était au-dessus d'un calcul longuement médité pour la conduire vers ce qui serait le plus favora-

ble à son genre de physionomie; les détails d'une pareille étude lui eussent trop coûté. Fille de la nature, elle avait ce désir vague de plaire dont l'absence serait un tort chez un sexe qui se déroberait de la sorte à sa destination; elle obéissait à cet instinct sans travestir, sans exagérer ses lois. Ainsi, contre l'usage des femmes de qualité, qui se couvraient de rouge à Vienne, elle laissait à son teint le droit de répéter avec fidélité, par ses nuances fines et passagères, celles dont son ame se teignait elle-même sous l'empire des accidens de la vie sociale; c'était une sorte d'enquête de tous les momens devant laquelle elle n'avait pas encore songé à reculer. D'abord cette singularité lui avait été presqu'imputée à crime; on avait fini par la lui pardonner, avec d'autres qualités bien plus importantes, qui mettent toujours la médiocrité de mauvaise humeur, jusqu'à ce qu'un grand mérite reconnu fasse taire les murmures. Charlotte avait rapporté, de Bohême à la cour, de belles carnations bien rares en Autriche; être admise à le prouver et à ne pas prendre le masque quand tout le

monde y a recours, était une faveur extrême dans un pays où la ligne des mœurs comme celle des rangs est invariablement fixée. Sur ce seul trait on pourrait juger de l'estime où la princesse était parvenue parmi des femmes presque toutes personnellement intéressées à repousser l'exception.

M. Styndall entra tôt après M. de Storck dans le salon de l'hôtel d'OEdenbourg. La réunion était aussi nombreuse que la semaine précédente, une teinte de gaieté y dominait ce jour-là, et on la devait en partie à la présence de la jeune princesse de Lichteinsten, bru du célèbre vainqueur de Plaisance, auquel Marie-Thérèse avait eu l'obligation du raffermissement de son autorité en Italie.

Le convalescent fut accueilli généralement avec beaucoup d'égards. Dans le nombre des personnes qui lui étaient inconnues, se trouvait un officier, âgé au plus de vingt-cinq ans, et qui, nouvellement sorti de l'école de Wienerisch-Néustadt, avait déjà sous ses ordres une compagnie de hussards à cheval, dont il portait l'uniforme vert.

A peine M. Styndall en reçut un léger et froid salut en réponse au sien; la hauteur naturelle de ce jeune homme ne démentait pas son origine; il appartenait à la maison de Torontal, dont la réputation de fierté était assez bien établie. Par une suite de dispositions auxquelles on eût été loin de s'attendre, d'ennemi de la princesse Charlotte, dans laquelle il avait commencé par voir la rivale heureuse de sa sœur, il était devenu son admirateur passionné. Arrivé à Vienne avec le désir de demander à son mari raison de l'offense faite à l'une des plus illustres familles hongroises; désarmé par lui dans un duel qui n'avait guère étonné, quoique les provocations de cette nature soient peu fréquentes et peu souffertes en Autriche, il avait obtenu du comte d'OEdenbourg la permission de fréquenter son hôtel. Il y paraissait rarement depuis la mort prématurée de ce seigneur, mais assez souvent pour troubler le repos de sa veuve qui, peu sensible à une recherche et à des déclarations d'amour fort vives, n'avait pu se déterminer à lui fermer la porte d'une maison, dont il devait l'accès à

une volonté restée pour elle un objet de respect. Cependant Charlotte, importunée de ses assiduités, les avait contenues dans de justes bornes, et n'avait consenti à le recevoir qu'en lui demandant sa parole de renoncer à des prétentions qu'elle ne pouvait encourager.

La princesse avait répondu aux hommages de sir Styndall comme à ceux d'une ancienne connaissance, avec laquelle pourtant on n'a garde de se mettre trop à l'aise. Assez franche pour ne pas dissimuler le plaisir que lui causait le retour de celui au sort duquel elle avait pris intérêt, elle avait assez d'usage du monde, ou plutôt assez de tact naturel pour savoir que cét intérêt ne devait pas affecter, dans un cercle nombreux, les formes sous lesquelles il avait pu se produire dans la vie domestique. Sans que ses sentimens parussent souffrir aucune altération, son accueil offrait un heureux accord de ce qu'elle devait à sa juste estime d'un homme de mérite, et aux convenances de la société au sein de laquelle elle passait ses jours. M. Styndall avait également en lui tout ce

qu'il fallait pour apprécier cette exacte mesure de conduite; elle satisfaisait beaucoup mieux sa dignité personnelle qu'une plus grande familiarité de démonstrations; par celle-ci, par un abandon plus caractérisé dans les manières d'une femme admise à un rang supérieur, il lui eût semblé être trop traité sans conséquence; c'est ce que son désir d'être bien venu auprès de Charlotte ne l'empêchait pas de reconnaître avec lui-même. L'empressement de la baronne de Steinn fut plus vif, quoique tempéré par l'idée qu'elle s'était formée des hautes qualités du gentleman. Frédéric se monta facilement au ton du cercle, le seul, à peu près, de tout Vienne, où il fut permis d'être soi, et de ne pas se borner à émettre les pensées frappées au titre convenu, à l'instar de pièces de monnaie qui, d'une même empreinte, reçoivent une valeur commune et un droit égal de circulation.

Insensiblement la conversation était devenue animée; le sujet sur lequel elle s'exerçait faisait naître une divergence de vues et de sentimens. Il s'agissait des femmes, par tout

pays, matière intarissable de critiques et d'éloges. Le retour de la princesse d'Awersberg à Vienne, après une absence commandée par les soupçons jaloux de l'impératrice, avait donné lieu à examiner les différentes manières d'aimer dans les deux sexes. Cet entretien, suivi d'abord avec quelque discrétion, comme tenant à l'intérieur de la famille impériale, ne tarda pas à marcher vers des généralités qui permettaient aux esprits plus de latitude. Les deux princesses, Charlotte de Lichteinsten et d'OEdenbourg, prétendaient que, chez les femmes, l'amour est presque toujours pur et désintéressé; elles étaient appuyées dans leur opinion par la baronne de Steinn qui, conséquente à la direction de ses idées, croyait que l'on ne pouvait se passionner pour un homme qui ne se distinguerait pas par ses titres et par son état de maison, ce qui était transporter l'intérêt ailleurs que dans l'amour même. Noverre, qui n'avait vu d'amans que dans ses ballets et dans son ardente imagination, l'abbé Métastase, qui avait la tête pleine des tragiques grecs auxquels il avait emprunté

quelques-uns de ses principaux canevas, présentaient les femmes comme livrées à des passions plus ardentes que celles dont les hommes subissent le joug. Ce dernier, surtout, pour lequel c'était une vraie jouissance que de se souvenir de sa *Didone abandonnata* à laquelle il devait son premier succès, s'appuyait fortement de l'autorité de Virgile; il citait encore la Phèdre d'Euripide, et l'on rougissait davantage. Les autres personnes du cercle s'abstenaient de prendre part aux débats; la lutte qui s'était engagée entre les trois dames et les deux auteurs lyriques, leur offrait assez d'intérêt pour qu'elles se contentassent de suivre de l'œil les coups que l'on se portait, sauf à consoler le parti vaincu et à féliciter le parti vainqueur. Mais il n'y avait encore ni vaincus ni vainqueurs; chacun, presque avec un succès égal, défendait son opinion, lorsque la princesse Charlotte de Lichteinsten dit avec beaucoup de grâce :

« Messieurs, nous ne sommes ici que trois femmes, et nous combattons seules à outrance contre des ennemis sans pudeur; au-

cun chevalier n'a encore rompu une lance pour nous. Sans remonter au temps de Charlemagne ou de la Table-Ronde, il n'y a pas de siècle, j'ose le dire, qui eût été témoin d'une pareille félonie! Si nous étions à Paris, il y a long-temps que les preux de cette capitale se fussent précipités pour nous dans l'arène. Le gant, à peine jeté, eût été relevé, et nous ne serions pas réduites à repousser, pour notre compte, les ignominieux transports d'un amour que je soutiens être presque toujours étranger à nos cœurs prodigues, tout au plus, de soins délicats et tendres en faveur des êtres qui en sont dignes. »

Cette invitation n'ayant pas procuré de renfort sur-le-champ au parti des dames, après une légère pause M. Styndall se leva et prononça ces paroles avec aisance :

« Je ne suis pas un chevalier français, et les bords de la Tamise, que j'ai quittés, sont moins féconds en défenseurs du beau sexe depuis l'établissement du régime parlementaire qu'au temps du bon roi Artur : cependant si les honorables personnes qui viennent de faire un appel à notre loyauté, en nous dépêchant

un héraut-d'armes qui vaut un peu mieux que ceux de cette époque, veulent bien accepter le secours de mon bras, je le leur offre de bon cœur; ce bras n'est encore que celui d'un convalescent, mais la cause est si bonne que, Dieu aidant et les dames, j'espère ne pas la défendre avec trop de désavantage. »

Par une acclamation formée d'un triple vote le défenseur fut accepté. Les curieux rapprochèrent leurs fauteuils; le cercle se forma : M. Styndall, assis à l'une des extrémités, semblait se tenir à la barre du camp. L'abbé Métastase, comme le mieux aguerri des deux chevaliers assaillans, entra le premier en lice, et il fournit sa course par une répétition élégante et très-souvent énergique de tous les argumens dont le sujet abonde. Les exemples n'y manquaient pas; les citations ne furent pas épargnées; les poëtes et les historiens les fournissaient. L'abbé avait bonne mémoire; son cher Horace ne fut pas oublié; d'ailleurs parfois il se mettait lui-même à contribution, car on lui avait permis de s'énoncer en italien, eu égard à la difficulté qu'il éprouvait à se faire entendre en allemand.

« Je crois, reprit M. Styndall, que le docte abbé se trompe en prétendant décider la question par des autorités. Je commence par récuser les classiques anciens; ils n'ont pas plus connu l'amour que les femmes qu'ils ont retranchées de la vie sociale, et l'on pourrait dire de la vie domestique, telle que nous l'entendons présentement. Dans son beau poëme, Virgile a interverti les rôles : il a donné la pudeur à son héros, et il est fade; il a rendu Didon violente dans son amour, et elle effraie encore plus qu'elle n'intéresse. C'est que cela n'est pas vrai, du moins quant à nous : aussi l'adversaire qui m'est opposé a eu l'art d'atténuer ces défauts dans sa riche poésie; au besoin nous pourrions l'invoquer contre lui-même.

» Il me semble, Mesdames, que tout votre tort, dans cette affaire, est de vouloir nous aimer un peu moins que vous ne nous aimez réellement, et de n'avoir pas dit quelle est la manière dont vous nous aimez. Pardonnez cette locution à votre défenseur qui est loin de s'en prévaloir, et qui n'y a même recours que pour entrer dans son sujet.

» Je commence par établir en principe que la femme est, dans la nature, le type de la beauté absolue, telle qu'elle a été ordonnée pour se produire aux yeux de l'espèce humaine; c'est ce que vos adversaires m'accorderont, car je crois cette vérité susceptible d'une démonstration rigoureuse, quoiqu'elle n'ait pas été encore présentée dans son vrai jour. Vos charmes, Mesdames, vous en connaissez la force, et n'oser les décrire en votre présence, c'est avouer combien ils sont puissans. Cet être enchanteur, que je ne nomme donc pas, a été créé sur un modèle tel que l'être qui lui correspond y trouve tout ce qui peut satisfaire ses sens et sa pensée. L'homme a également, en sa possession, tout ce qui doit le recommander aux yeux de sa compagne; mais ce n'est pas par les mêmes moyens qu'ils parviennent à se plaire.

» Ici je n'argumenterai pas de l'état sauvage appelé improprement l'état de nature; car, lorsqu'il s'offre avec certains caractères exclusifs de la sociabilité, il est plutôt un état de dégradation. Je prends mes exemples à nos côtés, dans la vie commune, et je dis

que, parmi nous, la femme étant entre toutes les créations la plus animée et la plus propre à répandre le bonheur et la volupté autour d'elle, c'est dans ses qualités uniquement que nous avons à chercher la beauté. Elle peut en avoir la conscience; elle la possède même comme moyen de succès, comme motif de sécurité personnelle; mais cette beauté, dans son acception morale et physique, existe uniquement pour l'homme qui, en retour, ne donne rien de pareil : il paie d'une autre monnaie.

» Vous souriez, Mesdames; avant de me juger, permettez-moi de mettre ma pensée dans son jour : en deux mots, la femme (ainsi l'a voulu la Providence) livre toutes ses grâces et tous ses charmes; c'est sa personne entière dont elle fait l'abandon. Semblant avoir une partie de ses attraits en réserve, ce sont les mêmes qu'elle offre sans cesse aux hommages sous une forme qu'elle a l'adresse de renouveler et de diversifier. De la plante des pieds à la pointe des cheveux elle n'est que séduction, et, pour le prouver, il n'est pas besoin que j'analyse ici les beautés de la

Vénus pudique, si éloquemment décrites par votre célèbre Winckelmann. D'accord avec lui sur ce point, j'aurai à contester sur un autre non moins essentiel; mais ce n'est pas ici le moment, je me borne à dire qu'à beaucoup d'égards la femme doit inspirer, même satisfaire une passion sensuelle, tandis que l'homme, en lui assurant l'appui de sa force, l'avantage de son état social, la puissance de ses moyens, l'honneur de relations fondées sur un noble caractère et la douceur d'un entretien nourri de connaissances profondes (car telle est la vraie beauté virile), l'associe à un commerce plus intellectuel. Si nous descendions d'un ou de plusieurs degrés dans les positions diverses de la grande famille humaine, nous verrions les mêmes rapports s'y soutenir; seulement l'expression en serait différente, mais de manière que l'être, qui donne la volupté, de l'hôtel à l'échoppe et du château à la chaumière, recevrait constamment en échange quelque chose de mieux ou au moins qui relevât d'un autre domaine.

» Encore un mot : ainsi l'amour chez la femme, par son essence même, est plus mo-

ral que chez l'homme sans être aussi vif; il n'a pas, en effet, la même pâture; c'est l'union de l'ame par les sexes qui se réalise pour l'épouse, là où l'époux, s'il se rend bien compte de ses impressions, songe au rapprochement d'une nature plus organique qu'intellectuelle; mais comme la bonté divine a eu aussi ses prévisions, comme elle a voulu arriver à quelque chose de mieux même au profit de l'homme, elle laisse agir le prestige. Les sens parlent presque seuls, il est vrai, dans le principe de nos attachemens. Qu'importe? le lien se forme, l'habitude, le besoin même du plaisir le resserrent, et l'union se spiritualise pour celui qui, peut-être, au début n'y cherchait que la volupté. »

Un murmure, qui n'avait rien de désapprobateur, circula dans le salon de l'hôtel d'OEdenbourg. Quelques hommes se regardaient comme pour se demander ce qu'ils devaient penser de cette doctrine qui leur semblait nouvelle; d'autres réfléchissaient en silence, et de ce nombre étaient les deux médecins. Les femmes chez lesquelles la parole est aussi prompte que la réflexion, déjà prononçaient

leur jugement; la princesse de Lichteinsten déclarait, pour son compte, avoir été parfaitement défendue, que la défense était précisément telle qu'elle la voulait, et elle en témoignait sa satisfaction à haute voix; la princesse d'OEdenbourg n'exprimait pas la sienne avec la même vivacité; elle paraissait y apporter quelques restrictions, au moins elle cherchait à y mettre des bornes, tandis que les traits de son visage déposaient de son contentement intérieur.

« Prenez garde, Mesdames, disait-elle en souriant, que notre éloge ne cache un piége, et que l'on ne s'en fasse contre nous une arme perfide; car, si j'ai bien compris M. Styndall, il prétendrait que nous sommes trop agréables de nos personnes pour ne pas inspirer des goûts physiques, et que l'homme qui nous céderait ce léger avantage, est trop riche de qualités plus essentielles pour ne pas donner lieu, de notre part, à un attachement moral. Prenez-y garde, Mesdames, il y a là deux grandes concessions ! »

Quant à la baronne de Steinn, elle était au comble de la joie : sa théorie du bonheur,

qui provient d'une belle alliance et d'une brillante fortune, suivant elle, n'avait jamais été plus solidement établie. Le spiritualisme de la noblesse, le respect dû aux titres, à son avis, venaient de recevoir une consécration qui leur manquait.

La première explosion des opinions diverses était passée, lorsque le respectable Duval prit la parole en ces termes :

« Dans ma qualité de vieux logicien, je pense que M. Styndall nous livre là une singulière doctrine, car, si on l'admet, chacun des sexes reçoit plus qu'il ne donne, ce qui ne laisse pas d'être assez difficile à expliquer.

— » La difficulté disparaît, reprit M. Styndall, dès que l'on considère que les dons ne sont pas de même sorte, et qu'ils changent encore de nature par la possession : ainsi la femme nous abandonne sa beauté physique qui commence par être un doux aliment de sensations auxquelles, de sa personne, elle est moins associée qu'on ne le croit généralement, et qui finissent pourtant par devenir une occasion de rapports intellectuels, dont

le charme est plus en affinité avec sa nature. C'est là où est son triomphe; c'est là où est sa plus noble jouissance! alors vraiment elle monte sur le trône; mais ses attraits en ont été les degrés; par eux elle a été avertie de sa force et du parti qu'elle pouvait en tirer. Pour elle, au contraire, à moins qu'elle n'ait dénaturé son sens primitif qui la soumet évidemment à d'autres besoins que les nôtres, et qui lui impose une autre condition d'existence, la beauté de l'homme est presque totalement morale; c'est un secours qu'elle s'approprie, une société qu'elle s'assure. Elle donne la volupté, elle demande en retour des soins, des égards, des respects dont le caractère aura nécessairement quelque chose de tendre, d'exalté même par le souvenir et l'orgueil de la possession; tel est l'échange qui constitue ici-bas la famille ou le bonheur. J'espère que cette explication dissipera l'inquiétude de la princesse d'OEdenbourg; en creusant l'idée principale on y trouverait encore le motif de la trop courte durée de l'attachement d'un sexe et de la constance de l'autre. Les impressions physiques s'effacent par la décadence

de la beauté qui les fait naître, ou même par une continuité de rapports avec elle, tandis que les impressions morales sont à l'abri de pareilles atteintes.

— » Bien, répliqua le docteur baron de Storck, bien, mon cher Styndall ! mais comment concilierez-vous votre aperçu assez séduisant, il faut en convenir, avec cette nature si vivement impressionnable, avec cette constitution éminemment nerveuse qui forment le doux et souvent assez triste apanage de la femme ?

— » Sans révoquer en doute cette constitution qui aurait encore ses correctifs, je pense, reprit Frédéric, que nous nous abusons un peu sur le compte des femmes, et qu'après avoir remarqué avec plaisir l'agréable légèreté et la grâce de leur texture, nous en tirons des conséquences tous les jours démenties par les faits. Par exemple, il est passé en lieu commun qu'elles sont plus délicates que nous; je l'accorde. De-là on conclut qu'elles sont plus accessibles aux impressions du plaisir et de la douleur physiques; c'est ce que l'on peut contester, car leurs plus grandes

peines et leurs plus grandes jouissances, quoi qu'on ait dit, tiennent évidemment à des affections morales. »

Le chevalier Van-Swiéten, qui avait jusque-là gardé le silence, crut devoir prendre la parole.

« J'espère, Mesdames, dit-il, que M. Frédéric Styndall voudra bien nous expliquer comment, avec une réduction de sensations physiques, il vous gratifie d'un surcroît de sentimens moraux et de vie intellectuelle? Jusqu'à présent j'avais cru que tout cela se tenait un peu : c'était aussi l'avis du grand Boërhaave, mon maître, dans son Traité des maladies des nerfs, *de Morbis nervorum*, l'un de ses beaux et derniers ouvrages. »

Le docteur Storck appuya de toute son autorité l'avis de son collègue.

« Ainsi, remarqua la princesse Charlotte de Lichteinsten, voilà que deux médecins descendent dans l'arène contre leur malade : l'on succomberait à moins, et cela est peu généreux.

— » Nos docteurs ont raison, reprit Fré-

déric; j'ai fait une incursion sur leur domaine : il est juste qu'ils m'en chassent, si je le profane; qu'ils me repoussent, s'ils s'y croient attaqués; mais à Dieu ne plaise que je me rende coupable d'une pareille témérité! L'objection qu'ils m'ont adressée est de bonne guerre, elle est même assez forte, je l'avoue, mais j'y répondrai par une autre question à laquelle je les prie de prêter quelque attention à leur tour.

» Dans le cas où nous reconnaîtrions aux femmes une organisation plus décidément nerveuse que la nôtre, et, par conséquent, plus apte à réagir sur l'intelligence, ainsi que le voudraient mes savans adversaires, je demande comment elles surmonteraient cette foule d'accidens fâcheux, pour elles plus communs que pour l'autre moitié de l'espèce humaine? Je voudrais qu'on m'apprît comment elles survivent à leurs maladies spéciales, à leurs grossesses, à leurs maternités, à leurs travaux domestiques, à leurs fatigues de nourrices et de garde-malades? Ne s'aperçoit-on pas qu'en les gratifiant de cette sorte de constitution, on veut des effets contradic-

toires à la cause? ne voit-on pas que la vie étant plus composée de peines que de satisfactions dues aux sens, on condamne ces êtres délicats à un état permanent de souffrance, et qu'il ne resterait pourtant qu'à enfermer, dans un corps d'airain, des nerfs d'une pareille irritabilité? A moins que leurs corsets, renforcés de baleines et d'acier, ne leur en tiennent lieu, je ne soupçonne pas quels seraient leurs moyens de résistance! Je persiste à dire que, dans le rapport des sexes, les jouissances des femmes ont un caractère plus moral que les nôtres; voilà peut-être pourquoi celles qu'elles donnent appartiennent primitivement à une autre nature? je serais tenté de le croire, car ces balancemens sont assez communs dans le système des êtres, sauf à convenir qu'une suite de réflexions, unies à une force instinctive et latente sur laquelle il n'est point permis d'élever de doutes, provoque chez la femme le développement rapide de l'intelligence. En effet, on serait assez embarrassé à faire honneur de celle-ci aux spasmes continuels d'une susceptibilité nerveuse et exaltée outre me-

sure, qui, très-probablement, n'existe pas hors de l'état morbide. »

Ces derniers mots étaient à peine prononcés que Van-Swiéten se leva de sa place, s'approcha du fauteuil où était assis M. Styndall, et que, lui serrant affectueusement la main, il s'écria :

« Il faut que je me réconcilie avec vous, mon cher Styndall ! je vous en voulais un peu de m'avoir accolé à l'archevêque Miggazy, quoique je respecte beaucoup son caractère. Mais où diable, mon ami, avez-vous donc pris vos grades de docteur? Est-ce à Leyde comme moi, car j'ai entendu que l'enseignement y est encore assez bon? Quant aux autres universités d'Allemagne, il n'y a rien à en attendre. Nous avons dans celle de Vienne, dont j'ai l'honneur d'être le président, vingt gros bonnets qui ne vous comprendraient seulement pas; mais patience! avec la grâce de Dieu et de l'impératrice, si elle continue à fermer l'oreille aux intrigans, je compte y mettre bon ordre, et le mérite fera son chemin, je l'espère, dans ce très-noble et très-ignare empire de la Germanie ! Savez-vous

bien qu'à beaucoup d'égards je partage votre opinion sur les femmes? A consulter les apparences, on les dirait victimes de tourmens éternels, et il ne resterait plus qu'à souscrire à ce mot d'un naturaliste qui ne voyait en elles qu'un être malade de naissance, *animal ægrotans*. Erreur, mon ami, mensonge grossier ou sotte flatterie, comme on le voudra! Ce n'est pas ainsi que les œuvres de la nature sortent de son atelier. J'ai soigné des femmes, en effet, qui étaient attaquées de maux incurables; il m'en est passé par les mains qui étaient couvertes de plaies, rongées d'ulcères et en butte aux plus grandes adversités physiques qui puissent affliger l'espèce humaine; j'en ai soumis quelques-unes aux opérations les plus affreuses; j'ai appliqué le fer et le feu sur ces pauvres créatures : eh bien, elles ont généralement supporté l'un et l'autre avec plus de patience que les hommes exposés aux mêmes épreuves! Leurs cris ont été moins élancés, leurs convulsions moins atroces; j'ai encore remarqué que leurs agonies ont été plus prolongées. A tout cela il y a pourtant une cause : c'est, soyons-en cer-

tains, que leurs douleurs sont moins lancinantes et leurs maux plus tolérables; autrement on serait réduit à supposer qu'elles naissent avec une force d'ame et de corps supérieure à la nôtre, ce qui serait une absurdité. Pourquoi ne pas reconnaître que le mal qui corrode notre machine a moins de prise sur elles, à raison même de leur texture? Pourquoi ne pas avouer que leur sensibilité nerveuse est amortie par la mollesse de la fibre et du tissu cellulaire où elle plonge? L'homme est tout muscle, mon ami : sa vie est plus intense et par conséquent plus courte; son système organique est moins graissé : il faut qu'il s'use plus tôt, et que les vives collisions fassent crier le mécanisme.

» Telle est mon opinion, mon cher Styndall; d'où je me crois en droit de conclure que la nouvelle école, qui se forme outre Rhin, école qui ne me semble donner à ses élèves qu'un cours de galanterie française, et non de bonne et franche médecine, exagère les peines du beau sexe, ses mérites et un peu ses vertus. Oui, Mesdames, je ne crains pas de le dire, tout cela n'est que de la mé-

decine de boudoir, une vraie médecine à l'eau de rose ! »

Comme Van-Swiéten retournait à son fauteuil, tout plein encore de son éloquence médicale, et bravant autour de lui les regards, la princesse d'OEdenbourg l'arrêta par la basque de son habit depuis long-temps démodé, et par les paroles suivantes :

« J'admire comment chaque jour que vous venez à Augarten, vous vous plaisez à détacher quelques fleurs de notre couronne ! Les femmes ne vous aimeront pas, docteur ! Au moins M. Frédéric Styndall nous laissait la palme des sentimens moraux ; avec lui, nous pouvions régner dans l'empire du spiritualisme. Nous y planions, tandis que l'homme, grossièrement attaché aux plaisirs sensuels, rampait à nos pieds ; il est vrai que nouvelles divinités de cet Olympe un peu bourgeois, c'est nous qui les lui donnions, c'est de nos mains qu'il recevait l'ambroisie ; ainsi le ciel verse sur la terre des bienfaits auxquels il ne daigne pas prendre part. Quant à vous, docteur, vous ne nous laissez ni sensations, ni vertus. Expulsées par M. Styndall de l'un des

deux domaines, il ne vous restait qu'à nous chasser de l'autre, et c'est ce que vous avez fait. »

Van-Swiéten, en se frottant les mains, gardait un silence qui ne manquait pas d'amour-propre; à son défaut, Frédéric répondit :

« Madame, il y a quelque vérité dans l'abrégé de ma doctrine que votre Altesse vient de présenter avec une aimable légèreté. Il m'eût été même difficile de la résumer aussi bien; mais les conséquences un peu rigoureuses qu'en a tirées le docteur, ne vous eussent pas autant effrayée, si vous n'aviez oublié combien sont profondes les impressions que produisent les femmes, quand, par un retour sur elles-mêmes, qui leur est bien plus familier qu'à nous, elles ont ajouté à leurs charmes physiques, les dons d'un esprit cultivé et les qualités de l'ame! Alors s'opère en elles une fusion ravissante des trésors des deux natures; alors, belles à la fois de leurs vertus et de leurs grâces, elles règnent dans l'un et l'autre domaine, et je serais tenté de m'écrier : Qu'il tremble celui qui arrêtera ses regards sur cette création privilégiée, car

il faut qu'il devienne le plus heureux ou le plus à plaindre des mortels ! »

Ces dernières paroles, prononcées à la hâte par M. Styndall et sans aucune direction précise des yeux de sa part, furent suivies d'un soupir étouffé; Charlotte, de son côté, se pencha à l'oreille de la princesse de Lichteinsten, qu'elle eût quelque chose à lui communiquer ou non. La discussion avait été piquante, spirituelle, mais elle n'avait point fatigué le convalescent. Au contraire, ses traits en avaient reçu une expression reposée qui en tempérait la fierté naturelle; ce n'était plus le même homme. Enlevé à cette pensée fixe qui l'obsédait, il paraissait à la fois jouir des douceurs du commerce social, et y apporter tout ce qui pouvait en accroître le prix. Son front, dégagé de la teinte sombre qui de temps à autre le traversait, n'était plus un emblême des orages qui auraient assailli son ame, ou des coups sous lesquels on eût été tenté de croire qu'elle cherchait à se redresser. On ne saurait s'imaginer ce que le gentleman gagnait en intérêt, par la cessation de cet état de lutte trop souvent sensible à

l'œil de l'observateur. Sa noble prestance se dessinait dans toute sa beauté.

La princesse de Lichteinsten ayant cru devoir lui rendre grâces, au nom de ses deux amies comme au sien propre, du solide appui qu'il leur avait prêté, il répondit :

« Mesdames, il était trop juste que je vous consacrasse les prémices d'une existence qui vient de renaître sous vos auspices, puisque c'est dans cet hôtel même qu'elle a trouvé les soins auxquels j'en dois la conservation. Et comment les femmes n'auraient-elles pas droit à notre intérêt, quand la civilisation qui est en grande partie leur ouvrage, s'arme presque partout contre elles? Ici, pour enrichir un frère, on les condamne au célibat; là elles sont dépouillées par le régime des substitutions et du droit d'aînesse; ailleurs on leur dispute jusqu'au caractère de l'humanité. Est-ce que votre sénat de Memmingen ne s'est pas opposé à la purification d'une église paroissiale, après une rixe où le sang avait coulé, sous prétexte que la dispute n'ayant eu lieu qu'entre femmes, la chose ne tirait pas à conséquence? »

La gaieté des auditeurs se manifesta un peu bruyamment à ces derniers mots, si ce n'est que le conseiller Holger remarqua avec gravité, que cet événement étant à la date de 1449, on ne pouvait pas plus s'en autoriser contre le moment présent, que de la procession faite tambours battans et drapeaux déployés par les bourgeois de la même ville, le sénat en tête, au-devant d'un convoi de vin qui leur arrivait du Necker, dans l'année précédente, l'une des plus funestes aux vignobles de leur pays.

« Oui, reprit M. Styndall, mais le droit de l'aîné mâle, mais les substitutions qui dépouillent les femmes sont de la même époque, et si les bons Allemands ne font plus autant de cas de leur vin du Necker, ce dont je doute, je ne vois pas qu'ils considèrent les femmes davantage qu'autrefois, puisque par continuation ils les privent de leur légitime. »

Le jeune Torontal, qui n'avait pas encore ouvert la bouche de la soirée, rompit le silence en fixant sur le gentleman un œil peu amical.

« Monsieur, dit-il, je crains qu'en votre

qualité d'étranger, vous ne parliez de nos usages, sans en connaître l'esprit. La noblesse, qui est la force d'un État, ne se soutient que par les substitutions et par le droit d'aînesse. Nous leur devons la dignité des familles. Quant à nos femmes, vous en prenez trop de souci; leur prétendue pauvreté ne leur est point à charge. N'étant guère plus favorisées les unes que les autres, elles sont également l'objet des seules recherches qui puissent les honorer. Si la bourgeoisie a pour elle son négoce et ses fabriques, ce qui est bien assez, une foule d'établissemens ouverts aux filles nobles, les mettent à l'abri de la honte d'une dérogeance. Peut-être même ce défaut de fortune a-t-il, pour elles, l'avantage de les exposer un peu moins aux intrigues des aventuriers et des inconnus qui s'accommoderaient assez d'une riche héritière. »

Dans le tour de gaieté qu'avait pris la conversation, cette sortie était presque dépourvue de motifs: aussi déplut-elle généralement. Il y perçait une amertume de pensées et d'expressions peu civile pour l'insulaire. Il l'avait senti; il allait même répliquer de ma-

nière à repousser ce qu'il pouvait y avoir de personnel dans le propos du jeune comte, lorsque calculant les inconvéniens d'une scène provoquée par lui ou par tout autre dans le salon de l'hôtel d'OEdenbourg, il s'arrêta tout-à-coup. Mais ses traits changèrent subitement d'expression; il pâlit, et après s'être incliné dédaigneusement sur le bras droit de son fauteuil, il se contenta de regarder d'une manière significative le capitaine Romuald de Torontal. De ce coup-d'œil prolongé, il paraissait lui demander à quelle intention avaient été prononcées les paroles que l'on venait d'entendre? La princesse Charlotte était sur les épines; elle se reprochait plus que jamais d'avoir admis chez elle l'ancien antagoniste de son mari; ses yeux supplians semblaient à la fois implorer une grâce de Frédéric, et le remercier d'avance de l'avoir obtenue de sa modération. Cet état de crise, auquel chacun prit plus ou moins de part, cessa par la présence inopinée du baron de Sperges, qui sortait du cabinet de toilette de Charlotte où, sur l'invitation de la princesse, il était resté renfermé pendant une heure, pour écrire à

son ami Winckelmann, toujours promettant de visiter l'Allemagne, et toujours prêt à reculer devant sa promesse.

CHAPITRE XI.

Une grande question d'ordre social.

Après avoir salué les dames avec le cérémonial accoutumé, le noble Tyrolien se donna à peine le temps de faire un échange de complimens avec ses amis. Il avait aperçu M. Styndall dans le salon; c'était la première fois qu'il le rencontrait depuis le jour où ils avaient commencé leur connaissance dans l'impasse voisine de l'arsenal; aussi s'approchant avec tout l'empressement qu'il était susceptible de mettre dans ses actes, l'honnête baron lui dit non sans s'être incliné plus d'une fois :

« Seigneur gentleman, je vous prie de croire que si je ne vous ai pas vu plus tôt depuis votre cruel accident, cela n'a point tenu à ma volonté. Des envois successifs destinés à la bibliothèque et à la galerie, m'ont retenu

au Burgh; il m'a fallu les mettre en ordre, mais ils ne m'ont pas empêché de m'informer exactement de vos précieuses nouvelles. Si la journée du 29 juillet a eu des suites périlleuses pour vous, et j'espère que votre honneur ne s'en ressent plus, je vous atteste qu'elle a eu aussi pour moi ses embarras. Sans vos bons chevaux de Bukowine et votre brave serviteur, un autre serviteur, qui est bien loin de le valoir, ne fût pas arrivé à la place de Hoff impunément. Votre seigneurie et son écuyer se sont trouvés là fort à propos pour lui; car, de ma personne, n'en déplaise à la princesse, je n'eusse jamais pu atteindre jusqu'au Burgh, tant les rues étaient obstruées! »

Dans la disposition d'esprit où était M. Styndall, ces communications verbeuses sur un événement déjà arriéré, excitaient fort peu son intérêt. Il paraissait même en souffrir. Pour essayer d'y mettre fin, il avait vainement recours aux civilités d'usage accompagnées de questions sur l'état du musée impérial; le baron qui avait figuré activement dans la fameuse journée du 29 juillet, était trop heureux de s'accoster de quelqu'un à qui

il pût une dixième fois en raconter les détails, pour laisser échapper une aussi bonne occasion. Aussi continua-t-il en ces termes :

« Et son excellence le comte de Cataldo, croyez-vous que je l'aie trouvé à mon retour où je l'avais laissé? Point du tout : il était allé examiner, au cabinet des antiques, le bas-relief dont je lui parlais le matin! Et son altesse sérénissime le prince Kaunitz de Riltberg, supposeriez-vous que nous l'ayons rencontré dans son petit appartement du palais impérial, comme se le promettait la très-gracieuse princesse Charlotte? Vous ne vous tromperiez pas moins; car, après avoir poursuivi le prince chancelier, de corridor en corridor, nous n'avons pu le rejoindre qu'au moment où il montait en voiture pour gagner son hôtel de Maria-Hiff! Et si l'impératrice avait exécuté son projet de visiter ce jour-là même le collége Thérésien, je doute que le premier ministre eût pris jamais sur lui de signer l'ordre de suspension de la sentence! Quant à l'archiduc Joseph, je suis certain qu'il ne se le fût pas permis sans mécontenter sa mère. Et ne fût-ce que par ce motif, ni son

excellence le comte de Cataldo, ni moi, nous n'eussions pu lui demander cette faveur. »

Le chevalier Van-Swiéten qui avait entendu ce singulier narré, et qui était tenté de hausser les épaules chaque fois que l'on faisait devant lui un pareil étalage de titres et de complimens, très-ordinaires pourtant dans les mœurs autrichiennes, interrompit le fondateur de l'académie des riches; prévoyant ou non la discussion qu'il allait ainsi engager, il lui dit à haute voix :

« De sorte, Monsieur le baron, que vous ignorez si le coquin que vous avez sauvé de la corde, à vous deux (la princesse et vous), vaut seulement la centième partie de la fatigue que vous vous êtes donnée pour le ravir à la potence?

— » Docteur, reprit Charlotte d'Œdenbourg (tandis que le baron de Sperges restait tout étourdi de l'apostrophe), vous eussiez pu dire *à vous trois;* car, en ne nous comptant encore ma cousine et moi que pour une personne, vous savez très-bien que M. Styndall était au moins en troisième dans cette

bonne œuvre. Elle lui coûte assez cher pour ne l'en pas retrancher.

— » Madame, répondit le convalescent (dont la remarque du docteur semblait avoir accru l'émotion pénible, occasionée déjà par les réflexions inconvenantes du comte de Torontal), Madame, c'est votre bienveillance qui a tout fait. Quand la loi est cruelle, quand elle copie le crime dans la manière de le punir, si même elle ne le provoque, il est bon qu'elle trouve quelque part son correctif, et qu'une voix plus puissante que la sienne, celle de l'humanité, retentisse à l'oreille des princes. Peut-être convient-il encore que, pour être mieux écoutées, les prières, ainsi qu'il est arrivé cette fois, empruntent l'organe d'une femme aimable et vertueuse. Tout mon mérite, Madame, si j'en ai le moindre, a donc été de me trouver près de Votre Altesse, d'avoir peut-être un peu inconsidérément recueilli ses paroles et d'avoir fourni, à monsieur le baron, un moyen de se conformer avec plus de promptitude à vos généreux désirs.

— » Nous ne savons trop, répliqua Van-Swiéten, si le sujet auquel tant de braves gens

ont témoigné leur intérêt, le justifiera par sa conduite. Les habitudes bonnes ou mauvaises se perdent difficilement. Notre nature est coutumière de fait au moral comme au physique. Les mauvais penchans ne se détournent pas plus que les humeurs, quand une fois elles ont pris leur cours. Le corps social succomberait bientôt, s'il n'avait ses émonctoirs, et le parti le plus sûr en pareil cas est de laisser l'exécuteur des hautes-œuvres terminer son opération médicale. »

A ces mots, le mécontentement se manifesta sur quelques physionomies. La princesse, entre autres, eût voulu donner une direction moins grave à la conversation. Pour y mieux parvenir, elle pria gaiement le président universitaire de remarquer en sa qualité de médecin, sur quelle ligne il se rangeait, et quel nouvel Hippocrate il venait de s'adjoindre. Le docteur en rit lui-même, mais il ne fut point désarçonné.

« Au surplus, poursuivit-il en se tournant vers le conseiller Holger qui, ainsi que lui, avait dîné à l'hôtel, alors qu'on eût mis en usage le moyen en question, eût-on fait autre

chose que continuer pour l'affaire la direction qu'elle avait reçue du principal intéressé? Les bandits commencent toujours contre eux-mêmes, et à la vérité avec fort peu de sagesse, ce qu'achève encore plus dextrement maître Nicolas.

— » C'est-à-dire, répliqua vivement M. Styndall, que vous comptez pour peu de chose de fixer irrévocablement la destinée présente et future d'un homme!

— » Il y a temps pour tout, poursuivit le praticien. Je ne fais pas ici de la dévotion, mais de la médecine légale.

— » Soit, dit l'insulaire; encore ne faut-il pas qu'elle soit fondée sur le mépris de l'humanité. La société n'est pas une simple agrégation de corps et de membres : elle a aussi son sens moral qu'il ne faut pas blesser.

— » C'est ce dont je m'abstiens, repartit Van-Swiéten; je crois seulement que la société a le droit d'enlever, à une volonté mal dirigée, l'instrument avec lequel on lui porte dommage. A tout prendre, dans une juste acception, la vie de chacun ne saurait être envisagée autrement par rapport à tous.

— » Je le sais, reprit le convalescent qui s'échauffait par degrés, telle est la manière reçue d'en parler; tel est le grand argument. Mais ne traite-t-on pas ainsi avec bien de la légèreté ce qu'il y a de plus réel dans un monde et dans l'autre? Les accidens journaliers étant d'un ordre divin, puisqu'ils sont le résultat d'éventualités comprises dans le plan général, la mort, la terrible mort ne devrait-elle pas aussi dépendre de la seule volonté par laquelle la vie existe? L'infliger par simple calcul, n'est-ce pas empiéter témérairement sur un domaine sacré? Si Dieu avait voulu que l'assassin ne survécût pas à sa victime, il eût armé contre lui toutes les forces de la nature; il l'eût mis au ban de l'univers. Dès l'instant où la terre eût été abreuvée de sang, elle eût repoussé le meurtrier, ou se fût entr'ouverte sous ses pas!.... L'impunité n'est pas ce que je demande : la société a son droit de conservation, je n'ai garde de le contester; qu'elle l'exerce! mais qu'elle n'aille pas au-delà! »

Van-Swiéten : « Mon cher malade, apprenez-moi s'il existe au monde des moyens

efficaces pour ramener à la morale celui qui, dans son seul intérêt propre, l'a foulée aux pieds? En attaquant son semblable, en le mettant en dehors de la vie, il s'est mis en dehors de l'humanité. N'est-il pas vrai que le malheureux qui a succombé, s'il pouvait se relever de terre, à l'instant même frapperait à son tour son assassin, et lui plongerait un poignard dans la poitrine? Qui oserait blâmer cet acte ou en punir l'auteur, à moins de proclamer que tous les droits ici-bas sont du côté des scélérats? Eh bien! la société est tout naturellement placée aux droits de l'opprimé. Elle constate le crime, elle emploie des formes juridiques dans la recherche du coupable, parce qu'elle en a le temps; elle le punit pour s'en mettre à l'abri, encore plus que pour s'en venger, pour effrayer, encore plus que pour infliger une peine; elle veille aux intérêts de son existence future, parce qu'elle n'a pas même le droit de les oublier; elle se décime pour se préserver de mort; elle a du mauvais sang, comme le disait un prince d'un pays voisin, et elle présente le bras à la lancette. »

M. STYNDALL : « Vous avez dit vrai, en avançant que la victime, si elle était rendue à la vie, tôt après l'instant où elle a succombé, aurait le droit de frapper son assassin au cœur, et vous avez vous-même résolu la question en précisant si bien le cas, car votre raisonnement ne saurait s'appliquer qu'à la catastrophe même. L'attaqué, en exterminant son ennemi, agirait alors en vertu de la loi de conservation ou dans la chaleur du ressentiment ; mais je doute qu'il pût le lendemain disposer de sang-froid des jours de celui-ci. Homme honnête, j'atteste même qu'il ne le ferait pas ! Ainsi le prétendu droit de la société s'efface ; elle ne peut plus tuer ni par procuration ni par substitution. Du reste, j'ignore encore s'il appartient à la seule morale des intérêts de régir notre espèce là, où elle pourrait adopter des règles plus dignes de conduite. Si on respectait davantage l'humanité, même dans ses égaremens les plus déplorables, soyons-en persuadés, le règne de la force brute cesserait sur la terre, et les notions de justice finiraient par entrer dans l'esprit des peuples ; mais qui ne sait que, les

intérêts étant susceptibles d'extension entre les mains des hommes qui s'en prétendent les conservateurs, il y a un grand péril à y chercher des règles suprêmes de conduite; quant à moi je tremble, tant la matière est élastique, et, de degrés en degrés, je ne vois pas au juste où s'arrêteront vos coups de lancette! »

VAN-SWIÉTEN, d'un ton brusque : « Mes coups de lancette au moins ne vous ont pas fait de mal, vous en conviendrez, quoique vous en portiez encore les stigmates. Certes, sans eux, vous couriez les risques d'une maladie grave : ma conscience me disait d'ouvrir la veine. Voudriez-vous que la société seule, faute d'une pareille opération, restât désarmée contre le mal qui la travaille? Laissez-lui ses sûretés, elle n'en a que trop besoin. »

M. STYNDALL : « Des sûretés, soit! mais vont-elles jusqu'à égorger tranquillement un homme par la main d'un autre homme que cette mort avilit? Notez bien que voilà trois victimes qui résultent d'un meurtre; et, de ces trois victimes, à votre compte même, il

y en a deux d'innocentes ! Ces sûretés, dites-le moi encore, vont-elles jusqu'à donner à tous un spectacle propre à endurcir les caractères, s'il ne les corrompt? enfin doivent-elles aller jusqu'à fermer la porte au repentir?

» Je parle sans doute à des croyans, continua M. Styndall d'une voix pleine et dont la force étonna la princesse d'OEdenbourg; je parle, Messieurs, à des hommes qui savent le prix d'une éternité pour la faible créature appelée dès ici-bas à préluder à ses destins; et je vous demande quelle ne doit pas être la hardiesse du tribunal qui assume ainsi la terrible responsabilité d'envoyer un malheureux devant le juge du passé et l'arbitre d'un avenir irrévocable! »

Van-Swiéten : « La justice outragée, monsieur le philosophe, permet à la religion de s'asseoir à côté du coupable pour le consoler, pour le purifier par le repentir et pour le réconcilier avec son Dieu ; cette religion l'escorte dans le grand trajet d'une vie à l'autre; elle devient même suppliante pour celui que les supplications n'ont point ému. A lui la faute, s'il ne profite de cette faveur qu'on lui

accorde bien généreusement, puisqu'il l'a refusée à sa victime. Si vous avez vu ce coquin d'Archangéli marcher vers un théâtre sur lequel il n'est probablement pas fâché de n'avoir point achevé sa représentation, vous avez pu vous convaincre, par vos yeux, qu'il n'était pas abandonné à lui-même; il avait près de lui le bon père Cyrille; il en a été visité dans sa prison, et on lui a donné, comme à tous ses pareils, le temps de la résipiscence : les délais qui s'écoulent entre la condamnation et l'exécution ne leur en laissent que de reste, car ils sont tous appelans.

M. STYNDALL avec feu : « Vous avez donné, dites-vous, le temps de la résipiscence au coupable! Eh bien! pourquoi le frapper ensuite s'il est purifié? mais non, vous n'avez rien donné! Comment supposer, en effet, que des semaines, des mois, si vous insistez, écoulés au fond d'un cachot, aient amené le calme dans ses esprits? Toujours sous le coup de votre justice, il cherche, n'en doutez pas, à lui échapper par violence en brisant ses fers, ou judiciairement en palliant ses forfaits. Le soin de sa conservation physique est

trop pressant pour que les salutaires pensées dominent un être long-temps en guerre contre la société, et qui ne sortira pas de cet état de révolte réelle, tant qu'il croira les hommes avides de sa destruction; pour lui il n'y a plus d'équilibre moral, par conséquent de libre arbitre. Dès qu'il s'agit d'être ou de n'être pas, toute amélioration prétendue aboutit à de la frayeur ou à de l'impuissance. C'est presque toujours une ame toute palpitante de son crime que vous traînez du tribunal à l'échafaud; c'est du sein d'une prostration abjecte ou d'un désespoir hideux, que vous la lancez dans un monde dont ni elle, ni vous, n'avez le secret. Vous savez pourtant qu'il n'est possible d'arriver à une bonne mort que par une bonne vie: ainsi vous torturez, mais vous n'amendez pas; vous tuez, mais vous ne convertissez pas. Quand vous versez le sang ou que vous étouffez en place publique, vous familiarisez vos peuples avec une scène atroce, sans leur donner un exemple! Voyez comme la nature est là toute prête à se venger de vos calculs inhumains: cette foule que vous avez rassemblée autour d'un appareil patibulaire

en lui criant, à son de trompe, qu'on va détruire un homme, au lieu de prendre le crime en horreur, plaint le criminel! c'est le bourreau qu'elle maudit et qu'elle poursuit de ses injures et de ses coups. Elle a raison, car il n'y a rien de plus horrible que de faire de la cruauté à froid. Vous avez voulu de la terreur (singulier ressort, il faut l'avouer, pour conduire à la morale la plus noble des créatures sorties de la main de Dieu!) et, pour peu que le patient montre un caractère énergique ou disposé aux larmes, vous n'aurez obtenu que l'intérêt accordé aux ames fortes ou la compassion réservée à la faiblesse; cependant vous lui aurez fait tout le mal que vous pouviez lui faire. S'il vous était donné d'anéantir son existence future, comme vous brisez les ressorts de son existence présente, il n'aurait peut-être que des grâces à vous rendre; mais qui sait si, à l'instar des anciens qui sacrifiaient des victimes humaines aux dieux infernaux, vous n'aurez pas voué un être de votre espèce à une éternité de douleur?

» Je vous le répète, Messieurs, pour peu

que vous croyez, il y a moins de barbarie à frapper de mort l'homme vertueux que le coupable, Socrate qu'Anytus! Oui, dans le sens de la justice des siècles, le tort eût été plus grand d'envoyer à l'échafaud le duc d'Albe ou notre chancelier Jeffryes que don Carlos ou notre digne Algernon! »

Van-Swiéten répliqua; il s'échauffait à son tour sans voir que la vigueur, avec laquelle son antagoniste venait de manier la parole, pouvait lui devenir funeste dans les premiers jours d'une convalescence. Les suffrages, surtout ceux des femmes, s'étant évidemment prononcés en faveur de M. Styndall, le docteur prétendait les ramener de son côté; mais le baron Holger, employé à la réforme du code criminel d'Autriche par l'impératrice Marie-Thérèse, crut devoir intervenir dans la discussion d'une matière qui était de sa compétence. Peut-être aussi y fut-il invité par un signe non équivoque échappé à la princesse d'OEdenbourg; témoin d'une altération sensible dans les traits de l'étranger, et dont l'effet était de l'offrir à ses regards tel qu'elle le vit au moment où il allait être

renversé sous les roues de sa calèche, Charlotte était bien aise de mettre fin aux débats, ou au moins d'y voir entrer un nouvel athlète, dont la présence fit cesser, entre les deux champions, une lutte qui, par le caractère opiniâtre de Van-Swiéten, courait le risque de devenir trop personnelle.

Comme on pouvait s'y attendre, le baron Holger envisagea la question de divers points de vue. S'attachant moins à son côté moral, il discuta le droit ancien et le droit moderne, les positions respectives du coupable et de la société. Après avoir pris l'un dans l'état de nature, il le trouva soumis à la loi du talion; remontant à l'origine de l'autre, il la jugea existante par l'accord public ou tacite des volontés : de ce seul fait, il se crut fondé à conclure qu'une peine, quelque sévère qu'elle fût, dès que sa publication préexistait au délit, était justement infligée. Il n'en cita pas moins sur le même sujet diverses opinions de Grotius, de Puffendorf, de Burlamaki, et même du marquis de Beccaria, avec lequel il était en relation, et qui venait de mettre au jour son fameux *Traité*

des délits et des peines. La concordance était assez difficile à établir entre ces publicistes. Cependant, incliné vers le sentiment de ce dernier, en faveur duquel Marie-Thérèse se proposait déjà de fonder une chaire d'économie publique à Milan, il laissa entrevoir que l'opinion particulière de l'archiduc Joseph était tellement conforme à celle de M. Styndall, que, probablement, la peine de mort serait abolie en Autriche, dès que ce prince succèderait à la couronne.

« Je ne sais, ajouta-t-il, si on aura à se louer de cette mesure, dont les chances ne sauraient être exactement prévues, par cela même qu'elle est une innovation; car les lois ne peuvent guère être appréciées que par leurs effets. Suivant qu'elles sont en rapport avec les mœurs et qu'elles y entrent, leur application est bonne ou mauvaise. Il est tel pays où l'abolition de la peine de mort, accompagnée de dispositions préparatoires, peut avoir des conséquences salutaires, tandis que, dans tel autre; il serait possible qu'elle amenât un bouleversement social. Quant à moi, je crois cette peine injuste,

exagérée et pernicieuse, comme châtiment du vol. Je sais que le rejet qu'en fait mon noble ami Beccaria a bien plus de latitude, et qu'il voudrait l'effacer absolument du Code criminel, si ce n'est en cas de conspiration politique. L'expérience sera le meilleur juge de cette théorie, dont, ce me semble, les peuples légers du Midi, même ceux de la France, s'accommoderaient mieux que les peuples d'un esprit calme et penseur. Les uns, en effet, méprisent trop la vie pour être émus par le danger de la perdre : il faut donc, en la leur conservant malgré eux, leur apprendre à en connaître le prix. Pour ce qui est des autres, leurs crimes sont généralement plus étoffés, leurs scélérats sont d'une complexion plus robuste; c'est froidement qu'ils exécutent ce qu'ils ont médité froidement, et je n'oserais affirmer qu'il fût facile de les ramener à la réforme par un régime de correction et de travail.

» Cependant, continua le baron Holger, les considérations de M. Frédéric Styndall renferment de beaux et nobles aperçus qui, sans devenir la mesure exacte de la législation,

doivent être toujours présens à la pensée du publiciste. En l'écoutant, j'ai cru entendre ou lire mon ami Beccaria; quant à la réforme, dont on s'occupe actuellement pour les États héréditaires, je crains qu'elle ne soit très-imparfaite par la trop grande multiplicité de détails qu'elle embrasse, des cas qu'elle a inutilement particularisés, et des anciens édits impériaux auxquels elle renvoie, soit pour la classification des délits, soit pour la détermination de la peine, tandis que ce travail ne pouvait trouver son mérite que dans l'unité et la simplicité de l'ensemble. »

Tout flatteur que fût cet éloge décerné par un homme probe et instruit, M. Styndall n'était pas là pour le recueillir; après avoir salué les dames, il s'était retiré à l'instant même où l'on prononçait son nom. Une sorte de souffrance semblait l'y avoir déterminé. Charlotte, aux regards de laquelle n'avait pu échapper l'impression laissée sur la physionomie du gentleman par les paroles si peu mesurées du comte de Torontal, impression que n'avait pas effacée la thèse nouvelle soutenue contre le docteur Van-Swiéten, s'était

levée de son fauteuil comme pour faire plus particulièrement honneur à son hôte. « Adieu, Madame, lui avait dit ce dernier en lui baisant la main, puisse le Ciel accorder à Votre Altesse tout le bonheur dont elle est digne, et m'acquitter envers elle ! » La porte du salon s'était aussitôt refermée.

Dans cet adieu, il y avait une sorte de solennité qui affligea la princesse. Cette jeune dame revint à sa place. Pendant le souper, qui fut bientôt servi, et qui n'était guère qu'une collation à l'hôtel d'OEdenbourg, on s'entretint encore quelque temps de M. Styndall. Le baron Holger persista à lui trouver beaucoup de jugement et une belle chaleur d'ame. « On pourrait dire de lui comme d'un ancien, ajouta-t-il, qu'il a des paroles ardentes, *verba ardentia.* » Van-Swiéten, tout en convenant de ce mérite, s'écriait : « Trop de feu encore dans cette tête ! Si je lui avais tiré une palette ou deux de sang de plus, il n'aurait qu'à m'en rendre grâces. Du mérite, de l'instruction, nul doute ; mais c'est un *homme excentrique !* »

Le vieux Duval disait à part soi : « C'est

ainsi que l'on est convenu de nommer; dans ce pays, tout ce qui sort de l'ornière, tout ce qui, ayant une idée en propre, ne manque ni de cœur, ni d'instruction. »

De son côté, Noverre répondait au docteur : « Êtes-vous juge bien désintéressé de ce jeune homme, mon cher Van-Swiéten? Je ne suis pas surpris que vous regrettiez de ne l'avoir pas affaibli davantage; peut-être en effet en auriez-vous eu meilleur marché; car je vous assure que ses raisonnemens sont, pour le moins, aussi serrés que les vôtres. Comme il était beau, animé dans sa dernière réplique! comme il nous rendait présent le spectacle d'un malheureux traîné au supplice! On y était, on y assistait. Oui, docteur, grâces à vous, nous avons eu là une pantomime admirable! Cet homme était né pour monter sur les planches, je vous en donne ma parole, et c'est dans le tragique qu'il eût excellé. Il eût valu Garrick dans *Macbeth*, ou tout au moins notre Brockmann dans *Hamlet*. »

L'abbé Métastase, avec son accent d'au-delà les monts, s'étonnait que le gentleman,

parlant aussi bien l'allemand et l'anglais, s'exprimât encore avec pureté en italien, ainsi qu'il avait pu s'en convaincre quand ils avaient causé ensemble. Effectivement l'abbé pouvait lui envier cette facilité d'élocution, lui qui, après trente ans de séjour à Vienne, n'avait pas réussi à se mettre dans la tête assez de mots allemands, et à les prononcer assez bien pour s'entretenir seulement pendant deux minutes dans cette langue, avec Marie-Thérèse, à tel point que cette princesse, tout nouvellement, venait de lui en témoigner sa surprise et sa mauvaise humeur; mais elle avait fini par rire de la réplique du poëte.

On s'accordait à voir, dans sir Styndall, un sujet peu commun. La princesse de Lichteinsten confirmait cette opinion de tout le poids de la sienne; et, en quittant le salon pour monter en voiture, elle remercia Charlotte de lui avoir procuré la connaissance d'un homme aussi distingué. Après le départ de cette altesse, les convives du jour, ainsi que les habitués de l'hôtel, se retirèrent insensiblement, et les deux cousines restèrent seules.

CHAPITRE XII.

Le cœur d'une femme.

MALGRÉ l'heure avancée (car le marteau de la pendule avait frappé onze coups sur le timbre sonore avant le départ des habitués de l'hôtel d'OEdenbourg), la princesse et la baronne ne laissèrent pas de se communiquer leurs réflexions ; ce qui s'était passé dans la soirée y fournissait une ample matière. L'entretien prolongé dont on sortait avait été coupé en deux parties assez distinctes : l'une, quoique mêlée de science et de philosophie, avait brillé d'esprit et de gaieté contre l'ordinaire des réunions germaniques sujettes au reproche de pesanteur ; l'autre, grave, sévère même sans pédantisme, avait été remarquable par la religiosité des sentimens et par des aperçus de haute économie sociale. M. Styndall

s'était distingué dans toutes les deux : cet homme, qui savait défendre avec courage une femme inconnue et l'arracher à des brigands, n'était pas étranger à ces jeux aimables de la parole qui, sous le nom de conversation, forment la première jouissance des peuples civilisés; bien plus, suivant qu'il le souhaitait, sa pensée glissait avec un goût exquis sur le sujet ou l'explorait avec profondeur. C'était à ce double titre qu'il avait conquis le suffrage des deux cousines, et, comme on connaît le caractère de celles-ci, on devinera sans peine sous quelle forme il plaisait le mieux à chacune.

Fidèle à ses affections, la baronne s'écriait : « Avec quelle grâce il a parlé des femmes ! avec quel charme délicat il nous a tracé le tableau d'une amante, bientôt épouse, à laquelle s'adressent les vœux de l'homme qui, l'élevant jusqu'à lui, ou qui, lui étant destiné par des rapports de naissance, lui assure un avenir de considération, d'honneurs, de distinctions et de dignités flatteuses ! Si par sa beauté elle émeut les passions, elle est au moins maîtresse de n'en pas partager

le fougueux délire. Voilà, en effet, l'amour tel qu'il peut naître dans le cœur des femmes qui se respectent! et ne trouvez-vous pas, Charlotte, qu'il faut être né soi-même dans une bien haute condition, pour saisir si bien ces nuances de sentimens et ces finesses de cœur, sans lesquelles on confondrait les attachemens des gens de qualité, avec la tendresse insipide dont nos bourgeoises et nos *gnadige-fran* du Graben se targuent pour leurs bénévoles maris? M. de Styndall n'a-t-il pas démontré que, tout en plaisant aux sens, ce n'est pas par les sens que nous devons nous attacher? Fi donc! c'est bien assez que d'autres leur paient ce honteux tribut! » Et les lèvres qui venaient d'articuler ces derniers mots, conservèrent encore quelque temps l'expression d'un dédain superbe.

Charlotte s'amusait de cette science de nouvel emprunt; elle voyait bien que la baronne altérait, si elle ne travestissait même l'opinion de l'insulaire; mais comme elle n'était pas chargée de refaire l'éducation de sa cousine, tâche qui eût été un peu trop difficile, elle se contenta de remarquer que Fré-

déric avait entendu tout autrement le sujet controversé. Dans l'esprit de celui-ci, suivant elle, il s'agissait moins des titres et des dignités auxquels peut sourire l'amour-propre d'une femme ordinaire, que d'un commerce où l'un des associés se présenterait avec un attrait de beauté morale et physique, pour trouver, en retour, chez l'autre, la vraie noblesse de l'ame et l'élévation des sentimens. Croyant à tort s'être fait comprendre de la baronne, qui ne voyait dans cette rectification qu'une forme nouvelle donnée à sa propre pensée, elle ajouta, par manière de confidence :

« Il est possible que je me trompe, ma chère Élisa, mais il me semble que Frédéric a fixé bien fortement l'attention de nos amis et surtout celle du baron Holger, quand il a été jeté dans l'examen légal de la peine de mort, par l'attaque du docteur, dont l'intention n'était autre que d'embarrasser le baron de Sperges. Vous savez que le gentilhomme tyrolien, qui est bien le meilleur homme des États héréditaires, après notre ami Duval, auquel il est très-inférieur

en présence d'esprit, se désoriente facilement dès qu'on le tire de son italien, de ses complimens et de ses antiques; aussi Van-Swiéten, je le gagerais, ne s'attendait pas à être si vivement repoussé. Tout s'est passé comme dans l'affaire de mes pauvres Hernnhutes; pour peu que notre président ait compté sur une revanche, il s'est bien trompé. Avec quel talent Frédéric eût plaidé, dans un barreau ancien, la cause de l'innocence! et quel défenseur plus digne eût été jamais assuré à la vertu! Certainement un jour l'une des Chambres du parlement anglais aura à se glorifier de cette acquisition. »

Ainsi s'exprimèrent ces deux femmes, trouvant à louer, toutes les deux, dans le même homme, des qualités qui devaient s'exclure. La baronne, il y a tout lieu de le supposer, décidée par un succès de société, applaudissait, à un extérieur peu commun, et à une facilité d'élocution qui était en effet très-séduisante. La princesse, à travers l'éclat de ces dehors, avait vu l'ame; son penchant naturel pour tout ce qui est grand et généreux, l'entraînait à son insu; quand

son jeune hôte énonçait une pensée forte, et la frappait, pour ainsi dire, de sa parole énergique, c'était elle-même qui croyait se faire entendre, et elle s'applaudissait presque d'avoir trouvé de pareils accens. Lorsqu'un sentiment élevé venait à partir de la même source, ce n'était pas seulement une adoption de sa part, c'était une portion intime de son être, qui semblait s'en détacher un instant pour s'y rallier bientôt. Elle ne croyait pas qu'on pût sentir d'une autre manière ou s'exprimer en d'autres termes; cette affinité intellectuelle et cette attraction morale s'emparaient de ses facultés; placée sous le charme, elle ne s'apercevait pas seulement de son influence. Déjà le nom de M. Styndall, que dans les premiers jours elle avait trouvé si doux à prononcer, ne suffisait plus à de nouveaux besoins; la moindre familiarité entre les personnes l'eût alarmée, mais celle des noms plaisait à ses lèvres : l'étranger n'était plus pour elle que Frédéric.

« J'ai vu le moment, disait-elle, où Frédéric, mécontent de la ridicule sortie du comte de Torontal, allait éclater; j'étais

dans les transes, car je lisais un cartel tout entier dans ses yeux. J'aurais donné beaucoup pour lui dire deux mots à l'oreille en ce moment, et pour le prier de mépriser les propos d'un jeune étourdi. »

Et elle oubliait, ou elle ignorait que son regard à elle-même avait été bien plus éloquent, et qu'alors que les yeux de M. Styndall contenaient une menace, les siens, en se tournant vers lui, étaient pleins de la plus tendre supplication.

Ici les deux cousines délibérèrent sur la conduite à tenir avec le jeune comte. Le premier mouvement de la princesse fut de lui interdire l'hôtel; la baronne pensa au contraire que, comme il appartenait à l'une des familles les plus anciennes dans l'armorial hongrois, on ne pouvait se permettre envers lui ce traitement que d'ailleurs il avait trop mérité. Charlotte insista : madame de Steinn resta dans l'avis qu'elle venait d'ouvrir; elle crut devoir y ajouter que le comte de Torontal était neveu de la princesse Esthérazy, chez laquelle il demeurait, en attendant qu'il habitât son propre hôtel dans Ulric,

ce qui devait avoir lieu à l'époque de sa majorité ou de son mariage, et elle soutint que l'on ne pouvait s'exposer à mécontenter, sans les plus graves motifs, un homme qui avait les plus belles alliances de tout Vienne. Charlotte répliqua qu'elle ne se croyait pas obligée d'endurer les sottises d'un jeune présomptueux, parce qu'on lui connaissait des parens dignes de respect; n'ayant jamais été témoin, dans son propre hôtel, que de vivacités passagères, et plus amusantes que sérieuses, entre les personnes qui le fréquentaient, elle déclarait ne vouloir pas courir les risques de les en écarter, en laissant une libre carrière à l'insolence de l'une d'elles, fût-ce de la plus qualifiée, qui se permettrait de troubler cette harmonie par des tons de hauteur.

« Avec un grand mérite, dit-elle, le docteur Van-Swiéten est d'une humeur bizarre et fantasque; c'est un ours mal léché; tantôt il nous traite bien, tantôt il nous traite mal; chacun le lui rend. Vous savez, ma cousine, que Noverre ne l'épargne pas, et vous avez vu que M. Styndall, sans être fort instruit

de ses relations, a frappé assez juste en défendant contre lui les frères Moraves; mais dans tout cela, il n'y a jamais eu de véritable aigreur : bien autre, le comte de Torontal est tranchant; il attaque les individus, compte sur ses titres comme sur une puissance, et ne sent pas toujours la portée de ses paroles. Est-ce que la semaine précédente, le bon Duval lui ayant répondu avec sa modestie ordinaire, au sujet d'une question historique, assez insignifiante, qu'il *n'en savait rien*, le comte ne lui a pas dit durement : « L'impératrice vous paie pourtant » pour le savoir. » A quoi le savant répliqua, avec autant de noblesse que de raison : « L'impératrice me paie pour ce que je sais; » si elle me payait pour ce que j'ignore, les » trésors de l'empire n'y suffiraient pas. »

— » Élisa, poursuivit-elle, je n'aime pas ce jeune homme, il semble s'arroger des droits sur ma personne, parce que, depuis trois ans, il m'importune de sa ridicule passion. Aujourd'hui plus que jamais, je vois les inconvéniens de l'admettre dans notre société. Je veux être maîtresse chez moi et je le ferai consigner à

ma porte.... Est-ce que le rang et les richesses ne seraient qu'une chaîne de plus? S'il en était ainsi, en vérité, je crois que j'aurais encore la force de la secouer.... Oui, je saurais trouver cette force!

— » Soit, répondit la baronne, mais il se supposera sacrifié à quelqu'autre et il le dira.

— » Sacrifié! A qui donc? » répliqua la princesse d'OEdenbourg d'un air étonné. »

Cette question fut suivie du silence des deux amies; mais Charlotte l'avait déjà mise à toute sa valeur, et aucun ordre ne fut donné à la porte relativement au capitaine.

Quelques jours après cette délibération que, vu le petit nombre des personnages présens, nous ne nommerons pas un conseil de famille, l'entretien fut ramené sur un sujet, à peu près semblable, d'une manière indirecte.

« Votre mari ne revient pas de ses éternelles chasses, remarquait la princesse, et vous savez pourtant, Élisa, qu'il y a une sorte de désavantage, pour deux femmes, ne fût-ce que sous le rapport du commandement des domestiques, à habiter seules leur

maison. Ne nous a-t-il pas fallu subir encore, hier au soir, la visite de ce comte de Torontal qui est venu interrompre une lecture agréable? Sans le baron de Sperges, aussi mécontent que nous, je n'aurais pas été surprise que cette passion amoureuse, que j'avais su renfermer dans de justes bornes et qui semble se rallumer depuis quelque temps, n'eût derechef éclaté en votre présence. Heureusement il est jeune, et mon ton froid et réservé lui impose. Mais il est fort désagréable d'être obligée de sortir ainsi de son caractère, de montrer du mécontentement què rien autre chose ne motive, de feindre des caprices, que sais-je, de la hauteur même, pour écarter des importuns dont un seul mot ferait bonne justice.

On était dans le salon, où l'on venait de passer, en sortant de table. Charlotte tenait sa fille par la main; elle s'arrêta tout-à-coup en face du lambris qui remplissait l'intervalle de deux croisées, et fixant sa vue sur le portrait du comte d'OEdenbourg qui s'y trouvait placé, elle prononça les paroles suivantes avec une sorte d'exaltation: «Pauvre

enfant, si je venais à te manquer, tu serais donc sans protecteur ! »

Les femmes se devinent facilement entre elles, dans tout ce qui tient aux intérêts de leur sexe; celles qui ont le moins de pénétration se méprennent peu, dès qu'il s'agit de ces sortes d'études, et, du premier coup, elles entrent dans la pensée de telles qui leur sont souvent supérieures par les dons de l'esprit. Il semble même ici que la culture n'aidant en rien au développement de l'intelligence, il serait permis de comparer le cœur de toutes à une terre dont chacune aurait la carte dans la tête; aussi la baronne de Steinn se hâta de répondre à sa cousine :

« Mais, ma bonne amie, est-ce que vous auriez fait vœu de célibat? Après avoir oublié que l'impératrice vous a dispensée d'entrer dans son noble chapitre d'Inspruck, vous viendrait-il en tête d'y devenir nièce ou postulante ? Vous avez vingt-quatre ans, une illustration incontestée, une fortune indépendante de celle de votre fille; on vous cite au nombre des trois plus belles femmes de Vienne; on ne parle point des princesses

de Backoi ou d'Awersberg sans vous nommer aussitôt, et je ne vois pas pourquoi vous renonceriez à la satisfaction d'ajouter à votre société un cavalier qui fût digne de vous.

— » Élisa, qui me répondrait des suites que ton conseil, si je venais à l'écouter, aurait sur mon bonheur? Tu sais bien que j'ai refusé divers partis très-honorables, qui se sont présentés depuis trois ans; tout cela a pris une autre direction, et sans doute, ma bonne cousine, qui n'a pas été étrangère à mon premier établissement, ne suppose pas que j'aille tendre la main au comte de Torontal, malgré sa qualité de neveu du chancelier de Hongrie.

— » Il y a un mois, Charlotte, que je n'aurais trop su que répondre à votre remarque, mais aujourd'hui il me serait bien moins difficile de vous indiquer un choix, sauf quelques renseignemens qu'il faudrait obtenir, et qui, j'en suis assurée d'avance, lèveraient tous les doutes, s'il en existe quelque part; car, pour mon compte, je déclare que je n'en ai jamais eu. »

L'embarras de la princesse devint visi-

ble; dans le même instant son teint changea deux ou trois fois de nuance, et son regard, devenu timide devant sa cousine, se leva et s'abaissa successivement. Contre son ordinaire, recourant à une feinte qui, pour s'exprimer avec exactitude, cessait d'en être une, puisque ses yeux et le son mal assuré de ses paroles trahissaient en même temps sa pensée, elle demanda, d'une voix émue, à la baronne, si, entre les nobles seigneurs qui avaient manifesté des prétentions à son sujet, elle connaissait quelqu'un qui eût renouvelé des offres?

« Non, répondit Élisa, mais je ne verrais pas pourquoi vous dédaigneriez M. de Styndall; il vous aime, j'en suis certaine. » Et elle ajouta, avec un air de finesse : « Convenez-en, Charlotte, vous l'aimez un peu vous-même : ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois. »

Effectivement, c'était de la veille que quelques doutes vagues s'étaient convertis, pour madame de Steinn, en certitude, à la suite d'un entretien secret avec mademoiselle Hubert. Après une promesse de discrétion, exi-

gée par cette femme de chambre, elle en avait appris que, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, la princesse, plus d'une fois, lui avait fait répéter les détails de sa rencontre avec le gentleman, dans le cabinet d'Ernestine. Quoique l'acquisition de ces lumières, comme on le voit, fût d'une date un peu fraîche, la baronne était bien aise d'en tirer vanité, sans en indiquer la source. Au nombre de ses prétentions, que le temps commençait à réduire, celle de la pénétration tenait une place notable, et elle avait une telle idée de ses moyens en ce genre, que, tout en reconnaissant à Charlotte d'OEdenbourg une supériorité d'instruction et de beauté, elle s'étonnait par momens que sa cousine la surpassât en succès dans une cour, aux secrets et aux usages de laquelle elle se croyait bien mieux initiée. Aussi était-elle toute fière d'une découverte qui se fortifiait également dans son esprit de l'idée avantageuse qu'elle s'était formée du mérite personnel de M. de Styndall, et de certains actes de la princesse, assez difficiles à interpréter, mais dont elle se

rendait enfin compte; comme conséquence naturelle de ses aperçus, il lui convenait de se préparer un mérite dans la faveur accordée à des nœuds que, d'une simple probabilité, son imagination conduisait déjà à une certitude morale.

De son côté l'élève chérie du vénérable Herberg vit tout-à-coup tomber de dessus ses paupières le bandeau qui s'en détachait par instans, mais que sa propre main, depuis trois semaines, y ramenait toujours. Elle confessa que M. Styndall, dès l'instant où elle avait arrêté sur lui ses regards, avait causé dans son ame une forte impression; que des qualités essentielles justifiaient à ses yeux l'attachement dont il pourrait devenir l'objet; et que, s'il était décidé qu'elle pût une seconde fois engager sa liberté, ce serait peut-être le seul homme auquel elle en ferait volontiers le sacrifice. Elle déclara cependant que, tout en convenant des dispositions dans lesquelles elle se sentait en sa faveur, la qualité d'étranger lui semblait un obstacle peu facile à surmonter, dans un pays où les alliances nationales étaient en si

grande recommandation; enfin elle ajouta, que si elle inclinait jamais vers un mérite aussi remarquable (tels furent les termes dont elle usa), M. Styndall, en s'enveloppant d'un manteau d'obscurité, ou en couvrant sa vie d'une teinte mystérieuse, lui inspirerait des craintes d'autant plus grandes que la moindre réticence, méditée ou non, était antipathique à son caractère de femme et d'amie.

« Frédéric a des secrets, poursuivit-elle, et tout secret, dès qu'il s'agit de nouer un attachement, s'il ne renferme une opposition formelle, devient tôt ou tard un sujet de chagrins et d'inquiétudes. Pourquoi affronterais-je ceux-ci de gaieté de cœur? Ma vie ne coule-t-elle pas d'une manière assez douce, au sein de l'amitié, sans que j'aille en compromettre le repos en me hasardant sur une mer plus orageuse? Je ne chercherai point à vous persuader, ma chère cousine, que je n'aie point distingué M. Styndall, ni que je croie lui être absolument indifférente. Du moins, il me semble qu'il me voit avec quelque plaisir; mais ce voile,

qu'il n'étend sûrement pas sans motifs sur certaines parties de son existence, joint à sa qualité d'étranger, doit m'interdire toute idée d'un rapprochement plus sérieux.... Élisa, je n'en dirai pas moins que cet homme a une très-belle ame!... Non, cet esprit, ce caractère n'ont pas été jetés dans le moule commun de l'espèce! Il peut s'y rencontrer des taches, j'ai même entrevu des bizarreries, que nous nommerons, si l'on veut, des gerçures; mais pour m'expliquer comme notre excellent Duval, je soutiendrai toujours que cette médaille est d'un beau relief, que le titre en est élevé, et qu'elle est frappée à fleur de coin. »

La baronne de Steinn répondit à l'objection des alliances étrangères, que plus d'une fois on avait dérogé à cette règle en Autriche, et qu'on ne s'en était pas mal trouvé; que malgré son origine irlandaise, le comte de Brown avait épousé la comtesse de Marthinitz, issue de l'une des plus anciennes maisons de Bohême; que le prince Eugène, les feld-maréchaux de Lascy et de Landhon étaient étrangers; que ce dernier s'était

toutefois très-avantageusement marié dans le pays; que Marie-Thérèse avait fini par donner l'aînée de ses filles, l'archiduchesse Marie-Christine, au duc de Saxe-Teschen, sorte de mésalliance devant laquelle la famille impériale n'avait pas reculé; que, dans le moment présent, plusieurs étrangers de distinction, naturalisés à Vienne, y faisaient une fort bonne figure; que le salon de l'hôtel d'OEdenbourg ne laissait pas d'en fournir la preuve; qu'au reste il y avait étrangers et étrangers, et qu'elle doutait peu que, quand les qualités seraient connues, M. de Styndall ne pût prendre le pas sur plus d'une excellence, dont les prétentions semblaient aujourd'hui marcher avant les siennes. Elle n'eut garde d'oublier que, malgré les manières simples, et en général assez modestes, du gentleman avec ses égaux ou avec ses inférieurs, il perçait chez lui une sorte de fierté digne et de bon ton, dès qu'il se voyait en contact avec des personnes tentées d'affecter près de lui quelque supériorité. Cette remarque, appuyée de faits, mérita toute l'attention de la princesse d'OEdenbourg. Les

deux amies y discernèrent une protestation tacite en faveur d'un rang que l'on consent bien à dissimuler pendant un temps convenu, mais dont cependant on se souvient assez pour n'en pas trop laisser les droits se prescrire. « Ainsi, se disaient-elles, un prince n'est jamais plus près d'oublier l'incognito qu'à l'instant où une malveillance imprévue menace sa dignité; c'est alors que son secret risque de lui échapper avec sa résolution. »

On se demanda ensuite quand l'insulaire reparaîtrait à l'hôtel, car on ne mettait pas en doute que, déjà agrégé à la société de la princesse par une cohabitation de plusieurs jours et une sorte de commensalité, il ne fût très-flatté du double succès qu'il avait obtenu dans sa dernière visite. Il semblait bien naturel qu'il cherchât à conserver des relations qui n'étaient pas trop indignes de lui. Un délai fort rapproché était même le seul qu'il pût se permettre, de l'avis des deux nobles Hongroises.

Le temps s'écoulait, et M. Styndall ne se montrait pas. On savait pourtant qu'il se portait bien, car on avait de ses nouvelles

par mademoiselle Hubert, qui, ayant fait la conquête de Tom Sylcock, en recevait de temps en temps la visite à l'insu de son maître. Cet oubli ou ce silence de la part d'un homme que sa position avait placé dans des liens de reconnaissance à l'égard des deux cousines, avait de quoi étonner. Ce fut pour elles l'objet d'une délibération dans laquelle Charlotte entra avec dépit. Sa fierté humiliée reprochait à la baronne de lui avoir arraché un aveu pénible, alors même qu'on l'accorde à un amour partagé, honteux et déchirant, quand il est suivi d'indifférence, ou qu'il est le simple produit d'une erreur. Au fond, il importait peu à la princesse d'OEdenbourg d'avoir associé sa cousine à son secret : c'est devant elle-même, c'est à ses propres yeux qu'elle rougissait de sa méprise; M. Styndall n'était plus qu'un ingrat auquel elle cherchait, non des torts (il n'en avait déjà que trop dans sa pensée), mais des défauts dont la conviction servît à briser un lien qu'elle détestait. Efforts impuissans! Frédéric était coupable sans cesser de s'offrir à ses regards comme l'homme le plus

digne d'une prédilection. Il l'irritait, mais il ne se l'aliénait pas; et toutefois Charlotte était encore plus mécontente d'elle-même, en reconnaissant que l'indifférence qui excitait si tristement sa surprise, au lieu de guérir sa plaie, ne faisait que l'envenimer.

Tout-à-coup Élisa ouvrit une porte à l'espérance, en remarquant que M. de Styndall, par sa visite, non-seulement avait satisfait aux devoirs de sa position, mais que sa délicatesse l'obligeait à se tenir dans une discrète réserve, jusqu'à ce qu'on lui eût témoigné qu'on souhaitait continuer avec lui des rapports auxquels jusque-là le seul hasard avait donné naissance. A l'appui d'une telle conjecture elle cita les insinuations perfides du comte de Torontal. S'il était permis, jusqu'à un certain point, d'en mépriser l'auteur, celui contre lequel elles semblaient dirigées ne pouvait les bannir de sa mémoire, et sa conduite devait en être plus circonspecte. Ce point admis, il fallait lever les doutes et les scrupules de l'étranger : dans deux jours la princesse réunissait ses amis à sa table; l'occasion se présentant naturellement d'adres-

ser une invitation à M. de Styndall, la baronne se chargea de la lui envoyer avec la formule d'usage. Le lendemain on reçut sa réponse, et cette réponse était incroyable. Elle contenait un refus positif, accompagné, il est vrai, de tous les égards et de tous les respects que l'on était en droit d'attendre d'un homme aussi bien élevé. Madame de Steinn essaya vainement d'appeler l'attention de sa parente sur les dernières lignes de ce billet extraordinaire, où il était dit textuellement : « Si ces excuses ne vous semblaient pas suffisantes, croyez encore, Madame (du moins j'en supplie Votre Altesse), que je ne pourrais mieux lui prouver mes sentimens d'admiration respectueuse et de tendre reconnaissance, qu'en consentant à avoir quelques torts à ses yeux. »

« C'en est assez ! » s'écria Charlotte en repoussant une chiffonnière qui était à ses côtés, « et déjà je ne me suis que trop avilie devant cet homme ! Il ne me sera jamais rien, je vous le jure, ma cousine ! Non, la veuve du comte d'OEdenbourg ne s'humiliera pas davantage pour un inconnu qui n'a que

trop abusé de nos positions respectives. Il est faux, trompeur comme le cabinet du pays auquel il appartient. Si l'écorce est plus rude chez nous, si l'élocution a moins de charme, au moins peut-on compter sur la bonne foi allemande. Il y a de l'honneur dans ma chère Hongrie; il y en a dix fois plus chez mes pauvres Moraves que dans les trois royaumes britanniques. Ah! mon bon Duval, que ne me suis-je souvenue des sages avis que vous donnez dans votre dernière lettre à votre chère Anastasie, sur la légèreté d'un sexe toujours prêt à nous tromper quand il ne nous opprime pas! »

Après quelques exclamations de surprise, la baronne, qui caressait dans la personne du gentleman l'idée qu'elle s'était formée d'un mérite dont son amour-propre réclamait encore la découverte, chercha des motifs plausibles à un acte qui venait de mettre toutes ses prévoyances en défaut. Ne pouvant, d'une part, se dissimuler ce qu'il renfermait de mystérieux; de l'autre, le rejetant sur la crainte que l'étranger pouvait avoir de s'abandonner à une passion mal-

heureuse, elle invitait la princesse à différer de quelques jours son jugement sur M. de Styndall. Durant ce temps, elle se proposait, en effet, d'acquérir des notions plus certaines par l'entremise de mademoiselle Hubert; elle appuya le conseil qu'elle donnait de quelques autres considérations.

« Je n'attendrai rien, lui fut-il répondu avec calme; je n'aime ni les mystères, ni ceux qui y ont recours. A-t-on jamais refusé l'invitation d'une femme pour laquelle on se sent quelqu'attachement? Est-ce alors qu'elle a la faiblesse de s'avancer, qu'un homme a le courage de s'éloigner, sous le prétexte de se dérober à une passion malheureuse? On ne s'arme ainsi de prudence que contre un amour honteux ou criminel. Étais-je réduite à inspirer de pareils sentimens? Et quand le comte de Torontal l'eût mécontenté, ainsi que nous en parlions hier au soir, s'il m'avait aimée, eût-il été arrêté une minute par un si faible obstacle? Il ne m'aime pas; il en aime une autre; cette lettre qu'il couvrait de baisers eût dû me l'apprendre.... C'est toi, Élisa, c'est toi qui m'as perdue! Depuis un

mois tu n'as cessé de troubler mon repos en me nourrissant d'illusions. Il est vrai que je les accueillais avec une déplorable facilité. Ces fatales paroles que, mourant presque entre mes bras, il donnait pour pâture à un amour qui s'ignorait encore, ne me suis-je pas plu à les entendre et à me les répéter à moi-même?... Ma cousine (ici sa voix prit un accent de fermeté), dans tout ceci je me suis conduite imprudemment; je le reconnais, mais ce ne sera pas trop tard. Van-Swiéten n'avait que trop raison : je ne devais pas ouvrir ma porte à cet étranger. Quand il tomba sous les roues de ma voiture, il suffisait d'ordonner aux médecins qui survinrent de le conduire au plus prochain hospice, fût-ce à celui de l'Arsenal même.... On m'a assuré qu'il y eût été traité avec humanité, qu'il y eût reçu tous les soins réclamés par son accident; que ne l'ai-je appris plus tôt! Au moins je n'aurais pas dû le retenir, lorsque, ayant résolu son départ dès le premier jour de sa convalescence, il enjoignait à son laquais d'aller lui chercher une voiture de place! Sa jeunesse bien certainement eût résisté à ce

déplacement; Élisa, nous eussions pris pour lui quelques précautions n'est-ce pas?..... Malheureuse que je suis, c'est que le trait fatal était déjà dans mon cœur!..... Mais je saurai l'en arracher, je saurai me respecter moi-même! Fille de Temesch, veuve d'OEdenbourg, je le dois. S'il a prétendu me donner des avis dans son outrageant refus, il aura toute satisfaction. Trop cruelle Élisa, ne me parlez plus de cet homme! entendez-vous? Je ne veux pas même que son nom soit prononcé devant moi! »

Ces derniers mots furent fortement articulés et avec la fermeté d'une sentence irrévocable. Venant de toute autre bouche, ils eussent pu donner matière à contestation, non sur leur bonne foi, mais sur la persistance de la volonté qui les avait dictés. Le caractère connu de la princesse d'OEdenbourg ne permettait aucun doute à cet égard. Son âme était énergique; trempée au sein de l'infortune qui éprouva sa jeunesse, elle n'avait point été ramollie par les dissipations d'une vie mondaine ou voluptueuse; et le sentiment de sa dignité était encore

plus impérieux pour elle-même que pour autrui, car il ne résidait pas dans le respect conventionnel porté à son rang et à ses richesses, mais dans la conscience d'une vertu qui, ayant le droit de s'estimer, aura toujours la force de rentrer dans la ligne de ses devoirs.

Au bout de quelques jours, la baronne aperçut M. Styndall et son valet de chambre qui passaient à cheval sous les fenêtres, garnies de barreaux, de l'hôtel d'OEdenbourg. Elle se hasarda à le dire à sa cousine. « Vous ne m'apprenez rien de nouveau, » lui répondit la princesse. » Dès avant-hier je l'avais vu; je crois même qu'il s'est arrêté un instant vis-à-vis de mes croisées; je me suis aussitôt retirée, et il a poursuivi sa route vers Augarten. S'il veut ainsi me braver, il se trompe, car sa conduite m'éclaire, et par elle sera bientôt dissipé un reste d'illusion. Au surplus, ma cousine, je vous prie de ne plus ramener entre nous ce sujet d'entretien; il ne me convient nullement d'y prendre part. » Cette injonction fut faite avec l'air de mépris et le ton froid qui sont le gage le plus certain

des résolutions dont on ne se départira pas. Le visage de Charlotte fut bientôt rendu à sa sérénité; sa nuit et son réveil furent paisibles; mais à peine habillée le lendemain matin, elle ne put dissimuler aux yeux de la baronne l'altération survenue tout-à-coup dans ses traits. Sans chercher à pénétrer la cause de cette mélancolie profonde, nous dirons qu'elle ne tarda pas à être surmontée, ou qu'au moins la trace en fut peu sensible dans les journées subséquentes.

Ce courage coûtait cher. On ne parlait plus de M. Styndall dans l'intimité des deux cousines. On eût encore souhaité ne plus y penser; mais cette entreprise eût été d'une exécution trop difficile; on eût avec peine empêché que les habitués de l'hôtel d'OEdenbourg ne le rappelassent quelquefois à leur souvenir. Pour éviter un silence trop expressif, il fallait bien alors ne pas rester étrangères à leur entretien. La surprise de ne plus le voir était assez naturelle pour qu'on la partageât, et certes cet assentiment n'avait rien de simulé; on ne pouvait traverser le corridor, passer devant la porte de son appartement

sans se dire qu'on l'avait vu là, qu'on l'avait soigné dans cette chambre, qu'on y avait soutenu sa tête défaillante, qu'on s'était associé à sa solitude. C'étaient des réminiscences du cœur; et celles-là, le temps seul a la force de les bannir. Que M. Styndall fût engagé autre part, lors que l'on eût à reprocher à sa conduite une légèreté blâmable, on avait au moins à se féliciter de la prompte fin donnée à une liaison qui n'offrait plus en perspective que de funestes conséquences. Si en présence d'une cousine et dans le secret de la pensée, on s'accusait, peut-être avec un excès de sévérité, d'avoir obéi à un moment d'entraînement, c'était encore quelque chose que de n'avoir à rougir ni devant des amis, ni devant celui qui en avait été l'objet. Quoique cette consolation ne fût pas dans la nature de celles que l'élève du pieux Ulric était dans l'habitude de s'administrer, Charlotte l'acceptait avec une sorte de gratitude. Elle en rendait grâces au ciel; et, tout en poussant des soupirs dont elle n'interrogeait plus la cause, elle s'humiliait devant l'Être qui, après avoir donné à l'un des sexes

le besoin d'un appui, prépara, par un doux attrait, l'union de tous les deux, mais trop souvent pour le malheur du plus faible.

Le retour du baron de Steinn à l'hôtel, quoiqu'il y fût depuis long-temps attendu, ressembla plus à un événement bruyant, qu'il ne produisit une diversion dans les idées de la princesse. Il arrivait avec son valet de chambre, son piqueur qui lui était bien plus cher et ses deux *spisschens*, ou chiens de Poméranie, qu'il leur préférait, après avoir laissé le reste de sa meute à Itzendorff, où il se proposait de retourner, dès le mois d'octobre, pour y chasser sur les vastes propriétés du vieux comte de Schœnbornn, seigneur moravite, presqu'aussi jaloux que lui de cet exercice.

Les premiers momens furent consacrés aux récits de ses exploits, qui, roulant dans le même cercle, comme de raison, avaient un air de similitude. L'instinct des animaux occupés à éviter les périls qu'on leur prépare, devient nécessairement à la longue la mesure de l'esprit de ceux qui les poursuivent : aussi chaque année, avec un peu de mémoire, les

deux cousines eussent pu d'avance, et à quelques variantes près, tracer l'historique de ces hauts faits. Ou c'était un cerf qui avait mis les deux meutes en défaut, par son adresse à se donner un remplaçant plus jeune et plus vigoureux ; ou c'était un sanglier plus hardi que les autres, qu'on n'avait pu forcer dans sa bauge, et qui, après avoir défié la balle et l'épieu, était échappé tout-à-coup aux chiens en mettant les plus intrépides hors de combat. Ces histoires avaient le mérite d'être plus récréatives pour le narrateur que pour la baronne et la princesse ; mais la première les subissait comme le seul tribut qu'elle eût à payer à un pouvoir dont, en revanche, elle exerçait les principales attributions, puisque, entièrement maîtresse de sa propre conduite, elle administrait les revenus de son mari, et s'en appliquait une bonne part en frais de toilette et de représentation. Quant à Charlotte, elle écoutait le baron par complaisance, et achevait parfois, en bons termes de vénerie, la phrase dont il demandait les derniers mots à sa mémoire très-infidèle, ce qui le faisait se pâmer d'aise ; en

s'étonnant qu'avec une intelligence qui devinait les secrets de ce noble exercice, elle ne fût pas tentée d'y prendre part, ne fût-ce que dans les grandes occasions.

« Ma cousine, lui disait-il, dès le premier soir de son arrivée, je ne suis pas fort content de ma chasse en forêt. Je ne sais quel sort nous a été jeté cette année. Jamais nous n'eûmes à reprocher tant de sottises à nos piqueurs et à nos meilleurs limiers. Vingt fois les uns et les autres ont perdu la trace. Sans mes deux spisschens j'étais déshonoré ; aussi les ai-je ramenés avec moi à Vienne. C'est le moins que je leur dusse, car ils ont fait des coups de maître que je vous raconterai dans un autre moment, celui-ci, ainsi qu'il convient, appartenant tout entier à l'amitié. Ce sont, vous pouvez m'en croire, des retours admirables sur la bête ! Jamais il n'y eut pareilles brisées ! Il y avait à choisir entre dix voies pour une ; ils n'ont pas bronché un instant. J'eusse défié vos jolis doigts de démêler aussi bien un écheveau de soie brouillé par votre Ernestine. Par malheur ces pauvres animaux n'ont pas été bien ap-

puyés; nous n'avions (Dieu me pardonne), autour de nous, que des hourets! je ne veux pas étrangler ce récit que j'ai ordonné à mon piqueur Francks de consigner sur ses registres. Ce drôle est Français; il ne manque pas d'esprit, et il fera de tout cela un morceau fort instructif. J'en ai promis une copie au comte de Schœnbornn; mais ce n'est pas de cet objet dont je voulais vous parler sur l'heure: je vous trouve triste; votre teint a pâli. Est-ce qu'à mon exemple ma belle cousine aurait essuyé quelque mécompte?

» Quel mécompte voulez-vous que j'aie éprouvé? » demanda Charlotte avec un sourire où elle essaya de mettre de la gaieté, et qui n'exprimait que de la mélancolie?

» Eh! oui, continua le chasseur, en vous regardant, je crois avoir sous les yeux une pauvre levrette qui, depuis deux jours, n'aurait eu ni gîte ni bonne nourriture. Au reste, ces diables d'animaux n'en valent que mieux quand ils ont jeuné. Vous-même, croyez-moi, vous ne vous trouveriez pas mal de courre quelquefois le cerf ou le chevreuil. Je vous garantis, ma chère Charlotte, que

vos fraîches couleurs ne tarderaient pas à revivre sur vos jolies joues, si nous passions seulement ensemble une ou deux semaines chez le comte, en Moravie! Vous ne savez pas ce que c'est qu'un déjeuner et un dîner à la halte! Le vin en vaut dix fois mieux qu'au logis: aussi en boit-on dix fois davantage.»

Et comme le baron était à table, il crut ne pouvoir mieux solenniser ses souvenirs qu'en vidant la bouteille de Constance que, pour son dessert, on venait de placer à ses côtés.

—«Élisa,» poursuivit-il en frappant deux ou trois petits coups du plat de la main, à nu, sur l'épaule rebondie de sa femme, «Élisa m'accompagnait quelquefois avant son voyage de Kaursim, et cette vie lui valait bien celle qu'elle mène à présent à la cour, où nous n'avons que faire, puisque nous n'avons pas d'enfans à placer! Quant à vos réunions savantes, dont on parle jusqu'en Moravie, je voudrais bien savoir ce qu'elle a pu y apprendre, que je ne lui eusse mieux enseigné. Nos aïeules chassaient, morbleu! et celles qui forçaient le cerf au gîte et qui abat-

taient une perdrix au vol, n'en conduisaient pas plus mal leur ménage. Tout dégénère aujourd'hui : je ne m'étonne pas que, dans le dernier sermon dont j'ai entendu quelques bribes dans la chapelle du comte, le franciscain qui officiait nous ait assuré qu'il n'y a plus de mœurs. Que diable voulez-vous que deviennent des filles et des femmes, tandisque leurs pères et leurs maris sont à la chasse? Il faut bien faire quelque chose pendant ce temps-là; car l'on ne saurait toujours manger, boire ou dormir! »

L'argument était sans réplique; le vin de Constance avait produit son effet; la tête du baron s'inclina majestueusement sur la table. De leur côté, les deux cousines, en ce qui les concernait, crurent devoir lever la séance. En passant vis-à-vis de l'appartement, naguère occupé par M. Styndall, et où, grâce au bras de son piqueur Frencks et de son valet Henricks, le baron devait achever la solde du billet qu'il escomptait dans la salle à manger, la princesse d'OEdenbourg ne put se défendre d'établir en elle-même un parallèle entre son noble cousin et l'étranger

qu'elle avait recueilli un mois auparavant; quelques soupirs s'échappèrent de son sein. Seule et pensive, elle monta les degrés qui conduisaient à sa chambre. Contre sa coutume, s'abstenant de lire, elle se coucha; plus pour échapper à ses pensées que par besoin de sommeil, elle essaya de clorre ses paupières; mais le sommeil se refusa longtemps à ses vœux. Le rideau était vainement tiré sur les objets du dehors : l'esprit se les représentait encore mieux, et, en dépit de Charlotte, le parallèle qu'elle cherchait à éviter se continua dans son imagination avec des couleurs dont la vivacité peut-être eût fait pâlir la nature.

CHAPITRE XIII.

Les résolutions d'un homme.

« Tout est fini ! » s'était écrié M. Styndall en rentrant chez lui après la soirée où il avait obtenu un double succès à l'hôtel d'Oldenbourg ; « tout est fini ! et quoique ce que je pouvais me promettre de bonheur ici-bas y périsse immanquablement, l'arrêt d'une éternelle séparation est prononcé entre nous ! Un jeune présomptueux m'a rappelé à des résolutions qui n'étaient déjà que trop ébranlées. Ciel ! je te rends grâces de ce que je n'ai pas payé son avis salutaire du châtiment qu'il avait mérité, car l'outrage était dans son cœur ! Tu l'as vu, et je te remercie, derechef, de ce que, me parlant par les regards supplians d'une femme, tu m'as enlevé au péril d'ensanglanter l'hospitalité la plus gé-

néreuse. Il convenait que le toit sous lequel repose l'être qui te représente le plus dignement à mes yeux, devînt sacré pour moi. Je devais considérer l'enceinte qu'il recouvre à l'égal de ces pays neutres sur lesquels la haine des peuples expire. Au moins, je n'aurai garde de m'exposer désormais à violer ce territoire, puisque je n'y reporterai plus mes pas. »

Telle était la pensée de M. Styndall, telle en était même l'expression, lorsqu'il fut rendu à sa solitude. Le plafond de sa chambre retentissait de paroles entrecoupées. Son pas rapide parcourait l'espace d'une extrémité à l'autre. Dans son esprit, dans sa manière de voir, il avait reçu toute l'insulte que le comte de Torontal avait prétendu lui faire. Partout ailleurs il lui en eût demandé raison, et il l'eût obtenue. Il faut l'avouer : en certains cas, son ame n'était pas moins irritable que noble et aimante dans son état ordinaire. Touché des maux des hommes, insensible aux siens propres, quand ils n'atteignaient que sa personne, se roidissant contre la destinée quand elle lui devenait trop importune, il ne croyait pas non plus que la patience fût

jamais un devoir, quand l'honneur avait trop à souffrir.

Les suffrages les plus flatteurs lui avaient été prodigués dans la soirée : il en avait joui jusqu'au moment où le comte Romuald avait cédé indiscrètement à l'impression d'un dépit jaloux et amoureux. A peine les fâcheuses paroles avaient été prononcées, qu'il devint de glace pour ces louanges tacites, si douces à lire autour de soi dans un cercle bien composé, et dont le cœur se nourrit avec encore plus de délices, lorsqu'on les trouve écrites sur les traits de la femme qui a captivé notre attachement. On a dit qu'une piqûre d'épingle empêcherait de respirer avec volupté le parfum de mille roses. C'était là précisément la situation de l'étranger, et peut-être lui dut-il quelques-uns des mouvemens heureux par lesquels il étonna et ravit plus d'une fois son auditoire dans la controverse qu'il eut à soutenir contre le docteur Wan-Swieten. Il fut vif et impétueux, parce qu'il avait été blessé; éloquent, parce qu'il fallait un épanchement à sa douleur. Que de fois le génie n'a pris son essor qu'après avoir bu à cette source!

Cependant M. Styndall, enlevé à la chaleur de la discussion, ressentait sa plaie comme si elle avait été récente : elle était même aigrie par le sentiment du sacrifice qu'il s'était imposé, en se condamnant à ne plus revoir la princesse d'OEdenbourg. Si quelque chose au monde eût pu le porter à se désister de cette résolution, la crainte que le comte de Torontal vînt à s'en prévaloir était seule capable de produire cet effet; mais la voix intérieure qui lui avait parlé ne permettait pas de réplique.

Persuadé que, tant qu'il serait sous l'empire des mêmes impressions, il appellerait en vain un repos qui le fuirait toujours, dans le silence de la nuit mais non de son cœur, Frédéric s'assit à son bureau, essaya de la lecture de deux ou trois volumes différens, les rejeta tour à tour, prit enfin une plume, et laissa tomber les lignes suivantes sur le papier. Nous les recueillons ici comme indispensables à l'intelligence de ces Mémoires : si elles n'en dissipent actuellement toutes les ténèbres, elles aideront au moins plus tard à en éclairer la partie mystérieuse.

« Trop cher parent, tendre et respectable protecteur de ma jeunesse, auquel je dois tout ce que je suis, c'est-à-dire, et cette richesse que l'on envie, et les anxiétés d'une destinée que la bonté paternelle voulait voiler à mes yeux; que ne gardiez-vous votre fatal secret! Pourquoi le dernier souffle de votre bouche expirante est-il venu ravager mon cœur et y flétrir l'espoir qui ne demandait qu'à se nourrir de la sève de la vie? Homme bon et cruel tout ensemble, d'une main, vous m'avez comblé de vos dons; de l'autre, vous avez creusé un abîme à mes pieds. Si, par l'instruction dans laquelle vous avez encouragé mes pas, vous m'avez rendu habile à partager tous les bienfaits de l'ordre social, par vos sinistres révélations ne les avez-vous pas éloignés de moi? Ne m'en avez-vous pas interdit le plus précieux? Vous qui, par vos libéralités, me permettiez d'être bon et généreux comme vous, vous qui m'avez rendu sacré le sentiment de la vertu, comment avez-vous pu supposer que je serais un jour infidèle à ses lois? Comment vous êtes-vous flatté que, m'abusant moi-

même, je tendrais un piége à la crédulité? Il n'est plus de bonheur possible pour l'enfant de votre adoption. L'arbre croît encore à mes côtés; ses rameaux chargés de fruits, que les plus misérables des êtres approchent au moins quelquefois de leurs lèvres, vainement m'invitent à étancher ma soif ardente; un bras invisible, un bras de fer me repousse, et c'est vous qui avez armé ce bras contre le malheureux Frédéric! Mon père, ma mère vous étaient chers: que n'avez-vous respecté leur volonté, en gardant avec moi et contre mes sollicitations, un silence qui eût été, de leur part, comme de la vôtre, un bienfait de plus? Mais vous avez parlé, et le dernier soupir du vieillard a desséché, chez le jeune homme, toute félicité dans son germe! Cheroncle, vous me vouliez heureux, et c'est vous qui avez renversé l'édifice dont la vue commençait à réjouir votre vieillesse! Qu'avez-vous fait? Qu'ai-je fait moi-même par mes supplications insensées? Je croyais ne rien devoir qu'à vous sur la terre, et, en multipliant mes obligations, vous me les avez rendues, à la fois, pleines de douceur et d'amertume!

Prête à s'éteindre, votre voix, en même temps qu'elle m'imposait une promesse solennelle, m'apprenait l'existence d'êtres que je supposais enfermés dans la tombe, de ces êtres chers à mon cœur et que j'eusse demandés à toute la nature, s'il m'avait été permis de soupçonner que Dieu ne leur eût pas retiré le souffle de la vie. En vain m'aviez-vous interdit leur présence : il n'était pas en mon pouvoir, il ne l'était pas au vôtre de les soustraire à mes regards. Homme bon et généreux, oh ! j'ai été forcé de vous désobéir ! mais je n'ai contrevenu qu'en partie à votre volonté sainte : une volonté plus sainte que la vôtre m'a entraîné; elle m'eût poussé, au besoin, jusqu'aux confins de l'univers.

» Oui, je les ai vus, je les ai entendus, ces respectables et dignes parens; ils m'ont vu, ils m'ont parlé sans me connaître, et ils ne me connaîtront jamais; car il faut qu'au moins leur illusion leur reste. Étranger pour eux, j'ai recueilli avec joie, à mes côtés, les témoignages de l'estime dont ils jouissent : dans sa rigueur extrême le ciel leur devait ce dédommagement; religieux et humains,

ils sèment des bienfaits obscurs ; ils se font chérir, ils sont grands en dépit du sort ; et il m'est encore permis d'être fier de leur devoir le jour.

» Ce bon vieillard, comme j'ai souhaité baiser sa tête couverte de cheveux blancs et qui, sous le coup d'une douleur résignée, m'offrait le plus touchant emblême de la vertu ! Cette femme âgée, que les infortunés n'abordaient pas en vain et qu'ils ne quittaient jamais les mains vides, comme j'aurais voulu la serrer dans mes bras et presser contre mon sein le sein qui m'a porté ! Comme il m'aurait été doux de leur dire à tous les deux : Mon père, ma mère, bénissez au moins votre enfant !

» Mais ce désir, ainsi qu'un poids pesant, est resté sur mon cœur. Couple vertueux, vous vous étiez entourés de tendres prévoyances pour soustraire votre fils à la destinée : votre ouvrage est presque anéanti ; le vœu paternel a été trompé par mes obsessions indiscrètes ; mais vous ne cesserez de l'ignorer. Le bienfait que vous vouliez assurer à ma jeunesse au moins ne sera pas

perdu pour vous; et, au milieu de vos peines, cet innocent mensonge consolera vos vieux ans; vous vous direz que c'est pour mon bonheur que vous vous êtes séparés de moi! Hélas! j'étais bien jeune alors, et j'ai eu beau interroger ma mémoire, les souvenirs de la première enfance en étaient effacés.

»J'ai pleuré sur mon jeune frère; il ne semble pas savoir combien il a droit à mes larmes: c'est un avantage de sa situation, et je ne le lui envie pas; mais je me suis attendri avec ma sœur. Fille aimable et remplie de grâces, sans connaître combien sont étroits les liens qui nous unissent, sans en soupçonner l'existence, elle paraissait se rapprocher de moi par une tendre sympathie. Objet de respect, au milieu des égards que lui témoignent les personnages les plus éminens de sa ville natale, elle sent en secret tout ce que j'éprouve; nous nous sommes entendus sans que je me sois trahi, et nos ames sont en consonnance. Puisse-t-elle au moins continuer à se distraire de ses ennuis par les talens qu'elle cultive, par les soins attentifs qu'elle prodigue aux auteurs de ses jours!

» Je dus à une inspiration heureuse de lui proposer une correspondance qu'elle accepta malgré l'intervalle qui nous sépare. Ainsi ai-je cessé d'être étranger à ce que j'ai de plus précieux au monde; il m'est donné de me transporter en imagination sous le toit paternel; la barrière élevée entre nous est franchie.... On est persuadé que le fils, dont on a eu le courage de se détacher, est heureux; on me l'a dit; on me l'écrit comme à un confident dont on n'a rien à craindre: on se trompe; mais qu'importe? si ces bons, si ces dignes parens jouissent en esprit de la situation qu'ils se flattent de m'avoir assurée, ce ne sera pas moi qui serai assez cruel pour les ravir à leur erreur! »

En achevant ces mots, M. Styndall tira son porte-feuille de sa poche, l'ouvrit, en visita tous les compartimens, se livra pendant quelques minutes à une recherche inutile, et, jetant tout-à-coup avec humeur le porte-feuille dans une des cases de son bureau, il continua à écrire:

« Il fallait être né sous une étoile bien funeste pour être obligé d'anéantir jusqu'aux

témoignages de l'intérêt que, sous un nom inconnu, j'ai inspiré à une sœur! La flamme a donc dévoré les gages d'une amitié vertueuse! elle n'en a épargné aucun. Comme cette force d'ame dont je m'enorgueillis quelquefois est peu de chose! comme je suis faible et pauvre sous une apparence de vigueur et de richesse! La crainte qu'un œil indiscret ne lût dans ma triste destinée m'a rendu pusillanime; elle m'a poussé vers l'anéantissement de quelques misérables feuilles de papier, auxquelles nul autre que moi ne pouvait attacher le moindre prix ou un simple intérêt de curiosité. Ma main a consommé cette œuvre de destruction : un délire d'orgueil a tout fait; et maintenant qui me rendra les doux et touchans récits par lesquels je rentrais dans l'intérieur de la famille? qui m'en apprendra les événemens? Quels événemens, grands Dieux!.... au moins mes yeux pouvaient me redire que je ne suis pas un être absolument oublié sur la terre. Je venais de recevoir la lettre la plus tendre, la plus expansive de cette excellente Cécile; trois mois au moins s'écouleront avant qu'une nouvelle

réponse me parvienne! La désirai-je plus tôt? Ne suis-je pas retombé honteusement sous le joug d'un puéril amour-propre? Ne suis-je pas prêt à redevenir petit à mes propres yeux? Ne me ferait-il pas trembler, ne ferait-il pas plutôt bouillonner mon sang dans mes veines, et ne me provoquerait-il pas à la vengeance la plus prompte et la plus terrible, celui qui me dirait seulement ces deux mots : « Styndall, je te connais!.... » Un seul être au monde pourrait parler de moi, car il m'a poursuivi plus d'une fois de son indiscrète curiosité ; mais il n'aura garde de porter ses pas en ces lieux. Il se taira, j'en ai pour gage notre ancienne amitié, et ce qui malheureusement est encore plus sûr, son intérêt... »

Après une pause de quelques secondes, pendant lesquelles les deux mains de Frédéric couvrirent son front, sa plume continua à courir sur la page : dans sa marche rapide elle indiquait plus qu'elle n'y formait des caractères.

« Et pourtant le ciel sait que ni moi ni les miens nous n'avons trempé dans aucun crime! Il peut dire qui est coupable de nous

ou de lui? Dieu miséricordieux, pardonne au blasphémateur! tu le dois, tu sais au moins combien sont grandes les épreuves auxquelles il t'a plu de me soumettre!

» Fatale journée de juillet, dois-je te bénir, dois-je te maudire? Pourquoi m'as-tu placé sur les pas d'un être enchanteur que je veux fuir, et vers lequel toutes les puissances de mon ame me reportent? C'est toi qui me bouleverses; c'est par toi que j'ai été constitué dans un état de lutte avec les ordres sévères du destin; mais je ne voudrais pas te retrancher de mon existence; non, je ne le voudrais pas, dussent les plus grands maux m'assaillir, car si tu m'apprends tout ce que je perds, tu m'as révélé aussi tout ce qu'il y a de charmes dans la nature humaine, tout ce qu'il y a de félicité possible en ce bas monde!

» Tout mon malheur est de n'avoir pas détaché à temps mes lèvres de la coupe qui leur était offerte. Comme un insensé j'ai attendu pour fuir que l'enivrement fût complet : voilà pourquoi mes jambes chancellent dans le chemin de la vertu. Et toi,

créature descendue d'une sphère supérieure, pourquoi as-tu daigné t'abaisser jusqu'à moi, quand il ne devrait exister rien de commun entre nous ? Ton sourire, tes accens, ta beauté, ton ame encore plus belle, m'entouraient de séductions; c'était bien assez de s'y soustraire, c'était peut-être au-delà de ce que l'on pouvait demander à l'humaine faiblesse; et tu es venue, de ta parole toute-puissante, me forcer de résider dans cette atmosphère de volupté ! Quatre jours au-delà de ce que permettaient mes forces (car je les sentais me délaisser), tu m'as retenu sous ta fatale influence ! Dans leur cours rapide, ces quatre jours m'ont amolli; ils m'ont terrassé; ils m'ont mis à ta discrétion ! Je ne pouvais t'échapper qu'en me condamnant à ne plus te voir. Comme l'esclave qui ne saurait soutenir le regard de son maître, il m'a fallu conspirer en secret avec moi-même pour ma fuite. Ah ! si j'avais suivi ma première inspiration, peut-être le malheureux Styndall s'appartiendrait encore ! Vois-le; il porte ta chaîne; il ne vit que des souvenirs que tu lui as laissés. Père, mère, sœur,

tout est banni de sa mémoire... Mais cessons ce délire ! Charlotte d'OEdenbourg, quels rapports y a-t-il entre vous et moi ? des pensées, des sentimens, des inclinations, des talens, peut-être quelques vertus : de pareilles bagatelles, par hasard, seraient-elles quelque chose ici-bas ? Non, votre acte de naissance et le mien l'ont décidé. Vous êtes près d'un trône : donc un précipice est entre nous ; je ne le franchirai pas pour vous y entraîner ; et puis si votre bonté délicate, si votre grâce inimitable président à des soirées pleines de charmes, est-ce que l'orgueil ne vient pas aussi s'asseoir dans votre salon ? A quel rôle dois-je m'y attendre ? Après avoir obtenu l'indulgence de quelques personnes de mérite qui le fréquentent, faudra-t-il que je devienne un aliment de curiosité pour les autres, que je les amuse, que je les fasse penser, qu'en termes de protocole et de chancellerie, je leur demande pardon de penser moi-même ? Non, Charlotte ! Frédéric Styndall t'adore, et c'est ce qui prouve que son ame n'est pas encore éteinte. Crois-moi, il n'ira pas entre tes riches lambris, soupirer un amour ridicule ! non, il

ne consentira jamais à devenir un objet de moquerie pour tes amis ! Ne plus te voir est cruel; mais si je consens à vivre, au moins, faut-il que ce soit avec toute ton estime. »

La plume de M. Styndall s'arrêta. Après avoir ployé, sans les relire, les feuillets auxquels il venait de confier l'expression de ses plus intimes sentimens, il les plaça dans son secrétaire. Son ame se sentait soulagée. On ne pouvait en comparer le jet impétueux qu'à ces éruptions volcaniques qui, s'élançant des profondes entrailles de la terre, enseignent à l'observateur géologue de quels élémens divers se compose notre planète. La lave toute brûlante avait ses scories, mais on y voyait étinceler aussi des métaux précieux. Peut-être même résultait-il de cet examen, pour un habile minéralogiste, la preuve de l'existence prochaine d'un riche filon que, par une exploitation bien entendue, il eût été facile d'appliquer aux usages de la société. Ainsi, pendant que la baronne et sa jeune parente prolongeaient, dans la nuit, un entretien amical, pendant qu'elles mettaient, en commun, des espérances qui ne tardè-

rent pas à s'évanouir, celui sur lequel reposaient leurs douces conjectures, veillait également; mais ses efforts se bornaient à combattre un penchant, contre lequel il lui fallait s'armer de toute son énergie morale; et son cœur déchiré laissait échapper, en silence, une plainte douloureuse.

CHAPITRE XIV.

Une île du Danube.

Il était possible que l'idée de renoncer à la société de la princesse, après avoir mérité l'attention des gens de goût qui en faisaient partie, sans être une indemnité du sacrifice de M. Styndall, le lui rendît un peu moins amer. Alors même qu'on ne peut plus se flatter de toucher le cœur d'une femme, ou que l'on se soumet aux obstacles insurmontables qui nous interdisent l'espoir de lui appartenir, on aime à lui prouver qu'on n'était pas tout-à-fait indigne de ses regards.

L'exaltation de l'insulaire dura peu, au moins quant à la part qu'un orgueil stérile eût pu y réclamer. Il avait, à la fois, trop de raison et de sensibilité vraie pour accorder beaucoup à l'amour-propre, ou pour y

chercher le dédommagement de la félicité qu'il avait entrevue. Pénétré de la nécessité d'atténuer la force de ses souvenirs, il commença par rentrer dans les soins qui l'occupaient avant ses relations avec l'hôtel d'Oldenbourg. Mais quelle que fût l'énergie de sa volonté, il n'y apportait ni le même goût, ni la même intensité d'attention. Son vaste jardin ne suffisait plus à ses promenades. L'éminence qui le couronne, fréquentée par lui plusieurs fois dans le jour, réveillait trop des regrets et des pensées, dont il redoutait le supplice, au lieu d'entretenir simplement la mélancolie à laquelle il se fût peut-être résigné. Lassé de tout ce qui l'entourait, lassé de la vie, M. Styndall ne savait pas que son courage était réservé à une nouvelle épreuve; et ce fut l'invitation d'aller dîner à Augarten qui la lui imposa. Il serait difficile d'imaginer les combats qu'il eut à soutenir, avant de tracer, de sa propre main, le refus si mal interprété par Charlotte. Son ame en fut affaissée au point qu'il resta, pendant trois jours, confiné dans sa chambre, et il n'en sortit que pour repren-

dre un exercice, auquel il avait renoncé depuis son indisposition. Voyant, sous ses croisées, le cocher, qui, après avoir pansé ses chevaux, se proposait de faire avec eux une promenade que rendait nécessaire leur séjour prolongé dans l'écurie, il descendit dans la cour, ordonna en peu de paroles, de lui préparer la monture réservée à son usage, mit le pied à l'étrier, et partit en silence, suivi du fidèle Sylcock.

Dès qu'il eut traversé le Wieden, par un mouvement indélibéré, il franchit la porte de la cité qui regarde ce faubourg, et entra dans la rue de Carinthie, d'où il se porta vers les greniers à sel. Arrivé dans la rue de l'Arsenal, sans aucun projet dont il pût se rendre compte, il continua sa course au trot, jusqu'à l'impasse, où un mois auparavant il avait été retenu, près de la princesse d'OEdenbourg, par le cortége qui conduisait Archangéli au supplice, et il s'y arrêta tout-à-coup. Ce retour, cette pause sur les lieux où il avait reçu la première impression d'un ardent amour, avaient, pour lui, quelque chose de sympathique. Son entraînement ces-

sait d'être un mystère à ses propres yeux ; il s'en rendait raison. Semblable au soldat qui aime à revoir l'emplacement de la bataille où il a été blessé, qui cherche même l'endroit où une chute honorable l'a mis pour toujours hors de combat, Frédéric étudiait, avec un surcroît d'attention, ce champ resserré de sa défaite. Immobile, de l'œil il en parcourait tous les recoins ; les objets s'y représentaient à son esprit dans leur première disposition. La foule de peuple emportée, par un mouvement presque insensible, dans le sens de la marche du cortége ; la calèche tournée vers cette foule à angle droit, son attelage en avant ; lui en côté, sur son cheval acculé à la muraille ; la nouvelle position qu'il avait prise auprès de la voiture, après le départ du baron de Sperges, toutes les parties de ce vaste tableau se dessinaient et se coordonnaient, une seconde fois, sous ses yeux. Il se sentait tomber sous la roue, il se voyait transporter près de la porte-cochère aux cris de la princesse et de sa parente ! Certes, ce n'était pas le moyen d'obtenir une prompte guérison du mal qui le travaillait, que de rendre

ces scènes aussi vivement présentes à sa pensée.

« Qu'importe, se disait-il? Si je me prépare un long sujet de douleur, si cette douleur me plaît, dût-elle précipiter mes jours vers leur déclin, cela me regarde tout seul. Ma résolution n'en est pas moins invariablement prise. Personne, autre que moi, ne souffrira de mon délire. Je l'ai juré, et Frédéric Styndall n'a jamais manqué à ses engagemens. »

Après que l'effervescence de cette émotion se fut calmée, il aperçut une mendiante, d'abord échappée à ses regards, et assise, sur un vieux fauteuil couvert en toile cirée, dans l'enfoncement du portail. Mettant aussitôt la main à sa bourse, il en tira un ducat d'or, dont il lui fit don, non sans exciter, en elle, une surprise qui le mit dans la nécessité de vaincre les scrupules honnêtes de cette pauvre femme.

« Prenez, lui répéta-t-il, ma bonne mère, et revenez quelquefois vous asseoir à cette place, je ne vous y oublierai pas. »

Et continuant son soliloque, il ajouta :

« L'élégant et magnifique Rochester versa tout l'or de sa bourse sur le gazon du bosquet où la duchesse de Dévonshire avait écouté son amour; il voulait que, dans ce même lieu, d'autres fussent heureux d'une autre manière, après lui. Pourquoi ferais-je moins en faveur de l'endroit où la vertu, parée de la main des grâces, a daigné compatir à mes souffrances, où l'expression d'une tendre pitié a embelli des traits célestes? Charlotte, tu auras beau être un objet sacré pour moi : tu n'en seras pas moins la divinité de mon culte, tant que je posséderai un souffle de vie, et rien ne m'empêchera de te dresser un autel votif là où ta douce image, pour la première fois, m'est apparue! »

Après une halte, dont le motif échappait, en majeure partie, à la pénétration de Tom Sylcock, M. Styndall rebroussa chemin, sortit de la cité par la porte qui donne sur le pont de Léopoldstat, et, prenant la route de ce faubourg, au moyen d'un léger circuit, il se trouva dans le quartier d'Augarten. Mais ce circuit l'avait mené devant l'hôtel d'OEdenbourg! Dès le moment, sa main

avait serré la bride de son cheval, et ce n'était qu'au pas du coursier frémissant d'impatience, qu'il avait traversé la rue habitée par la femme dont il avait éprouvé la bonté hospitalière. Pendant ce temps, il avait appelé toutes les bénédictions du ciel sur la demeure de la princesse.

Les habitudes se forment bientôt, surtout quand elles sont en rapport avec les sentimens. Cette course avait procuré à Frédéric une distraction agréable, la seule, peut-être, qu'il fût susceptible de recevoir; pour s'exprimer avec plus d'exactitude, elle n'était pas une distraction, puisqu'elle le reportait presque au centre de son amour : aussi la recommença-t-il le lendemain, même le surlendemain. Encore un don à la mendiante qui se montra avec un enfant vêtu de neuf; encore une station, ou quelque chose qui lui ressemblait devant l'hôtel d'Oldenbourg! Mais le quatrième jour il distingua une jeune femme entre les barreaux des croisées, et il aperçut que, fermant le rideau de Florence avec promptitude, elle s'était au même instant dérobée à ses regards.

Ce n'était pas M. Styndall qui pouvait se méprendre sur les traits de la personne dont ses yeux ne lui avaient offert qu'une vague et rapide esquisse. Si Charlotte n'avait été vue distinctement, au moins son action l'avait fait deviner, et le gentleman, avec douleur, se décida à changer la marche de sa promenade, tout en lui conservant le même but; bientôt il renonça encore à ce dernier, dans la crainte que la princesse, trop justement résolue à l'éviter, ne se privât du plaisir de parcourir le jardin d'Augarten, objet de prédilection pour elle, ainsi qu'il l'avait appris de sa bouche. Exempt de reproches, digne d'admiration sans doute pour celle qui eût pu lire dans son âme, le malheureux convenait avec lui-même qu'après les torts dont il s'était donné l'apparence, il avait encouru tous les mépris de Charlotte, car il n'osait se flatter de n'avoir provoqué que sa colère ou son ressentiment.

Les courses de M. Styndall devinrent nécessairement moins fréquentes; elles avaient perdu une grande partie de leur intérêt. Elles se bornèrent désormais au Prater, et

quelquefois aux boulevards. Les jours s'écoulaient sans alléger le poids de ses peines. Déjà le mois d'août touchait à sa fin; les bosquets commençaient à se détacher les uns des autres par des masses de teintes diverses, et Frédéric se promenait à pied, au fond du Prater, dans la partie la plus voisine de l'endroit où le Danube, se divisant en plusieurs branches, forme une multitude d'îlots surmontés d'un feuillage qui les rend impénétrables aux rayons du soleil. Il est ordinaire aux bourgeois de Vienne, même aux artisans de cette capitale, dans leurs loisirs d'été, de se faire conduire en canot vers ces retraites ombragées, et d'y manger en famille chez les traiteurs qui y sont établis. Désirant assister au spectacle de cette joie populaire, M. Styndall entre dans un batelet, en paie généreusement le patron, et d'une main qui n'est pas novice, il s'amuse à diriger la frêle barque entre les îlots. A son avis, c'était dans les plaisirs d'une nation, c'était dans ses fêtes qu'il convenait le mieux d'étudier son gouvernement. Présente ou non, l'action de l'autorité transpire alors

dans les groupes, permet à leur gaieté de se dilater sans contrainte, en arrête l'essor, ou pèse si peu sur les esprits qu'il est facile de reconnaître que l'administration est paternelle, et qu'il y a du bonheur dans un pays.

Le gentleman se confirma, par ses propres yeux, dans l'idée que le despotisme autrichien, s'il range la classe supérieure sous un régime d'observances pénibles, et s'il ordonne au mérite de courber la tête devant des distinctions et des titres qui marquent invariablement à chacun sa place, laisse respirer à l'aise l'ensemble de la population, dont il protége les plaisirs sans paraître seulement s'en occuper. Pas un espion faufilé dans les rangs, pas un archer de police au milieu de cette foule; ils eussent été absolument inutiles. On ne conspire que contre ce qui opprime, on ne se plaint que de ce qui gêne ou tracasse. Il est vrai que toutes les têtes, dans leurs formes similaires, semblaient appartenir à une seule création; aucune qui cherchât à surmonter la foule où elle avait pris rang; rien qui annonçât une vigueur individuelle ou de la résolution : par

conséquent aucune matière à inquiétude pour le pouvoir. Ce peuple était resté bon, peut-être par cela seul que l'on avait eu la sagesse de le laisser tel que la nature l'avait fait, au moins quant aux États héréditaires; tandis qu'ailleurs, par exemple dans le Brabant et dans le Tyrol, on le rendait agitateur à force de surveillance. Ainsi pensa M. Stendall.

Le mouvement lui parut plus actif sur un des îlots que sur les autres; il tourna son batelet de ce côté, et ordonnant au patron d'attendre son retour, il mit pied à terre. Il lui sembla bientôt, par le zèle empressé des domestiques du traiteur auquel appartenait cet établissement, et par la direction qu'ils suivaient en portant des comestibles vers une salle verte, qu'un banquet y était préparé. La nature des mets apprêtés lui apprit également qu'ils n'étaient pas destinés aux opulens du siècle; ce n'était point une raison pour que d'autres convives les trouvassent dépourvus de saveur. L'insulaire aperçut avec surprise, parmi les allans et les venans, le père Diétrick, son propre jar-

dinier : tout-à-coup il se souvint que vers la fin de la semaine précédente (on était alors au jeudi, jour de saint Fiacre), ce brave homme s'était présenté à la porte de son cabinet, pour l'inviter à la noce du jeune Népomucène ; mais que Tom, par l'ordre de son maître, alors en proie aux plus violentes agitations de l'ame, fut chargé de notifier un refus, dont le vieillard n'avait pas été peu affligé.

« Bien, se dit M. Styndall ; je vais surprendre ces braves gens. J'espère que ma visite, quoiqu'imprévue, ne leur déplaira pas trop ; et puis j'aurai soin de ne pas les importuner long-temps de ma présence. »

A peine a-t-il avancé de quelques pas, qu'il est reconnu, entouré, remercié, béni par les deux familles. Les complimens étaient sincères ; le nouveau couple savait lui devoir son bonheur ; on ne pouvait témoigner trop de reconnaissance à sa seigneurie, de ce qu'elle avait daigné paraître au milieu des heureux qu'elle avait faits. Frédéric avait beau contremander, de toutes les manières, même par ses libéralités, les musiciens qu'il

accompagnaient ses pas, et qui exécutaient une symphonie d'Haydn avec une justesse et un ensemble rares partout ailleurs qu'en Italie et en Allemagne: les instrumens continuaient leurs savans accords; on eût dit que, soumis à un seul souffle, que frappés par un seul coup d'archet, ils ne rendaient qu'un seul son, modulé lui-même d'une manière admirable. Le nouveau venu se demandait comment, à la noce d'un pauvre jardinier, on lui donnait un concert supérieur à celui des plus élégans salons de Londres et de Paris? Il s'étonnait, surtout, qu'au fond de la Germanie, pays où les idées se communiquent par un idiôme dur et d'une prononciation gutturale, on trouvât des artistes qui, sans en réclamer le titre ambitieux, excellassent autant dans l'exécution, et parmi ce peuple, long-temps étranger aux arts de l'Europe, des oreilles assez musicales pour se plaire à les entendre.

Ainsi escorté, il marchait vers la salle verte où la table était dressée, lorsque sous un berceau de charmille, à l'extrémité duquel le fleuve, comme au bout d'un tube, se mon-

trait éclairé des brillans rayons du soleil, il découvrit, dans un jour de demi-teinte, une femme, plus élégamment vêtue que ne devaient l'être celles qui faisaient partie de cette fête de famille. Cette femme tenait un livre; enlevée à sa lecture par les instrumens dont le bruit se rapprochait, elle lève les yeux pour les diriger vers la partie de l'îlot d'où le son lui arrive; la brochure échappe presque à sa main; un trouble évident se manifeste dans sa manière de la ressaisir, et elle retourne en hâte la tête du côté opposé. M. Styndall lui-même, au premier instant, perd son assurance, il pâlit et rougit tour à tour. Congédiant enfin les symphonistes avec une inflexion de voix qui veut être obéie, il demande au père Diétrick comment il arrive que la princesse d'OEdenbourg se trouve dans cette enceinte?

« Comment? répond le vieux jardinier, c'est que Rachel est la petite-nièce, par sa mère, du frère Ulric Herberg, du cercle de Kaursim, qui l'a recommandée aux bontés de sa chère princesse; aussi est-ce la noble dame qui lui a donné son trousseau. Malgré toutes

nos sollicitations, quoiqu'elle soit bien loin d'être aussi fière que la baronne qui demeure chez elle, nous n'avions pu la déterminer à venir à la noce; c'était tout comme votre grandeur; et elle ne s'est rendue aux prières de notre Rachel qu'après la réponse de cette enfant à sa dernière question.

— » Et quelle est cette question? »

Le bon vieillard, qui tenait à la main son beau chapeau de feutre, le regarda en divers sens; il en détachait la ganse, il la rattachait successivement au bouton, et ne répondait point. Son extrême embarras était visible.

« Quelle était cette question, répéta M. Styndall avec l'autorité du commandement? je veux la connaître.

— » Plaise à votre excellence de me pardonner.... Je souhaiterais que votre seigneurie nous dispensât.... Peut-être aussi que le père Reybach, qui quelquefois compose des histoires, aura voulu s'amuser à nos dépens en nous racontant celle-ci.... Ce n'est pas d'hier que nous le connaissons....

— » Parlez, poursuivit M. Styndall avec non moins de fermeté! C'est de moi qu'il s'agit,

et j'ai le droit de savoir ce qui me regarde.

— » Eh bien, reprit en balbutiant le désolé Diétrick, la princesse a demandé avant-hier à notre bru si vous seriez à la noce, et celle-ci, qui avait appris de Népomucène que votre seigneurie n'aurait pas la bonté de nous accorder cet honneur, ainsi que je le lui avais dit la veille à lui-même, a paru réfléchir.... Le père Reybach m'a assuré que bientôt après la princesse s'était décidée, et qu'il le tenait de sa fille.... Mais le père Reybach ne dit pas toujours la vérité, Monseigneur.... il se plaît aux contes et à la tromperie.... Il n'était pas déjà trop content du mariage : sachant que votre excellence est de notre côté, il aura voulu nous affliger....

— » Laissez-moi seul, père Diétrick ! »

Le bon jardinier ne se fit pas répéter deux fois cette invitation, et toujours occupé à retaper son chapeau, il alla rejoindre le cortége musical qui, avant lui, avait battu en retraite.

M. Styndall sentait toute la difficulté de sa situation. Il n'en pouvait naître pour lui de plus critique. S'éloigner et retourner au

Prater, c'eût été se rendre coupable de la plus sanglante des insultes envers sa bienfaitrice, envers la femme sur la trace des pas de laquelle il eût voulu imprimer ses lèvres; l'aborder, lui parler lui semblait au-dessus de son courage! Et que lui dire encore? Placé entre ces alternatives, il eut bientôt fixé son choix, et ce fut à la seconde détermination qu'il s'arrêta, car la mort lui eût paru préférable à l'autre.

L'anxiété de la princesse n'était pas en ce moment moins grande que celle de l'insulaire. Ce fut avec un étonnement extrême que Charlotte le vit marcher dans la direction du banc sur lequel elle était restée assise; encore ne s'en aperçut-elle que par un coup- d'œil jeté obliquement et à la dérobée. Toutefois, lorsque M. Styndall, la tête découverte, fut à portée de s'en faire entendre sans forcer le son de sa voix, elle se leva, et il put remarquer, dans l'expression de sa belle physionomie, plus de tristesse que de colère, plus de réserve que de hauteur. Alors eut lieu l'entretien dont nous allons rendre compte.

M. STYNDALL : « Madame, je ne viens pas dissimuler mes torts auprès de Votre Altesse. Ils sont immenses ; mais pour que, les connaissant comme je les connais, j'ose vous en parler, il faut que j'en souffre assez pour avoir acquis ce droit. Il faut (vous pouvez m'en croire) qu'ils appartiennent bien moins à ma volonté qu'à la rigueur de ma situation....

CHARLOTTE : « Je ne vois pas, Monsieur, pourquoi je prétendrais à des excuses de votre part. Je ne sache pas qu'il me soit arrivé de me plaindre. Il s'agirait même d'abord de connaître si vous m'en avez par hasard donné le motif.

M. STYNDALL : « Je comprends les paroles de Votre Altesse ; elles sont sévères ; elles doivent l'être. Elles ne m'empêcheront pas de me rendre justice, et cette justice est aussi rigoureuse que si votre bouche en prononçait l'arrêt.

CHARLOTTE : « Je ne juge personne, M. Styndall. Toute mon étude est de ne point mériter les reproches des autres, et, sur cela, je m'en rapporte à ma conscience.

M. Styndall : « Qu'il est des fatalités cruelles ! et qu'il m'a fallu me traiter durement moi-même, pour m'exiler de la maison où m'a été conservée une existence dont, pour la première fois, je commençais à sentir le prix, pour fuir ces murs entre lesquels la nature humaine se montrait à mes yeux dans toute sa dignité !... Vous avez dû me trouver absurde, ingrat, indigne de vos bienfaits... Vous avez dû me mépriser....

Charlotte : « Vous mépriser, monsieur Styndall !

M. Styndall : « Ces mots me rendent quelque courage, Madame. Et pourtant, lorsque, entraîné par un penchant invincible vers l'asile où vous respirez, je voulais le contempler de loin ; lorsque, trop présomptueux peut-être, j'espérais y entrevoir de temps en temps des traits dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, vous m'avez jugé indigne de cette faveur, de cette indemnité d'une destinée inexplicable,... au moins dans le moment présent. Vous vous êtes dérobée à mes regards ! Vous ne vous êtes même rendue aux sollicitations de la

nièce de votre cher Ulric que sur la promesse formelle de mon éloignement.

CHARLOTTE : « Je ne nie rien.... Tout cela serait-il vrai, je n'aurais fait que marcher dans le sentier que vous m'avez tracé. Votre billet de refus, il y aura bientôt trois semaines...

M. STYNDALL : « Aussi ai-je pensé qu'il ne me restait qu'à me soumettre à vos ordres, quelle qu'en fût la rigueur. Dès-lors mes pas ont dû changer de direction. Cet Augarten que j'aimais, peut-être parce que vous l'aimiez, j'ai dû également le fuir; j'ai redouté de vous en bannir par ma présence. Aujourd'hui, Madame, si j'ai le bonheur d'être devant vous, je vous atteste que je n'y comptais pas, et que j'en suis redevable à un simple hasard. Aucun de vos projets ne m'était connu. Dieu m'est témoin que mon plus vif chagrin serait de m'interposer un moment entre vous et votre repos, entre votre personne et vos vertueuses jouissances. Vienne même, Vienne que vous habitez et qui me tient lieu de patrie, je le quitterais dans la minute, si je savais que votre satisfaction y gagnât quelque chose!

CHARLOTTE : « Je ne vous conçois pas, monsieur Styndall : vous nous cherchez, dites-vous, et vous nous fuyez évidemment ma cousine et moi; vous vous trouvez heureux de regarder les pierres de mon hôtel, et vous passez par-delà ma porte qui vous était ouverte; vous aimez Augarten, parce que je l'aime, et vous n'y allez plus; vous me félicitez d'avoir fait quelque bien aux braves gens qui m'ont invitée à leur réunion de famille, et vous me demandez pardon de vous y trouver, quoique je sache fort bien que vous y étiez appelé au même titre; enfin, vous me parlez de quitter Vienne, parce que j'y suis ! Tout cela, permettez-moi de le remarquer, est assez extraordinaire, et si vous ne m'aviez donné des preuves de jugement....

M. STYNDALL : « Pardon, Madame! je sens ce que ces actes ont de déraisonnable, au moins en apparence.... Prenez pitié d'un homme qui désespérerait de trouver dans la langue des termes pour exprimer les sentimens qu'il a voués à Votre Altesse, si les mots de respect, de vénération, de culte

même, ne faisaient pas partie du vocabulaire. Oh ! qu'ils sont encore bien mieux écrits dans mon cœur ! Pardon, et daignez rappeler à votre mémoire les paroles que j'eus la hardiesse de vous adresser lorsque, sentant dans l'abandon de mes forces que mon départ de votre hôtel me coûterait peut-être la vie, je croyais devoir me soustraire à un péril encore plus grand. Alors vous vous expliquerez peut-être la bizarrerie de ma conduite ! »

Ces mots avaient été prononcés avec une vraie chaleur d'ame. La princesse en fut attendrie. Venant de se rasseoir sur le banc, sans se rendre compte de la disposition morale qui lui avait fait fléchir les genoux, elle invita de la main M. Styndall à prendre place à ses côtés, et, de ce ton exquis de bienveillance et de bonne société dans lequel nulle autre femme de Vienne ne lui était comparable, elle lui dit :

« Je me suis fait des amis; je désire les conserver, et j'espère qu'ils se borneront, ainsi que moi, au sentiment dont ils m'ont fait connaître la douceur; mais je n'ai ja-

mais entendu les chasser de ma maison, eussent-ils passé la mesure de l'attachement que je souhaite leur inspirer. Cela les concerne plus que moi, tant qu'ils sauront se renfermer dans des bornes de décence. Encore avez-vous eu, à l'hôtel, des preuves d'une importunité que je sais souffrir, et qui m'afflige lorsque mes vrais amis ont à s'en plaindre. Je vous dois mes remerciemens pour votre modération vis-à-vis de l'homme dont il s'agit. Je vous les offre en ce moment; je vous offre encore d'entrer en partage de mon amitié avec le respectable Ulric qui m'a tenu lieu de père, avec le bon Jameraï-Duval et le digne Holger. Je nomme ceux qui me sont les plus chers entre mes assidus : en vérité, je crois que j'ai envie de vous tenter. »

Cette fin de phrase fut accompagnée d'un sourire dans lequel l'étranger crut voir un ange entr'ouvrir devant lui les portes du parvis céleste. Entraîné par la reconnaissance, cessant de se surveiller lui-même, subjugué par la séduction qu'exerce autour d'elle la beauté unie à la candeur, il s'écria :

« Le sort en est jeté ! Non, Madame, je ne fuirai plus mes aimables bienfaitrices ! Quelque traitement que le ciel me réserve, que vous me réserviez vous-même, je briguerai l'honneur d'être admis dans la société dont vous faites le charme ! Dieu peut à présent marquer le terme de ma vie, il peut le rapprocher ainsi qu'il lui plaira, au moins elle n'aura pas été décolorée, et mes jours ne se seront pas écoulés sans gloire, puisque j'ai été jugé par vous digne de vous connaître !

» Vous le voyez, ajouta-t-il d'un ton plus calme : les périls ne m'effrayent pas; et si je les brave trop témérairement, après les avoir tant redoutés, ce n'est plus Votre Altesse qui pourra m'accuser de présomption.

— » Vous cesserez d'être sauvage et vous serez en même temps raisonnable, répondit Charlotte à côté de laquelle l'insulaire s'était assis. Vous prendrez l'excellent Duval pour modèle, et je serai votre Anastasie Socoloff. Venez, dans trois jours je reçois à Augarten. Mes amis, les vôtres, vous reverront avec plaisir. Ils s'étonnaient de votre absence prolongée; la baronne qui vous protége de

tout son crédit, ne savait plus comment vous défendre contre eux : venez plaider en personne votre cause; vous leur avez prouvé que vous serez devant vos pairs, ainsi que le prétend Élisa.

— » Ce ne serait pas ce tribunal, auprès duquel il serait le plus doux de gagner sa cause, » reprit M. Styndall par une continuation de l'entraînement auquel il était livré.

Sans paraître avoir remarqué cette interruption, la princesse continua :

« Nous aurons bientôt ici Winckelmann; le baron de Sperges, à la sollicitation duquel il quitte Rome, pour nous accorder quelques mois, vient de me l'apprendre. Vous m'aiderez à lui faire les honneurs de Vienne. Vous parlerez ensemble statues et tableaux ; vous vous entretiendrez de la Grèce et de l'Italie, du peu qui nous reste de deux grands peuples, et de la vénérable antiquité. Nos gentilshommes autrichiens, voire même hongrois, ne sentent pas le prix de ces choses. Ils sont pleins d'honneur; mais quant aux arts, leur éducation est très-reculée. Je leur en veux de laisser sous leurs

yeux et dans leur propre pays, d'autres mains cultiver ce docte héritage. Vous avez eu meilleur goût, M. Styndall, et vos parens ont cru, avec raison, qu'un habitant de ce globe ne devait pas rester étranger à ce qui honore le plus l'espèce humaine, depuis le roulement des siècles sur nos têtes, pour me servir d'une expression germanique. »

La réponse de Frédéric fut modeste. Sans révoquer en doute la bonté de ses parens, dont il se plaisait à reconnaître les bienfaits, il déclara devoir une partie de l'instruction qu'il avait acquise, à ses voyages et à ses études personnelles. Du reste, heureux d'être admis parmi les hommes estimables, tant nationaux qu'étrangers, qui étaient reçus à l'hôtel d'OEdenbourg, il n'entendait jamais entrer en comparaison avec eux.

La princesse répliqua, en lui assurant qu'il avait généralement gagné leur estime, et que, plus d'une fois, il leur avait causé une surprise, pour lui très-flatteuse; entre autres occasions, elle cita la controverse élevée sur la peine de mort.

« Quant à moi, poursuivit-elle, je vous déclare que je vous ai trouvé sublime, à l'instant où vous vous êtes écrié : « Je parle à des » croyans, Messieurs; je parle à des hommes » qui connaissent, sans doute, le prix d'une » éternité. » Non, je n'ai encore rien entendu de pareil, prononcé de ce son de voix, sur cette matière! Vous ne vous doutez pas de l'effet que vous avez produit sur vos auditeurs. Van-Swiéten lui-même était ému, quoiqu'il cherchât à le dissimuler, et le baron Holger, bien que naturellement froid, vous a rendu pleine justice. Je vous proteste que, si admise, malgré mon sexe, dans la formation d'un jury anglais, j'assistais à une semblable plaidoirie, et qu'il s'agît du sort du plus grand coupable de la terre, jamais un verdict de condamnation à la peine capitale ne serait entendu contre lui, dût le président des assises me traîner pendant trois mois à sa suite, avec mes collègues jurés.

» Mais voilà tout l'orchestre de la confrérie de Saint-Fiacre qui vient nous chercher; car sans doute le repas est prêt, et je présume qu'on nous asseoiera l'un et l'autre à

la place d'honneur. En vérité, je ne sais trop ce que j'aurai à dire au bonhomme Reybach qui, très-indiscrètement, vous a appris, à vous ou au père Diétrick, ma crainte de vous rencontrer à la noce de sa fille. En nous voyant si bien ensemble, toutes ses idées seront brouillées. Comme vous avez donné les deux cents guilders au cher Népomucène, et moi un trousseau à la belle Rachel, sa vieille tête fermentera.

— » Madame, remarqua M. Styndall ravi de cette communication, ce n'est pas vous qui pouvez éprouver de l'embarras; vous êtes d'avance justifiée aux yeux de tout ce qui vous approche: mais quelle sera mon excuse, à moi, auprès de vos nobles amis? Comment oserai-je les aborder, si vous n'avez la bonté d'être ma médiatrice, et d'intercéder pour des torts, dont je n'ai jamais été plus convaincu que depuis le moment où j'ai le bonheur d'obtenir des preuves si touchantes que vous les pardonnez vous-même?»

La gaieté naturelle qui l'avait un instant dominée, n'empêcha pas Charlotte de se tenir sur la réserve. L'élève du sage Ulric crai-

gnit même d'avoir été au-delà de ses propres intentions, dans l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son ancien hôte. Aussi lui parut-il important de mettre, à l'abri de toute extension, les conjectures échappées à la franchise du gentleman; et, avec sa présence d'esprit ordinaire, elle reprit d'un mot la place qu'elle voulait garder, ainsi qu'elle indiqua celle où elle souhaitait que restât Frédéric.

« Oui, je me charge volontiers de tous vos torts qui sont, au fond, bien peu de chose. Je dirai à mes amis : Je vous ramène un fugitif, pour lequel je sollicite votre indulgence, ainsi qu'il m'a paru mériter la mienne. Vous ne vous scandaliserez pas, Messieurs, de ma facilité à le laisser rentrer en grâce; car vous conviendrez qu'il y avait trop peu de temps que nous nous connaissions l'un et l'autre, pour qu'il y eût déjà entre nous matière à rupture. »

L'insulaire sentit tout autant l'avis renfermé dans ce mot, que si Charlotte lui avait retiré une faveur à laquelle il se crût des droits. Cependant la princesse, en se levant,

lui ayant pris le bras, ce lui fut une compensation de ses regrets; et, précédés des musiciens qui savaient leur Haydn par cœur, ils furent conduits au haut bout de la table, où ils ne dédaignèrent pas de s'asseoir, ce qui fournit à M. Styndall l'occasion de dire assez bas à sa voisine :

« J'avais accepté vos augures avec reconnaissance; mais je n'en ai pas moins de joie de les voir accomplis, par la manière dont on nous a placés. »

Pendant que Charlotte essayait de cacher le surcroît de teinte rosée qui embellissait son charmant visage, il adressa les mots suivans au jeune Diétrick, occupé lui-même à lui présenter sa jeune épouse : « Je vous fais mon compliment, mon ami. Avec du travail et de la probité, vous avez maintenant à vos côtés tout ce qu'il faut à un homme sage pour être heureux sur la terre. J'espère que telle sera votre destinée. Il est encore un avis que je vous dois : je vous avais confié un secret que vous n'avez pas su garder; je comptais pourtant que vous tiendriez un peu plus de votre patron, le bienheureux Népomucène

qui, suivant la légende, mérita le ciel pour avoir refusé, au péril de ses jours, de révéler la confession d'une belle reine de Bohême.

—» Oui, reprit Charlotte, mais le bienheureux Népomucène n'avait pas une jeune et jolie maîtresse à laquelle il ne pût rien refuser; et, comme c'est par Rachel que j'ai su ce que vous avez fait pour son fiancé, il ne serait pas juste de le traiter, cette fois, avec rigueur.»

Le banquet fut tout ce qu'est ordinairement un repas de noce, donné près de Vienne, dans une île du Danube, quand la table est garnie de bons et honnêtes laboureurs qui, au plaisir de se voir renaître dans leurs enfans, joignent celui d'oublier, pendant un jour, les fatigues d'une semaine. Il faut seulement ajouter ici que la chère fut un peu plus délicate que de coutume; car la princesse avait prévenu le traiteur qu'elle en ferait les frais, ce qui ne mécontenta personne. Nous n'oublierons pas, non plus, que la joie des convives n'eut tout son essor, que quand Charlotte et M. Styndall se furent levés de table, pour aller se promener

sur les bords de l'îlot, l'un des plus considérables que le fleuve entoure de ses ondes, dans cette proximité de la ville. L'obligation de suivre cet exemple ne fut pas imposée aux autres invités de la fête. Il faut même avouer qu'il n'eut point d'imitateurs; car, lorsque le bon peuple d'Allemagne se trouve assis, à son aise, devant des brocs de bière mousseuse et des flacons de vin du Rhin qui ne sont pas vides, il lui en coûterait un peu trop de se livrer au mouvement que les physiologistes ont nommé de locomotion. Encore moins consentirait-il à ce sacrifice généreux, pour aller voir couler l'eau du Danube, quand les verres et les tasses d'argent se colorent sous une autre liqueur.

CHAPITRE XV.

Du bonheur, de l'amour en France, en Angleterre et en Autriche.

La princesse d'OEdenbourg, laissant mademoiselle Hubert au nombre des convives avec la petite Ernestine, avait repris le bras de Frédéric. Encore émue des souvenirs qui avaient été réveillés chez elle, quand, sur sa proposition, d'un bout de la table à l'autre, on avait porté la santé du digne Herberg de Kaursim, son bienfaiteur et le parent du nouveau couple, elle était dans cette disposition d'esprit, qu'assez improprement les romanciers ont taxée de mélancolie, tandis qu'on devrait seulement y voir la douce quiétude d'une ame qui, n'ayant plus à craindre de s'interroger, peut se replier en paix sur elle-même.

Les deux promeneurs étaient déjà assez

loin de la salle verte, où se tenait le banquet, sans s'être adressé la parole. Quelques monosyllabes sur la température, la beauté du ciel, et l'heure du jour qui n'était pas avancé, tout au plus, avaient été échangés entre eux. Ce n'était point réserve, Styndall et la princesse ne pouvaient se redouter; ce n'était point précaution, ils n'avaient pas besoin de recourir à ces propos d'usage qui, entre les diplomates, précèdent des discours plus importans, à l'instar de ces éclaireurs par lesquels un habile général juge à propos de sonder le terrain avant d'y hasarder son corps d'armée; ce n'était encore ni désœuvrement ni ennui; et même, si Charlotte d'OEdenbourg et l'insulaire se taisaient, l'on peut ajouter que ce n'était pas faute d'avoir beaucoup à se dire : la princesse fut la première à rompre réellement ce silence.

« La classe obscure et honnête que nous venons de quitter, dit-elle, est en possession d'élémens de bonheur, d'autant plus certains qu'ils sont simples, que la recherche n'en est pas plus pénible que ne le veut une

nature bien ordonnée, et que c'est un fonds public où, sans rivalité, tous peuvent puiser à peu près également.

— » Votre Altesse, avec son esprit supérieur, reprit M. Styndall, ne viendrait-elle pas de donner cours à un lieu commun, et elle sait parfaitement que les lieux communs ne sont pas toujours des vérités?

— » Par hasard, n'auriez-vous pas été le prêmier à le mettre vous-même en circulation, lorsque vous vous êtes adressé aux jeunes mariés, il n'y a pas plus d'une heure?

— » Je le confesse, Madame, mais c'est avec la persuasion que le bonheur est d'un accès aussi difficile pour la classe à laquelle appartient Népomucène Diétrick, que pour les positions les plus élevées de l'ordre social. Je ne dis peut-être pas assez; le soin continuel de pourvoir à l'existence de nombreux enfans, l'inquiétude qui en résulte quand ce but n'est pas atteint ou qu'il menace d'échapper (car sous le toit du père de famille sans fortune, l'année a trois cent soixante-cinq jours bien comptés), la crainte des dommages résultant du trouble des sai-

sons, celle des maladies qui paralysent les forces de l'homme réduit à ses membres pour toute richesse, les rivalités voisines, que sais-je, la perpétuité d'un travail souvent excessif, sont les conditions ordinaires de ce bonheur, et il faut avouer qu'il est assez péniblement gagné. Convenir de ces faits, n'est-ce pas le révoquer un peu en doute? Dailleurs, serait-il incontestable, dès que nous aurons réfléchi à la dépendance des êtres qui le possèdent, et au malheur qu'ils ont de manquer de l'instruction par laquelle les sentimens s'ennoblissent et les jouissances s'épurent, je crois que nous serons fort tentés de le juger, comme le fit un prêtre de Brama, au rapport du plus célèbre et du plus ingénieux des écrivains français. Le philosophe de l'Inde, désespéré de n'avoir pu, après un demi-siècle de recherches, arriver à la félicité qu'il s'était promise, promenait au bord du Gange ses tristes rêveries. Enfin il rencontra, sous la livrée de l'indigence, une vieille femme qui allait se purifier dans le fleuve sacré, et qui, en dépit de sa misère, ne s'en prétendait pas moins contente de son sort. Interrogée par

le sage, elle lui répondit, en effet, qu'elle n'avait rien à désirer sur la terre, l'eau du Gange n'ayant point encore manqué à ses ablutions, et qu'elle espérait bien mourir une queue de vache à la main. « Elle est incontestablement heureuse, se dit en s'éloignant le prêtre de Wichnou, mais je ne voudrais pas de ce bonheur-là ! »

— » Ni moi non plus, fut-il ajouté avec un sourire !... Monsieur Styndall, vous pourriez malheureusement avoir raison. J'ignore, en vérité, si je dois en former le souhait, tant sur cette terre il résulterait de mécompte de la découverte d'une aussi triste vérité; cela désenchanterait nos regards autour de nous, et ferait évanouir bien des illusions.

— » Pourquoi pas, Madame? la morale des compensations est douce, je le sais; elle met le bonheur des grands à l'aise, elle les quitte même de s'attendrir sur les peines qu'ils ne peuvent ou ne veulent soulager. Ce n'est pas pour Votre Altesse que je m'énonce ainsi; je n'ignore pas qu'elle s'est placée hors de ligne, quand il s'agit de secourir le mal-

heur, et que, s'il était possible, fût-ce à ses dépens, elle ne lui permettrait pas de paraître en ce monde. Mais il me semble que, depuis le vieil Adam jusqu'à nos jours, les poëtes, et plusieurs prétendus philosophes, ont rendu un très-mauvais service à la morale, en répétant à satiété que les biens et les maux se balancent dans les diverses conditions de la vie, qu'à bien dire, même, l'état le plus humble est celui où les jours s'écoulent avec de moindres peines et souvent avec le plus de charmes. Ces mensonges, effrontément débités, quelquefois m'ont fait jeter le livre de dépit; car les plus belles paroles n'enlèveront pas plus à la misère un atôme de sa réalité, qu'elles ne feront perdre à l'opulence une parcelle de ce positif dont on contesterait en vain la valeur. Comment voudriez-vous, Madame, que le bonheur existât ici-bas, quand les élémens en sont concentrés dans si peu de mains? On ne saurait multiplier le nombre des heureux qu'en multipliant celui des propriétaires, qu'en dégageant les professions de leurs entraves, qu'en appelant le jour de l'instruction où il

n'a pas encore pénétré. Mais vous sentez que ce jour ne saurait, sans risques, éclairer des souffrances; aussi a-t-on soin de le ménager. Tous les autres moyens auxquels on aura recours, s'ils ne sont le rêve d'une sensibilité intéressée à s'abuser, ne fût-ce que par amour de son cher repos, attestent seulement que ceux qui sont en possession du produit le plus net de l'ordre social, ne se soucient guère de partager ce dont ils connaissent fort bien le prix.

— » Monsieur Styndall, je pressentais ce que vous m'apprenez; cela est d'autant plus affligeant que ceux qui pourraient y appliquer le remède, n'en auront la volonté de longtemps. Ainsi les personnes maltraitées de la fortune nous montrent sans cesse leurs blessures; et tous les jours, celles qui appartiennent à la classe favorisée, à tort ou à raison, se plaignent de leur sort. Cependant, la Providence n'ayant pu avoir que de bonnes intentions pour toutes, puisque c'est par le bien-être qu'elle conserve ses créatures, il faut que ses vues aient été trompées, et l'on est forcé de se demander avec amer-

tume : Où sera donc le bonheur sur la terre ?

— » Dans les conditions moyennes, dont le cercle s'agrandit incessamment par le commerce et l'industrie, dans la vôtre, près de vous, dans votre maison, Madame ; c'est là qu'il a son temple à mes yeux. Oh ! qu'il a dû être heureux le mortel qui, possédant votre amour, était déjà appelé par le ciel aux autres bienfaits de la vie ! Que Votre Altesse elle-même a dû savourer avec délices la volupté de se voir chérie, idolâtrée par un époux qui n'a pas manqué de savoir tout ce que la Providence lui voulait de bien en lui donnant une telle compagne ! Votre Altesse me pardonnera de réveiller des souvenirs aussi chers, qui pendant un temps ont pu lui être douloureux, mais qui sans doute, aujourd'hui, ont pour elle leur douceur ; qu'il me soit permis de le répéter : ce mortel a certainement connu le bonheur ! Enlevé à sa brillante fortune dès le commencement de sa carrière, eh bien, je le jure, il ne l'a pas encore trop payée ! »

La princesse sentit en ce moment, de son bras, trembler celui auquel elle était unie ;

elle en reçut une impression sympathique, pendant la durée de laquelle il lui fut impossible de prendre la parole. Bientôt, se remettant de ce trouble involontaire, elle prononça les mots suivans d'une voix altérée :

« Les apparences, en fait de félicité, ressemblent souvent au duvet d'un beau fruit piqué à l'intérieur.... Le comte ne se jugeait pas aussi heureux que vous le supposez, soit que vous me jugiez moi-même beaucoup trop favorablement, ce dont je suis persuadée...., soit qu'une femme ne dût pas entrer aussi intimement dans son existence que vous semblez le croire encore, contre l'expérience de ce qui se passe tous les jours en Allemagne.... »

M. Styndall paraissait surpris d'entendre ces paroles, il leur prêtait toute son attention, et elles produisaient un effet remarquable sur sa belle physionomie.

« Vous avez en grand honneur le bienheureux Népomucène, poursuivit Charlotte qui reprenait son assurance. Je suis bien aise de le savoir, et certaine de vous trouver la discrétion dont vous imposiez la loi au mari

d'une jeune femme, je ne vous donnerai pas une confession à garder, entendez-vous, mais je vous révélerai quelques particularités de mon union avec le comte, que je puis apprendre à un ami, tel que j'espère l'avoir trouvé. ... Elles vous prouveront que la théorie du bonheur n'est ni absolue, ni indépendante de la variété des caractères.... Allons nous asseoir au bord du Danube. Avant que vous m'eussiez rencontrée dans l'île, je m'y étais promenée et j'y avais découvert un endroit charmant, où l'on peut causer sans crainte des importuns. Je veux vous y conduire. »

La princesse dirigeait Frédéric qui cédait, avec un plaisir indéfinissable, à cette douce impulsion. Ils arrivèrent bientôt à une petite crique entourée d'aunes et qu'un hêtre surmontait de ses rameaux touffus. La tige de ce bel arbre, partant d'un tertre tapissé de mousse et d'herbe courte, servait d'appui à un siége naturel, où trois personnes eussent pu trouver place, sans être aperçues. Assis sur la pente, les deux promeneurs voyaient le fleuve circuler lentement entre plusieurs

îlots de formes variées, qui y projetaient leurs ombres, de distance en distance, et qui occupaient l'espace jusqu'à la forêt voisine, tandis que ses flots murmuraient, à petit bruit, entre les racines en forme de câbles, par lesquelles les aunes s'amarraient au rivage. Ceux-ci, recépés depuis peu d'années, dressaient, de chaque côté du hêtre, leurs renaissances, comme autant de parasols d'un vert noirâtre; et, de face, ils s'ouvraient, pour le plaisir des yeux, en manière de fer à cheval. La retraite de la princesse et de M. Styndall avait cela de particulier, qu'en remontant à gauche le cours du Danube, leur vue rencontrait encore, dans un lointain assez rapproché, une partie des monumens de la ville presque tous construits sur de légères éminences. Ainsi cet asile mystérieux offrait à la fois un mélange d'eau, de lumière, d'azur céleste, de feuillages et de fabriques qui, suivant le désir du spectateur, lui permettaient de s'isoler de la nature entière, ou de se transporter en esprit, au milieu des édifices habités, dont on voyait le sommet. Dans ce dernier cas, il n'eût fallu que

se recueillir un instant pour assister, ainsi que l'a dit un poëte avec hardiesse, au bruit éloigné et silencieux de la cité populeuse.

Comment ne pas converser avec intimité dans un pareil lieu, surtout quand on avait déjà tant de points de contact? M. Styndall redoublait d'attention, il comptait sur le moment où la princesse rentrerait dans le sujet déjà traité; mais elle se taisait, et un trouble vague se lisait sur son visage pensif. On eût été tenté de croire que la solitude profonde du site, les événemens du jour, l'entretien qu'elle avait eu déjà avec son commensal, celui auquel elle s'était engagée, les aveux, bien délicats pour une femme, qui avaient presque glissé de ses lèvres et qu'elle eût peut-être voulu ressaisir, occupaient confusément son esprit. Un léger frisson parcourut un moment ses traits, et sa vue sembla se voiler d'un nuage. Une sorte d'effroi s'y peignit ensuite. Il ne dura qu'une seconde, car ses yeux se tournèrent sur M. Styndall, et sans doute rassurée à l'aspect d'un homme pour lequel son estime ne cessait de croître, elle prononça ces paroles :

« J'étais étonnée, Monsieur, de vous avoir dit tout ce que je vous ai dit, d'avoir promis davantage, d'être ici à côté de vous, et de vous y avoir conduit moi-même : mais je vous ai regardé, et le calme est rentré dans mon ame. Pour vous prouver toute ma sécurité, avant de dégager ma parole, je vous demanderai comment en France et en Angleterre, où vous avez voyagé, vous croyez que l'on envisage l'attachement qui prend tant de place dans la vie d'une femme ? Je vous apprendrai ensuite, si, dans la manière de traiter ce grand intérêt, en Autriche, il existe quelque différence, et là se trouveront naturellement placées les communications dont je vous ai promis le dépôt. Notre amitié est d'un peu fraîche date : jugez s'il faut que vous m'ayez inspiré de la confiance !

— » Madame, répondit M. Styndall, pour me conformer convenablement à vos désirs, il me manque peut-être d'avoir eu le cœur plus occupé que je ne l'ai eu réellement dans mes voyages. On ne saurait bien parler des femmes sans les avoir beaucoup pratiquées. J'ai toujours pensé que quelque élevé en hon-

neurs et en dignités que soit un homme, à moins qu'il ne rencontre une compagne digne de son choix, il mourra sans connaître ce que c'est que le bonheur : mais je crois également que le seul esprit d'observation, s'il se concentrait sur un seul objet, ne procurerait, dans la question qui nous occupe, que des lumières très-imparfaites. Aimer et observer, sont deux choses qui marchent rarement ensemble. L'une au moins précède l'autre. Celle-ci appartient au cœur, quelquefois aux sens; celle-là est du ressort de la mémoire, et quand cette dernière s'avise d'interroger le passé, comment retrouvera-t-elle les impressions fugitives qui, dans chaque pays, distinguent l'attachement des femmes? Comment creusera-t-elle dans cette mine riche de tendres soins et de doux mystères? Mes documens sur ce sujet étant assez bornés, mes remarques seront succinctes, et je crains, Madame, qu'elles ne restent beaucoup au-dessous de votre attente.

» En Angleterre, l'union des sexes les occupe plus par la perspective de l'établissement qui en résulte pour tous les deux, que

par tout autre motif, car l'Anglais met de la réflexion dans son amour, comme dans tout ce qu'il fait. Chez nous le but dont je parle est dominant; on y aspire, presque, comme à un état de repos qui doit avoir lui-même son prix; les moyens d'y parvenir, les accessoires d'un doux penchant, par lesquels le cœur constate sa jeunesse d'une manière si aimable, y occupent peu de temps l'imagination. Ils n'ont, à bien dire, qu'un éclair de durée; mais, des deux parts, ils avivent l'existence, surtout celle des femmes qui jouissent alors de beaucoup de liberté; et, peut-être, est-ce à cette cause qu'il faut attribuer l'innocente gaieté des jeunes Anglaises, avant leur établissement, et le calme un peu froid qui règne sur le visage de celles dont l'hymen a déjà fixé la destinée.

» Les femmes, en Angleterre, n'ont pas d'influence sur les affaires d'État, par la raison même que les hommes y en ont beaucoup et que c'est la loi qui la leur donne. Il est donc naturel que les hommes s'occupent plus de cette sorte d'intérêts, que de leurs femmes placées presque totalement en dehors du

même cercle. C'est absolument le contraire en France : aussi la chose publique y est-elle subordonnée aux femmes qui décernent et les récompenses et les emplois, dont la distribution devrait appartenir à la patrie, partout où les nations ne sont pas condamnées à la nullité. On ne saurait croire les variantes qui, de ce seul fait, pour les deux pays, résultent dans la destinée des deux sexes.

» Pour être quelque chose à Londres, il faut être du ministère, ou lui apporter une puissance intrinsèque de fortune, de talens, de crédit et de patronage; car, si le ministère ne trouvait ces appuis, fût-il composé de ce qu'il y a de plus distingué par la naissance, l'opinion publique par laquelle il existe, en créerait, le lendemain, un autre qui les posséderait. Les femmes n'étant point en mesure de lui rien assurer de pareil, il n'a point à les cultiver et à leur accorder des faveurs qui l'appauvriraient en pure perte. D'un autre côté, les hommes, en vertu du même principe, soignent de préférence leurs châteaux, leurs parcs, leurs vastes domaines, leurs usines, leurs actions dans les banques de l'Eu-

rope, leur éducation politique et surtout leur popularité. Ainsi les jeunes personnes jouiront, tout au plus, un moment d'une recherche dont le propre est d'embellir leurs charmes naturels. Ce succès s'évanouit avec sa cause, et l'épouse renfermée dans un intérieur, qu'elle honore presque toujours, habite une riche campagne, élève une jolie famille, reçoit la visite de ses voisines, converse avec le pasteur anglican, se promène dans un paysage souvent délicieux, devient bienfaisante par besoin quand son mari l'est par vanité, s'efforce de combler le vide de son cœur par une félicité idéale, lit enfin ou compose des écrits en rapport avec sa situation et qui entretiennent en elle une sorte de mélancolie rêveuse.

» Par suite de cette manière d'être, il se rencontre peu de femmes d'un caractère aussi solide et quelquefois aussi élevé que nos ladys. Mais, si cette vie est digne, elle ne laisse pas d'être un peu austère, et (il faut l'avouer) l'amour y ayant très-peu de place, les grâces, qui ne marchent guère sans lui, ne tardent pas à s'éclipser. Aussi, il est ex-

trêmement rare, en Angleterre, de trouver des femmes agréables dans l'âge moyen de leur existence, tandis qu'en passant un détroit de sept lieues, on ne rencontre rien de plus commun. On pourrait dire que c'est vraiment alors l'époque de l'amabilité et des succès des Françaises. »

CHARLOTTE : « Notre destinée trouverait donc quelque avantage à être transplantée des bords de la Tamise sur ceux de la Seine. Selon vous, notre arbre, non-seulement verdit mieux sur cette terre que sur celle d'Albion, mais il y conserve plus long-temps sa fraîcheur : il vaudrait alors mieux être femme à Paris qu'à Londres. »

M. STYNDALL : « Sans contredit, répondrais-je à la plupart de celles qui m'interrogeraient, car elles y gagneraient presque toutes suivant leurs propres calculs. Mais je serai d'un autre avis pour vous et avec vous qui, de longue main, sans négliger les dons d'une nature heureuse, avez pris l'habitude de considérer la vie comme une chose grave et importante. »

CHARLOTTE : « Mes goûts personnels étant

mis à l'écart, pour ne pas perdre mon objet de vue; il me reste à vous demander ce que vous pensez de l'existence d'une femme chez nos voisins d'outre-Rhin, sous le rapport de leurs attachemens? »

M. Styndall : « Ce qu'en pense Votre Altesse elle-même. Comme vous venez de le dire très-bien, leur arbre est plus verdoyant sur cette terre et y garde mieux sa fraîcheur, parce qu'en vertu de la loi constitutive du pays (s'il y est une loi digne de ce nom), il enfonce plus profondément ses racines dans un sol de qualité moins compacte. Là elles ne se contentent pas d'être soumises aux mouvemens de l'ordre politique : elles les font, d'où résulte pour elles l'obligation de conserver le plus long-temps possible les moyens par lesquels elles y parviennent, d'y suppléer à force d'art, et de communiquer à leur esprit cette flexibilité qui traite gravement les choses légères dans lesquelles leur supériorité est naturelle, afin de les ennoblir, et qui met dans les choses graves cette légèreté qui en atténue l'importance, afin que la décision ne leur en échappe pas. »

CHARLOTTE : « Cela peut être, mais vous ne répondez pas assez positivement à ma question. Comment aiment-elles ? Comment sont-elles aimées ? Ne sont-elles pas au moins préservées de cet abandon qui, de l'âge mûr de vos ladys, fait une époque un peu monotone, et pour trancher le mot, assez décolorée ? »

M. STYNDALL : « Dans l'exacte vérité, je crois, malgré les apparences que, chez les Français, l'amour voit naître très-peu de passions sérieuses, et encore moins de passions qui aient de la durée. La raison en est simple : il y entre dans tout, il se mêle à tous les intérêts de fortune, de politique, je dirais presque de religion ; mais par une conséquence naturelle de cette prodigalité, il y est partout en sous-ordre. Enfin, pour me servir d'une comparaison qui gagnerait à passer par la bouche de Votre Altesse, il n'y est pas le canevas, la chaîne de la vie, mais seulement la soie légère et nuancée avec laquelle on y brode tout ce que l'on veut. Ainsi, suivant leurs positions respectives, tel homme conviendra à telle femme, telle femme à tel

homme. Vienne un dessin nouveau à remplir sur le canevas, autrement un changement de position, soudain des deux côtés, il faut aimer ailleurs. De cette dissipation, résulte une atteinte continuelle portée aux caractères. Un sexe ne s'estime plus que par les succès obtenus sur l'autre. A mesure que ces succès s'affaiblissent, on déchoit à ses propres yeux. C'est ce qui fait que, généralement en France, la vieillesse des femmes manque de dignité, au contraire de ce qui se voit dans notre île britannique.

» Par suite de la même mobilité, s'accroît, outre mesure chez les Françaises, un désir bien naturel, mais qu'un sentiment noble renfermerait dans de justes limites, celui de plaire également à tous, au même degré et sans but déterminé. Je ne puis mieux caractériser cet effet qu'en vous citant le mot d'une femme jeune, je serais en droit d'ajouter, charmante de ce pays, laquelle voulant exprimer tout son attachement à l'ami de son choix, lui disait avec une ingénuité qui avait encore sa grâce : « Juge si tu » m'es cher! Je t'aime, quand je suis parée;

» oui, tout autant que si je ne l'étais pas.

CHARLOTTE en riant : « Voilà donc une héroïne d'amour français toute trouvée ! Je noterai ce trait sur mes tablettes. Il est joli ; et la puissance d'une toilette, sur les femmes elles-mêmes, n'a jamais été mieux définie que par ce seul mot. J'ai quelque soupçon qu'il vous aura été adressé. »

M. Styndall ne répondant pas, la princesse continua :

« Il me reste à savoir s'il en est ainsi des hommes ? Il est peu probable qu'ils attachent moins d'importance aux toilettes, et pourtant si je n'ai été abusée par mes lectures, par quelques confidences même de femmes allemandes qui ont formé des liens dans cette contrée, ils doivent avoir quelque chose d'entraînant dans leur amour.

M. STYNDALL : « Je me suis tenu dans des généralités, quant aux Françaises ; je crois, Madame, que leur pays pourrait s'honorer de plusieurs exceptions heureuses. Encore les femmes étant les mêmes partout, ne faut-il s'attaquer, en ce qui les concerne, qu'aux mœurs et aux coutumes politiques qui quel-

quefois les déterminent. Je parle des coutumes, car en France elles tiennent lieu de constitution. Comme elles y sont en majeure partie au pouvoir des femmes, assez adroites pour les modifier, quand elles ne les changent pas, celles-ci ne se dessaisiront qu'à la dernière extrémité du droit d'y intervenir.

» A l'égard des Français, je sais que Votre Altesse a quelque prédilection pour eux et pour la manière dont ils entendent le plus doux et le plus touchant intérêt de la vie : je pencherais assez vers votre opinion, si chez eux l'amour ne dégénérait trop souvent en puérilité; si, à force de soins minutieux et d'adulations propres à rapetisser l'objet de leur choix, ils ne tendaient en résultat à le priver de cette estime réfléchie de soi-même, qui subsiste long-temps après que l'hommage a cessé, et s'ils ne vous enlevaient ainsi à ce contentement intérieur qui doit accompagner vos pas, quand appuyée sur un digne compagnon de route, chacune de vous marche dans les voies tracées par la Providence.

» Le Français vous aime, Mesdames, souvent avec délicatesse, presque toujours

avec ardeur, mais pas assez pour le lendemain; et trop peut-être pour le moment présent. Il vous traite comme la gloire qu'il veut pour le jour où il vit; qui est, pour lui, la louange qu'il veut entendre dans le cercle du soir, l'éloge qu'il veut lire dans la Gazette du matin, ou tout au moins dans le Mercure de la semaine. Si l'Allemand existe trop dans le passé, le Français en ce qui vous touche, n'a d'avenir ni dans le cœur ni dans la tête. Ainsi qu'il est peu ému de cette renommée pour laquelle se passionnent les grandes ames, et qu'elles entrevoient au bout d'une carrière remplie d'actes qui l'ont conquise, ainsi en vous comblant de prévenances, en célébrant sans fin votre beauté et vos grâces, en vous enveloppant presque de son amour, c'est un règne d'un moment qu'il souhaite dévorer avec vous. Sous une couleur d'abnégation, c'est son bonheur qu'il arrange; dût-il compromettre le repos de vos jours, il se prépare à vos dépens, un état de paroxisme délicieux, mais peu durable; enfin il vous enivre pour mieux s'enivrer lui-même. En rencontrant à Paris de ces sortes d'unions, il

me semblait voir deux Musulmans pressés de se servir à forte dose, dans un de leurs bazars, l'opium cause prochaine d'un délire, dont il serait facile au juste de marquer le terme.

» Je n'ai garde de donner mes aperçus pour les plus exacts à Votre Altesse; seulement quant à moi, ils sont tels: Un Français qui m'entendrait, hausserait les épaules, et il aurait raison; car la différence de nos jugemens tiendrait à nos manières diverses d'envisager l'amour; il n'y voit que la chose la plus joyeuse de la vie... et moi....

CHARLOTTE: « Et vous? Je vous semblerais trop Parisienne en vous demandant si vous y voyez la chose la plus triste. Mais je n'ai jamais eu le désir de plaisanter sur ce sujet... Je souhaite seulement savoir ce qu'il est à vos yeux.

M. STYNDALL: « Quelle moisson de complimens Votre Altesse se fût assurée par une pareille question faite à l'un des jeunes habitans du pays qui nous occupe! Je me bornerai à vous dire, Madame, que l'amour, suivant moi, est une douce communauté de sentimens et d'existence, fortifiée du charme

attaché au rapprochement des sexes, embellie par l'alliance de la force avec la grâce, épurée par une abnégation mutuelle, et consacrée par ces rapports intimes qui autorisent deux êtres à se dire : « Tu es à moi, et je suis » à toi pour toujours! Tout en méritant bien » de notre créateur, tout en correspondant » de notre mieux à ses intentions de bonté » générale, goûtons ensemble ce qu'il a permis de bonheur ici-bas à sa créature, et » préparons-nous à une destinée meilleure » qui sans doute est dans ses plans.

» Cela peut n'être ni très-joyeux, ni fort récréatif; mais mon ame, en ce moment, me dit que je ne provoquerai pas le mépris de Votre Altesse, pour n'avoir pas traité la vie devant elle (car c'est bien de la vie dont il s'agit) comme un bal de l'Opéra. »

Cet entretien avait excité un vif intérêt chez Charlotte d'OEdenbourg. Elle y avait trouvé avec une émotion qu'elle ne craignait plus de s'avouer, tout ce qui était en possession de captiver son cœur. M. Styndall semblait en avoir touché les fibres les plus délicates et les plus retentissantes, jusque-là qu'elle

crut reconnaître, dans son langage, les paroles un peu mystiques auxquelles avait recours le respectable Herberg, quand il lui prédisait qu'elle marcherait un jour dans les voies du ciel, sous la conduite *d'un époux régénéré*. Pressée par l'insulaire qui lui rappelait sa promesse, absolument tranquillisée par ce qu'elle venait d'entendre, et conservant encore dans ses traits l'aimable empreinte d'un sentiment de paix et de bonheur, elle s'énonça en ces termes, sans presqu'éprouver d'interruption :

« L'amour n'est en Autriche, ni ce qu'il est en Angleterre, ni ce qu'il est en France. Dans notre pays, les femmes, pas plus que les hommes, ne font les lois. Nous les avons reçues, telles qu'elles sont, des anciens âges. Quand elles ne s'accommodent plus aux temps (et on y regarde à deux fois), de nouvelles coutumes se fondent; tout le monde s'y soumet comme un seul homme, et tout marche comme par le passé. Mais je le répète, ces cas sont très-rares. L'impératrice régnante lutte de son mieux contre les inconvéniens des innovations si ce n'est, en fait d'établis-

semens publics devenus nécessaires ; encore leur existence atteste le respect des anciennes formes, dont on ne saurait ici se départir. L'amour est donc resté chez nous à peu près ce qu'il était chez nos aïeux. Deux mots sur le caractère des deux sexes, ou plutôt sur la nation allemande, vous rendront plus sensible ce que j'ai à vous dire.

» Vous savez que les peuples prennent leur pli comme les individus ; le nôtre est arrêté. Nos écrivains professent, depuis quelque temps, une indépendance d'idées qui a commencé par surprendre, mais qui a fini par inquiéter peu dans un pays où l'on sert l'autorité par instinct autant que par devoir. Ne fût-ce que comme innovation, leur entreprise n'est pas à la veille d'obtenir de succès, d'abord parce qu'ils parlent peu à la classe élevée étrangère à leurs études, ensuite parce que l'autre, avec laquelle ils ont peut-être plus de points de contact, est sans influence sur ses propres destins. Il n'y a point d'opinion publique en Autriche ; pour s'exprimer exactement, vous n'y trouverez point de peuple, mais des corporations et des indi-

vidus, tous occupés de leurs intérêts, tous soumis par goût au pouvoir. Chacun pourrait y être comparé à sa propre maison, où le premier étage en droit lui appartient, et le second à l'impératrice que cette concession décida à tirer sa cour de Prague : voilà pour les hommes. Quant aux femmes, du plus au moins, elles ressemblent à ma chère cousine, qui elle-même ressemble un peu à un superbe album dont on m'a fait présent, et que j'ai dans mon secrétaire. Il porte mes armes, mes titres et mon nom en belles lettres d'or. Je n'y ai encore rien écrit, rien dessiné : tout est également en surface chez la baronne, si ce n'est le cœur qui est excellent pour moi ; mais aussi il est prêt à recevoir tout ce qui y sera tracé avec le protocole d'usage. Ne perdez pas de vue ces données ; elles ont leur influence ici sur l'amour, comme sur le reste. »

Un signe d'adhésion de la part de M. Styndall succéda à ces paroles, et prouva qu'il était satisfait de ce qu'il venait d'entendre. La princesse continua :

« Je ne vous dirai presque rien de ce que

cette passion est à Vienne pour nos jeunes seigneurs, qui, par leur rang et leur naissance, appartiennent à la première classe de l'État, et de ce qu'elle est pour la classe inférieure, dont l'existence repose principalement sur le travail : ni l'une ni l'autre ne la connaissent. Je crains que, sous ce rapport, nous ne soyons très-inférieurs aux Anglais et surtout aux Français. Vous allez en juger.

» Par suite de la sévérité que Marie-Thérèse a voulu mettre dans des mœurs qui ne la comportent pas, puisqu'elle les constitue dans un état de contradiction avec notre nature susceptible tout au plus d'être dirigée, nos jeunes gentilshommes se sont faits licencieux. Ils ont trouvé cela plus facile que d'aimer, ce qui s'aperçoit toujours, ce qui veut du temps, et ce qui eût été contrevenir aux ordres de leur souveraine. Mais pour être licencieux, force leur a été d'être hypocrites, ce qui dégrade l'ame sans être fort amusant. Les femmes, de leur côté, tant que la chose est en leur pouvoir, déclinent, par les mêmes moyens, le vénérable *Tribunal de chasteté*; ainsi, du libertinage et de l'hypocrisie, voilà

ce que vous trouverez dans Vienne à l'heure où je vous parle ; de tout quoi résulte un grand ennui.

» A l'égard du peuple, son amour ressemble un peu à celui des jeunes seigneurs, sans paraître en avoir les inconvéniens. Au fond, il n'y a peut-être de différence qu'en ce que l'homme de cette classe ne tombe pas de haut. Après le premier choix dévolu à notre noblesse titrée, les militaires et les abbés, ou les moines, courtisent tout ce qui vaut la peine d'être remarqué dans la bourgeoisie. Ce sont pourtant les deux seules professions auxquelles le véritable amour soit peut-être interdit, puisque l'une a nécessairement l'air de marcher à une conquête, et l'autre à une action criminelle. Encore donc de l'hypocrisie ! Quant aux autres amans de cette classe, leur attachement est presque toujours mêlé de bigoterie ; les superstitions le traversent quelquefois, et plus souvent le favorisent. Les jeunes gens accompagnent leurs maîtresses dans des pélerinages, pour lesquels, de l'avis du confesseur, elles délaissent leurs foyers et jusqu'à leurs maris. C'est ce que vous ver-

rez à Inspruck, à Gratz, même à Presbourg et à Prague, comme à Vienne. Cet abus est moins sensible dans le reste de l'Allemagne, où on a laissé les vieilles mœurs aller leur train, et où les jeunes personnes ainsi que vos Anglaises, vivent en grande liberté jusqu'à leur établissement, car il n'y a pas de pays où le sort des fiancés soit plus doux qu'ici.

» Quant aux comtes et aux barons qui résident dans leurs propriétés, toute leur étude est d'en perpétuer les anciens usages. S'ils songeaient à aimer ailleurs que chez eux, c'est qu'ils seraient désœuvrés, c'est-à-dire qu'ils ne chasseraient, ne boiraient et n'auraient ni chiens ni chevaux dont ils pussent se faire honneur. Quoi que prétendent les écrivains français, les gentilshommes allemands aiment leurs femmes et s'en occupent peu. Ils les aiment même un peu plus que leurs châteaux, leurs parcs, leurs équipages et leurs titres; mais, il faut le confesser, ils les aiment du même amour. Ces choses se confondent dans leur esprit. Leurs droits seigneuriaux et leurs antiques priviléges sont

leurs biens les plus précieux, et voilà justement pourquoi ils se plaisent à les retrouver dans leurs épouses; voilà pourquoi une mésalliance blesse l'esprit national, d'où il faut conclure que si cet esprit ne s'altère par la culture des lettres, dont nos gentilshommes s'occupent peu, quoiqu'elle commence à se répandre dans la classe qui les touche immédiatement, l'amour ne sera jamais connu dans nos provinces.

» Venons aux chefs des maisons illustres : jusqu'à ce qu'on les eût attirés dans la capitale, ils défendaient leurs prérogatives avec énergie dans les diètes, repoussaient avec dédain les modes nouvelles, et tenaient à leur costume des temps passés. Ils y tiennent encore; car, à Vienne même, nos magnats conservent cette manière de protester contre ce qui les mécontente. S'ils laissent croître leurs moustaches, soyez certain qu'ils sont de mauvaise humeur. Dès qu'ils paraissent au Burgh avec les bottines, le sabre traînant et le petit manteau hongrois, la cour sait à quoi s'en tenir, et quelquefois elle prouve qu'elle a compris ce langage. Autrefois, ils for-

maient leurs mariages dans la seule convenance de leurs domaines ou de leurs principautés. C'était, le plus souvent, des terres que l'on ajoutait à des terres, des vassaux à des vassaux, et un écusson qui se rangeait à côté d'un écusson. Depuis qu'ils fréquentent la capitale, ils dirigent autrement leur choix par leur désir d'arriver au partage du pouvoir, non qu'ils comptent s'aider du mérite personnel de leurs femmes, ce qui ne saurait avoir lieu avec le gouvernement traditionnel du cabinet aulique et de la secrétairerie d'État; mais ils sont très-jaloux de s'allier aux hommes en place, dans la famille desquels les dignités se perpétuent. Ensuite ils vont dans les antichambres des princes recevoir des titres, en donner, affecter l'air grave qui est ici le cachet de l'aptitude aux emplois, prouver de leur mieux qu'ils connaissent le cérémonial, faire un étalage discret de leur crédit, ou en proposer l'échange plus discrètement encore. »

Charlotte avait pris plaisir à esquisser les mœurs de son pays qu'elle connaissait parfaitement. Ne semblant que les effleurer, elle

en avait parlé avec précision et justesse, même avec détails. On eût dit qu'elle avait cherché à se dérober à la promesse d'une confidence plus intime, par le soin avec lequel elle s'était étendue sur cette partie de la statistique autrichienne; peut-être même l'espérait-elle, car elle s'arrêta, après avoir donné le dernier coup de pinceau au portrait de son homme de cour, tout en regardant M. Styndall, pour savoir s'il se contenterait de cet aperçu, et s'il perdrait de vue l'objet principal; mais son auditeur, auquel il n'échappa que ces seuls mots : « J'écoute Votre Altesse, » lui apprit qu'elle ne pouvait se dégager à si bon marché. Alors, pareille à l'enfant qui se décide enfin à ouvrir la main dans laquelle il a long-temps retenu ce qu'il cherchait à cacher, elle reprit la parole de la manière suivante :

« Je le vois, on ne s'acquitte pas facilement avec vous.., Eh bien ! je vous disais que l'Autrichien a du respect pour le pouvoir ; on peut ajouter qu'il sympathise fort bien avec le pouvoir, en un mot qu'il l'aime. S'il consent volontiers à être commandé, quel que

soit le rang auquel il parvienne, il n'est pas fâché de commander à son tour. Ce n'est pas en vain que ce pays est le pays des qualités honorifiques et des décorations; il est peu de choses qu'il ne vous fût facile d'obtenir d'un magnat qui attendrait de vous la faveur du plus mince diplôme, ce qui ne doit pas vous surprendre, puisque c'est ainsi que chacun occupe sa place dans la société. Le comte, quoique Hongrois d'origine, n'était pas étranger à cet esprit : je crois qu'il a eu pour moi tout l'attachement dont il était susceptible pour une femme; mais la promptitude, avec laquelle il s'était décide en ma faveur, n'avait pas laissé de me causer quelques inquiétudes; j'ai appris plus tard qu'il m'avait bien préférée, mais qu'il ne m'a point aimée. »

On ne saurait imaginer avec quelle avidité M. Styndall recueillait les paroles de la princesse! Dans son attente il s'était gardé jusque-là de l'interrompre : un artiste qui eût voulu personnifier l'attention, eût trouvé en lui un modèle remarquable par son état parfait d'animation et de calme extérieur. Jamais, en effet, il n'y eut d'immobilité plus

vivante et plus expressive ; les deux célèbres écouteurs de Raphaël pourraient seuls en donner une idée ; mais à l'instant où la princesse prononçait les dernières paroles que l'on vient de lire, un cri de surprise lui échappa, et avec une joie dont il ne fut pas le maître, il les répéta non sans les accompagner d'un accent où l'étonnement, le plaisir et un reste de doute semblaient se confondre.

« Quoi ! il ne vous a point aimée ?

— » Non, il ne m'a point aimée. Le comte avait de l'ambition ; il avait voyagé ; il avait vu beaucoup de femmes, ce qui conduit souvent à n'en distinguer réellement aucune. Il était rentré dans sa patrie avec le désir de participer au gouvernement. La jeune comtesse Amélie de Torontal, douce, timide, d'une figure assez agréable, avait l'esprit peu cultivé ; elle pouvait rendre un homme heureux, mais non donner à sa maison l'éclat dont le comte souhaitait voir briller la sienne. Décidé à résider à Vienne, jusqu'à ce qu'il eût obtenu une ambassade, il voulait que sa femme plût à l'impératrice qui a un goût décidé pour la conversation, qui s'y aban-

donne même quelquefois sans réserve. La comtesse Amélie ne convenait qu'imparfaitement à de telles vues; il crut que j'y entrerais davantage, et, malgré la nullité de ma fortune, il se tourna de mon côté sans que je connusse ses engagemens antérieurs, encore moins leur nature. Sa préférence n'eut pas d'autres motifs. Il avait certainement pour moi de l'estime; c'était sans doute tout ce dont il pouvait disposer; mais, à mes yeux, c'était bien peu, et il m'aurait été doux d'occuper une autre place dans son cœur : vainement ai-je cherché à la conquérir. Tenez, je vais vous citer une preuve que j'acquis de l'inutilité de mes efforts; elle me fut sensible et je la payai de mes larmes.

» Nous étions au bal de la cour, donné à la fin de 1764, lors des premières ouvertures du mariage qui se conclut l'année suivante entre l'archiduc Joseph et Marie-Joséphine de Bavière; je venais de sevrer ma petite Ernestine; soit qu'un changement de régime m'incommodât, soit que je fusse accablée de l'extrême chaleur, je me sentis assez indisposée pour être obligée de retourner à

l'hôtel. Je fis avertir le comte qui s'entretenait en ce moment avec le prince de Kaunitz; l'ayant attendu vainement, je lui dépêchai un second message; il vint, mais sa mauvaise humeur était visible. Souffrante que j'étais, il m'eut à peine remise entre les bras de mes femmes, que, me souhaitant le bonsoir à la porte, sans autre information sur mon état, il retourna au bal de la cour. Le motif de cet empressement, le voici : le prince s'amusait à lui raconter son dernier voyage à Paris; mon mari l'écoutait en courtisan, et il était bien aise de retourner au poste de flatteur, pour y applaudir encore à la conclusion d'un récit dans lequel se complaisait le chancelier premier ministre. »

M. Styndall : « L'homme est un être bien inexplicable, Madame; le bonheur est souvent près de lui; et il faut qu'il aille le chercher à distance! il possède la réalité, et il faut qu'on le voie courir après une ombre, une chimère! Celle des grandeurs est peut-être la plus vaine de toutes; celui qui s'en met en quête ne s'estime que sur parole, et il consent à recevoir, de la main d'autrui, le

tarif de sa propre valeur. Quel sort était pourtant plus digne d'envie que celui du comte! non, je ne saurais croire qu'il n'ait pas apprécié tant de qualités solides, des grâces si pures et une si haute intelligence restées dans toute leur candeur native au sein d'une cour et d'une capitale! »

LA PRINCESSE : « Prenez garde, mon cher Frédéric, de tomber dans le défaut que vous reprochiez tout à l'heure aux Français! »

A peine ces mots lui étaient échappés, que Charlotte d'OEdenbourg, alarmée tout autant de la familiarité du vocatif dont elle venait de faire usage, que de l'intention dans laquelle sa remarque supposait que l'insulaire lui avait adressé la parole, se reprit :

« Je veux dire, Monsieur Styndall, que votre prévention en faveur de la partie plaignante vous porte probablement à grossir les torts du comte; ne perdez pas de vue ce que je vous racontais tout à l'heure des Allemands! Peut-être serait-il injuste de leur demander plus qu'ils ne peuvent donner, jusqu'à ce que le mouvement social et les progrès de l'instruction ne nous assignent

une autre place dans leur esprit. Le comte d'OEdenbourg était fier de moi ; de ce que l'on voulait bien nommer ma beauté, de quelque facilité d'élocution ; il m'en savait gré. Hors deux ou trois circonstances pareilles à celle dont je viens de vous entretenir, il me témoignait beaucoup d'égards, n'eût pas souffert qu'on en eût manqué en ma présence, me consultait volontiers dans ses affaires, et se plaisait même à converser avec moi. Vingt femmes, qui me valent ici, ne trouvent pas autant dans leur intérieur : en vérité je serais mal venue à me plaindre ! Il avait tous les droits possibles à ma reconnaissance ; mes regrets ont été sincères, peut-être même est-ce un tort de ma part d'avoir désiré davantage auprès de lui?

» Mais voyez ce que c'est que d'être à la campagne et d'avoir assisté à une noce de village ! (ajouta la princesse, en se levant et en prenant le bras de M. Styndall, car le soleil était déjà descendu derrière la forêt) cela rend plus communicatif que le séjour de la ville ; si on avait des secrets à cacher, je crois que l'on serait beaucoup mieux dans un

salon. Oui, je vous ai dit plus de choses dans deux heures de conversation sous cet arbre que vous n'en eussiez appris sur mon compte, pendant un mois, à l'hôtel d'OEdenbourg! J'espère que je n'aurai pas à m'en repentir. »

Charlotte ne se trompait pas; l'influence qu'elle venait de remarquer avait agi sur elle; son esprit plus que jamais avait été dégagé de contrainte; son cœur s'était épanché sans réserve; il avait parlé une langue qu'il était impossible de méconnaître; et, si M. Styndall avait été ce qu'on appelle en France un homme à bonnes fortunes, il eût pu, dans le style reçu, se vanter d'avoir bien *avancé ses affaires*. Mais ce n'était pas le sentiment qu'il éprouvait : il avait cédé lui-même à la puissance du charme qui avait entraîné la princesse d'OEdenbourg. On eût pu les comparer tous les deux à deux harpes éoliennes montées sur le même ton, et tellement d'accord qu'un souffle ne saurait faire résonner l'une, sans que l'autre ne réponde par un égal frémissement aux vibrations que l'air lui communique. Le site était pittoresque, la soirée balsamique, l'entretien intime et affectueux; il était impossible

que M. Styndall ne sentît pas les effets d'un beau site sur l'ame, d'une belle femme sur celui qui l'écoute en pareil lieu et à pareil moment.

Son enivrement fut au comble, lorsque la princesse lui proposa de la reconduire jusqu'à Augarten dans sa voiture qui l'attendait sur la lisière du Prater. Ils traversèrent l'îlot, tantôt en revenant sur quelqu'un des objets de leur entretien, tantôt dans un silence qui avait son prix; car alors qu'il s'établit entre deux êtres qui s'aïment et qui, sans s'en douter, viennent de se le dire, l'ame s'étonne d'être parvenue à ce point de félicité. Aussi elle se plaît à la constater; elle s'interroge pour s'en assurer mieux, et comme le gage de sa sécurité est près d'elle, chaque pensée lui devient une jouissance, chaque regard lui apprend qu'elle ne s'abuse pas. Alors elle savoure son bonheur, elle s'en pénètre : état ravissant où les désirs sont purs, parce qu'ils se suffisent; où la volupté est chaste, et où l'être aimé lui-même, objet d'un tendre respect, n'est aperçu qu'à travers un nuage d'encens et de parfums!

Charlotte et M. Styndall s'étaient assis au

fond de la calèche que l'on avait eu soin de clorre, eu égard à la fraîcheur du soir qui commençait à se faire sentir. Ernestine et mademoiselle Hubert s'établirent sur le devant : l'idée d'être placé aussi familièrement à côté de la princesse, après avoir passé près d'elle une journée délicieuse, absorbait l'attention de l'insulaire. Toutes ses facultés en furent un moment bouleversées ; et quand la voiture s'ébranla, se représentant qu'il occupait le poste du comte d'OEdenbourg, son esprit fut jeté dans un état de trouble difficile à définir, et ses lèvres tremblantes, au lieu de réponse aux questions de Charlotte, ne donnaient passage qu'à des sons mal articulés.

« Votre Altesse, dit-il enfin, excusera mes distractions, en les rapportant à un retour de mémoire qui lui est bien dû ; car je ne saurais oublier, présentement moins que jamais, que cette voiture m'a conduit, encore une fois, vers votre hôtel, et dans un état où j'étais incapable de sentir le bonheur d'être placé si près de vous !

— » Puisque vous avez si bonne mémoire,

j'espère que vous vous souviendrez également que je reçois dans trois jours.

— » Il me serait trop difficile de ne pas y songer pour que je ne les trouve pas bien longs.

— » Qui vous empêche de les accourcir, en passant aujourd'hui ce qui reste de soirée avec nous? N'avez-vous pas à faire la connaissance du baron de Steinn? Armez-vous de patience, si vous n'aimez pas le récit des exploits de chasse! N'avez-vous pas à vous réconcilier avec sa femme qui vous a vainement attendu pendant quinze grands jours? Que cela vous inquiète peu pourtant! car elle sera plus empressée à vous pardonner et votre absence et votre réponse énigmatique à son billet d'invitation, que vous à lui demander grâce. Sachez pourtant, Monsieur Styndall, qu'il ne faut jamais donner aux femmes d'énigme à deviner, si l'on n'est sûr qu'elles en trouveront le mot, ou si l'on n'est décidé à le leur dire! C'est un vrai crime à leurs yeux, que d'avoir mis leur pénétration en défaut. »

Quoique ces paroles eussent été prononcées d'un ton très-amical, le nuage sombre, qui

s'amassait quelquefois sur le front de l'insulaire, reparut entre ses sourcils. Ses traits se contractèrent, et la pâleur de ses lèvres sembla révéler en lui l'existence, ou plutôt le réveil de cette peine secrète, dont il ne pouvait éviter long-temps la fatale atteinte. Si cette allusion à son billet, et à l'état d'anxiété dans lequel il l'avait écrit, n'avait pas eu lieu, il descendait de voiture avec la princesse d'OEdenbourg, et il se fût trouvé heureux de lui consacrer toute la soirée; mais, prétextant des affaires, en termes polis, peut-être même un peu plus froids que Charlotte n'eût dû s'y attendre, après la familiarité dans laquelle ils avaient vécu pendant un jour, il s'excusa d'être forcé, dans le moment, de se refuser à une proposition aussi flatteuse.

La princesse, qui commençait à s'étonner un peu moins de certaines bizarreries, auxquelles M. Styndall lui paraissait sujet, et qui même éprouvait quelque surprise de n'avoir été dans le cas de rien remarquer de pareil, durant les sept heures qu'ils venaient de passer ensemble, accepta, en riant, le refus. Elle s'en félicita, dans sa réponse, sur

ce que l'absence du gentleman lui permettrait, jusqu'au troisième jour, d'exciter la curiosité de sa cousine.

« Je vais bien intriguer la baronne, remarqua-t-elle, en lui disant que vous dînerez sous peu de temps à l'hôtel. Elle me demandera d'où, comment, je le sais, et elle finira par me prouver encore que vous avez très-bien fait de vous ajourner de la sorte, car il est difficile que vous ayez tort dans son esprit. »

La calèche roulant bientôt sur la terre poudreuse du quartier d'Augarten, les chevaux s'arrêtèrent. Après avoir reçu la petite Ernestine dans ses bras, après avoir aidé la princesse et mademoiselle Hubert à descendre, l'étranger, prenant congé avec les civilités d'usage, eut encore la satisfaction d'entendre ce mot, « à lundi, » sortir de la porte, avant qu'elle se refermât; « à lundi, Madame, » répondit-il, avec une douce émotion, car le calme était rendu à ses esprits. Il chercha, des yeux, une voiture de place, et n'en trouvant pas, il marcha solitairement vers son faubourg du Wiéden.

CHAPITRE XVI.

La princesse d'OEdenbourg et M. Styndall. — Van-Swiéten et Noverre. — Opéra et ballets. — Esther et le gouvernement d'une femme.

La manière dont nous nous croyons obligés de rédiger ces Mémoires (et c'est la seule que nous connaissions) tient beaucoup de la marche suivie au théâtre, quand les personnages, auxquels l'action est le plus liée, sont simultanément livrés aux mêmes soins dans une distance de lieux assez rapprochée, sans qu'ils occupent précisément le même domicile. Ces scènes sont peu difficiles à reproduire sur les planches où, séparés par une cloison, les acteurs, également sous les yeux du public, jouent leur rôle sans se voir, tandis que le narrateur ne peut présenter que dans un ordre successif, sur le papier, des positions et des faits en parfaite coexistence. C'est au faubourg de Léopoldstat,

c'est dans celui du Wiéden qu'habitent les deux êtres auxquels nous espérons que le lecteur a pris quelque intérêt. N'ayant pas reçu en partage le don d'omni-présence, faute de mieux, nous nous déciderons d'abord à suivre M. Styndall chez lui, pour revenir ensuite à la princesse d'OEdenbourg qui déjà s'entretient avec sa cousine.

L'insulaire, après avoir passé, de son pied, le pont de Rossau, par lequel une partie du quartier de Léopoldstat communique avec la cité, traversa les boulevards pour entrer dans celle-ci, suivit la rue de Hernngasse dans sa longueur, à son extrémité tourna l'hôpital des bourgeois, et sortant par la porte de Carinthie, arriva au Wiéden où il se trouva bientôt en face de sa demeure, qui s'ouvrit à son approche. Si nous avons aussi bien tracé son itinéraire, c'est uniquement afin de remarquer qu'assis, ou debout dans sa chambre, où il prend, actuellement et tour à tour, ces deux attitudes, il n'eût pu aussi bien s'en rendre compte à lui-même. En effet, sa marche rapide avait été pendant toute sa durée accompagnée d'une préoccu-

pation, dans laquelle il plaça, de son propre aveu, l'heure la plus heureuse de sa vie.

Il en convenait enfin avec lui-même : la princesse était, pour lui, l'objet d'une passion forte, ardente, peut-être indomptable, mais pure, mais dégagée de toute espérance qui eût pu altérer le bonheur de cette femme, gloire de son sexe et de la cour autrichienne. Tranquillisé sur sa volonté personnelle, dont il se rendait bon témoignage, certain qu'il ne franchirait jamais les bornes qu'il s'était prescrites, il ne voyait pas pourquoi il se priverait du bonheur d'aimer ce qui méritait souverainement son amour. Il ne se dissimulait pas, non plus, que Charlotte l'avait traité, pendant toute la journée, avec une distinction particulière. Non contente d'agréer des excuses bien peu plausibles, elle lui avait offert librement une amitié qu'il eût consenti à mériter par de longs services. Avec un touchant abandon, elle l'avait même admis à des confidences, telles qu'il n'eût osé, de sa vie, y prétendre. Les souvenirs qu'il avait amassés dans une seule soirée lui devenaient un trésor où il puisait à chaque minute, de-

puis qu'il était rendu à son asile solitaire. Disons mieux, ce n'était plus, pour lui, une solitude. Jamais elle n'avait été mieux peuplée, puisqu'il se voyait dans un de ces quarts d'heure ineffables de l'existence où le cœur, battant un peu plus à l'aise après une suite d'émotions vives, se hâte de redemander tout ce qu'il a confié précipitamment à la mémoire. Avec quelle volupté il dresse alors son inventaire! Il ne néglige aucuns détails, il fait son profit de tout, car tout a son importance. Un coup-d'œil est rappelé; un geste, un mot sont remis à leur place; un sourire est enregistré; il n'est pas jusqu'à une inflexion de voix dont il ne soit pris note, quand elle a contribué à infirmer ou à fortifier le sens des paroles.

Combien donc M. Styndall était riche! Jamais réglement de comptes, ou bilan, ne fut plus favorable à une maison de banque. Dans sa récapitulation, il voyait Charlotte d'OEdenbourg l'inviter, de la main, à s'asseoir à ses côtés; il apprenait de sa bouche, qu'il avait produit une impression profonde sur son esprit, au milieu des discussions d'Augarten;

il était associé, dans sa pensée, aux bienfaits qu'elle répandait sur les parens du protecteur de son enfance; il se sentait conduire, par son bras, vers l'asile sombre et mystérieux où elle allait laisser échapper, de son sein, des secrets que l'amitié d'une femme obtient quelquefois, mais qu'un homme ne doit jamais qu'à des communications plus tendres; enfin, il entendait prononcer son nom, le simple nom de *Frédéric,* entre des paroles très-propres à lui persuader qu'on apercevait son amour sans colère, et qu'au moins on le permettait, si on ne l'acceptait pas.

L'insulaire ne reculait plus devant le péril de cette position; non qu'en perspective, elle pût aboutir à des liens, dont en gémissant il repoussait le bonheur, non qu'une profanation de tant de charmes et de vertus ne fût, pour lui, un objet d'effroi auquel la mort lui eût semblé préférable! Mais il se rassurait par la conviction de ce qu'il pouvait sur lui-même, autant que par la déclaration de la princesse, jalouse de conserver tous ses amis, et désirant les voir se borner au sentiment paisible dans lequel elle comp-

tait rester elle-même; car tel avait été expressément son langage.

« Au surplus, se disait-il, que lui importe la manière dont je l'aimerai? Si je n'exige rien qui blesse sa délicatesse, ainsi qu'elle l'a remarqué, c'est mon affaire. Elle m'aimera comme Herberg, comme l'excellent Duval, le judicieux baron Holger, et ses meilleurs amis. Cette part est assez douce; je saurai m'en contenter, je le jure sur l'honneur! J'aurai beau m'enivrer du plaisir de la voir et de l'entendre, elle me sera sacrée comme l'ange assez pur pour approcher du trône de l'Éternel! Trop long-temps j'ai combattu contre moi-même, sans retirer autre chose de cette lutte, que trouble, dégoût de la vie et un triste renom d'ingratitude. Pourquoi consentirais-je ainsi à une dégradation sociale, quand je puis marcher la tête haute? Ma destinée serait trop peu supportable, s'il me fallait encore me refuser à l'amitié d'une femme qui a tendu les bras à mon infortune, et qui trouvant, en moi, quelques étincelles du feu dont brûle sa belle ame, daigne relever mon courage sur cette terre de douleur. Je sais

tout ce qu'il m'en coûtera; mais où l'homme est sûr de lui, la vertu d'une femme digne de ses respects est sans péril, et c'est à la Providence seule qu'il est réservé de décider le reste.... »

Ainsi s'entretenait M. Styndall. Si on le connaissait mieux, on s'étonnerait moins qu'il se parlât avec cette assurance. Il était peu d'hommes sur lesquels la beauté produisit d'aussi vives impressions; mais son ame était forte. Un seul reproche pouvait lui être adressé quant à sa conduite du jour : en alléguant les sacrifices que lui imposait une destinée rigoureuse alors qu'il aborda la princesse dans l'îlot, et en présentant cette destinée comme inexplicable, il n'était pas allé trop loin; ajouter que le mystère auquel il se supposait condamné, pesait sur le *moment actuel*, c'était ouvrir la porte à une espérance qu'il ne pouvait lui-même entrevoir. Voilà ce qu'il lui était difficile de ne pas se dire. Ces deux mots, quoique prononcés sans intention et sans aucune arrière-pensée, lui semblaient donc une violation de la vérité. Son secret, son terrible secret était à lui; il était

en droit de le taire, non de jeter dans un entretien des insinuations propres à donner des apparences instantanées ou accidentelles à ce qu'il savait fixe et invariable de sa nature. Toutefois, se flattant que cette brève restriction, si elle n'était échappée à l'attention de la princesse, glisserait de sa mémoire, ce en quoi il s'abusait, il se tranquillisa. Rendu bientôt aux souvenirs, dont il s'était successivement environné, il se créa, pour les trois jours qui le séparaient de l'heure où il reverrait Charlotte, une existence où le passé tenait une place notable, mais où l'avenir, pour la première fois, depuis un long temps, le berçait aussi de sa douce attente.

Le sentiment avec lequel l'aimable élève d'Ulric reportait ses pas chez elle, avait peut-être encore plus de charmes, car il était plus paisible. Rien n'en troublait la délicieuse sécurité; elle reconquérait, dans la personne de M. Styndall, un ami, un homme qui, sous tous les rapports, se montrait digne de l'être. Si, par une bizarrerie dont elle ne trouvait ni cherchait l'explication, il avait essayé de se dérober à ce commerce, il était

flatteur de l'y avoir rengagé sans artifice. La princesse jouissait de ce succès. Pour nous expliquer franchement, dans sa satisfaction il se mêlait quelques grains de l'amour-propre que la nature n'a garde d'interdire à la femme la plus vertueuse, et elle n'était pas fâchée d'être entrée, de vive force, dans une place dont on avait prétendu lui fermer les portes.

C'est avec la gaieté produite par cette conviction qu'elle s'offrit aux yeux de sa cousine, et qu'après avoir provoqué une curiosité que, pendant une heure, elle tint en échec, elle lui raconta, avec tous ses détails, la rencontre inopinée de l'îlot et la manière dont le jour s'y était écoulé pour elle et le gentleman. Comme Charlotte, dans son fidèle récit de cette entrevue, n'avait point omis l'excuse tirée d'une destinée inexplicable, *quant au moment présent*, la baronne de Steinn, raffermie dans sa première opinion sur l'insulaire, s'écria : « Je n'en doute plus! C'est quelque prince qui, ayant eu une affaire d'honneur, ou qui, portant ombrage à un père ou à un frère régnant, se sera trouvé

dans la nécessité de voyager incognito. Il faudra que j'interroge à ce sujet le bibliographe Denys, ou, mieux encore, le baron Frédéric de Moser, qui vient d'être attaché au Conseil aulique dès son arrivée à Vienne, que l'on assure connaître parfaitement l'état des cours d'Allemagne, et qui, sur votre invitation, se prêtera volontiers à leur écrire.

— » Folle que vous êtes, répondit Charlotte, ne vous avisez pas de cela! Jugez de ce que pourrait penser de nous, de moi principalement, M. Styndall, s'il se voyait jamais l'objet de pareilles investigations! Quant au baron de Moser, qui m'a été présenté il y aura bientôt six semaines, il se formerait de ma personne d'étranges idées!

— » Il est pourtant tout simple, reprit la baronne, de s'enquérir de la qualité des personnes que l'on reçoit chez soi.

— » Oui, répliqua la princesse, mais ce serait un peu tard commencer des enquêtes, quand toutes les prévenances ont été faites par nous à M. Styndall, quand elles ont été même réitérées. Vous sentez, Élisa, que la réception à laquelle il a droit désormais de

s'attendre de notre part, ne dépend plus des renseignemens que l'on obtiendrait sur son compte. D'ailleurs ceux-ci ne nous parviendraient jamais que d'une manière très-tardive.

— » Peut-être que non, insista la baronne. Ils nous mettraient toujours dans le cas de lui rendre un peu mieux ce que très-probablement on lui doit. Je vous assure, ma cousine, qu'en ce qui me concerne, je trouverais très-piquant de lui prouver au moment où il y songerait le moins, que je ne suis pas dupe de ses déguisemens. Oui, ce me serait une vraie fête de lui dire quelque soir, avant de nous quitter, ne fût-ce que dans le tuyau de l'oreille : « Aura-t-on demain l'honneur de voir Votre Altesse, ou bien Votre Excellence? » Au lieu d'employer platement les termes de grâce et de seigneurie que l'on prodigue aujourd'hui au premier venu. Sa surprise extrême d'être découvert, et son embarras non moins grand à se défendre, m'amuseraient beaucoup. Et vous, ma cousine, n'êtes-vous pas de mon avis? »

La princesse mit fin à cet entretien, en

disant nettement que, sans aucun doute, M. Styndall n'appartenait pas à la classe ordinaire des étrangers, qu'il suffisait de l'entendre et de jeter les yeux sur sa personne pour s'en convaincre; mais qu'il fallait s'en tenir sur ce sujet, soit à la déclaration de la princesse Esthérazy, soit aux lumières acquises par des voies directes, et que toutes autres recherches, en la désobligeant au dernier degré, auraient encore le désavantage d'être désavouées par elle.

Restée seule dans son appartement, Charlotte n'avait pas besoin de se rappeler les sages préceptes du bon Ulric, pour procéder à une revue de sa journée. Trouvant qu'elle avait été bien vite apaisée par les paroles du gentleman qui, au fond, n'avait allégué aucune excuse spécieuse de ses torts, elle reconnut avec elle-même que si elle avait été aussi indulgente à son égard, il le devait au récit dont, quinze jours plus tôt, mademoiselle Hubert l'avait gratifiée à son lever. Celle-ci, après avoir appris de Tom Sylcock, que M. Styndall avait renoncé à passer devant les croisées de l'hôtel d'OEdenbourg, depuis

qu'il en avait vu fermer les rideaux avec précipitation, et que sa tristesse habituelle en était devenue plus apparente aux yeux de ses gens, en avait informé la princesse dans son service du matin. De-là ce changement d'humeur, dont nous n'avons pas rendu compte, et cette mélancolie qui succéda à un état d'irritation très-naturelle : Frédéric bravant Charlotte, l'avait indignée; malheureux, il avait repris tous ses droits à son intérêt.

Cependant en offrant à M. Styndall de l'admettre au partage de son amitié avec le Morave Herberg et l'excellent Jameray, elle commençait à juger qu'elle s'était fort avancée. Il lui eût été difficile de se dissimuler qu'il y avait quelque différence pour une jeune femme à appeler, du nom tendre d'ami, deux respectables septuagénaires, ou un homme de trente ans au plus, d'une raison supérieure, d'un physique distingué, d'une grande fortune, et avec lequel elle se trouvait dans un rapport parfait de goûts et de sentimens. La charmante baronne de Ribas [1]

[1] Anastasie Socoloff, première femme de chambre

s'était bornée à entretenir un commerce de lettres, très-expansif à la vérité, avec le vertueux et spirituel Duval; mais, ainsi que tous les deux se l'écrivaient, il y avait beaucoup à parier que si le conservateur en titre du cabinet impérial des médailles s'était allégé tout-à-coup d'une quarantaine d'années, ou ce commerce n'aurait pas eu lieu, ou il aurait fini autrement pour la belle Circassienne. Consentir à être l'Anastasie Sokoloff de M. Styndall, c'était donc s'engager à beaucoup; Charlotte le sentait et ne s'en effrayait pas. Mais ce qui lui parut bien plus hardi dans son examen de conscience, c'était d'avoir révélé à un étranger des secrets délicats, sur lesquels elle s'était à peine interrogée pendant la vie du comte d'OEdenbourg, et très-rarement depuis sa mort. Elle s'avoua, en rougissant quoique seule, qu'une femme ne se plaint pas d'un mari, même qui n'est plus, sans donner bien des droits à l'homme

de Catherine II, et aimée de Jameray-Duval, dont elle avait fait la connaissance au spectacle de la cour à Vienne, en 1765 : quinze ans plus tard, elle épousa le baron de Ribas, au service de Russie.

qui l'écoute. Ce fut autre chose quand elle se souvint d'avoir appelé en face M. Styndall par son nom de *Frédéric*, et de lui avoir encore appris qu'elle le supposait atteint, pour elle, de cette chaleur de sentiment dont il adressait le reproche à la jeunesse française! Son front et ses joues s'empourprèrent en ce moment, comme s'ils avaient été exposés au reflet des rideaux de soie cramoisie qui voilaient ses croisées. Elle aimait donc l'insulaire! Elle le reconnut, sans en concevoir d'alarmes, sans s'en faire un crime; et repassant dans son esprit les sentimens élevés et les qualités séduisantes par lesquels son attachement devenait facile à justifier, elle s'endormit les yeux tournés vers cette perspective de bonheur qui s'ouvre devant le premier amour véritable.

Nous ne devons pas omettre qu'une légère inquiétude causée par l'extrême discrétion du gentleman sur ses affaires personnelles, pendant quelques minutes, avait obscurci cet horizon comme un nuage. La princesse n'avait pu même s'empêcher de se dire : « Il y a de la réserve chez cet homme jusque

dans son plus grand abandon, et, avant que l'on prenne un parti, ce caractère veut être étudié; certainement je l'étudierai.» Un retour de pensée vers des traits noblement dessinés, vers un regard qui avait de la profondeur dans la discussion, fier quand il le fallait, compatissant quand l'humanité avait à réclamer des droits, presque caressant alors qu'un sentiment plus tendre le faisait parler, dissipèrent en un instant ses craintes. Le nuage avait disparu, et le ciel s'était rasséréné, comme si dans une matinée d'été, par un beau soleil, un vent d'est eût soufflé sur l'humide vapeur.

«Le lundi, également attendu des deux parts, arriva. M. Styndall ne se présenta pas un des premiers à Augarten; mais il ne fut pas un des derniers à y paraître. Avant que la princesse fût servie, une discussion était engagée entre le chorégraphe et le président de l'Université, ce qui rendit la présence du gentleman moins sensible, et ce qui ne lui déplut ni à lui, ni à la princesse d'OEdenbourg. Ce jour, quelques femmes dînaient à l'hôtel, entre autres les deux filles du baron

Holger et la princesse Esthérazy, à laquelle Charlotte avait eu soin d'envoyer une invitation spéciale. Nécessairement l'entretien devait en devenir moins sérieux, malgré la gravité d'une partie des personnages.

A peine sortis de table, le chevalier Noverre et le baron Van-Swiéten rentrèrent dans leur polémique. Quoique très-animée, cette guerre où personne ne courait de périls, eut l'avantage d'amuser tout le monde. Nous n'aurons garde de la passer sous silence.

Le docteur (chose inouie dans son costume moins que modeste) laissait retomber de son poignet de très-belles manchettes de point dont il se sentait fort embarrassé. Sans cesse il repoussait la dentelle sous le drap; sans cesse elle redevenait flottante à son grand déplaisir. Ce manége n'échappa pas long-temps aux regards malins du chevalier du Christ, qui renouvela ainsi ses attaques contre son antagoniste ordinaire:

« Notre président avait sans doute aujourd'hui des projets, car il s'est mis en frais de toilette; mais apparemment, Mesdames, il ne vous juge pas dignes d'en être témoins.

— » Que veut dire l'illustre chorégraphe, reprit Jameray-Duval? Le docteur et moi nous luttons de parure, à ce qu'il me semble, depuis bien des années, et je crois que son luxe, comme le mien, ne passe guère celui d'un berger d'Austrasie [1].

— » Cette fois, répliqua Noverre, le berger d'Austrasie sera forcé d'avouer sa défaite. »

Pendant ce temps, le baron Van-Swiéten (car il venait tout nouvellement d'être décoré de cette dignité à laquelle, au reste, il attachait fort peu d'importance), lassé d'avoir inutilement refoulé sous les deux manches de son habit noir le tissu qui reparaissait toujours, les secoua l'une et l'autre devant les dames, en disant avec humeur : « Eh bien, oui, les voilà, puisque vous voulez les voir, et j'aimerais dix fois mieux qu'elles pendissent à votre bras qu'au mien, où elles n'ont que faire.

[1] Titre que prenait, dans ses lettres à ses amis, Duval qui, livré à la plus grande misère dans son enfance, avait gardé les moutons en Lorraine.

» — Des manchettes de dentelle au docteur, s'écria-t-on de toutes parts, des manchettes de dentelle! » et les dames de se lever et de se grouper autour du docteur qui était dans un état risible de colère. La baronne de Steinn qui prétendait se connaître en parure de ce genre, effleurant du bout de ses doigts graduellement amincis, les manchettes devenues un objet d'attention générale, disait d'un ton très-propre à constater la supériorité de son goût:

« C'est du Bruxelles, Mesdames; vous pouvez m'en croire, et du plus beau! »

La princesse Esthérazy, soulevant à son tour le tissu de sa main à demi-couverte de mitaines, comme pour le rapprocher de ses yeux, confirmait ce jugement, tandis que les deux demoiselles Holger, habituées à travailler en point, semblaient être d'un autre avis; mais elles ne le disaient pas par une sorte de discrétion naturelle à leur âge. Pendant cet examen, qui dura quelques minutes, les uns riaient, les autres dissertaient sur l'événement, et le docteur enrageait. De l'humeur dont il était, Jameray-Duval, qui

le connaissait parfaitement, s'étonnait qu'il n'eût pas dix fois arraché les dentelles que retenait un simple faufil, pour les jeter au nez des curieux. Cependant on pressait les jeunes et jolies filles du baron Holger de communiquer à la société leur opinion sur les manchettes : avec une rougeur modeste elles s'accordèrent à déclarer qu'elles les croyaient brodées à Vienne même. Ce fut une nouvelle exclamation dans le cercle, et aussitôt Noverre de déclamer les paroles suivantes sur un air d'opéra :

« Voilà encore une des bonnes fortunes du docteur ! il vole de succès en succès. Les dieux se sont déclarés pour lui, Mesdames, et c'est par vous qu'il triomphe ! »

Van-Swiéten, qui ne doute plus que le chorégraphe ne soit parfaitement instruit de la source d'un pareil don, et qui souhaite, par-dessus tout, sortir de cet état de torture, s'écrie :

« Eh bien, oui, c'est elle qui me les a données, après les avoir brodées de sa main ! Qu'avez-vous à dire à cela?

NOVERRE : » Qui, elle?

M. STYNDALL : » Sans doute, la femme que le docteur aime le mieux.

VAN-SWIÉTEN : » Je n'en aime aucune!

» NOVERRE : » Quoi! pas même la vôtre?

VAN-SWIÉTEN : » Il se pourrait.... Pardon, Mesdames, cet écervelé, à la fin, me fera dire des sottises.

NOVERRE : » Bah! docteur, il y a des chevaux généreux qui n'ont pas besoin de l'éperon. »

La princesse d'OEdenbourg, avant cet échange de traits, s'était entretenue confidentiellement avec M. Styndall, et lui avait appris qu'elle croyait savoir à quelle bienveillance le président universitaire était redevable de ce joli cadeau sur lequel l'avis des demoiselles Holger l'avait éclairée. Elle pensa qu'il était temps de mettre fin à la discussion, et elle s'y prit de la manière suivante :

« Je vous assure, mon cher docteur, que, si vous continuez à maltraiter vos pauvres manchettes comme vous le faites en ce moment, leur tombe aura été bien près de leur berceau. Ce serait, en vérité, dommage que

celle qui vous les a données n'eût pas le plaisir de les revoir une seconde fois sur vos poignets! Je sais cependant qu'elle aurait le droit d'attendre quelque chose de mieux de votre gratitude! »

A l'instant le bon Duval dit : « Ou c'est à vous qu'il les doit, ou à l'impératrice?

— » Ce n'est pas à moi, reprit Charlotte, et la preuve, c'est qu'il ne les a pas encore déchirées; mais s'il me promet d'avoir plus d'égards à l'avenir pour les présens qu'on lui fait, j'oserai peut-être ajouter le jabot au don d'une auguste main.

— » Peste soit des dentelles! s'écria le docteur, j'ai déjà assez de celles-ci, et je vous assure n'en être pas peu embarrassé. Je les voudrais à tous les diables! »

Effectivement, Marie-Thérèse, en sortant de l'affreuse maladie à laquelle, dans le courant du mois de mai, l'arracha le médecin belge à force de talens et de hardiesse, l'avait comblé de faveurs. Non contente de l'avoir décoré de la croix de Saint-Etienne, après son agrégation à la noblesse du Tyrol, elle lui envoya son portrait, garni de bril-

lans, et par une délicatesse de sentimens, qu'il appréciait au fond de l'ame, mais dont le témoignage devint pour lui d'une gêne extrême, elle s'était amusée à lui broder des manchettes de point qui, il faut en convenir, contrastaient parfaitement avec le costume ordinaire de l'Hippocrate de la Germanie.

Pendant que l'on s'empressait de regarder les manchettes, et que Noverre, désappointé, se mordait les lèvres, en feignant une gaieté qu'il n'avait plus, M. Styndall entretenait, à voix basse, Charlotte d'OEdenbourg.

« Votre Altesse, disait-il, a chez elle, en ce moment, deux hommes bien remarquables : tous les deux sont sortis, par de grands talens, d'une condition obscure; tous les deux ont des mœurs simples et beaucoup de franchise, mais, chez tous les deux, comme ces qualités changent bientôt de caractère ! Chez l'un, la simplicité est vraie, naturelle; elle a même quelque chose d'aimable; on a du plaisir à voir la pensée se produire ainsi dans toute son innocence; la franchise part uniquement de la bonté du cœur; presque commandée par la droiture de l'honnête

homme, elle devient une fermeté décente, que chacun pardonne, car alors qu'elle blesserait, elle ne laisserait jamais après elle de plaie envenimée; tandis que chez l'autre, à travers un grand mérite et une affectation de modestie, qui n'est que de l'amour-propre en paix, l'orgueil perce, et cet orgueil est malheureusement un peu dur : c'est le manteau troué d'Antisthène.

— » Et ce n'est pas nous qui parviendrons à le rapiécer, répondit Charlotte; Jameray-Duval est encore l'ermite des Vosges, je m'imagine quelquefois le voir à mes côtés, avec ses sabots et son sarreau de toile, sans que cela lui fasse aucun tort dans mon esprit, car si sa science est variée et profonde, elle n'est pas moins pleine de grâces et d'enjouement. Comme vous l'avez très-bien remarqué, quand il plaisante, c'est toujours la bonté qui s'amuse ou la droiture qui avertit : je voudrais pouvoir vous en dire autant du docteur Van-Swiéten, mais nous ne le réformerons pas; ainsi, mon cher Frédéric, gardons-le tel qu'il est, car, à tout prendre, il a encore son mérite, et ce pays les comptera

un jour tous les deux au nombre de ses grands hommes. »

Une minute après que furent prononcés ces mots, qui ravirent de joie M. Styndall, sans que nous ayons besoin d'en apprendre le motif au lecteur, dont nous serions fâchés de révoquer en doute l'intelligence, par une explication plus étendue de notre pensée, la princesse se rapprocha de l'insulaire, et elle lui dit à l'oreille, mais d'un ton négligé :

« Voilà que je viens de retomber dans une vieille faute, en vous appelant de votre nom de baptême; eh bien, une fois pour toutes, je vous déclare que je ne me gênerai plus si le même mot se présente derechef à mes lèvres. Je crois que vous pouvez fort bien l'entendre et moi le prononcer; sans que cela tire, entre nous, à conséquence. Notre amitié en prendra seulement un air plus vieux et plus respectable, n'est-ce pas, monsieur Styndall?

— » Soit qu'elle prodigue, soit qu'elle retire ses dons, Votre Altesse sera toujours digne de mes hommages. Placé par elle entre la reconnaissance et le respect, mon cœur ne

peut jamais murmurer; si on ne le comble de joie, c'est encore beaucoup, qu'avec autant de bonté on veuille le rappeler à ses devoirs.

— » Il y a bien du français dans tout cela, Frédéric, prenez-y garde! »

Et Frédéric, auquel on venait de retrancher encore une épithète, en fut enivré. Il restait à M. Styndall, à faire une connaissance dans l'hôtel d'Edenbourg. Quoiqu'il fût bien éloigné d'avoir du penchant pour la flatterie, il croyait convenable de vivre au moins, dans les égards prescrits par la plus simple civilité, avec le mari d'une femme dont il éprouvait la constante bienveillance. Aussi avait-il sollicité, de la baronne de Steinn, l'avantage d'être présenté, par elle, au baron, soin dont elle s'était acquittée dans les formes usitées, avant que l'on se fût assis à table. Se trouvant libre un moment, et dans une disposition d'humeur où les sacrifices coûtent peu, il se rapprocha de M. de Steinn, qui semblait passablement désœuvré chez sa chère cousine. Le gentleman laissa la conversation, entre lui et le seigneur hongrois, tomber sur

le sujet où elle devait naturellement venir avec un pareil homme. On parla chasse, grand et petit gibier, bête fauve et meute. L'insulaire ne s'en tira pas trop mal par deux raisons : la première, c'est qu'il eut l'adresse de savoir écouter; la seconde, c'est que possédant une fort belle terre dans le comté de Suffolck, dépendante de l'héritage qu'il venait de recueillir, il n'était pas tout-à-fait étranger au noble exercice où brillait le baron. Aussi, de temps en temps, plaçait-il à propos, dans l'entretien, quelques termes de vénerie qui le mettaient en crédit auprès de son interlocuteur. Sans le regarder comme un chasseur de la première force, le baron n'en paraissait pas trop mécontent. L'ayant tâté et s'étant attendu à moins, ainsi qu'il l'apprit le lendemain à madame de Steinn, il le crut digne d'apprécier le journal qu'il avait promis au comte de Schœnbornn, et dont son piqueur Frencks venait d'achever la rédaction. Déjà il avait sorti de son portefeuille, le papier où celle-ci avait été mise au net, dès le matin, par un scribe mandé tout exprès à l'hôtel. Après avoir déployé la

feuille avec une sorte de respect, il en commençait la lecture, d'une manière confidentielle, dans l'embrasure d'une croisée, lorsque Charlotte, s'apercevant de la détresse où était M. Styndall ainsi chambré et écoutant le verbeux récit avec une gravité plaisante, l'appela. Non-seulement elle désirait le tirer de ce mauvais pas, mais elle souhaitait aussi qu'il vînt prendre part à une conversation, dans laquelle l'intérêt ne lui paraissait pas douteux.

« Voilà les femmes, s'écria le baron de Steinn, mécontent de cette interruption! Toujours il faudra que leurs fantaisies marchent avant les affaires les plus sérieuses; oh! c'est bien là que je les reconnais! »

Et retenant, par le bouton de son frac, M. Styndall, qui semblait se disposer à rejoindre la princesse dans la partie du salon qu'elle occupait, il ajouta d'un ton plus calme :

« Mais je ne veux pas que vous soyez privé de cette lecture, entendez-vous? Je vous prête la relation de Frencks... Prenez, prenez, vous dis-je! Vous me la rendrez à la première

occasion, seulement vous en aurez un peu de soin, ma seconde copie étant déjà en route pour le château de Schœnbornn... Vous y verrez que le drôle n'a pas mal raconté l'affaire; cependant il a eu tort de présenter mes deux spisschenns comme égaux en mérite. Certainement ils sont, tous les deux, de bonne race, mais Mika l'emportera toujours sur Philax; entre nous, je lui crois plus de jarret. Cette fois, tout le monde en est convenu, c'est Mika qui le premier a coiffé le sanglier. »

Après avoir reçu, sans pouvoir s'en défendre, le journal des spisschenns soigneusement plié en quatre des mains du baron, M. Styndall l'avait serré dans sa poche, et sur un second appel qui lui fut fait à sa grande satisfaction, il rentra dans le cercle de la princesse. De son côté, le baron, donnant à sa femme un coup-d'œil de pitié, suivi d'un ploiement d'épaule, sortit du salon. Il savait où il passerait mieux son temps. Dans Vienne, pour l'honneur du pays, se disait-il, il existait encore un bon millier de gentilshommes, avec lesquels on pouvait s'entre-

tenir de choses qui en valussent la peine.

Noverre et le docteur étaient derechef aux prises. On eût dit deux dogues courageux qui, un instant séparés, se reprennent de plus belle, dès qu'on les remet en présence; mais le docteur, cette fois, laissant la défensive de côté, attaquait le chorégraphe sur son propre terrain. La faveur d'une souveraine est un aimant très-attractif à l'influence duquel il est difficile de se soustraire, même dans les maisons les plus indépendantes. Le prince et la princesse Esthérazy semblaient protéger un peu le président de l'Université, depuis qu'ils savaient quelles mains prenaient soin de sa parure; et la baronne, bien qu'elle se plût quelquefois aux propos galans de Noverre, ne pouvait ce jour, dissimuler sa prédilection pour Van-Swiéten.

« Très-bien, Monsieur de Noverre, disait le président de l'Université impériale, vous croyez donc que la danse devrait être cultivée, par-dessus tout, en Europe; que les autres arts n'ont qu'à lui céder le pas, et que nous n'avons que faire de savans, de diplomates, de jurisconsultes et de grands

capitaines, pourvu que nous soyons bien fournis en danseurs?

— » Je ne dis pas cela, répondait le chorégraphe, quoique vous soyez plus près de la vérité que vous ne l'imaginez, car je vous défie d'avoir des hommes habiles en quelque genre que ce soit, s'ils n'ont pas subordonné leurs études aux règles fécondes de l'harmonie, qui n'est que l'ordre en toutes choses.

— » Allez voir, répliquait le docteur, si c'est avec des faiseurs de pirouettes que Marie-Thérèse a combattu trois puissances qui se partageaient déjà ses États, et qu'elle est rentrée dans ses provinces conquises! Croyez-moi, il lui a un peu mieux valu trouver sous sa main les Landhonn, les Brown, les Lichteinsten, avec de bons hussards, de vigoureux uhlans et de fidèles cavaliers hongrois. C'est la musique de ces braves gens, et non la vôtre, qu'il fallait faire entendre aux oreilles de l'ennemi!

NOVERRE : » C'était toujours de la musique, et les règles de toutes les deux diffèrent moins que vous ne le supposez. Si vous con-

naissiez mieux votre antiquité, vous sauriez que ses généraux, qui valaient bien les nôtres, se livraient à une étude particulière de la musique, et qu'elle entrait même spécialement dans l'éducation des citoyens. C'était avec de la musique que Tyrtée menait les Spartiates à la victoire. Vous ignorez sans doute également qu'Épaminondas jouait de la flûte, qu'Alcibiade figurait dans les chœurs des Athéniens, et que l'on dansait la Pyrrhique, ou quelque chose de pareil, dans le camp d'Alexandre?

VAN-SWIÉTEN : » Oui, vous nous aurez bientôt persuadé que le prince Eugène et le feld-maréchal Lascy avaient tort de ne pas se préparer à la bataille par cet agréable passe-temps! Allez, mon cher Monsieur de Noverre, il nous sera un peu difficile d'ajouter foi à vos paroles! Autant nous vaudrait croire, par respect pour les vieux contes de la lyre d'Amphion, qu'il n'a fallu à l'impératrice que des musettes et des hautbois pour bâtir le collége Thérésien, pour élever les monumens qui honorent son règne, pour rassembler tant de livres dans ses bibliothèques, et

pour fonder l'Université impériale et la Faculté de Médecine ! »

En prononçant ces mots, le président de ladite Université, qui savait bien avoir pris une part non médiocre à cette dernière œuvre, promenait avec complaisance ses regards autour de lui. Il espérait avoir mis son ennemi à terre, car c'était bien de l'orgueil qui se battait contre de l'orgueil ; mais il se trompait dans ses calculs : Noverre était prêt à la réplique, et il s'en acquitta avec vigueur, si l'on en juge par les premiers mots qui lui échappèrent :

« Le docteur paie, dès ce soir, et même en se donnant les violons, ses manchettes de dentelle. Cela ne m'empêchera pas de lui dire que, si les arts agréables, parmi lesquels la danse, la musique et l'action dramatique sont au premier rang, ne tempéraient un peu la sauvagerie des peuples, malgré les plus hauts faits d'armes, ils seraient fort à plaindre avec leurs fameux capitaines qui ne sont souvent que des tueurs d'hommes, leurs doctes médecins qui leur ressemblent un peu, leurs habiles diplomates ou ambassa-

deurs que l'on nomme assez justement espions accrédités, leurs bibliothécaires et antiquaires qui... »

Ici le chorégraphe éprouva une interruption de la part du bon Duval, qui crut devoir descendre contre lui dans l'arène, sans doute avec l'intention de ralentir le feu d'une batterie dont les éclats tombaient à droite et à gauche.

« Halte-là, dit-il, c'est à moi que l'on va venir, et je demande à détourner, ne fût-ce que par une feinte, l'ennemi du poste assez faible que j'occupe au Burgh, quoiqu'il soit d'une assez jolie hauteur, puisque pour m'y rendre j'ai tous les jours à gravir mes cent quarante-deux marches.

» Mon pauvre Van-Swiéten, je vous déclare que vous pouvez battre en retraite, car je lis actuellement un livre où tous les miracles que vous contestez sont prouvés, un livre que je veux envoyer à mon ami, le frère Zozime, supérieur de l'ermitage de Sainte-Anne, que j'ai rebâti, comme il est à votre connaissance, parce qu'il a été le berceau de ma petite fortune! Certainement le frère Zo-

zime, par mes soins, recevra bientôt pour sa plus grande instruction ce livre imprimé à Vienne dans la présente année mil sept cent soixante-sept, et qui a pour titre : *Lettres sur la danse et les ballets,* grand et large in-octavo. Jamais lecture n'a plus humilié ma superbe..

Pendant que le vieux Duval prononçait ces paroles, le chorégraphe se mordait les ongles; il s'agitait sur son fauteuil, passait et repassait une jambe sur l'autre, tirait sa boîte de tabac, s'en servait assez bruyamment, et, d'un air aussi surpris qu'inquiet, semblait demander grâce au nouvel orateur; enfin, sa décontenance ne pouvait échapper aux regards fixés sur lui. Le bon Duval n'en continua pas moins :

« J'ai vu, Mesdames, dans ce beau livre, et en très-beau style, qu'un excellent maître de ballets est aussi unique en son espèce que le phénix, et que tout ce que l'univers a produit de grands hommes en tout genre ne fournirait que des pygmées en comparaison d'un parfait compositeur de ballets. Si vous ne voulez pas m'en croire, Mesdames, prenez

le bienheureux livre, et, si vous n'êtes pas ensuite de mon sentiment, je veux être tondu comme le sont les moines! »

Un rire étouffé eut lieu dans les divers coins du salon; mais tandis que les femmes se couvraient les lèvres de leur mouchoir ou de leur éventail, Van-Swiéten ne gardait aucune mesure dans sa joie. Le chorégraphe se releva pourtant du coup qu'on lui avait porté. Quittant son fauteuil et s'établissant debout au milieu du cercle, il reprit la parole avec une assurance qui ne lui manquait jamais :

« Mesdames, si vous ne vous en doutiez, je vous apprendrais que ce livre est de ma façon. Pour que vous ne le jugiez pas absolument sur parole, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer chez vous sous huit jours, car il ne paraîtra qu'alors, et je ne sais encore comment il a pu se trouver en d'autres mains que les miennes. C'est une pièce de notre procès qui vous appartient. Vous y verrez que si je traite avec quelque importance la science des ballets, ce n'est pas sans motifs. Il est peu de choses, en effet, que l'on ne pût apprendre à un peuple par ce moyen. La morale

elle-même y aurait son profit. Je ne connais guère de nos belles tragédies auxquelles il ne fût avantageux d'être accompagnées de ballets, peut-être même d'être mises en ballets... »

Ce qui suit fut prononcé avec un accent de sensibilité.

« Mais je ne m'attendais pas à voir l'excellent Jameray-Duval, le plus cher de mes compatriotes, se joindre à mes ennemis et aux ennemis d'un art auquel il se plaisait à rendre hommage en termes dont j'aurais peine à égaler l'élégance et la chaleur, quand, dans une charmante relation que je possède, il exprimait les sensations par lesquelles venaient de le faire passer le chant, la musique et les danses de l'opéra d'*Isis!* Je crois que c'était en 1718, pendant son premier séjour dans la capitale française. Il est vrai que mon cher compatriote, s'il avait déjà mangé sa salade de ciguë, en conformité de l'ordonnance du docte saint Jérôme, était encore très-jeune à cette époque, car je soutiens qu'il faut avoir le sang glacé dans les veines pour ne pas sentir le mérite d'un ballet bien exécuté. »

Tandis que Van-Swiéten murmurait à voix basse le mot de jongleur, Duval répondait avec sa loyauté ordinaire :

« Il a, par ma foi, raison ; et il ne me reste qu'à baisser la tête. Je crois franchement qu'alors j'eusse opiné autrement qu'aujourd'hui sur les ballets, sur celui qui les compose, sur les charmantes Bibis [1] qui les exécutent, et sur bien d'autres choses encore... Ainsi, faisons la paix, mon cher Noverre ! » En même temps il tendit la main vers le chorégraphe, qui, superbe, mais plein de clémence dans son triomphe, daigna s'incliner jusqu'au bon Jameray. Se redressant ensuite avec un surcroît de fierté, l'auteur d'Adèle de Ponthieu ajouta :

« Je ne sache rien, Mesdames, dans les compositions dramatiques, qui ne gagnât à l'adjonction d'un ballet tracé dans l'esprit et dans les convenances de l'action. Si Racine m'avait cru, excusez cet anachronisme de près d'un siècle, il y eût eu recours, au moins pour ses pièces saintes. Après un suc-

[1] Nom donné par Duval aux jeunes et jolies femmes.

cès d'à-propos à Saint-Cyr, alors il n'eût pas eu la douleur de voir tomber son *Esther* à Paris, car c'était éminemment une pièce à ballets.

— » Je serais tenté de penser comme le chevalier Noverre (dit M. Styndall qui n'avait pas encore ouvert la bouche, mais qui s'était fort amusé depuis une heure), *Esther* était plus un sujet d'opéra que de tragédie. »

NOVERRE : « Dites qu'il eût encore mieux valu en faire une pantomime et lui conserver ses chœurs si heureusement explicatifs du sujet. Entre mes mains cela deviendrait un morceau de roi. Cette jeune femme interrompant les danses de ses compagnes pour écouter les ordres de l'austère Mardochée qui s'approche en habits de deuil; ces lèvres pures dont les chants déplorent ensuite les malheurs de tout Israël immolé à l'orgueil d'un ministre; cette toilette où doit se préparer l'innocente séduction du monarque asiatique; cette beauté touchante s'avançant à pas lents vers le trône; ce despote, d'abord plein de colère, bientôt ému et lançant des regards enflammés d'amour vers celle qui vient briller un moment à ses yeux de tant

de charmes; Esther, enfin, tombant entre les bras des tendres Sunamites qui l'ont accompagnée, et se relevant sous le sceptre d'or d'Assuérus, pour assister avec le roi à des danses nouvelles qui célébreraient le triomphe de l'antique Jacob sauvé encore une fois par la main d'une femme! Je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Tout cela, Mesdames, serait ravissant, délicieux, surtout si le costume était fidèlement observé, si les danses et les instrumens antiques se reproduisaient sur la scène tels que les traditions nous en ont conservé la mémoire, car la danse faisait partie du culte chez les Hébreux; tout cela, vous dis-je encore, serait admirable, et l'on y verrait courir tout Vienne!

JAMERAY-DUVAL : » Puisqu'il s'agit d'Esther, je vous apprendrai aussi, Mesdames, qu'aimant à lire quelquefois ma Bible, je tombai la semaine dernière sur un passage de ce livre qui n'est pas compris dans toutes les éditions, quoiqu'il appartienne au texte primitif. Il s'agit encore de la nièce de Mardochée. Ravi par le charme de naïveté et de grâce orientale qui respirent dans chaque

phrase et presque dans chaque mot de ce fragment, je m'amusai à le traduire. Comme je crois l'avoir dans ma poche, si cela vous promet quelque intérêt, je vous en ferai volontiers la lecture; mais je vous préviens d'avance que la copie ne vous offrira qu'une bien pâle image des nombreuses beautés de l'original. »

La proposition ayant été unanimement agréée, la lecture suivante eut lieu.

Fragment du livre d'Esther[1].

« Aussitôt la prière du troisième jour terminée, Esther, effaçant, autant qu'il est en son pouvoir, les traces de sa douleur, se pare de ses plus riches ornemens. Après avoir imploré une dernière fois le Dieu régisseur et conservateur de l'univers, elle s'avance, dans son port de reine, vers le palais d'Assuérus. Deux de ses femmes l'accompa-

[1] Extrait du chapitre XV du livre d'Esther, édition de Robert Étienne de 1545. Le texte latin se trouve à la fin de ce second volume. Ce fragment n'a point été traduit par Lemaistre de Sacy.

gnent. Elle marche, à pas lents, appuyée sur l'une d'elles. Sa beauté délicate et sa tendre jeunesse, comme chargées d'une langueur voluptueuse, semblent réclamer ce support, tandis que la seconde de ses femmes soutient l'extrémité d'une robe qui, de la taille flexible de la reine, a coulé jusqu'à terre. Un doux incarnat colore ses joues; rougissant presque de sa beauté, et comptant toutefois sur elle pour réveiller l'amour d'un époux, mais encore plus effrayée de ce qu'elle ose, elle confie à l'éclat de ses yeux et à un faible sourire le soin de cacher des pleurs récens.

» C'est ainsi qu'après avoir vu plusieurs portes s'ouvrir successivement devant ses pas, elle se trouve dans la présence du roi, qui, entouré des insignes de son pouvoir formidable, et couvert d'or, de pourpre et de pierres précieuses, était assis sur le trône de ses pères. La majesté d'Assuérus était imposante et terrible. A l'aspect imprévu de ce qui se passe, il ne peut contenir son ressentiment, et il lance sur la reine un regard irrité. Esther, comme frappée de la

foudre, se laisse tomber entre les mains de la plus jeune de ses femmes; les roses de son teint ont pâli, et, privée de sentiment, sa tête languissante s'incline et se repose sur l'épaule de l'esclave fidèle.

» Aussitôt, par une volonté céleste, le roi sent se fondre son cœur dans une émotion de crainte et de bonté telle, que, descendant en hâte de son trône, il ouvre les bras pour y recevoir sa jeune épouse. Cherchant à ranimer en elle le sentiment de la vie, il lui adresse les paroles les plus tendres. « Qu'a-» vez-vous, Esther, lui dit-il? je suis votre » frère. Non, vous ne mourrez pas! Ce n'est » pas pour vous qu'une loi de rigueur inter-» dit à tous ma présence! Ne craignez rien » de mon suprême pouvoir. Venez, ce scep-» tre, gage certain de votre salut, appelle » l'approche de vos lèvres! »

» A peine ranimée, Esther, dans son effroi, ne se prêtait point au mouvement désiré; alors Assuérus lui touche le sein de son sceptre d'or qu'il abaisse, et, lui donnant un baiser, il continue à lui dire avec la même douceur : « Esther, pourquoi donc ne me

parlez-vous pas? » La reine lui répond enfin: « Seigneur, en vous voyant, j'ai cru contem- » pler l'ange de l'Eternel, et c'est pourquoi » j'ai été frappée de terreur devant l'éclat de » votre gloire, car vous êtes admirable, sei- » gneur, dans votre puissance, et votre face » brille de grâces et de majesté ! » En achevant ces mots, sa belle tête s'incline derechef, ses paupières se ferment, et la vie est prête à la délaisser une seconde fois. Le roi en est troublé; chacun s'empresse autour d'Esther et cherche à rassurer son ame. »

On avait à peine remercié le lecteur, et même complimenté le traducteur sur son travail, qu'en cette double qualité le garde du cabinet des médailles impériales ajouta :

« Ce récit, dites-vous, Mesdames, est plein de charmes; j'ose vous affirmer qu'il en aurait bien d'autres à vos yeux dans la version latine, dont je n'ai pu rendre les beautés que par de faibles équivalens. Mais dussé-je vous désenchanter, il faut que vous sachiez que cette Esther, si douce et si timide, si tremblante devant l'autocrate persan, après avoir

eu le bonheur d'arracher ses compatriotes au supplice, ne se contenta pas d'avoir vu égorger, dans un matin, le ministre Aman, ses dix fils et cinq cents habitans de Suze; il lui fallut une seconde journée, et, après une troisième ou quatrième pâmoison, sur la demande et à la voix de la plaintive Esther, trois cents autres citoyens de la ville, pour le crime d'un seul, furent massacrés le surlendemain. »

M. Styndall prit la parole au milieu d'un mouvement d'horreur:

« Ce contraste de mœurs, à la fois douces et cruelles, est fait pour glacer l'ame. Ce que M. Jameray-Duval a eu la complaisance de nous lire a pourtant un caractère de vérité. On est forcé d'y reconnaître une couleur locale qui est commune à tous les pays orientaux. Aujourd'hui une sultane et une belle odalisque, par leurs grâces, par leur aimable langueur, y exerceraient encore la même puissance sur un satrape, pour commander ensuite les mêmes crimes. Il en sera ainsi de tous les pays où les lumières n'auront pas suffisamment assuré les droits de l'espèce

humaine; les femmes s'y montreront faibles et cruelles tout ensemble. »

« M. Styndall, répliqua la princesse d'OEdenbourg avec une feinte sévérité, nous vous avions déjà pardonné de nous avoir traitées d'une manière fort équivoque, quand il s'agissait de fixer les degrés d'amour entre les deux sexes; je ne sais encore trop, en ce moment, quelle part prétendue morale il vous plaisait de nous assigner dans ce retour d'affection mutuelle : maintenant vous nous trouvez faibles et cruelles à la fois; c'est une guerre à outrance que vous nous avez donc jurée! Sans la différence des âges, je serais tentée de croire que vous avez partagé la salade du bon Jameray; encore aurait-elle produit un effet plus sensible sur vous que sur mon excellent ami, car il est bien moins ulcéré, et nous n'en éprouvons pas la même rigueur, sur quoi je m'en rapporterais volontiers au témoignage des demoiselles Guttemberg et Socoloff [1]. »

[1] Toutes les deux aimées de Jameray-Duval; l'une était alors à Dresde, et l'autre à Saint-Pétersbourg. Ce savant a adressé à chacune d'elles, surtout à la jeune

« Je demande, répondit l'insulaire, qu'il me soit permis de placer ici un mot d'explication. Je m'étais borné à parler des pays orientaux, quoique je pusse appliquer à d'autres ce que nous avons remarqué, quant à la douce Esther. Partout il sera dangereux que les femmes exercent sur les hommes un pouvoir d'un moment. C'est leur faiblesse même qui en accroît le péril. Elles ne blessent jamais qu'avec l'arme qui est prête à leur échapper de la main. Voyez en France comment en ont abusé presque toutes les régentes et favorites! Quand, au contraire, les femmes sont destinées au trône, ou que, y parvenant par les lois, elles ne sont point inquiétées dans l'exercice d'une autorité déjà affermie, leur règne est presque toujours pacifique et souvent remarquable par la sagesse et l'éclat de leur administration. Isabelle de Portugal, Élisabeth d'Angleterre, après la mort de sa rivale, Catherine de Russie et votre immortelle Marie-Thérèse en fourni-

Sacoloff, des lettres pleines d'intérêt, dont nous nous proposons de donner bientôt une édition. (*Note de l'éditeur.*)

raient la preuve. Ainsi, Mesdames, c'est seulement le pouvoir de quelques instans qu'il faut vous refuser, et il y a tout à gagner à se soumettre pour la vie à votre empire. »

Ces derniers mots ne s'achevèrent pas sans un coup-d'œil très-expressif, mais rapide, qui, rencontrant dans la même direction les regards de la princesse Charlotte, les lui fit baisser. Le baron de Holger, après être rentré dans l'idée de M. Styndall, et la remaniant avec beaucoup de logique, par conséquent avec un peu de pesanteur, démontra que la cruauté devait être, par essence, l'apanage de la faiblesse; que toute existence sur la terre ayant le désir de se conserver, l'énergie des mesures propres à conduire à ce but se devait toujours calculer en raison inverse des moyens, surtout quand il s'agit d'êtres intelligens, et il appliqua fort à propos à la circonstance le fameux axiome de Hobbes : « L'enfant robuste avant l'âge ne peut manquer d'être méchant; *malus puer robustus* [1]. »

[1] *Vide Hobbès opera : de cive, prefatio ad lectorem*, pag. 2.

VAN-SWIÉTEN : « Voyez, je vous en prie, où nous a conduits une discussion de cabrioles et de pirouettes! Monsieur de Noverre doit en être ravi. Jamais on ne pourra mieux démontrer la puissance des ballets, puisqu'ils nous ont menés si loin. Il faut qu'il y ait bien de l'esprit dans les pieds et dans les jambes de nos femmes, pour que, d'une dissertation qui les concerne, nous soyons encore tombés sur quelque chose de raisonnable. Je me borne, comme on le voit, à parler des danseuses, car il n'y aurait pas dans une salle de spectacle dix hommes payans qui voulussent être condamnés à regarder un ballet où elles ne figureraient pas. .

NOVERRE : » Mais les femmes y seraient peut-être ?

M. STYNDALL : » Pas davantage; j'oserais le garantir, si elles n'étaient au moins accompagnées de quelques hommes, car ce qu'elles voient sur la scène n'a le droit de leur plaire qu'autant qu'elles trouvent à leurs côtés ce qui légitime ce plaisir, ou au moins ce qui leur en épargne le trop vif regret.

NOVERRE : » Soit! notre président univer-

sitaire n'en a pas moins parlé bien légèrement des pieds des femmes.

VAN-SVIÉTEN : » Notre chevalier du Christ attendait peut-être que j'en eusse disserté avec la profondeur qu'il se flatte d'avoir mise dans les *Lettres sur les ballets et la danse ;* par malheur tout le monde ne va pas à Corinthe.

NOVERRE: » Je ne demande pas qu'on creuse le sujet. Qu'irait-on chercher dix toises sous terre, quand au premier coup-d'œil on aperçoit les fleurs et les fruits à la surface? On gâterait ainsi un sol heureux en pure perte. Qu'il me soit seulement permis de dire qu'il y a peu de raison à traiter avec une sorte de dédain, dans les femmes, une des parties constituantes de leur personne, à laquelle elles ne laissent pas elles-mêmes d'attacher beaucoup d'importance. Partout où la civilisation a pénétré, leurs pieds comptent parmi ceux de leurs traits qui fixent davantage leur attention et la nôtre; partout elles s'en occupent d'une manière spéciale. Est-ce à l'instinct, est-ce à la réflexion, je vous en laisse le choix, qu'elles obéissent en se livrant à ce soin ? Il n'importe

à ma cause. Je demande seulement acte du fait. D'un autre côté, j'affirme qu'il n'est pas d'homme qui ne soit sensible à ce genre de beauté, à moins qu'il ne se soit placé dans un cas d'exception. Les femmes le savent très-bien encore; n'ignorant pas qu'ainsi elles exercent un certain pouvoir sur nous, il est tout simple qu'elles y mettent du prix. Le docteur y verra, comme il l'entendra, un diagnostic ou un prognostic, l'annonce ou la négation d'un avantage quelconque dont les deux sexes auraient le pressentiment : mais, il est avéré qu'une femme, du moment où elle s'aperçoit qu'on lui regarde les pieds, jolis ou non, les cache aussitôt. »

Les dames nièrent cette assertion; mais le prince Esthérazy leur dit : « Il faut, Mesdames, qu'il y ait quelque chose de vrai dans la remarque de Noverre; je vous ai bien examinées quand il parlait : vous avez toutes rougi, et sur une douzaine de jolis pieds bien comptés, qui étaient en évidence, il y en a eu dix qui se sont retirés tout-à-coup comme des escargots dans leur coquille, dès qu'on met le doigt sur leurs tentacules. »

Ceux de la baronne de Steinn étaient les seuls qui se montrassent encore. Effectivement, ainsi que la main, elle les avait d'une forme agréable, et elle veillait assez bien à ce que la chaussure ne les déparât pas. Cependant elle ne tarda point à suivre l'exemple qu'elle venait de recevoir.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

NOTE

RELATIVE

AU CHAPITRE XVI DE CE SECOND VOLUME.

Dans le chapitre XVI, M. Jameray-Duval, garde des médailles du cabinet impérial de Vienne, en parlant des huit cents habitans de Suze égorgés, en deux journées, à la demande d'Esther, pour les punir du projet d'extermination tramé contre les juifs par un seul homme, a oublié les soixante et quinze mille Persans, que les Hébreux immolèrent, *sans résistance*, dans les autres contrées de l'empire d'Assuérus. Ce massacre permis par un despote, à des étrangers, sur ses propres sujets, eut lieu le treizième jour du mois d'Adar, qui répond à notre mois de février. Pour en perpétuer la mémoire dans la nation juive, les Israélites continuèrent, d'année en année, à célébrer le lendemain de ce jour, un banquet où régnait la joie, et dont les convives s'envoyaient réciproquement, de maison en maison, des reliefs de festin.

On a vu comment un monarque, investi du pouvoir absolu, a été amené, par une femme, à décimer ainsi une nation. Nous avons promis de placer, sous les yeux de nos lecteurs, le texte même du passage biblique,

rencontré dans la Vulgate par saint Jérôme, et négligé par Lemaistre de Sacy. En confrontant la traduction latine du célèbre père de l'Eglise, avec la traduction française attribuée, par nous, au bon Duval, on jugera de la fidélité, plus ou moins grande, de cette troisième translation. Nous la croyons très-imparfaite, quoique nous ayons quelque espoir d'y avoir fait revivre une partie des grâces du modèle. Celui-ci attestera toujours, ainsi qu'une foule d'autres passages, combien saint Jérôme était versé dans la connaissance de la langue latine, qui elle-même était douée d'une flexibilité susceptible de s'élever, sous sa main, aux tons les plus hauts, et de descendre, sans s'abaisser, aux détails les plus délicats.

❁

Extrait du chapitre XV du Livre d'Esther, édition de Robert Étienne de 1545.

Hæc quoque addita reperi in editione vulgatâ.... Nec non et ista quæ subdita sunt (ait S. Hieronymus).

« Die autem tertio, deposuit vestimenta ornatûs sui (Esther), » et circumdata est gloriâ suâ.

» Cumque regio fulgeret habitu et invocasset omnium recto- » rem et salvatorem Deum, assumpsit duas famulas.

» Et super unam quidem innitebatur, quasi, præ deliciis et » nimiâ teneretudine, corpus suum ferre non sustinens.

» Altera autem famularum sequebatur dominam, defluentia in » humum indumenta sustentans.

» Ipsa autem, roseo colore vultum perfusa, et gratis ac niten-
» tibus oculis, tristem celabat animum et nimio timore con-
» tractum.

» Ingressa igitur cuncta per ordinem ostia, stetit contrà
» regem, ubi ille residebat super solium regni sui, indutus
» vestibus regiis, auroque fulgens et pretiosis lapidibus: eratque
» terribilis aspectu.

» Cumque elevasset faciem, et ardentibus oculis furorem pec-
» toris indicasset, regina corruit, et in palorem colore mutato,
» lassum, super ancillulam, reclinavit caput.

» Convertitquè Deus spiritum regis in mansuetudinem; et
» festinus ac metuens, exiluit dè solio; et sustentans illam ulnis
» suis, donec rediret ad se, his verbis, blandiebatur:

» Quid habes, Esther? ego sum frater tuus; noli metuere!
» non morieris! non enim pro te, sed pro aliis, hæc lex consti-
» tuta est. Accede igitur, et tange sceptrum.

» Cumque illa reticeret, tulit auream virgam, et posuit super
» collum ejus, osculatus est eam, et ait: Cur mihi non
» loqueris?

» Quæ respondit: Vidi te, domine, quasi angelum dei et
» conturbatum est cor meum præ timore gloriæ tuæ; valdè enim
» mirabilis es, domine, et facies tua plena est gratiarum.

» Cumque loqueretur, rursùs corruit et penè exanimata est.
» Rex autem turbabatur et omnes ministri ejus consolabantur
» eam. »

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

CHAPITRE IX. — L'hôtel de Léopoldstat. — Le Burgh. 1

CHAPITRE X. — La maison du Wiéden. 26

CHAPITRE XI. — Une grande question d'ordre social. 74

CHAPITRE XII. — Le cœur d'une femme. 97

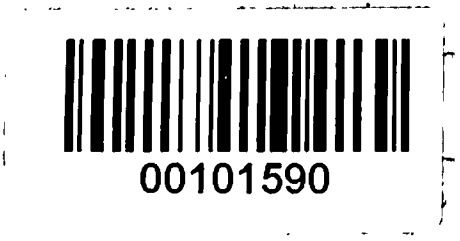
CHAPITRE XIII. — Les résolutions d'un homme. 134

CHAPITRE XIV. — Une île du Danube. 151

CHAPITRE XV. — Du bonheur, de l'amour en France, en Angleterre et en Autriche. 183

CHAPITRE XVI. — La princesse d'OEdenbourg et M. Styndall. — Wan-Swiéten et Noverre. — Opéra et ballets. — Esther et le gouvernement d'une femme. 230

NOTE relative à Esther. 283


00101590

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016